

L'or du diable

Andreas Eschbach

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDREAS ESCHBACH



L'OR DU DIABLE

L'ATALANTE

Andreas Eschbach

L'Or du diable

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR PASCALE HERVIEUX



L'ATALANTE
Nantes

Au commencement, il y a la soif de l'or...
vient ensuite la soif de l'immortalité...
puis la soif d'aller plus loin encore...

Prophétie
du Dr Philippe Théophraste Paracelse,
année 1546

Que de ma tombe je ne serai point laissé, mais on me tirera de nouveau de ma tombe, m'étendant vers l'Orient, et je vous dis :

Un grand trésor est caché entre la Souabe et la Bavière, en un lieu que je ne nomme pas pour éviter grand malheur et versement de sang.

PROLOGUE

« Je vois que vous ferez bientôt un voyage important », déclara la femme en robe de bohémienne. Assise de biais, elle se penchait sur la main de Hendrik. « Vous le trouverez enrichissant car vous appréciez la distraction et le changement. Quand vous subissez trop de contraintes, vous vous sentez insatisfait. Vous avez un beau potentiel, mais vous ne l'avez pas encore exploité à votre avantage. Parfois, vous vous demandez si vous avez pris les bonnes décisions dans votre vie. »

Elle débita son speech d'une traite, avec autant de passion qu'un bonimenteur de foire ses formules éculées pour attirer le pigeon. Un boulot comme un autre, qu'elle effectuait dans une tente fatiguée, à l'odeur de renfermé, où le kitsch du décorum concourait à renforcer le cliché de la voyante extralucide. La boule de cristal (sûrement en verre commun) posée sur la table couverte d'une étoffe de couleur foncée, les grands anneaux aux oreilles, le maquillage outrancier, la crinière blonde peroxydée.

Qu'avait-il espéré trouver dans une foire comme celle-ci ? La déception était inhérente à toutes ces soi-disant attractions. Dix euros jetés par la fenêtre pour rien. Il s'était fait avoir comme un gogo par la promesse de vivre un moment privilégié.

« Vous vous êtes souvent senti incompris par vos parents », poursuivit la femme. Hendrik fut pris d'une forte envie de se lever et de partir. De qui se moquait-on ? Qui sur terre ne s'était jamais senti incompris par ses parents ?

Mais, puisqu'il avait commencé, il boirait la coupe jusqu'à la lie. Tels qu'il connaissait ces aigrefins de fête foraine, il n'en aurait sûrement plus pour très longtemps.

Elle s'interrompit un instant, comme si elle avait oublié la suite de sa litanie. Hendrik eut une moue méprisante. Non seulement sa prestation était une arnaque, mais elle ne faisait aucun effort pour donner le change. Incroyable ! Et elle fixait sa paume comme si elle était réellement capable d'y lire l'avenir. Elle lui malaxait la main, y plongeait son regard comme dans un puits sans fond, sans doute pour cacher qu'elle se torturait les méninges à la recherche du mot-clé qui la remettrait sur les rails.

« Vous avez un frère », reprit-elle d'une voix dont le timbre soudain altéré fit retenir son souffle à Hendrik.

Il hocha la tête, étonné. Comment le savait-elle ? Pourquoi lui parler de son frère dont personne ou presque ne connaissait

l'existence ?

La voyante scrutait toujours sa paume, qu'elle retenait entre ses doigts moites. Les mèches blondes qui lui barraient le visage oscillaient au rythme de son léger mouvement de tangage, comme des roseaux dans le vent. Si elle feignait d'être en transe, elle s'y prenait mieux à présent.

« Un secret vous sépare, votre frère et vous », déclara-t-elle. Sa voix était devenue caverneuse, comme si quelqu'un d'autre s'adressait à lui depuis les profondeurs d'un tunnel. « Un deuxième secret vous réunira. Il vous enchaînera indissolublement l'un à l'autre jusqu'à ce que la question ait trouvé sa réponse. »

Hendrik s'éclaircit la gorge. « Quelle question ? »

Elle n'eut pas l'air de l'entendre. « L'un de vous répondra à la question par la vie, souffla-t-elle. L'autre par la mort. »

Elle lâcha sa main et prit une profonde inspiration. Repoussant ses cheveux, elle le dévisagea d'un regard éteint, les traits marqués par l'épuisement. Elle tenta de sourire mais ne réussit à produire qu'une grimace. « C'est tout. »

Il cligna des yeux en quittant la pénombre de la tente pour rejoindre le tumulte de la fête foraine, se demandant toujours la signification de ce qu'il venait d'entendre.

« Alors ? demanda Miriam. Ça valait la peine ? »

Il réfléchit un instant et sourit. Les fantômes invoqués devant lui par la sorcière blonde s'évanouirent. « Penses-tu ! Foutaise et attrapenigaud, comme tout le reste ici. Mais, au moins, c'était dépaysant ! »

Miriam le dévisagea avec incrédulité comme elle le faisait souvent. « Oh, Hendrik ! soupira-t-elle. Toujours en train de chercher du nouveau. Tu n'es jamais content.

— C'est vrai, admit-il d'un ton léger. C'est le drame de ma vie. » Il baissa les yeux sur sa fille, qui attendait sagement la poursuite de la visite. « Et toi, qu'est-ce que tu aimerais faire à présent ?

— Un tour de manège ? » suggéra Pia d'une petite voix tandis que son regard se posait avec gourmandise sur les rayons scintillants de la grande roue.

Hendrik s'accroupit devant elle. « Non, je te propose mieux que ça. On va faire un tour dans la grande roue ! Jusqu'en haut ! Je te tiendrai bien serré et tu n'auras pas peur. »

Le visage de la fillette s'illumina, affichant une expression de pur bonheur. L'extase d'un enfant pour qui le monde était encore une merveilleuse et gigantesque promesse. « Oh oui ! »

« Que lui as-tu raconté ? » demanda Rolo quand Serafina émergea de la tente un peu plus tard.

La bohémienne, les yeux dans le vague, parut ne pas l'entendre. Elle fixait sans les voir la foule et les wagonnets multicolores, le regard posé au loin sur d'inaccessibles horizons.

« Eh ! insista Rolo. Tu dois faire plaisir aux gens, pas les effrayer. Ce type était blanc comme un linge en sortant ! »

Continuant de l'ignorer, elle prit un paquet de cigarettes dans un tiroir du guichet de Rolo, s'en coinça une entre les lèvres et fouilla à la recherche d'un briquet. « Je fais mon boulot, dit-elle. Et toi, tu t'occupes du tien. » Elle alluma sa cigarette, inhala puis souffla la fumée avec un profond soupir. « Compris ? »

L'ARMURE QUI PLEURAIT

En l'an de grâce 1295, des écuyers du chevalier Bruno von Hirschberg rencontrèrent, dans les forêts de leur maître, au gué traversant la rivière pour être précis, un voyageur solitaire. Une misérable charrette s'était enlisée au milieu du courant argenté et le cocher, un homme aux cheveux gris, fouettait son cheval avec force jurons. La robe de la bête luisait déjà de sueur, mais, malgré tous ses efforts et ses hennissements lamentables, l'animal était incapable de faire bouger la carriole.

« Ohé ! lança l'un des écuyers, dénommé Egbert, en piquant des deux pour rejoindre le milieu du gué. On peut t'aider, l'étranger ? J'ai l'impression que tu t'es mis dans un mauvais pas. » Ses compagnons, cinq cavaliers jeunes et robustes, s'approchèrent à leur tour.

Le cocher baissa son fouet et se tourna vers les nouveaux venus. Des cheveux gris en désordre et une barbe broussailleuse lui mangeaient un visage où les ans et les intempéries avaient tracé de profonds sillons. Il avait pour tout vêtement une longue tunique en toile grossière, d'apparence aussi vieille et dépenaillée que son équipage. Seuls ses yeux, qui luisaient d'un éclat inhabituel, n'étaient pas ceux d'un vieillard ordinaire. On y lisait la vigilance soupçonneuse des fugitifs de longue date.

Allons bon ! se dit Egbert. Il avait accompagné son maître dans sa dernière croisade et l'instinct qui lui avait plusieurs fois sauvé la mise lors de ce périlleux voyage l'avertit qu'il avait affaire à un cas particulier.

« Une roue s'est bloquée, déclara l'inconnu d'une voix dont la fragilité ne masquait pas entièrement le tranchant. Si vous m'aidez à la dégager, je pourrai poursuivre mon chemin sans plus de difficultés. »

Egbert adressa un signe de tête à ses compagnons. Ils mirent pied à terre et s'avancèrent dans l'eau froide, qui leur arriva bientôt à la taille. Ils s'arc-boutèrent contre la carriole, dont le bois grinça sous la pression, le vieil homme donna du fouet, et ils poussèrent, grognèrent et s'encouragèrent mutuellement jusqu'à ce que la roue fût dégagée.

Sur un dernier « Ho hisse ! » Egbert rejoignit son cheval. Attrapant

les rênes d'une main, il se remit en selle d'un mouvement fluide pour suivre l'attelage qui cahotait bruyamment à travers le courant et s'apprêtait à remonter sur la berge opposée.

Le poids anormalement élevé de la charrette ne lui avait point échappé. Pas étonnant qu'elle se fût enlisée dans ce gué où des équipages plus importants passaient pourtant sans encombre.

« Étranger ! lança-t-il en faisant signe à ses compagnons de se hâter quand le vieillard eut atteint la terre ferme. Qui es-tu et où vas-tu ? »

— Je m'appelle John Smith, répondit le voyageur sans s'arrêter. Je suis un Anglo-Saxon et je rentre chez moi. »

Egbert se porta sans peine à hauteur du siège du cocher et chemina ainsi à ses côtés. « Es-tu barbier ? »

— Non.

— Ta carriole est celle d'un barbier, pourtant.

— Je l'ai achetée à un barbier, mais je n'en suis pas un. Je suis un simple voyageur.

— Et d'où viens-tu, John Smith ? »

Le vieil homme lui adressa un regard renfrogné. « Du Sud.

— Tu ne veux pas être plus précis ? insista Egbert en jetant un bref coup d'œil à ses compagnons.

— En quoi cela vous regarde-t-il ? » lâcha l'inconnu.

Piquant des deux, Egbert s'élança devant la charrette pour lui bloquer le passage. Furieux, le vieillard tira sur les rênes, mais le cheval, les flancs frémissants, s'était arrêté de lui-même. « À quoi jouez-vous ? siffla-t-il, les yeux étincelants de colère.

— Tu as oublié de nous remercier, dit Egbert tandis que les autres cavaliers, sur un signe de lui, encerclaient la carriole. Nous te sommes venus en aide, mais tu as poursuivi ton chemin sans un mot.

— C'est bon, grogna le voyageur. Soyez assurés de ma gratitude. »

Egbert secoua lentement la tête. Qui le connaissait savait que c'était un geste à ne pas prendre à la légère. « Tu vas venir avec nous, John Smith. Notre maître trouvera sûrement intéressant de faire ta connaissance. »

Le chevalier Bruno von Hirschberg était un homme d'aspect joufflu et jovial aussi longtemps qu'il restait assis. Dès qu'il se levait, la fougue, l'impatience incandescente qui l'animaient devenaient manifestes. Sans indulgence pour ses inférieurs, il harcelait ses gens sans relâche, restait sur la brèche du matin jusqu'au soir, aboyant des ordres comme si mille démons le poursuivaient ou que les Sarrasins étaient aux portes de sa forteresse. Il ne se reposait pas davantage la nuit, disait-on, si bien que son épouse, restée fidèle tout le temps de sa croisade, n'avait pas tardé à se retrouver enceinte d'un enfant dont les diseuses de bonne aventure prédisaient que c'était un garçon.

Le chevalier Bruno ne prenait le conseil de personne, encore moins pour décider de ce qu'il devait faire. Seul son écuyer Egbert avait parfois son oreille. C'est ainsi que le chevalier, son écuyer et son *medicus*, un géant du nom de Mengedder, se retrouvèrent derrière une fenêtre du donjon à observer le mystérieux équipage de l'étranger, qui trônait au milieu de la haute cour.

« N'ai-je rien de mieux à faire que de m'occuper de chaque voyageur qui traverse mes terres ? gronda Bruno. Pendant ce temps, mes métayers font disparaître la moitié de leur récolte et me spolient de ma dîme.

— Celui-là cache quelque chose », répondit paisiblement Egbert, qui était habitué à la mauvaise humeur de son maître.

Le médecin lança un regard morose à l'inconnu assis de biais sur le siège du cocher tandis que son cheval s'attaquait à une botte de foin. « Que pourrait-il bien cacher ? grommela-t-il. Ce n'est qu'un vieil Anglo-Saxon dont les manières laissent à désirer. Et alors ?

— Quand nous lui sommes venus en aide, je me suis rendu compte que sa carriole est aussi lourde que si elle était remplie de fer pur. Voyez comme son cheval est épuisé. On a du mal à croire que la pauvre bête tire à elle seule une telle charge.

— Une lourde charge n'a rien de bien extraordinaire ! »

Egbert regarda le chevalier droit dans les yeux en lui répondant. « J'ai vérifié discrètement le contenu, déclara-t-il d'un air grave. La charrette est pratiquement vide. J'ai vu quelques hardes, un peu de provisions, une besace et un petit coffre, rien de plus. »

Bruno fit entendre un sifflement agacé. « Et tu parlais de son regard ?

— Oui, fit l'écuyer en hochant la tête. Il a le regard de celui qui se sait poursuivi.

— Tu crois qu'il aurait commis un forfait ? demanda le médecin.

— Je n'en suis pas sûr, avoua Egbert. Il aurait aussi bien pu s'emparer d'un trésor qu'il n'a de cesse de ramener chez lui. »

Le chevalier lâcha un ricanement de triomphe. « C'est peut-être la charrette elle-même qui pèse ce poids, dit-il. Elle a peut-être seulement l'air d'être en bois. »

Ils parvinrent à éloigner l'inconnu soupçonneux de son attelage en lui proposant des quartiers où se reposer en attendant que le maître des lieux le convoque. À peine l'homme hors de vue, ils se mirent au travail sur le chariot, piquant les flancs de leurs couteaux et soulevant les lattes du plancher pour vérifier que rien ne se dissimulait en dessous. Ils ne mirent pas longtemps à établir que la carriole était bien en bois, du bois si antique et cassant qu'ils auraient d'ailleurs du mal à justifier les dégâts auprès du vieil Anglo-Saxon. Ce qui pesait si lourd

était le petit coffre.

Egbert avait vainement tenté de soulever l'objet long comme son avant-bras et haut comme la tige de ses bottes. Il avait d'abord cru qu'il était cloué puis, vérification faite, il avait réussi, en y mettant toutes ses forces, à le faire glisser d'un empan. Il sut alors qu'il avait trouvé le trésor.

Il appela un de ses camarades à la rescousse, un jeune colosse du nom d'Arved, et deux autres de ses hommes. Ensemble, ils déchargèrent le coffre et le posèrent au pied de la charrette.

« Par Dieu, s'écria Arved, il doit être rempli à ras bord d'or massif ! » Il tenta de soulever le couvercle, lequel était verrouillé. Il n'était pas difficile de deviner qui en détenait la clé.

S'agenouillant, Egbert examina le coffre. C'était un bel ouvrage de menuiserie en bois clair robuste, aux angles renforcés d'acier, dont la solide serrure laissait présager un contenu précieux.

« Nous allons commander à l'Anglo-Saxon de l'ouvrir, déclara l'écuyer en se relevant. Il est inutile de poursuivre notre simulacre d'hospitalité. » Il fit signe à l'un de ses acolytes. « Va le quérir et dis que c'est sur mon ordre. » L'homme s'éloigna aussitôt au pas de course.

« Qu'avons-nous besoin du vieux ? lâcha Arved d'une voix méprisante en saisissant son coutelas. On devrait pouvoir venir à bout de cette serrure sans trop de difficulté. »

Egbert fut pris d'une sourde sensation de danger au moment où Arved s'attaquait à la caisse avec sa lame. Il balaya les lieux du regard, flairant l'air de cette fin d'après-midi sans rien y déceler que les effluves de la cuisine mêlés aux habituelles odeurs de sueur, de poussière et d'excréments. Il leva les yeux vers le chemin de ronde où les sentinelles veillaient comme toujours. Et pourtant...

« La serrure doit être ensorcelée, gronda Arved. Celui qui l'a fabriquée s'y entendait à son métier... »

Le coffre. C'était lui l'origine de son malaise. Mais que pouvait-il receler de si dangereux ?

« Laisse tomber », fit Egbert tout en sachant qu'Arved ne l'écouterait pas. Le vieil homme serait bientôt là et il suffirait de le forcer à obéir.

« J'ai actionné le verrou, je crois, déclara Arved, qui s'acharnait de plus belle. Ah, voilà ! C'est ouvert !

— Non ! cria une voix depuis l'entrée principale. Pas le coffre ! »

Egbert pivota et vit le vieil homme accourir, cheveux au vent, terrifié. Le danger ! Il avait raison...

« Arved, ne touche à rien ! » lança l'écuyer en se précipitant pour empêcher son camarade d'agir.

Il arriva trop tard. Aucun de ceux qui étaient là n'oublierait jamais

ce qui se produisit alors. Arved ne souleva le couvercle que de l'épaisseur d'un doigt, mais de cette ouverture étroite jaillit un trait éblouissant de lumière blanche, plus flamboyant que le soleil dans le ciel, plus étincelant que tout l'or du palais de la reine de Saba... Arved, dont le regard imprudent s'était un instant posé sur cette lumière aussi aveuglante que le visage de Dieu, poussa un grand cri et tomba à la renverse, hurlant à la mort, les mains pressées sur ses yeux. Le couvercle se referma. En disparaissant, la lumière surnaturelle laissa le jour pourtant clair paraître plus sombre que la nuit.

« Pauvres fous ! rugit l'Anglo-Saxon. Pauvres fous ! Ne touchez pas à mes affaires, bande de voleurs ! »

Egbert, un instant pétrifié, se ressaisit. « Soldats, à moi ! » cria-t-il en se redressant pour que l'on voie d'où venait l'ordre. Aux deux premiers hommes d'armes qui accoururent, il désigna le vieillard. « Saisissez-vous de lui et enfermez-le au cachot ! » Tandis que l'étranger, vociférant des protestations outrées, était conduit dans ses nouveaux quartiers, Egbert ordonna au reste de la troupe de former un cercle autour de la carriole, du cheval fatigué et de leur sinistre découverte. « Que personne n'approche de ce coffre ! »

Arved avait cessé de crier ; seule une sourde plainte s'échappait encore de ses lèvres. Les mains toujours sur ses yeux, la respiration saccadée, il était agité d'un tremblement de plus en plus intense. Repoussant les camarades qui s'étaient groupés autour du blessé, Egbert s'agenouilla près de lui. Arved paraissait fou de douleur. Délicatement, Egbert lui prit les mains et tenta de les écarter. La peau du visage rougie et cloquée, comme brûlée par le soleil, pelait déjà par endroits. Il avait besoin de linges humides, de terre médicinale... Et il fallait sauver son visage, ne fût-ce que pour l'amour de ces dames dont il faisait battre le cœur.

« Allez quérir Mengedder », lança Egbert à la cantonade. Aussitôt, des pas s'éloignèrent en hâte.

Il saisit de nouveau les mains d'Arved, qui se laissa faire cette fois. En découvrant son visage ruiné, Egbert comprit pourquoi le jeune homme avait tant résisté. De toute évidence, aucun médecin ne pouvait plus rien pour lui. L'écuyer avait vu son lot d'atrocités en affrontant les païens, mais le spectacle qui s'offrait à lui le fit hoqueter.

Les yeux d'Arved n'étaient plus. À leur place, une gelée infâme lui dégoulinait des orbites.

Ils interrogèrent le mystérieux étranger dans la grande salle après avoir repoussé les tables contre les quatre murs. À la lueur des bougies et des flammes de la cheminée monumentale, son visage à la barbe de sorcier avait une expression démoniaque.

« Je déplore ce qui est arrivé, ne cessait-il de répéter, mais nul n'avait permis à ce jeune homme de toucher à mes affaires. »

Le chevalier, assis sur le fauteuil à haut dossier, symbole de son rang, enserrait si rageusement l'extrémité de l'accoudoir que sa main en tremblait. « Qui es-tu ? demanda-t-il pour la énième fois. Et que transportes-tu dans ce coffre ? »

Le voyageur lui adressa un regard las. « Une chose que j'ai trouvée. Le coffre contient une pierre lumineuse, grosse comme le poing mais aussi lourde qu'un homme ; une pierre tombée des cieux, une nuit, non loin du lieu où je campais. En me dirigeant vers elle, j'ai vu s'abattre les oiseaux qui passaient à proximité, les souris mortes dans l'herbe desséchée aux alentours. J'ai pu établir qu'il n'était possible de s'en approcher que protégé par le plomb le plus pur. Voilà pourquoi l'intérieur du coffre est intégralement tapissé de ce métal, voilà pourquoi il est aussi lourd. C'était une folie de l'ouvrir, conclut-il, l'air furieux.

— Que comptes-tu faire avec cette pierre si dangereuse ? demanda Bruno von Hirschberg.

— Fallait-il que je la laisse sur place ? »

Tous les regards convergèrent vers la lourde porte centrale, qui s'ouvrit au même instant en grinçant. Mengedder, le *medicus*, fit son entrée, la mine sombre, un épais in-folio sous le bras. « Dieu dans sa mansuétude a rappelé Arved à Lui, déclara-t-il après s'être éclairci la gorge. Il n'y avait hélas plus rien à faire pour le sauver. »

Une certaine agitation s'empara de l'assemblée, on se signa, on se mit à marmonner des prières. La lueur des bougies, soudain, parut plus sombre.

« Dis-moi, l'Anglo-Saxon, pourquoi te charger d'un minéral aussi dangereux ? » demanda Mengedder en s'approchant d'une table pour y déposer le volume.

L'étranger le dévisagea avec méfiance. « C'est difficile à expliquer, fit-il. On pourrait dire par curiosité.

— Ah, par curiosité ! répéta le médecin en rabattant, comme en passant, la couverture du manuscrit. La curiosité étant apparemment une qualité humaine que tu sais apprécier, tu ne m'en voudras pas d'avoir pris la liberté de consulter tes notes... »

Plissant les yeux d'un air furieux, le voyageur laissa fuser quelques syllabes incompréhensibles.

« Allons, allons, des jurons à présent ! En latin, certes, et bien tournés, mais des jurons tout de même, le réprimanda Mengedder. Et sache que j'entends aussi le grec. » La mine sombre, il feuilleta les premières pages, couvertes d'une écriture serrée. « Tu as bien fait de taire ton vrai nom car il aurait éveillé mes soupçons bien plus tôt.

— Parle, Mengedder ! l'interrompit Bruno von Hirschberg avec

impatience. Qu'as-tu découvert ?

— Il est question ici de transmutations et d'ammoniac, des cinq éléments et de forces antagonistes, d'amalgames et de sulfures, de métaux morts et ressuscités. Des pages entières sont des copies des travaux de Rhazès et de Zosime de Panopolis. Cet homme, monseigneur, est bien anglo-saxon mais il ne s'appelle pas John Smith. Son nom est John Scoro, alchimiste de son état et bien connu dans les cercles érudits. Ce qu'il transporte dans ce coffre et qui a coûté la vie à ce pauvre Arved n'est autre que la pierre philosophale. »

Mazette ! se dit Hendrik en refermant le livret pour l'examiner de plus près. C'était un volume d'une minceur inhabituelle, à l'aspect fatigué. Au recto, la robuste couverture en carton entoilé s'ornait d'un blason pourvu d'une simple croix, tandis qu'au verso figuraient le chiffre 1, estampé à l'or, et les vestiges d'un autocollant. *Collec... Ott...* pouvait-on encore déchiffrer. Sur la page de garde, seuls les mots *Volume 1* et *Imprimé en 1880* s'ajoutaient au titre. Ni l'auteur ni l'éditeur n'étaient indiqués. Dans l'angle inférieur droit on distinguait une mention manuscrite qui paraissait ancienne. Deux nombres : 21/20.

Hendrik contourna deux cartons poussiéreux et se mit à la recherche du bouquiniste, qu'il trouva à son bureau, en train de téléphoner dans un suisse allemand incompréhensible, à l'avant de la boutique. Bien plus jeune que Hendrik, âgé de vingt-cinq ans au mieux, il arborait une chemise à petits carreaux rose pâle au col élimé, qui le moulait trop étroitement, et avait des boutons sur la figure.

Mettant fin à la conversation, il reposa sèchement l'écouteur noir sur un téléphone tout aussi désuet et aboya : « Oui ? »

— Ceci, s'il vous plaît, fit Hendrik en lui tendant le livret. Combien en voulez-vous ?

— Le prix est toujours marqué sur... » Il s'interrompt, écarquillant soudain les yeux. « Où l'avez-vous déniché ? »

— Il était là-bas, près de...

— Il n'est pas à vendre, le coupa le bouquiniste. Il est réservé pour un client. » Il pressa le livre contre lui comme s'il craignait que Hendrik ne tente de le lui reprendre et, de sa main libre, désigna la boutique d'un ample geste. « Pour les autres livres, le prix est indiqué au crayon de bois, en haut à droite sur la page de garde. »

Sur ces mots, il abandonna Hendrik et, le livre toujours serré contre lui, se dirigea vers l'arrière-boutique. Il y avait là un deuxième secrétaire, un meuble massif piqué par les vers, jonché de piles d'ouvrages anciens comme toutes les surfaces disponibles du magasin. Hendrik, qui n'avait pu s'empêcher de le suivre, le vit saisir une enveloppe molletonnée dans un tiroir entrouvert et y fourrer l'opuscule.

Le téléphone sonna au même instant. Le bouquiniste laissa échapper un soupir d'exaspération, posa l'enveloppe sur l'une des piles et se hâta de retourner à son bureau.

Hendrik se tourna vers les rayonnages. Dommage. Il aurait été curieux de connaître la suite de l'histoire. Il jeta un coup d'œil par le soupirail de la librairie située en sous-sol puis consulta sa montre. L'averse qui l'avait poussé à chercher refuge en ces lieux semblait terminée, mais sa chambre d'hôtel n'était sûrement pas encore prête pour lui.

Sa fatigue avait atteint un point où elle le rendait agressif. Il espérait que sa mauvaise humeur se serait dissipée d'ici le début de la conférence, mais, pour l'heure, s'il avait eu son chef sous la main, il n'aurait pas hésité à lui botter le train. Il avait dû se lever à trois heures et demie du matin afin de prendre le premier vol vers Zurich pour la seule raison que c'était le moins cher.

Hendrik continua de tirer des livres au hasard des rayonnages, survolant les titres pour passer le temps. *Contes et légendes de Bohême. Destins baltes, Histoire d'une famille courlandaise de 1756 à 1919. Manuel détaillé de l'histoire, de la géographie et de la statistique du royaume de Prusse*, par un certain Friedrich Förster. Le vieil ouvrage coûtait deux cents francs suisses, rien que ça ! Ou encore *Promenades sur la Baltique et la mer du Nord* par Ernst Willkomm. Daté de 1850, il était étonnamment bien conservé.

Hendrik replaça le livre sur l'étagère et prit une profonde inspiration. Il flottait une odeur de poussière et de papier jauni à laquelle s'ajoutaient les effluves d'asphalte mouillé venus du dehors. Il entendait le pas pressé des passants, les bruits de la circulation, le gargouillement de l'eau dans les caniveaux. Et le bouquiniste, toujours au téléphone.

Le regard de Hendrik se posa sur l'enveloppe posée sur le dessus de la pile. Elle était restée ouverte.

Soudain, l'idée de ne jamais apprendre la suite de l'histoire de l'Anglo-Saxon et de sa pierre mystérieuse lui parut insupportable. Scandaleuse. Pour ne pas dire ignoble. Un coup du sort d'une injustice criante.

Le bouquiniste parlait français cette fois, une langue que Hendrik ne connaissait pas, mais, à en juger par le ton, la conversation n'était pas près de se terminer.

Hendrik reprit sa flânerie et tira de l'étagère un livre de taille et d'épaisseur équivalentes à celui de l'enveloppe. *Grammaire gothique* par Braune, annonçait la couverture en lettres d'or. Imprimé à Halle en 1887. Couverture rigide entoillée de couleur brun foncé. Sans être identique, il était assez ressemblant.

Il ne lui fallut que trois pas pour retourner au secrétaire. D'un mouvement fluide, il s'empara du livre convoité, le fit disparaître dans la poche intérieure de sa veste de pluie et fourra le substitut dans l'enveloppe. Puis il ferma son vêtement pour plus de discrétion et

retourna à l'avant de la boutique. En prenant son temps, pour ne pas éveiller les soupçons.

« Au revoir », lança Hendrik au bouquiniste à la chemise rose.

Ce dernier leva la tête sans répondre et le considéra d'un air revêche, le combiné à l'oreille. Le cœur de Hendrik battait la chamade tandis qu'il ouvrait la porte, faisant sonner le carillon, et gravissait les trois marches qui menaient à la rue. Il s'attendait à tout instant à sentir la main du marchand s'abattre sur son épaule. Il s'éloigna d'un pas vif mais pas trop, même si son instinct le poussait à détalier à toutes jambes.

Seul son cœur s'était emballé. Hendrik avait l'impression que le livre le brûlait sous sa veste. Il était convaincu que les passants qu'il croisait le voyaient comme le voleur qu'il était, tout en sachant bien que c'était impossible, que ce n'était qu'une réponse au stress qu'il venait de vivre.

Il contourna une flaque. La température avait baissé depuis le matin et il faisait froid. À moins qu'il ne le ressente ainsi parce qu'il était en nage. Le ciel gris se déchira un instant, un rayon de soleil tomba comme d'un puissant projecteur.

Hendrik entendit un cri derrière lui. Il sursauta et se retourna mais ce n'était pas le bouquiniste. Un homme en loden vert avait aperçu et salué de la voix une connaissance sur le trottoir opposé.

Un nouveau flot de sueur glacée lui trempa le dos, aussitôt suivi par un sentiment intense de soulagement. Quelle folie il avait commise ! Tout ça pour un vieux bouquin !

Il tourna au coin de la rue, parcourut une courte distance, traversa des rails puis monta dans un long tram bleu et blanc qui l'éloigna définitivement de tout danger.

Il compostea son ticket, se laissa choir sur un siège et regarda défiler les façades du vieux Zurich par la vitre. Il avait envie de rire, de jubiler, de triompher. Sa fatigue avait disparu, il se sentait aussi survolté que s'il avait avalé une double dose de dopant.

Il faudrait peut-être faire plus souvent des choses qui ne se faisaient pas. Une petite transgression donnait tout de suite plus de piquant à l'existence.

Il laissa le livre sous sa veste, se contentant de le palper à travers l'étoffe, s'assurant qu'il ne risquait pas de tomber. Quelques stations plus tard, il se rendit compte qu'il ne savait pas où allait le tram et se leva pour étudier le plan des lignes affiché en hauteur.

Un changement et vingt minutes de trajet supplémentaires le ramenèrent au Grandevue au Lac, l'hôtel quatre étoiles qui accueillait la conférence des investisseurs. Contrairement à ses craintes, sa chambre était prête. « Votre bagage s'y trouve déjà, mais pourrions-nous régler sans attendre la question de la salle de conférence ? lui

demanda la réceptionniste. Le personnel ne sera plus aussi disponible tout à l'heure. »

Hendrik, le bras replié sur la poitrine, maintenait toujours le livre pour l'empêcher de glisser. « D'accord, concéda-t-il. Mais je dois absolument passer à ma chambre d'abord. Je n'en ai pas pour longtemps. »

La réceptionniste lui adressa un sourire contraint. « En ce cas, je vous propose d'envoyer notre M. Zurbrügg frapper à votre porte dans quelques minutes, si cela vous convient mieux. » Elle lui tendit sa clé, accrochée à un lourd porte-clés doré. « Chambre 101 au premier étage.

— Parfait », bredouilla Hendrik avec l'impression d'avoir été pris de court. C'était la première fois qu'il descendait dans un hôtel de luxe et il n'arrivait pas à se départir de sa crainte d'être pris pour un plouc. Les deux nuits qu'il passerait ici coûtaient presque autant que son loyer mensuel. Difficile de croire que des particuliers pouvaient se permettre de telles dépenses.

Les ascenseurs tardant à venir, il emprunta l'escalier. La chambre 101 était la première du couloir et, comme on le lui avait annoncé, son bagage l'y attendait. Hendrik posa le livre volé sur le secrétaire, ôta sa veste, sortit le dossier de la conférence de sa valise et feuilleta les documents à la recherche du cahier des charges dont il allait avoir besoin. Il avait à peine fini qu'on frappa à sa porte.

Il alla ouvrir. Un jeune homme en livrée aux couleurs de l'hôtel lui sourit. « Je dois vous montrer la salle...

— Oui, parfait, l'interrompit Hendrik. Je vous suis. »

Le jeune homme zélé le précéda, foulant l'épaisse moquette de l'hôtel d'un pas si vif que Hendrik peinait à le suivre.

« En ce qui concerne l'équipement, je m'en suis tenu strictement à la liste envoyée par votre collègue, madame von Steinheim, déclara-t-il sans ralentir.

— Steinfeld, le corrigea Hendrik.

— Madame von Steinfeld, répéta le jeune homme en toussotant. Pardonnez-moi. » Il paraissait affreusement gêné de son erreur.

Ils parvinrent enfin à destination. Impressionné. Hendrik découvrit une salle aux dimensions imposantes, qui aurait convenu sans peine à un club pour millionnaires : murs lambrissés de bois noble, appliques murales dorées, lourdes draperies jaunes encadrant les fenêtres, une vue enchanteuse sur le lac de Zurich... *C'est donc ça, la vraie vie*, pensa-t-il fugitivement.

L'effet était voulu. C'était l'ambiance idéale pour un séminaire dont les participants ambitionnaient un substantiel enrichissement personnel.

« Comme il n'y aura que seize personnes, expliqua l'employé

d'hôtel avec enthousiasme, il est possible de disposer les tables en fer à cheval. Cela vous convient-il ? Je peux faire autrement si vous préférez.

— Non, c'est très bien ainsi. » Hendrik avait encore du mal à ne pas laisser paraître son éblouissement. Les chaises capitonnées de cuir avaient l'air aussi onéreuses que les tables. Chaque place était pourvue d'un sous-main en cuir, d'un bloc-notes et d'un stylo. De petites bouteilles d'eau minérale gazeuse et non gazeuse étaient disposées à portée de main, ainsi que des tasses pour le café, des verres, des coupelles remplies de carrés de chocolat emballés individuellement.

Sa check-list lui revint à l'esprit. Il la saisit en disant : « Le meilleur moyen de savoir si rien ne manque est de tout passer en revue point par point. »

La conférence des investisseurs se tenait quatre à six fois l'an, selon les demandes, et, outre Zurich, sa société avait conclu des accords avec des hôtels de luxe à Anvers et Potsdam. Elle avait pour objet d'aider de futurs investisseurs à prendre des décisions bien informées qui leur rapporteraient le succès escompté, et, à première vue, ce cahier des charges était parfaitement respecté. Pendant un jour et demi, on étudierait les avantages et les inconvénients des diverses formes d'investissement – comptes d'épargne, fonds immobilisés, liquidités à terme, obligations, titres de rentes, emprunts d'État, actions, opérations à terme, fonds, etc. – et les informations fournies seraient irréprochables. Cependant, la conférence était ainsi conçue que les participants en concluraient automatiquement que la solution idéale se trouvait dans les fonds d'investissement et que, de tous les produits du marché, ceux du WCM Trust Francfort, la société qui employait Hendrik, étaient les meilleurs.

La conférence, qui servait donc avant tout à conquérir et à fidéliser de nouveaux clients, était une dépense soigneusement calculée. L'employeur de Hendrik n'en espérait aucun gain direct, visant les retombées bien plus lucratives des investissements que les participants ne manqueraient pas de décider.

Le calcul porterait-il ses fruits aujourd'hui encore ? C'était la première fois que Hendrik animait cette conférence, c'était même la première fois qu'il animait une telle conférence de sa vie, et il était presque certain qu'il allait se planter.

En temps normal, c'était la baronne Sylvia von Steinfeld qui dirigeait, ou plutôt qui célébrait ces réunions. Elle n'était noble que par son mariage, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir l'air si terriblement aristocratique qu'utiliser le mot de « collègue » pour la désigner paraissait blasphématoire à Hendrik. Elle n'était d'ailleurs pas sa collègue au sens strict du terme, mais une consultante externe en relations publiques, engagée pour la circonstance afin de laisser

croire qu'elle appartenait aux rangs les plus élevés de la hiérarchie du WCM Trust, le cercle restreint où l'on engrangeait les millions d'une main sûre.

Et voilà qu'à bientôt quarante ans elle était retombée enceinte et avait annoncé une interruption professionnelle de dix-huit mois. Hendrik ignorait pourquoi c'était justement lui qu'on avait choisi pour la remplacer ; sans doute personne d'autre n'était-il disponible. Le passage à l'euro pour les moyens de paiement scripturaux, prévu au jour de l'an 1999, ainsi que les développements qui s'ensuivraient sur le nouveau marché tenaient tout le monde en haleine.

Hendrik examina la liste, plissant les yeux pour déchiffrer les annotations manuelles. Il s'occuperait de cette conférence puis de celle de Potsdam à la mi-juillet. On verrait pour la suite, avait déclaré son chef, Gerhard.

Procédons dans l'ordre, se dit-il. Rétroprojecteur ? Oui. Un modèle de luxe, branché, lustré, qui fonctionnait d'une simple pression du doigt et dont on avait même pris soin de régler la netteté. Paperboard ? Oui. Prêt à l'emploi. Feutres neufs disponibles en quatre couleurs.

« Vous pouvez allumer et éteindre toutes les lumières à partir d'ici, expliqua le jeune employé en lui montrant un tableau de commandes escamotable, dissimulé sous la table à la place qui lui était réservée. Ce bouton pilote l'obscurcissement des fenêtres et ce régulateur le microphone. »

Ils procédèrent au test du matériel. Le micro, un appareil sans fil qui se portait autour du cou, ne paraissait pas de première jeunesse mais la qualité du son était impressionnante.

Ils eurent vite fini. Il n'y avait rien à redire. Tout était là, en parfait état de fonctionnement. Il n'y avait plus qu'à attendre quatorze heures.

« Voilà qui n'a pas été long », fit remarquer Hendrik en rangeant sa liste. Il s'attendait à ce que l'employé se hâte de lui faire quitter les lieux pour retourner à son travail, mais il le vit rester sur place et se frotter nerveusement les mains en dansant d'un pied sur l'autre. « Hum... Monsieur Busske, puis-je me permettre une question ? »

Hendrik acquiesça, étonné. « Oui.

— Voilà, commença d'une voix hésitante le jeune homme, dont le badge dévoilait qu'il s'appelait Michel. Il se trouve que je possède moi aussi quelques actions. Pas en très grande quantité, mon salaire ne me permet pas d'extravagances. Mais ce nouveau marché semble offrir tellement de possibilités... Bref, je voulais vous demander si vous n'auriez pas un tuyau pour moi. »

La baronne l'avait averti qu'on était susceptible de le solliciter ainsi et elle avait pris soin de lui inculquer la réponse à faire.

« L'objet de la conférence n'est pas de fournir des tuyaux, expliquait-il. Cela n'aurait guère de sens de se concentrer sur telle ou telle action, puisque c'est avant tout le contexte qui compte. Notre but est de donner aux participants les connaissances et les outils nécessaires pour gérer eux-mêmes leurs investissements.

— Ah, d'accord, je comprends », fit l'employé en hochant la tête d'un air déçu.

Le regardant avec attention pour la première fois, Hendrik s'aperçut que le jeune homme était affligé d'un bec-de-lièvre mal opéré et il en fut touché. Il aurait bien voulu l'aider mais n'avait, hélas, aucun conseil à lui prodiguer. La Bourse n'était pas son rayon. Il s'occupait uniquement des petits épargnants, ceux qui disposaient de quelques milliers de marks et qu'il devait persuader d'investir dans un fonds WCM.

Il hésita puis demanda : « De quoi se compose votre portefeuille ? »

Le jeune homme haussa les épaules. « Rien d'exceptionnel, un peu de tout. Quelques actions chez Bayer, Allianz, VW, Thyssen...

— Rien que du solide.

— Oui, c'est vrai, mais tout le monde parle aujourd'hui de ce nouveau marché. Seulement, tout est si embrouillé ! »

Hendrik, pris d'une soudaine inspiration, sut comment se tirer d'affaire. « Écoutez, je peux vous apprendre une méthode qui vous permettra de mieux suivre l'évolution des actions qu'avec les tableaux habituels, si vous voulez. »

Les yeux du jeune homme se mirent à briller. « Oh oui, avec plaisir ! »

Hendrik saisit un bloc-notes et un stylo, et se mit en devoir de lui expliquer comment représenter l'évolution des cours selon la méthode des points et figures, et comment s'en servir pour interpréter les signaux d'achat et de vente. Cette méthode, très ancienne, était pratiquement tombée dans l'oubli. Hendrik ne la connaissait que grâce à un livre américain déniché chez un antiquaire.

Ce qui le ramena à sa visite chez le bouquiniste et au volume qu'il avait dérobé. Le livre l'attendait sur une table dans sa chambre d'hôtel. Et si quelqu'un entrerait pendant son absence ? Bon sang, il aurait au moins pu penser à le dissimuler dans sa valise !

« Donc, tant que le cours baisse, vous notez des ronds les uns sous les autres ; quand la tendance remonte, vous empilez des croix les unes sur les autres, résuma-t-il en hâte. Chaque fois que le cours change de direction, vous commencez une nouvelle colonne. »

Le jeune homme hocha la tête, fasciné.

« Et voici à quoi ressemble un signal d'achat, poursuivit Hendrik. Trois colonnes : la première en hausse, la deuxième en baisse mais avec autant d'unités que la première, et la troisième en hausse,

dépassant la première colonne d'une unité.

— Et un signal de vente serait identique mais à l'envers ? demanda l'employé.

— Exactement. »

Hendrik arracha le feuillet du bloc et le lui tendit. Le jeune homme le saisit avec respect, le plia et le rangea soigneusement dans sa poche comme s'il s'agissait d'un trésor précieux. « Merci beaucoup, dit-il. On voit tout de suite que vous êtes un expert. Merci. »

Si seulement c'était vrai, se dit Hendrik non sans un certain découragement. Mais il afficha bravement un sourire. « Avec plaisir », répondit-il.

D'un côté, il était pressé de retourner à sa chambre. De l'autre, s'il avait pu retenir le temps, il n'aurait pas hésité. Il ralentit inconsciemment le pas tandis qu'il foulait la moquette épaisse de l'interminable couloir, se demandant comment ce serait de vivre toujours à un tel niveau. De descendre toujours dans de tels hôtels. De se sentir chez lui à cet étage du monde plutôt que d'être celui qui glisse un coup d'œil par une porte entrouverte frappée de l'inscription « Entrée interdite aux personnes non autorisées ».

Il arriva bien trop vite à sa chambre. La clé pesait lourd dans sa main, solide et précieuse au toucher comme si elle était vraiment en or. Et la serrure, silencieuse, robuste, fonctionnait comme un charme.

Le livre l'attendait où il l'avait posé. Il l'ouvrit pour le refermer aussitôt. Non, d'abord une douche. Sa chemise lui collait dans le dos ; le réveil à l'aube, le voyage puis son aventure insensée chez le bouquiniste l'avaient fait sérieusement transpirer.

Il défit sa valise, suspendit son deuxième costume – celui qu'il porterait pendant le séminaire – sur un cintre, saisit sa trousse de toilette et alla inspecter la salle de bains. Dans un décor somptueux de marbre blanc l'attendaient une douche, une baignoire et un bidet. Il y avait même un téléphone auprès des sanitaires.

Posant son nécessaire de toilette, il retourna dans la chambre et avisa un deuxième téléphone sur la table de nuit, un troisième sur le bureau et même un fax ! De toute évidence, une chambre pour ceux qui avaient quelque chose à dire.

Tandis qu'il se déshabillait, il remarqua que le mur faisant face à la salle de bains s'incurvait vers l'intérieur. Étonnant. Hendrik alla le tâter pour s'assurer que ce n'était pas une illusion d'optique. Il trouva l'explication du mystère en consultant le plan affiché sur la porte : sa chambre jouxtait le haut foyer de forme arrondie. Non seulement elle donnait sur l'esplanade sans intérêt à l'avant de l'hôtel au lieu du célèbre lac, mais encore elle était plus petite que toutes les autres chambres de l'étage. Une sorte de pièce de secours, aurait-on dit.

Hendrik considéra soudain les lieux d'un autre oeil. Fin de la rêverie. Loin de faire partie de ce monde, il n'y était que toléré.

Il n'en savoura pas moins sa douche. Plus tard, vêtu de l'épais et confortable peignoir acajou avec le logo de l'hôtel brodé au fil doré sur la poche, sa montre-bracelet en main, il lui fallut prendre une décision : aller déjeuner au restaurant de l'hôtel ou poursuivre sa lecture dans sa chambre.

D'un côté, le livre lui ferait peut-être oublier sa nervosité grandissante, son trac à l'idée de ne pas être à la hauteur de la tâche qui l'attendait. Il savait qu'il allait se planter, se ridiculiser, qu'on le chasserait de la salle de conférence à coups de brochures financières roulées en boule, qu'il n'aurait plus qu'à rentrer se réfugier chez lui, où l'attendrait un avis de licenciement assorti d'une demande d'indemnisation de son employeur pour avoir si lamentablement échoué...

Il fallait vraiment qu'il se change les idées. D'un autre côté, il avait l'estomac dans les talons.

Hendrik déplia la carte du room service. L'hôtel ne faisait pas semblant avec les prix ! Vingt francs suisses pour une salade, quarante pour un plat chaud...

Tant pis. Pour une fois, il s'offrirait une folie. Après tout, c'était la journée des transgressions et puis c'était peut-être son dernier repas. Il souleva le combiné et commanda un « Sandwich au Lac » : blancs de dinde rôtie en julienne, salade verte et sauce aux fines herbes. Le tout pour trente francs.

Il n'avait pas encore fini de se sécher les cheveux quand on toqua à sa porte. C'était une jeune femme, elle aussi en livrée, la chevelure en queue de cheval, qui lui apportait sa commande sur un plateau.

Hendrik hésita, ne sachant comment se comporter en la circonstance. D'autant plus gêné qu'il portait un peignoir pour tout vêtement.

Fort heureusement, la jeune femme prit l'initiative. « Votre commande, monsieur Busske », dit-elle d'une voix cérémonieuse en passant devant lui pour déposer le plateau sur le bureau. Hendrik signa le reçu qu'elle lui tendait, puis elle s'éclipsa aussi vite qu'elle était venue.

Soulevant le couvercle de plastique blanc, Hendrik découvrit un sandwich surdimensionné entouré d'une poignée de frites épaisses et d'une généreuse portion de salade en sauce. C'était un vrai repas et non l'en-cas auquel il s'attendait.

Tant mieux. Il se servit une bière sans alcool dans le minibar, déplça le fauteuil pour avoir le plateau à portée de main et s'installa confortablement. Tout en savourant sa première bouchée, il ouvrit le livre et chercha la page où il s'était interrompu chez le bouquiniste.

L'ARMURE QUI PLEURAIT (...)

Le seigneur s'était retiré en compagnie du médecin et de quelques-uns de ses hommes les plus proches pour tenir conseil. Des mines impatientes et des yeux écarquillés les accueillirent à leur retour dans la grande salle. L'alchimiste se tenait au milieu comme un condamné attendant son verdict.

« Donnez-lui un siège », ordonna le seigneur. Quand le vieillard eut pris place, le maître des lieux lui fit part de sa décision. John Scoro ferait de l'or pour lui, Bruno von Hirschberg, prince et croisé, et ce en quantité suffisante pour lui permettre de lancer une nouvelle croisade.

Des murmures enflèrent dans l'assistance, certains se poussèrent du coude, d'autres se signèrent et tous furent assaillis de frissons comme s'ils sentaient le souffle de l'histoire traverser la salle. Une nouvelle croisade ! Chasser les Mamelouks de Palestine, ramener enfin la Terre sainte dans le giron de la chrétienté ! Gagner à jamais le salut de l'âme pour l'humanité entière ! Pour sûr, cela hâterait l'avènement de la fin des temps, le retour de Notre-Seigneur et le début de son règne éternel !

Et tout cela par la grâce de cet homme-là, assis en leur milieu ! Cet homme à la barbe grise sale et aux yeux farouches. Personne n'ignorait que les dernières croisades avaient été ruineuses et que les seigneurs germains et francs avaient dû accabler leurs peuples d'impôts pour les mener. Des rois et des royaumes s'étaient brisé les reins, des papes étaient tombés et des batailles avaient été perdues par manque d'argent. Mais tout cela allait changer avec cet homme aux habits sales, cet homme capable de fabriquer de l'or, autant qu'on en voulait.

John Scoro dévisagea le maître des lieux tandis que, dans la salle, la rumeur enflait puis s'apaisait. « Ne me demandez pas cela », dit-il alors d'une voix ténue.

Le chevalier frappa la table du plat de la main. « Tes notes prouvent que tu as fabriqué de l'or pour les chefs mahométans, John Scoro ! Tu ne vas pas le nier à présent ! »

Scoro secoua lentement la tête. « Non.

— Et c'est bien avec ton or qu'ils ont financé la guerre contre les

croisés.

— C'est vrai, mais ils m'y ont contraint, je ne voulais pas... Si je ne leur avais pas obéi, ils m'auraient tué. »

Cette confession arracha un sourire cruel à Bruno von Hirschberg. « Tu vois, c'est ce qui t'arriverait ici aussi. »

L'alchimiste baissa les yeux. « Je vous supplie de ne pas me le demander », répéta-t-il.

Le chevalier se pencha vers lui. Les ailes de son nez frémissaient. « Sache que j'ai pris part à la dernière croisade. J'ai marché pendant des semaines dans le sable du désert égyptien, j'ai combattu à Tripoli et je n'en ai réchappé que de peu à la bataille de Saint-Jean-d'Acre. Mes compagnons sont tombés sous mes yeux, abattus par la soldatesque mamelouk. Mon propre frère est mort de la main des mécréants. Et tout cela fut payé de ton or, John Scoro ! Alors pourquoi n'exigerais-tu pas de moi ce que tu as fait pour ces impies ? »

Ces paroles furieuses eurent raison du masque d'impassibilité affiché jusque-là par l'alchimiste. L'homme serra les poings si fort que ses jointures blanchirent, et son visage sombre tressaillit, parcouru de tics nerveux. On eut un instant l'impression que des larmes accumulées depuis des années allaient lui jaillir des yeux, puis il se reprit et se mit à parler d'une voix où la panique se mêlait au désespoir. « C'est vrai, je suis capable de fabriquer de l'or, avoua-t-il. Vrai aussi que j'en ai fabriqué pour les sultans. Mais quand j'ai enfin réussi à leur échapper, je me suis juré de ne plus jamais recommencer. J'ai connu la faim alors que j'aurais pu vivre dans l'opulence, je porte des haillons alors que je pourrais me vêtir de pourpre, tout cela pour respecter mon serment. Je vous implore de ne pas me demander de le rompre, dans votre intérêt et dans le mien, car mon or est l'or du diable. »

Un silence interloqué accueillit ces mots. Toute l'assistance retenait son souffle. Bruno et Mengedder échangèrent un regard et le *medicus* fronça les sourcils comme s'il flairait un nouveau mensonge.

« L'or du diable ? répéta Bruno. Que veux-tu dire ? »

— Qui se permet d'invoquer ainsi le Malin ? » gronda soudain le père Augustin du fond de la salle. Assis à une table, le replet confesseur de la cour du seigneur venait de s'éveiller de la torpeur où il passait ses jours, conséquence des excès de chère et de bière de ses moments de veille.

« Explique-toi, John Scoro, insista le chevalier.

— Vous avez bien vu ce qui est arrivé au jeune homme qui a ouvert le coffre, dit l'alchimiste. Il s'agit d'un art dangereux et l'or ne vous porterait pas chance. Je vous le répète, c'est l'or du diable. Ne me demandez pas cela car ce que vous demandez en réalité, c'est votre perte. »

Bruno von Hirschberg dévisagea ses hommes et lut la peur dans leurs yeux. Le vieil Anglo-Saxon forçait le respect, il devait bien le reconnaître. Il s'y entendait à merveille pour intimider le bas peuple. Même le père Augustin avait l'air impressionné.

« Seigneur, il n'y a nul besoin de se précipiter, souffla Egbert, son écuyer, d'une voix inquiète.

— L'éclat de l'or ne doit pas nous aveugler au point de nous faire succomber aux tentations du Malin », ajouta le père Augustin d'une voix pâteuse.

Le chevalier tambourinait des doigts sur la table. Il interrogea Mengedder du regard, mais même le médecin ne paraissait plus aussi sûr de lui.

« Tu dis qu'il s'agit de l'or du diable. Nous saurons le vérifier », déclara Bruno, pris d'une inspiration subite. Il jubilait intérieurement, certain d'avoir trouvé le moyen d'acculer le vieux renard. « Tu fabriqueras de l'or, comme je te l'ordonne. Puis nous ferons venir un orfèvre qui s'en servira pour fabriquer un crucifix. N'est-il pas vrai, père Augustin, que l'or, quand il vient du Malin, refuse de prendre la forme du Sauveur ? »

Le religieux, bouche bée, le fixa d'un regard hébété. Il pencha la tête d'un côté puis de l'autre, comme s'il voulait faire tourner l'idée dans son cerveau, puis il acquiesça avec énergie. « Sans aucun doute ! affirma-t-il.

— Voilà qui est décidé, conclut Bruno. Si ton or se laisse forger en crucifix, Scoro, nous aurons la preuve qu'il n'émane pas du diable. Et toi, tu obtiendras une chance de réparer tes torts envers la chrétienté. »

Sous la supervision de Mengedder, on installa un laboratoire d'alchimie dans les caves de la forteresse, suivant à la lettre les directives de l'Anglo-Saxon. On maçonna sous la voûte un imposant four de fusion et on fit descendre tout un assortiment de poêlons, de récipients et de fioles contenant des essences inconnues par les étroits escaliers en colimaçon, tandis que des soldats vigilants surveillaient John Scoro, solidement enchaîné au mur par la cheville. Chaque instruction de l'alchimiste était d'abord examinée par le *medicus*. Rien ne pouvait être fait tant que Mengedder n'avait pas donné son assentiment.

Les travaux progressèrent rapidement. Le plus difficile fut de se procurer la matière première à partir de laquelle Scoro fabriquerait de l'or.

« Je croyais que n'importe quel matériau faisait l'affaire, cuivre, fer, plomb, objecta Bruno quand on lui présenta la requête.

— Non, pas le plomb, de toute évidence, dit Mengedder, sinon le

coffre contenant la pierre philosophale se serait depuis longtemps changé en or. Ce qu'il lui faut, c'est du mercure, du vif-argent, un métal liquide qu'on trouve en Italie et en Espagne.

— Il veut fabriquer de l'or à partir de métal liquide ? » s'étonna le maître des lieux. Mais ils achetèrent du mercure, autant qu'ils en purent trouver, ainsi que du soufre, du phosphore, de l'ammoniac et un gros cristal de roche qui fut scellé dans la paroi du four pour permettre de voir à l'intérieur. Le seigneur fit saisir dans tout son domaine les réserves de bois pour l'hiver car le processus alchimique demanderait une chaleur intense. Pendant les semaines qui suivirent, les bois et forêts alentour résonnèrent du fracas des haches car il s'agissait de refaire les stocks de bois à brûler.

L'heure vint enfin d'allumer le feu sous le creuset. Des vapeurs méphitiques se répandirent dans les caves et le mercure se mit à bouillonner. L'alchimiste y ajouta divers ingrédients de son cru sans jamais cesser de remuer la mixture. Mengedder, qui surveillait ses moindres faits et gestes, l'entendit marmonner des paroles incompréhensibles tout en s'affairant.

« Êtes-vous en train d'invoquer les esprits ? demanda-t-il enfin. Ou peut-être même... » Il s'interrompit, n'osant pas prononcer le nom du prince des ténèbres.

« Ce sont des comptines perses, répondit John Scoro sans détourner les yeux de son mélange. Les enfants de ce pays s'en servent pour compter le temps quand ils jouent à cache-cache. J'en fais autant pour mesurer les durées entre les différentes étapes alchimiques. »

L'heure de l'opération la plus délicate arriva bientôt : l'ajout de la pierre philosophale. On verrouilla le laboratoire. Seuls Scoro, Mengedder et deux assistants furent autorisés à rester. Les deux jeunes gens, que Mengedder avait sortis des cuisines pour la circonstance, se mirent à transpirer d'abondance quand ils soulevèrent le coffre mystérieux pour le poser à la hauteur de la bouche du creuset. Ils n'ignoraient pas ce qui était arrivé à Arved et manipulaient leur charge avec la plus grande prudence. Suivant scrupuleusement les consignes de l'alchimiste, ils accrochèrent une chaîne à l'anneau fixé sur le couvercle du coffre, puis ils inclinèrent ce dernier et le placèrent au plus près du mercure en ébullition. Enfin, Scoro leur ordonna de le rejoindre à l'abri du mur de protection qu'il avait fait ériger et où il se tenait en compagnie de Mengedder, l'autre extrémité de la chaîne à la main.

Il croisa le regard du *medicus*. « Même si vous refusez de me croire, je vous répète que, cet or, c'est l'or du diable, dit-il en latin pour éviter d'être compris par les deux marmitons. Voulez-vous vraiment que je continue ?

— Bien sûr », répondit Mengedder, qui ne pouvait s'empêcher

d'éprouver une fascination morbide pour ce qui se déroulait sous ses yeux.

L'alchimiste hocha la tête avec résignation. « Qu'il en soit ainsi », soupira-t-il, et il tira sur la chaîne d'un coup sec.

Le couvercle s'ouvrit et la lumière surnaturelle émise par la pierre philosophale en jaillit en un éclair qui semblait ne jamais vouloir s'éteindre. Elle s'infiltra sous les paupières closes, aussi incandescente que le feu, paraissant traverser les vêtements, les chairs et même les murs épais des oubliettes. Plus tard, Mengedder se souviendrait d'avoir pensé avec effroi que les flammes de l'enfer ne devaient pas brûler plus fort.

La pierre roula hors du coffre, tomba dans le mercure scintillant, et la lumière s'évanouit.

« Vous pouvez rouvrir les yeux », fit John Scoro d'une voix lasse.

Ce qu'ils virent alors était peut-être plus incroyable encore que la mortelle lumière qui avait précédé. Au fond du creuset, la pierre philosophale continuait de rayonner et sa clarté, visible à travers le mercure, paraissait transformer le métal liquide en une substance spectrale inquiétante. Le four s'était empli d'une lueur éthérée, comme s'ils avaient réussi à capturer un bout de ciel d'été à l'heure du crépuscule et à l'amener sur terre. Autour de la pierre elle-même, des traînées fantomatiques dansaient et tournoyaient, et, dans leur chorégraphie échevelée, on distinguait déjà les premières parcelles dorées.

« À présent que la réaction est amorcée, il faut veiller à ne manquer ni de combustible ni de mercure, déclara l'alchimiste d'une voix calme. L'or s'amalgame avec le vif-argent et nous pourrons bientôt commencer à le recueillir. »

Mengedder gardait les yeux fixés sur le creuset et les striures d'or clair qui naissaient au cœur de cette tourmente luisant d'un bleu irréel. C'était donc ça, la fameuse transformation, la transmutation, le grand œuvre ! John Scoro avait trouvé ce que les alchimistes cherchaient depuis des siècles : le moyen de contraindre les cinq éléments – l'air, l'eau, le feu, la terre et l'éther – à accomplir leur purification intérieure et à créer le plus convoité de tous les métaux précieux.

Comment ferait-on pour replacer la pierre dans son coffre ? Pris de frissons, Mengedder se dit qu'ils s'étaient condamnés à produire de l'or sans jamais pouvoir s'arrêter, car la pierre philosophale les anéantirait sitôt qu'on la retirerait de son bain de mercure.

« Nul ne sait ce qu'il fait réellement, déclara Bruno. Aucun de nous ne peut connaître ses intentions. »

Le jour se levait, un jour gris et triste pareil à une chape de plomb.

Le chevalier avait l'air aussi épuisé que s'il avait passé la nuit à veiller sur le chemin de ronde de sa forteresse. Les forêts s'étendaient alentour, blêmes et mornes. Seuls le craquement d'une branche ou le cri d'un animal perçaient de loin en loin le silence. On eût dit que le monde retenait son souffle.

Egbert toussota. « Seigneur, Mengedder est à ses côtés. L'alchimiste ne peut rien faire sans son accord. »

Bruno dévisagea l'écuyer de ses yeux rougis. « Pourquoi ce serment ? Pour quelle raison quelqu'un qui est capable de fabriquer de l'or jure-t-il de ne plus jamais recommencer ? Il pourrait être le maître du monde. Que peut-il bien craindre ? »

Egbert esquiva le regard de son maître. Il ne s'était pas posé la question en ces termes, mais il ressentait avec acuité ce dont l'alchimiste avait peur. C'était là, tout autour d'eux, dans chaque salle et chaque pierre de la demeure. Ils avaient ouvert la porte et c'était entré. S'il n'avait tenu qu'à lui, il se serait abstenu.

Mais il était écuyer et son devoir était de seconder son seigneur quelles que soient les circonstances. Il releva la tête et prit une profonde inspiration. « Vous souvenez-vous du matin avant notre assaut sur Tripoli ? » Sans s'en rendre compte, il avait baissé la voix. « Le jour était aussi calme, aussi gris qu'aujourd'hui.

— Tripoli ? » Le chevalier s'approcha des créneaux et baissa les yeux vers la cour en contrebas, sous les pavés de laquelle se cachait le laboratoire. « Non, c'était à Saint-Jean-d'Acre. Le matin avant l'attaque des Mamelouks. » Il resta un instant immobile, perdu dans ses pensées, puis il parcourut l'horizon d'un regard sombre. « Le jour qui a suivi la crucifixion de Notre-Seigneur devait être semblable à celui-ci. »

Assis sur son siège, Mengedder, ivre de fatigue, peinait à suivre des yeux les gestes de l'alchimiste qui actionnait inlassablement l'impressionnant mélangeur dans le creuset. Au-dehors, le jour devait déjà poindre et le médecin aurait donné cher pour une seule goulée d'air frais. L'enfer lui-même ne pouvait être aussi brûlant et enfumé que ces lieux. Le ridicule cruchon d'eau dont il avait pris soin de se munir était vide depuis longtemps.

Scoro, en revanche, paraissait à l'épreuve de l'épuisement. Son visage émacié luisait comme sous l'effet de la fièvre tandis qu'il surveillait, à travers le cristal de roche, le miracle de la transmutation. Il semblait avoir oublié sur l'ordre de qui il se trouvait là et ce dont on l'avait menacé pour le pousser à faire ce qu'il faisait. Il fabriquait de l'or, cela seul comptait. Il accomplissait ce que nul autre que lui n'était en mesure d'accomplir.

Affichait-il la même expression quand il fabriquait l'or qui avait

permis aux impies de combattre en Terre sainte ? À coup sûr. Mengedder se souvenait de récits qu'il avait entendus sur les alchimistes et les hermétistes, leur quête acharnée de l'élixir, de la pierre philosophale, une quête à laquelle ils avaient tout sacrifié : biens terrestres, famille et honneur. Quelle importance, une guerre, dans ces conditions ? Malgré sa fatigue, Mengedder s'efforçait de suivre le travail de l'Anglo-Saxon, conscient qu'en ces instants John Scoro était véritablement le roi des alchimistes, le maître des éléments. Et que cela seul avait de l'importance.

« Nous y sommes », déclara soudain Scoro. Sa voix coupa le grésillement du feu et le sifflement du mercure comme une lame tranche à travers le sous-bois. Le médecin sursauta et se redressa sur son siège, incapable de se lever.

« La transmutation intérieure doit précéder la transmutation extérieure, poursuivit le vieil homme en saisissant une lourde poêle en fonte qu'il se mit à graisser à l'aide d'une substance inconnue. La métamorphose extérieure suit la métamorphose intérieure. Il s'agit de s'anoblir soi-même, c'est le plus difficile. Quand l'alchimiste s'est transformé intérieurement en or, alors seulement la transformation extérieure peut réussir. L'or qui se manifeste n'est que la preuve du succès de cette métamorphose. »

Il posa la poêle sur un billot de bois puis s'empara d'une louche en fer forgé à long manche, confectionnée sur ses instructions par un forgeron, et la plongea sans hésiter dans le mercure en ébullition. Il vérifia la précision de l'opération à travers le cristal de roche, ressortit l'ustensile avec précaution et renversa son contenu dans la poêle d'un geste vif.

Sans perdre un instant, il laissa retomber la louche dans le creuset et saisit le manche de la poêle, qu'il se mit à agiter en lui faisant décrire de grands mouvements circulaires tout en psalmodiant ses comptines perses d'une voix éraillée. Mengedder finit par se lever et s'appuya sur le dossier de son siège pour suivre des yeux les cercles hypnotiques décrits par le liquide argenté.

En prononçant la dernière syllabe du dernier vers de sa chansonnette, Scoro renversa tout le contenu dans le creuset, se tourna vers le médecin et lui tendit la poêle. « Et voilà ! » lança-t-il d'une voix triomphante.

Mengedder regarda longuement le récipient vide, tapissé seulement de graisse carbonisée parsemée d'agrégats de grosseurs différentes. « Eh bien ? » fit-il sans comprendre.

L'alchimiste laissa échapper un petit rire, saisit l'un des blocs et le lui tendit. « De l'or », déclara-t-il. Devant le regard du médecin qui le dévisageait comme s'il avait perdu l'esprit, il posa la poêle et entreprit de gratter de l'ongle l'épaisse couche noire qui couvrait l'agrégat. Il le

frotta ensuite contre la manche de son vêtement et le lui tendit derechef. Sous le suif brillait faiblement une pépite d'un métal jaune, de la taille d'une noix.

« De l'or », répéta Mengedder, bouleversé. Ses jambes se dérobèrent sous lui et il retomba lourdement sur son siège.

L'orfèvre était un bossu d'une laideur effrayante. Dans son visage tordu, marqué par l'âge, ses yeux papillotaient nerveusement de l'un à l'autre, et il semblait embarrassé par ses mains noueuses, jusqu'à ce que le chevalier Bruno lui tende l'or de l'alchimiste en disant : « Tu sais ce que j'attends de toi : notre Sauveur sur la croix. »

Hochant la tête avec zèle, le vieux s'empara de la pépite et, l'approchant de ses yeux, l'examina minutieusement comme s'il cherchait à en mémoriser toutes les particularités. Il finit par extraire un chiffon de ses poches trouées et se mit en devoir de frotter et polir le fragment précieux.

Bruno s'était reculé pour rejoindre ses conseillers, réunis au complet dans l'atelier de l'orfèvre, et il se pencha à l'oreille de son écuyer. « Es-tu certain qu'il s'y entend à son art ? murmura-t-il. Il a l'air de ne même pas savoir ce qu'est l'or.

— Patience, répondit Egbert sur le même ton.

— Je ne veux pas qu'un hasard contraire vienne menacer le grand œuvre... » marmonna le chevalier pour lui-même plus que pour la compagnie.

Toute maladresse avait quitté l'orfèvre à présent qu'il s'activait à son établi, accomplissant des miracles de précision d'une main assurée. Il raviva son feu, fit chauffer la pépite d'or et la divisa en deux parties inégales. Il laissa la plus grande moitié à fondre dans le creuset, saisit un petit moule en forme de croix qu'il posa près de lui et entreprit de façonner la plus petite masse d'or à l'aide d'un nombre étonnant de marteaux, de petits burins, de rabots et de pinces. Il l'étira et la travailla jusqu'à ce qu'elle forme une approximative silhouette en croix, replia l'extrémité la plus courte, qui prit aussitôt l'allure d'une tête douloureusement inclinée, et fit apparaître peu à peu le corps de Jésus. Entre-temps, le reste de l'or avait fini de fondre et il le versa soigneusement dans le moule jusqu'à la dernière goutte. Une fine peau tremblante, scintillant d'un éclat argenté, se forma bientôt à la surface de l'or fondu tandis qu'il refroidissait. À l'aide d'une grosse aiguille, l'orfèvre cisela rapidement les derniers détails du Christ, puis il saisit la statuette à l'aide d'une pince et la maintint à fleur de la croix pour qu'elle se soude à l'or en cours de solidification. Au bout d'un temps assez long, il saisit un broc d'eau saumâtre posé sur l'établi et le renversa d'un geste sec sur le moule. Un nuage de vapeur blanche s'éleva aussitôt. D'une torsion habile de la pince, il préleva la croix et

son crucifié, et plongea le tout dans une grande bassine d'eau froide. Il attendit que la sculpture ait complètement refroidi puis il la tendit au chevalier : un crucifix fabriqué avec l'or de l'alchimiste,

Bruno s'empara de l'objet et le transmit au prêtre après un bref coup d'œil. « Bénis-le ! »

« Ferme les yeux ! » dit Bruno à sa femme Elna, et, quand elle s'exécuta, il se plaça derrière elle pour lui passer autour du cou un ruban portant la croix d'or. Elle poussa un cri de ravissement quand le métal froid et lourd entra en contact avec sa poitrine. Bruno se mit à rire.

« Que c'est beau ! s'exclama-t-elle. C'est magnifique.

— C'est le même or que celui qui nous permettra de libérer Jérusalem, répondit-il d'un air satisfait. L'or qui remettra le lieu de la crucifixion entre les mains de la chrétienté. »

Le sourire d'Elna s'évanouit et ses doigts se refermèrent sur la croix comme si elle voulait l'arracher de son cou. « Tu ne penses à rien d'autre, Bruno, n'est-ce pas ? murmura-t-elle. Une croisade... Seule l'idée de me quitter à nouveau habite ton esprit. »

Sa voix accusatrice fâcha le chevalier. « Silence, femme ! Tu ne peux pas comprendre.

— Tu sais combien d'années j'ai déjà passées seule ici ? s'écria-t-elle, véhémence. Tu sais combien d'années je suis restée à cette fenêtre à t'attendre sans savoir si tu reviendrais jamais ? J'ai attendu et je te suis restée fidèle, et un jour tu es revenu auprès de moi. Mais à présent je suis grosse de ton enfant, de ton fils... Faut-il qu'il grandisse sans son père ? Que peut-être il ne le connaisse jamais ? Tu y as pensé ?

— À quoi lui servirait de connaître son père si son père est un couard ? Cesse de geindre. Je dois faire ce qui est juste. »

Elna ravala ses larmes, oppressée soudain par la croix qui pesait sur sa poitrine. Quand Bruno la rejoignit sur sa couche cette nuit-là, elle se donna à lui comme si c'était la dernière fois.

Le chevalier Bruno von Hirschberg donna l'ordre de fabriquer de l'or, toujours plus d'or, un or qui devenait pour lui une obsession. Les chandelles du laboratoire d'alchimie ne s'éteignaient jamais, brûlant nuit et jour, les charrettes des marchands apportant le précieux mercure défilaient sans répit dans la cour de la forteresse et les valets devaient s'enfoncer toujours plus loin dans les forêts environnantes pour couper le bois nécessaire à l'entretien de l'insatiable fourneau. Chaque soir, deux nouveaux assistants étaient envoyés au laboratoire et ceux qu'ils relevaient en ressortaient en proie à une soif inextinguible, les traits creusés, la figure couverte de suie. Mengedder

et l'alchimiste, eux, ne s'accordaient nul répit, puisant sans relâche les pépites d'or dans la mixture fantomale.

Bruno, saisi par la fièvre, faisait peser l'or qui venait de ses caves puis le faisait frapper en pièces avec quoi il achetait davantage de mercure ainsi que des armes et des chevaux. Il envoya ses recruteurs à la recherche de nouveaux soldats pour sa grande croisade. Quant à ceux qui le servaient déjà, il leur ordonna de monter la garde sans discontinuer sur le chemin de ronde et dans les avant-postes de la forêt, comme s'il craignait à tout instant une attaque.

Quand son écuyer Egbert lui demanda de quoi il avait peur, le chevalier répondit d'une voix sombre : « Crois-tu vraiment qu'il n'y a pas d'impies parmi mes semblables ? La rumeur de l'or qui s'accumule dans mes caves commence à se répandre et elle finira sans nul doute par éveiller la cupidité de certains. »

L'effort surhumain eut bientôt raison du vieux John Scoro, qui dut s'aliter, amaigri, brûlant de fièvre. Dans son délire il s'adressait en arabe aux femmes qui le soignaient sur l'ordre du *medicus*, puis il tomba dans un profond sommeil, un coma qui laissait présager le pire. Le père Augustin se retira dans sa cellule pour préparer le calice et les hosties afin de lui administrer les derniers sacrements quand l'heure serait venue.

Heureusement, Mengedder avait été attentif aux enseignements du vieil alchimiste et il fut capable de poursuivre seul la production de l'or. Sa silhouette puissante continua de s'activer sous les voûtes enfumées, dans une puanteur et une chaleur semblables à celles de l'enfer. Avec son visage noirci et ses yeux brillant d'un éclat sauvage, il évoquait irrésistiblement le prince des ténèbres. Il se murmura bientôt qu'il avait perdu l'esprit, éclatant parfois de rire sans raison avant de rabrouer ses assistants si violemment qu'ils en avaient le cœur dans la gorge. Nul ne se hasardait plus en sa présence, pas même Bruno von Hirschberg. Mengedder vivait, dormait et mangeait près du fourneau, engloutissant des quantités phénoménales de viande grillée et de pain frais, et vidant un tonneau d'eau après l'autre pour étancher sa soif. Il ne s'éloignait du creuset que pour satisfaire ses besoins naturels.

Bruno envoya des messagers aux chevaliers et aux chefs de guerre qu'il avait élus pour combattre à ses côtés, les invitant à venir découvrir ses trésors et ses entrepôts d'armes avant d'engager la discussion entre gentilshommes. Bien sûr, il faudrait un homme d'Église pour lancer l'appel à la croisade, ainsi qu'un roi pour coordonner les troupes, mais en fin de compte, se disait Bruno, c'était l'éclat de son or qui mènerait la danse. Qu'il réussisse à convaincre ses invités que la source en était inépuisable et tout serait possible.

Un matin, peu après le départ des messagers, Elna, son épouse, se

plaignit de vertiges, refusa de se lever et se mit bientôt à vomir du sang sans que nul ne sache quelle maladie l'avait frappée.

La première chose que vit Bruno en s'approchant de la couche d'Elna fut qu'elle avait ôté sa croix. Celle-ci scintillait sur la table, près du lit où reposait la malade, si faible et pâle qu'on distinguait à peine son visage sur ses draps. Bruno s'agenouilla, lui prit la main, froide et moite, et lui demanda pourquoi elle s'en était séparée.

« Elle pèse trop lourd sur mon âme, Bruno, souffla-t-elle. L'alchimiste n'a-t-il pas dit que son or était celui du diable ? »

Le chevalier prit brutalement conscience des rumeurs qui ne manqueraient pas de courir si Elna devait mourir. Des rumeurs plus dangereuses que les lances et les halberdiers. « La croix nous montre le Sauveur, répondit-il d'une voix douce. Et elle a été bénie par le père Augustin. Comment pourrait-elle être l'œuvre du diable ?

— Elle pèse si lourd sur mon cœur... »

Bruno échangea un regard avec le *medicus* qu'il avait fait venir de la ville proche, puisque Mengedder ne quittait plus son laboratoire. Le barbu, qui avait saigné sa patiente avant de lui faire avaler une décoction d'herbes médicinales, leva les mains en un geste d'impuissance. Bruno saisit la croix, défit le nœud du ruban et le renoua autour du cou d'Elna. « Je veux que tu la portes, dit-il. Elle te sauvera. »

Mais elle ne la sauva pas. Elna rendit l'âme au petit matin suivant, entraînant avec elle dans la mort l'enfant qu'elle portait.

Fou de douleur, hurlant comme un animal blessé, Bruno von Hirschberg se mit à fracasser sur son passage chaises et poteries, frappant aveuglément de son épée portes et piliers, lançant vers le ciel d'interminables imprécations, avant de s'effondrer, privé d'énergie. Plus tard, tandis que le père Augustin lisait la messe des morts – les mains agitées de tremblements car il n'avait plus osé boire une seule goutte de vin –, le chevalier se tint, muet et anéanti, près de la tombe de sa bien-aimée, n'ignorant rien des voix qui murmuraient des histoires de démons et de magie noire. Les gens se reculèrent quand il passa au milieu d'eux, comme s'il avait signé un pacte avec le diable. Enfonçant rageusement la croix en bois dans la terre meuble, il lut dans le regard de l'assistance les doutes qui saperaient son œuvre comme les termites une charpente s'il n'entreprenait rien pour les apaiser.

« Que l'on me fabrique une armure en or, commanda-t-il. Quand mes convives arriveront, je veux les accueillir dans une armure aussi brillante que la victoire ! »

Les artisans se mirent au travail et produisirent bientôt une

cuirasse selon les règles de l'art, doublant chaque articulation du plastron et de la dossière de velours pour faciliter les mouvements du torse. Un heaume et sa visièrè furent fabriqués dans le même matériau issu des caves de Mengedder, puis des canons d'arrière et d'avant-bras, des cubitières et des jambières, ainsi que des solerets pointus munis d'éperons d'or. Les guetteurs sur le chemin de ronde annoncèrent la première colonne de visiteurs au moment où l'on mettait la dernière main à la confection des gantelets.

L'armure ne valait rien en guise de protection, le métal était trop mou, mais elle offrait un spectacle saisissant de magnificence. Nul roi, nul empereur n'en avait jamais possédé d'aussi belle. L'ayant endossée, le chevalier Bruno von Hirschberg ressemblait davantage à un dieu qu'à un homme.

C'est alors que l'alchimiste fit appeler le prêtre pour se confesser. Le père Augustin, assez mal en point à cause de sa longue abstinence, emporta par précaution le nécessaire pour administrer les derniers sacrements.

« Tu veux te confesser, mon fils ? demanda-t-il au malade, dont le visage était en sueur.

— Appelez cela une confession si vous voulez, répondit John Scoro, la respiration sifflante. Je dois vous révéler un secret qui concerne la pierre. »

Le prêtre, qui n'était pas ignorant de ce qui s'opérait dans les caves de la forteresse, tendit l'oreille. « Je t'écoute, mon fils. »

L'Anglo-Saxon évoqua son passé, ses débuts dans le monde de l'alchimie, l'art de la transmutation et ses promesses, la place grandissante que cette pratique avait prise dans sa vie, au point de lui coûter sa famille, son honneur, sa fortune et même sa patrie. Car il était parti dans les écoles interdites de Perse pour apprendre ce qu'il y avait à apprendre. L'alchimiste s'exprimait d'une voix calme, concentrée, interrompu seulement par des quintes de toux douloureuses qui ne le soulageaient guère. Le prêtre l'écoutait, captivé.

« J'ai prié Dieu, en cachette, pour ne pas être identifié comme chrétien, je Lui ai ouvert mon cœur pour qu'Il voie mon désir ardent de percer le secret de la transmutation, et pourtant je n'ai pas progressé. L'un après l'autre, mes professeurs m'apparurent comme des charlatans, des hypocrites, des escrocs qui n'avaient rien de mieux à proposer que d'habiles tromperies pour abuser le peuple. Aucun d'eux ne s'y entendait vraiment en matière de grand œuvre. Un soir, alors que, déçu une fois de plus dans mes attentes, je venais de quitter une ville pour rallier la suivante, tous mes espoirs se sont effondrés d'un coup. Ma quête m'est soudain apparue si absurde, si vaine, que

j'en suis venu à maudire le Seigneur. » Une quinte de toux plus violente lui coupa la parole, tandis que le prêtre se signait hâtivement. « Oui, j'ai maudit le Seigneur. À genoux au bord du chemin, j'ai hurlé vers le ciel que j'acceptais de remettre mon âme au diable contre le secret de la fabrication de l'or. Je l'ai répété tant et plus, si bien qu'à la fin, épuisé, je me suis endormi sur place. C'est cette nuit-là que la pierre philosophale est tombée du ciel. »

Le père Augustin se signa derechef en marmonnant une brève prière.

« Je me suis réveillé au son d'un sifflement étrange et j'ai vu choir la pierre non loin de moi, scintillante, éblouissante comme un fragment de lumière éternelle, poursuivait le vieillard. Je me suis levé pour m'approcher. La clarté qui en émanait faisait mal aux yeux. Tout autour du point d'impact, je vis se flétrir et mourir plantes et animaux. Jamais je ne pourrai décrire ce que je ressentis alors. Je savais que mes prières avaient été entendues, que cette pierre, à peine plus grosse que le poing, m'était destinée. Je savais aussi que mon âme éternelle était perdue, mais je ne pouvais m'empêcher d'éprouver un intense sentiment de triomphe, comme si j'avais affronté les puissances éternelles et leur avait arraché la victoire. »

En proie à une fascination mêlée d'horreur, le prêtre buvait les paroles de l'alchimiste tandis qu'il décrivait comment il s'était approprié la pierre mortelle. Pour empêcher qu'un autre ne la découvre, il l'avait recouverte de mottes de terre jetées à distance prudente, jusqu'à occulter la clarté qui en émanait. Puis il s'était rendu à la ville la plus proche afin d'y acquérir un réceptacle pour la transporter. Ayant vu mourir les plantes autour d'elle, il avait eu l'idée de s'en procurer un en métal. Pressé par le temps, craignant que la pierre ne lui soit volée, il avait acheté le premier coffre de plomb qu'il avait trouvé, si lourd qu'il eut du mal à le soulever sans aide. Le hasard mit alors sur sa route un vagabond à l'air aussi robuste que simplet. John Scoro lui proposa un peu d'argent pour qu'il l'accompagne en portant le coffre sur son dos. Quand ils furent parvenus au monticule, il lui offrit un ducat de plus pour déterrer son trésor et le placer dans le coffre. « De loin, je l'ai vu déblayer la terre puis tendre le bras pour saisir la pierre flamboyante. Il a mobilisé toutes ses forces pour la soulever et je l'ai entendu pousser un cri. Il a réussi à la déposer dans le coffre et à refermer le couvercle avant de tomber raide mort. Bientôt, la terre autour de lui s'est teintée de rouge du sang qui lui coulait des oreilles.

— Paix à son âme », marmonna le père Augustin.

Le regard fiévreux de l'alchimiste papillotait, incapable de se fixer, comme s'il entrevoyait déjà l'autre monde. « Je suis resté longtemps assis là, à me demander que faire, reprit l'alchimiste d'une voix si

faible que le prêtre dut se pencher pour l'entendre. Au bout d'un moment, un corbeau s'est posé près du cadavre pour l'examiner puis il s'est envolé, indemne. J'ai alors compris que le plomb neutralisait le pouvoir de la pierre. J'ai trouvé, je ne sais comment, la force d'emporter le coffre, puis j'ai cherché un lieu reculé où installer mon laboratoire afin d'étudier les propriétés de ma trouvaille. Après de nombreux échecs, j'ai découvert que la pierre était capable de transformer le mercure en or et j'ai poursuivi mes travaux jusqu'à produire l'or le plus précieux. »

Le vieillard avait fermé les yeux et haletait imperceptiblement. Le prêtre attendit un peu et, quand il eut l'impression que la fin était proche, il demanda d'une voix douce : « Veux-tu que je t'administre les derniers sacrements ? »

John Scoro ouvrit les paupières et saisit le prêtre par sa robe de bure. « Cet or ne porte pas chance, souffla-t-il. Je suis devenu riche, mais j'ai attiré ce faisant l'attention des sultans. Celui qu'ils m'ont forcé à fabriquer pour leur compte ne leur a pas porté chance à eux non plus. C'est l'or du diable, mon père. Il rend malade et il tue. Oui, il tue. »

Si seulement l'armure n'était pas aussi pesante. L'or était plus lourd que le fer, même les enfants le savaient. Mais à ce point... ! Quand ils entrèrent dans la salle des chevaliers, le maître des lieux fit signe à un écuyer de lui ôter son heaume, ce qui lui valut un certain soulagement.

« Votre invitation contenait des propos d'une audace étonnante, chevalier Bruno, commença l'un des émissaires du roi Adolphe. Une nouvelle croisade... Naturellement, libérer Jérusalem et la Palestine est le rêve de tout chrétien qui se respecte. Mais la dernière croisade a épuisé toutes nos ressources et a précipité de nombreuses régions dans la misère, si bien que nul n'envisage sérieusement aujourd'hui de recommencer. Mais, en voyant votre armure, je me demande ce qu'il en est... »

Bruno cligna des paupières pour chasser les points noirs qui dansaient devant ses yeux. Il avait la nausée, une nausée terrible, mais il n'en fallait rien laisser paraître.

« Il se trouve, dit-il en s'efforçant d'imiter le ton supérieur de l'émissaire du roi, qu'il a plu à Notre-Seigneur de faire tomber l'or des Sarrasins entre mes mains. » Il s'interrompit pour tousser. « Beaucoup d'or, une quantité inépuisable... » Il fixa d'un air incrédule la glaïre sanguinolente qui maculait son gantelet. Et pourquoi avait-il le vertige tout à coup ?

« Chevalier Bruno ? » Quelqu'un, très loin, prononça son nom. Puis il aperçut un visage tout près de lui. L'émissaire. L'envoyé du roi. Qui

le scrutait, l'air inquiet, et lui demandait s'il se sentait bien. Pourquoi cet affolement ? Il y avait assez d'or pour tout le monde, assez pour en paver le chemin jusqu'à la Terre sainte... Il n'y avait nulle raison de s'alarmer...

L'homme s'avança quand Bruno s'affaissa, et il le reçut dans ses bras. Une quinte de toux déchira les poumons du chevalier et le sang qui jaillit de sa gorge éclaboussa le blanc immaculé de l'habit de l'émissaire.

On choisit une grotte éloignée en guise de tombe pour le chevalier et on y fit apporter un sarcophage où il fut inhumé. Une fois son armure d'or pur placée à côté du cercueil, la grotte fut scellée. Tous ceux qui étaient entrés en contact avec le corps du défunt tombèrent malades mais guérissent bientôt, hormis l'émissaire du roi, qui périt sur le chemin du retour.

Quelque temps plus tard, des mains avides brisèrent les sceaux de la tombe du chevalier von Hirschberg dans le but de s'approprier l'or qu'elle contenait. Mais une sainte terreur s'empara des pilliers, les empêchant de mener à terme leur entreprise, quand ils aperçurent le spectacle que leurs torches arrachaient aux ténèbres : sous les yeux des intrus, une grosse goutte argentée s'échappa de la fente du heaume, roula sur le gorgerin et le plastron, et s'écrasa sur la terre meuble du sol, qui l'absorba comme à regret.

L'armure, dirait-on plus tard, pleurerait l'âme de son chevalier.

Fascinant, se dit Hendrik. Il feuilleta une nouvelle fois les pages jaunies. N'était-ce là qu'une captivante histoire inventée un siècle plus tôt, ou s'agissait-il d'une légende plus ancienne dont il n'avait jamais entendu parler ? D'habitude, les récits historiques le laissaient indifférent, mais celui-ci l'avait touché d'une manière qu'il peinait à s'expliquer.

Le texte imprimé s'arrêtait sur la page de droite, mais en la tournant Hendrik découvrit une note manuscrite parfaitement lisible bien que tracée au crayon de bois :

198 HG 0,1 - 197 Au
 198 HG 0,1 - 197 HG, 64 Std - 197 Au
 199 HG 0,17 - 198 Au, 2,7 Tg - 198 HG
 200 HG 0,23 - 199 Au, 3,1 Tg - 199 HG
 201 HG 0,13 - 200 Au, 48 m - 200 HG
 202 HG 0,1 - 201 Au, 26 m - 201 HG
 204 HG 0,1 - 203 Au, 1 m - 203 HG

De quoi pouvait-il bien s'agir ? On eût dit un code secret, un de ces messages datant de la Seconde Guerre mondiale qui ne se déchiffraient qu'à l'aide d'une machine.

Les yeux de Hendrik se posèrent sur sa montre. Il était plus que temps de s'habiller, le séminaire débutait dans moins d'une demi-heure. Il abandonna le livre et se leva d'un bond en ôtant son peignoir. Tandis qu'il enfilait ses vêtements, il se considéra dans le miroir d'un œil comme toujours critique. Il ne faisait pas sérieux, à son goût, avec ses boucles brunes et son curieux nez retroussé, marque de fabrique commune à tous les membres de la famille Busske. Acteur de théâtre, il se serait retrouvé cantonné à des rôles de jeunes amants, mais pour un conseiller financier il était beaucoup trop... Comment avait dit Miriam au début de leur relation ? Trognon. Il était trognon, avait-elle déclaré avant d'éclater de rire.

Comme il fallait s'y attendre, il rata son nœud de cravate : trop courte la première fois, trop longue la seconde. Hendrik ferma les yeux et inspira profondément trois fois de suite. Le trac qui l'avait épargné jusque-là venait de lui tomber dessus. On lui avait dit que

c'était bon signe, que c'était le meilleur moyen de libérer son énergie. Et il possédait son sujet. Le séminaire n'abordait pas d'autres thèmes que ceux de ses entretiens habituels avec ses clients.

Il lui suffirait de se dire que les participants n'étaient que seize clients regroupés.

Il rouvrit les yeux et ses pensées retournèrent au livre. Le mystère de la note manuscrite ne le laissait pas en paix. Qui l'avait écrite ? Forcément l'un des précédents propriétaires. Mais pour quelle raison ? Qu'avait-il vu dans cette histoire ? Si toutefois la notice avait un rapport avec elle.

Hendrik s'attaqua à son nœud de cravate pour la troisième fois, et ce fut la bonne. Cadeau de Miriam pour ses trente-deux ans, elle était d'un beau rouge foncé qui s'harmonisait parfaitement avec son costume croisé. Au moins avait-il l'air à sa place dans cet environnement, à présent.

Au moment de quitter la chambre, son regard tomba sur le fax et il sut comment résoudre l'énigme de la notice. Pour cela, il lui faudrait une photocopie de la page en question.

Le sac contenant les dossiers pour le séminaire était le plus lourd de ses bagages. En rentrant, sa valise lui semblerait si légère qu'il passerait sûrement son temps à s'inquiéter de n'avoir rien oublié. Mais, d'abord, il lui fallait se concentrer, il n'était pas encore temps de penser au retour.

Il fallait vraiment qu'il se presse. Un dernier coup d'œil dans le miroir le rassura. Tout était en ordre et il n'avait pas oublié de fermer sa braguette. Bien. Il allait s'en sortir. Pas d'inquiétude. Il attrapa le livre et le rangea avec ses dossiers, puis il quitta sa chambre.

Malgré l'heure matinale, il y avait affluence à la réception, mais Hendrik eut de la chance : son tout premier élève, le jeune M. Zurbrügg, avait pris son poste et il vint s'occuper de lui sans le faire attendre. Hendrik lui expliqua qu'il avait besoin d'une photocopie avec le contraste réglé de manière à ce que l'écriture soit bien lisible.

« Pas de problème, monsieur Busske », dit le jeune homme en hochant la tête avec un zèle exagéré. Il avait l'air stressé. « Je m'en occupe tout de suite. » Il griffonna les mots *À photocopier !* sur un bout de papier qu'il inséra dans le livre à la page demandée. « Je vous ferai remonter le tout dans votre chambre, si vous voulez.

— Oui, s'il vous plaît, répondit Hendrik sans quitter des yeux le livre que l'employé venait de déposer sur un guéridon. Et merci.

— C'est à moi de vous remercier, monsieur Busske, répliqua le jeune homme. Je crois que la méthode que vous m'avez montrée vaut de l'or. »

Eh bien ! voilà au moins un élève satisfait. Hendrik lui adressa un

sourire, pivota et se figea.

Deux policiers à l'air revêché se tenaient à l'autre bout du comptoir de la réception.

Hendrik eut l'impression que son cœur s'arrêtait et ne put s'empêcher de fixer les deux costauds en uniforme et casquette, le ceinturon alourdi par leur radio et leur arme de service. Ils s'entretenaient avec un employé de l'hôtel d'un certain âge, sans doute le chef de la réception.

Le cœur de Hendrik se remit à battre de plus belle, et il reprit son souffle. Puis il se rappela qu'il aurait dû se trouver dans la salle du séminaire depuis longtemps. Que faire ? Le mieux était de se comporter comme si rien de tout cela ne le concernait et de croiser les doigts. Avoir dévisagé si longtemps les policiers ne prêterait sans doute pas à conséquence, tout le monde en faisait autant dans le foyer.

Hendrik toussota d'un air qu'il espérait dégagé, puis il pivota et s'éloigna d'un pas tranquille.

« Hé, vous ! Attendez ! » cria une voix alors qu'il montait dans l'ascenseur.

Ce n'était qu'un vieil homme marchant avec une canne qui voulait profiter du voyage. Hendrik lui tint la porte d'une main tremblante, se forçant à sourire.

Enfin, il atteignit la salle de conférence. Les participants l'attendaient, achevant de remplir les badges mis à leur disposition et ouvrant les premières bouteilles d'eau pétillante. Des conférenciers aguerris, à n'en pas douter.

Hendrik les salua tandis que son poulx s'affolait. *Bonjour. Je m'appelle Hendrik Busske. Je suis heureux de vous accueillir à cette conférence des investisseurs de WCM Trust. J'espère que vous avez fait bon voyage.* Il avait appris son speech de bienvenue par cœur et aurait pu le réciter sans faute même si on l'avait arraché au sommeil en pleine nuit. Les trois premières phrases qu'on prononçait devant un auditoire devaient être exemptes de tout bredouillement. Elles devaient couler librement, sans hésitation, pour garantir une bonne première impression. C'est, en tout cas, ce qu'affirmaient tous les livres sur la rhétorique, la prise de parole en public et l'organisation de séminaires que Hendrik avait consultés au cours des dernières semaines.

Il distribua les dossiers en silence, tentant vainement de se rappeler la plaisanterie qu'il avait préparée pour détendre l'atmosphère. Tant pis. Il enchaîna en demandant à chacun de se présenter et d'expliquer brièvement ce qu'il attendait du séminaire. Jusque-là, tout allait bien. Hendrik adressa un signe de tête à tous, les remercia pour leur contribution... Il aurait peut-être mieux valu qu'il mémorise ce qu'ils avaient dit, mais son cerveau imprégné d'adrénaline lui refusait

momentanément ce service.

Il se lança dans son introduction, expliquant que son but était d'aider les participants à prendre leurs propres décisions d'investissement en toute sérénité. Qu'il irait du général au particulier, qu'il rappellerait les fondamentaux avant de passer à la pratique et qu'il s'efforcerait autant que possible de bannir tout jargon.

« Pardon », l'interrompit une femme à l'air décidé, vêtue d'une robe jaune. Angela Schwesig, d'après son badge. « Qu'en est-il de vous ? Qu'est-ce qui vous qualifie pour animer ce séminaire ? »

Hendrik la fixa, atterré. Comment avait-elle fait pour le démasquer aussi vite ? Il n'en avait aucune idée.

« Oui », renchérit un homme replet en veste rouge foncé, à la barbiche taillée en pointe. Karl Windauer. « Nous nous sommes tous présentés sauf vous. On voudrait bien savoir à qui on a affaire. »

Mais oui, bien sûr. Quel imbécile ! Il avait oublié.

« Pardonnez-moi, fit-il d'une voix qui résonna désagréablement à ses propres oreilles. Vous avez raison. Je m'appelle Hendrik Busske, j'ai trente-deux ans, je suis agent bancaire diplômé et conseiller de clientèle privée chez WCM Trust depuis sept ans. Nous gérons des portefeuilles supérieurs à dix millions de marks et... » Il s'interrompit, incapable de se rappeler la suite de ce discours soigneusement élaboré pour impressionner les néophytes ; en réalité, sa firme ne comptait que deux portefeuilles de plus de dix millions de marks et ils n'étaient pas de son ressort. « Quant à ma vie privée, je suis marié depuis trois ans et je vis non loin de Francfort, ajouta-t-il pour éviter un silence embarrassant.

— Des enfants ? voulut savoir Mme Schwesig.

— Pas encore », admit Hendrik. Ce n'était pas faute d'essayer, mais leurs efforts étaient restés vains, au grand désespoir de Miriam.

« N'attendez pas trop longtemps, lui conseilla Windauer. Les enfants ont besoin de parents jeunes.

— Oui, et les nerfs qu'il faut pour les éduquer sont plus solides tant qu'on est encore vert », ajouta quelqu'un d'autre, déclenchant les rires de l'assistance.

Parfait. Ce serait peut-être plus facile à présent.

Du moins jusqu'à ce que la police débarque et l'arrête pour le vol d'un livre ancien.

Il fallait chasser ces pensées, se dit-il en reprenant ses explications. Qu'est-ce que l'argent, en réalité ? Que signifient les termes de liquidités et de capital ? Autant de sujets autour desquels on pouvait broder à volonté et oublier les nuages noirs qui menaçaient à l'horizon.

La police ne vint pas. Hendrik poursuivit son exposé sur les notions

de masse monétaire, de politique des taux d'intérêt et de cycles économiques, il évoqua le rôle des banques et des assurances dans le monde de la finance, puis ce fut l'heure de la pause, toujours sans l'ombre d'un uniforme. Un participant fit la remarque qu'il avait trouvé cette entrée en matière assez rébarbative et Hendrik ne put que lui donner raison. Il promit cependant qu'une fois évoqués les titres rémunérés cela deviendrait plus intéressant. Il sentit grandir un certain agacement chez l'un ou l'autre des inscrits, mais le séminaire se déroulait exactement comme décrit dans la brochure et nul ne songea à se plaindre.

Il était essentiel d'aborder la question des actions dès le premier jour, avait martelé la baronne. Elle devait avoir raison : une sorte de choc électrique parut traverser l'assemblée, les épaules se redressèrent, les mentons se relevèrent, et tout le monde sembla se réveiller pour mieux écouter, demander des renseignements complémentaires et prendre des notes.

À 18 h 30, fin de la session, l'ambiance était au beau fixe. « Retrouvons-nous à 20 heures au restaurant de l'hôtel, une table nous a été réservée », conclut Hendrik, ce qui lui valut un round d'applaudissements polis. Mieux que rien.

Il n'aurait pas beaucoup de temps. La salle de conférence se trouvait au troisième étage de l'annexe. Celle-ci était desservie à une extrémité par un escalier que Hendrik décida d'emprunter. Il prit conscience de la tension qui l'habitait à présent qu'elle commençait à retomber. Il ne s'en était pas trop mal sorti. Certes, il n'avait pas provoqué d'enthousiasme excessif et il avait même bafouillé une fois ou deux, mais personne n'avait quitté la salle en protestant.

Il se sentait agité par un tremblement singulier et n'éprouvait aucune sensation de faim. S'il avait pu, il serait allé se coucher et aurait dormi jusqu'au lendemain, mais le dîner était compris dans le prix du séminaire et sa présence obligatoire. La partie « bichonnage » comme disait son chef, « le meilleur moyen de caresser les participants dans le sens du poil ».

Hendrik avait dû se tromper dans le décompte des étages car il se retrouva dans le foyer au rez-de-chaussée. Les policiers, désormais près d'une quinzaine, étaient toujours là, encadrant la petite foule qui s'était amassée et qui bavardait fiévreusement. Tout le monde paraissait attendre on ne savait quel événement extraordinaire.

Curieux, il s'arrêta. Peu après, l'attention générale se porta sur l'escalier principal. Un petit groupe était en train de descendre les marches à l'épaisse moquette rouge, des hommes à large carrure, l'oreillette vissée dans l'oreille : des gardes du corps comme Hendrik n'en avait jamais vu qu'au cinéma.

Ils ouvraient la marche à un petit nombre de femmes en tenue de

soirée : épaules parfaites dénudées, décolletés plongeants, coiffures sophistiquées, visages somptueusement maquillés et bijoux scintillant précieusement à la lumière du lustre. Puis un nouveau garde du corps et encore un autre. Au centre de ce tourbillon se trouvait un homme seul, à la silhouette fluette, vêtu d'un smoking aux reflets argentés. Il descendait les marches sans un regard pour l'attroupement qui s'était formé dans le foyer. En l'apercevant, on comprenait aussitôt que tout tournait autour de lui, que ses compagnons ne l'entouraient que pour mieux épouser ses gestes. Il se dirigea d'un pas nonchalant vers la sortie puis, une fois dehors, monta à l'arrière d'une voiture dont un groom lui tenait la portière. Pas n'importe quelle voiture, une Rolls Royce, ainsi que Hendrik le reconnut en sursautant, lui qui n'en avait jamais vu qu'en photo.

L'apparition avait un côté irréel. En cet instant, l'homme aurait pu être un dieu qui aurait consenti à venir séjourner un temps parmi les simples mortels. Abasourdi, Hendrik vit la suite de l'inconnu se répartir entre les autres voitures du convoi, lequel ne tarda pas à s'ébranler. Il n'en revenait pas. Ces choses-là existaient donc vraiment.

« Qui est-ce ? » demanda-t-il à une employée de l'hôtel qui se tenait non loin de lui.

Elle haussa les épaules en un geste d'excuse. « Je suis désolée. Nous n'avons pas le droit d'en parler. »

Hendrik hocha la tête. « Je comprends. » Aucune importance, après tout. Il savait seulement qu'il venait de voir de près quelqu'un à qui la vie avait vraiment souri.

Tandis que les badauds s'égaillaient, Hendrik resta immobile, en proie soudain à une envie comme il n'en avait pas connu depuis longtemps, une convoitise brûlante qui menaçait de le consumer. Le sentiment ne lui était pas inconnu, cette faim l'avait accompagné toute sa vie. Depuis toujours, il rêvait d'être davantage que ce que le hasard de sa naissance et de son éducation avait fait de lui ; de ne pas se satisfaire de ce qu'il avait, comme on le lui avait inculqué ; de jouir jusqu'à l'écoëurement de sa précieuse vie, la seule qu'il aurait jamais ; de trouver le courage de franchir les limites de l'habitude pour vivre l'extraordinaire, l'unique, le merveilleux.

Ce désir était depuis toujours en lui, sommeillant la plupart du temps. Mais, en des instants tels que celui-là, il se réveillait, l'emplissant d'une peur panique à l'idée de rater sa vie, sa vraie vie, parce qu'il dilapidait son énergie avec des riens, des soucis mesquins, des choses sans intérêt, des objectifs triviaux. Mon Dieu, il avait déjà trente-deux ans ! Sa vie était sur les rails depuis longtemps, des rails d'une banalité affligeante : un boulot, une femme, bientôt des gosses... La vie de monsieur Tout-le-monde !

La vague le submergea puis reflua. Hendrik soupira, encore

tremblant. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas ce soir que les choses allaient changer. Il avait un séminaire à animer et, dans l'immédiat, il devait aller se rafraîchir pour le dîner, qui servirait, ainsi que la baronne l'avait expliqué, à « renforcer subtilement son aura de compétence ».

Mouais. Du blabla de relations publiques. Il s'estimerait déjà heureux s'il survivait à la soirée sans commettre de faux pas.

En arrivant enfin dans sa chambre, Hendrik aperçut le livre sur le secrétaire auprès d'une pile de papier. Intrigué, il s'approcha et n'en crut pas ses yeux. Non ! On lui avait photocopié le livre entier ! Et ce au tarif exorbitant d'un franc suisse la page !

Il irait se plaindre dès le lendemain. À ce train, son séjour finirait par lui coûter plus cher qu'il ne lui rapportait. Il fourra les photocopies dans sa valise puis se rua dans la salle de bains.

Pour éviter un deuxième retard dans la même journée, Hendrik descendit un quart d'heure trop tôt et se retrouva le premier à table. Il se fit servir un verre d'eau gazeuse et attendit, empli d'une vague agitation intérieure.

Il ne pouvait s'empêcher de vérifier constamment son nœud de cravate. Il s'était changé, avait enfilé une chemise propre – heureusement, il avait suivi les conseils de Miriam et en avait emporté plus que nécessaire –, mais il ne se sentait pas à l'aise pour autant. Pour passer le temps, il examina les autres dîneurs. Qui d'entre eux était véritablement important ? Il n'y avait jamais vraiment réfléchi, mais les riches, les millionnaires, les émirs du pétrole, les acteurs connus et autres célébrités devaient bien dormir quelque part quand ils voyageaient, et quel meilleur séjour pour cela que l'un des hôtels les plus sélects de Zurich ?

Hendrik avala une gorgée de son eau déjà légèrement éventée et se fit l'impression d'être petit, un pauvre type, une quantité négligeable. Il observa la table dressée, les verres, les assiettes et la décoration florale avec la conscience aiguë qu'il n'en profiterait pas vraiment. Pour lui, ce soir était un examen de passage qu'il lui faudrait réussir alors même qu'il s'y sentait mal préparé.

Les participants arrivèrent les uns après les autres : les femmes, en tenue de soirée, affichaient une allure distinguée adaptée au cadre, tandis que les hommes, d'une manière générale, s'étaient donné moins de mal.

Ils se plongèrent dans les cartes qu'un serveur venait de distribuer. Leur table avait droit à un menu particulier, une sélection restreinte de l'offre du restaurant, ce qui avait l'avantage de coûter moins cher à l'entreprise de Hendrik. À ce jour, personne ne s'en était encore plaint. Hendrik choisit le duo de saumon et de langoustines fumés, suivi du

ragoût de chevreuil à l'helvète, et accepta, au nom du groupe, le vin suggéré par le sommelier. Au moins un écueil évité.

On leur apporta les boissons et des amuse-bouche, et, avant même le service des entrées, la conversation revint aux actions, notamment aux actions en ligne, et au nouveau marché. Conseils et mises en garde se multiplièrent et volèrent d'un bout à l'autre de la table, sorte de ping-pong verbal à seize joueurs. Hendrik préféra ne pas prendre part à la discussion. Il trouvait très exagérés les espoirs que certains mettaient en cette bulle Internet, mais il était pratiquement le seul à penser ainsi dans son entreprise.

Tandis qu'il se demandait ce qu'il pourrait bien dire si on lui réclamait son avis, quelqu'un aborda une question dont les médias se faisaient l'écho depuis déjà un bon moment : la probabilité que les ordinateurs déraillent au moment du passage à l'an 2000. « Et que deviendront-elles alors, toutes ces sociétés Internet ? demanda-t-il. D'une seconde à l'autre, leurs actions ne vaudront plus un clou ! »

Mme Schwesig déclara qu'elle n'avait encore jamais rien entendu de tel et se demanda s'il ne s'agirait pas d'une vulgaire théorie du complot.

« Pas du tout », répondit son voisin, un moustachu à l'épaisse chevelure grise dont le nom échappait à Hendrik. Il se souvenait seulement que l'homme était à la retraite et voulait se lancer dans la Bourse en guise de hobby. « J'ai été maître de conférences en mécanique appliquée à l'UT de Munich. Dans les années 1980, le centre de calcul Leibnitz disposait de ce qu'on appelait alors un superordinateur, une machine de plusieurs millions de marks qui faisait la fierté de l'université, mais on le programmait encore à l'aide de cartes perforées. On remettait les cartes le matin puis on revenait le lendemain récupérer les résultats sur des listings de plusieurs mètres de long.

— Quel rapport avec le passage à l'an 2000 ? demanda Mme Schwesig, sceptique.

— L'explication tient en trois mots : capacité de mémoire. Une capacité de stockage d'un mégaoctet, soit la quantité de texte contenue dans un gros livre, coûte aujourd'hui environ un mark. Dans les années 1960, elle dépassait les quinze cents marks. On l'économisait donc autant que possible et c'est ainsi qu'on a pris l'habitude de noter les dates sur six caractères : l'année n'était donnée que par ses deux derniers chiffres. Je parle ici des débuts de l'informatisation et du développement de nombreux programmes fondateurs encore en service de nos jours. Et maintenant réfléchissez un peu à ce qui arrivera quand l'année passera de 99 à 00. »

Son interlocutrice haussa les épaules. « Eh bien ! j'imagine que tout va redémarrer de zéro. Un peu comme un compteur de vélo. »

On leur apporta les entrées. « Oui, mais la vie continue, répondit le retraité en remerciant d'un signe de tête la serveuse qui venait de lui poser son assiette. Et les centaines qui recevront leur avis de début de scolarisation ne seront que le moindre des problèmes à surgir. Si les ordinateurs des banques "croient" qu'on est de nouveau le 1^{er} janvier 1900, comment feront-ils pour calculer les intérêts et les échéances ?

— C'est un problème qui me paraît bien théorique, répliqua Mme Schwesig.

— Il n'est pas si théorique que ça, intervint un jeune homme à l'allure un peu casse-cou, ingénieur de profession si Hendrik se rappelait bien. L'année dernière, mon entreprise a souscrit une assurance d'une durée de cinq ans à l'occasion d'un gros projet de construction, soit jusqu'en 2001. Un mois plus tard, nous avons reçu une lettre nous réclamant deux ans de cotisations impayées, pour les années 1900 et 1901, ainsi que des intérêts moratoires sur quatre-vingt-dix-sept ans. »

L'anecdote provoqua des rires mais aussi quelque inquiétude autour de la table. Même Mme Schwesig paraissait désormais convaincue que l'affaire était à prendre au sérieux.

« Quand on pense à tous les appareils qui contiennent des puces électroniques de nos jours, ajouta quelqu'un, les caisses des supermarchés, les caméras, les téléphones, les montres... Même mon nouveau thermostat. S'il tombe en panne en plein hiver, hein ? Merci bien !

— Il y en a aussi dans les ascenseurs, les feux rouges et les avions, renchérit un quatrième. Sans parler des voitures. L'électronique est vraiment partout !

— Le plus souvent, ces puces sont inaccessibles, fit remarquer le retraité. Par exemple dans les câbles sous-marins ou les stimulateurs cardiaques, les satellites de communication. Et il est impossible de modifier les programmes qu'elles contiennent, il faut changer l'appareillage complet. »

Tout en savourant soupes et salades, la tablée passa en revue des scénarios de plus en plus catastrophiques : les avions tombaient du ciel parce que les ordinateurs de bord ne savaient plus où ils en étaient ; la circulation routière s'arrêtait d'un coup ; l'alimentation d'eau et d'électricité, le chauffage cessaient de fonctionner ; toutes les liaisons téléphoniques étaient coupées. Quelles conséquences alors pour le commerce, l'industrie, l'économie mondiale ? C'était difficile à imaginer.

On émettrait des injonctions de payer en pagaille et les tribunaux du monde entier crouleraient sous une avalanche de procès. « Peut-être devrions-nous investir dans des cabinets d'avocats », plaisanta un participant, mais personne n'avait plus le cœur à rire.

À quoi serviraient les tribunaux si la police n'était plus capable de faire son travail ? Si les voitures ne roulaient plus, si les téléphones ne sonnaient plus dans les commissariats ?

Et l'armée ! Si les ordinateurs militaires disjonctaient tous en même temps, qui pourrait garantir que les fusées nucléaires ne se lanceraient pas d'elles-mêmes ?

Comme en réponse à un signal invisible, tous les convives, la mine pâle, se tournèrent soudain vers Hendrik. Et lui, qu'en pensait-il ?

Heureusement, un serveur survint au même moment pour débarrasser les assiettes vides. Un répit bienvenu.

« Tout cela est vrai, sans aucun doute, répondit posément Hendrik, mais je pense que vos inquiétudes sont excessives. Je peux vous révéler que nous comptons plusieurs éditeurs de logiciels parmi notre clientèle (en réalité, il n'y en avait que deux, et qu'il s'agisse de petites boîtes avec à peine cinq salariés ne regardait personne). Toutes les missions qui leur sont actuellement confiées visent justement à trouver et corriger les erreurs liées au passage à l'an 2000 dans les installations informatiques. Autrement dit, le problème a été dûment reconnu par l'ensemble du secteur et des travaux ont été entrepris dans le monde entier pour le résoudre. Il y aura sûrement des couacs le 1^{er} janvier 2000, mais rien de très grave, à mon avis.

— En conclusion, fit le petit gros en veston de couleur rouille (Karl Windauer, se rappela Hendrik), tout cela constitue pour ainsi dire un marché ?

— Exactement. Un marché d'au moins six cents milliards de dollars à l'échelle mondiale. »

Windauer leva l'index. « Ce qui veut dire aussi que ce marché disparaîtra dès qu'on aura atteint l'an 2000. Avec toutes les conséquences que cela implique sur le cours des actions du secteur !

— Vous avez raison », répondit Hendrik, qui ne s'était encore jamais donné la peine de réfléchir aussi loin. *Surtout ne rien laisser paraître.*

Karl Windauer hocha la tête d'un air approbateur. « Bien vu ! Vous avez plus à offrir qu'il y paraît au premier abord. » Toute la tablée acquiesça à son tour.

Hendrik, pris de court par ce compliment inattendu, resta sans voix. Par chance, l'arrivée des plats principaux le dispensa de réagir.

La conversation revint à la bulle Internet et aux probabilités de réussite des nouvelles actions émises chaque jour sur ce marché. L'ambiance, après ce témoignage de confiance de la part du groupe, avait changé, Hendrik en était conscient. Elle était plus bienveillante à son égard, plus ouverte, plus amicale.

« Et vous, qu'en pensez-vous, monsieur Busske ? demanda soudain Windauer. Vous avez sûrement un tuyau auquel nul d'entre nous n'a

encore pensé, non ? »

Il n'aurait pas pu se tromper davantage. Hendrik ne connaissait pas même de nom la plupart des actions qui venaient d'être évoquées. Cette fois, pourtant, il n'en conçut aucune inquiétude.

Posant ses couverts, il dit d'une voix assurée : « Je crois que se focaliser sur les actions en attendant le bon conseil pour tirer son épingle du jeu, c'est ne pas voir assez loin. En réalité, ce ne sont pas les actions qui sont importantes mais la richesse. S'enrichir, tel est l'objectif. Et pour cela il faut modifier son attitude, s'enrichir d'abord intérieurement avant que le reste puisse suivre. » Il tenait cette formule de l'un des nombreux livres de la veine « comment-devenir-millionnaire » qu'il avait acquis au fil des ans.

Ce qui le fit penser à celui qui l'attendait dans sa chambre d'hôtel et à une phrase de John Scorro. « C'est comme les anciens alchimistes, continua Hendrik. Tout le monde sait qu'ils voulaient fabriquer de l'or, du métal noble, à partir de métaux communs. En revanche, on ignore souvent qu'ils cherchaient avant tout à s'affiner, à s'ennoblir eux-mêmes. »

Il se vit soudain le centre d'une attention presque effrayante. La tablée entière avait les yeux braqués sur lui, avide d'en apprendre davantage. Qu'il le veuille ou non, il lui faudrait enchaîner là-dessus, quitte à improviser.

« C'est cela qu'ils considéraient comme leur plus grand secret, reprit-il. En s'ennoblissant, en se transformant intérieurement en or, en quelque sorte, ils étaient convaincus que la transformation extérieure finirait par advenir elle aussi. L'or, le métal, n'étant que la preuve voire la conséquence de leur mutation intérieure réussie. Un alchimiste intérieurement impur ne pouvait qu'échouer. » Hendrik était le premier surpris par son discours. L'inspiration qui venait de la nécessité, sans doute.

Mme Schwesig paraissait sceptique, comme toujours. « Mais personne n'a jamais réussi à transformer du plomb en or, si ? »

— Tout dépend à quels récits on ajoute foi », répliqua-t-il.

La réponse lui avait déjà souvent servi dans des situations similaires, lors d'entretiens avec ses clients. Il n'était pas question de céder un pouce de terrain, sinon il perdrait toute crédibilité.

Le retraité vint à sa rescousse sans le vouloir, en tapotant son assiette du doigt et en déclarant : « L'or blanc, en tout cas, est bien le fruit de l'alchimie. Un certain Böttger, je crois, voulait fabriquer de l'or et, ce faisant, a inventé la porcelaine. Ce qui a été beaucoup plus utile à l'humanité, si vous voulez mon avis. »

Un autre convive, un homme pâle à l'allure de comptable qui n'avait pas encore pris la parole, ajouta : « S'enrichir par la pensée, ce n'est pas bête, je trouve. » Il entreprit alors de raconter l'histoire d'un

parent éloigné qui gagnait fort bien sa vie, mais qui jouait tout son argent au casino. Il était possédé par le démon du jeu, pensait-on dans la famille, mais lui-même n'en était plus aussi sûr. « Je l'ai accompagné un jour à Baden Baden pour tenter de comprendre ce qui le poussait. Il a misé à la roulette et s'est mis à gagner gros, se retrouvant même avec plus de cent mille marks en jetons devant lui. Je lui ai dit qu'il ferait mieux d'arrêter, mais il a refusé. On ne s'interrompt pas quand la chance vous sourit, paraît-il. Et il a tout perdu jusqu'au dernier sou. En le regardant faire, j'ai eu l'impression que, dans le fond, cette somme importante lui faisait peur. Jusque-là, j'avais toujours cru qu'il cherchait à se punir de quelque chose, mais avec votre remarque je me dis qu'il n'était pas prêt psychologiquement à s'enrichir. Car le plus drôle c'est que son salaire varie très peu, alors même que ses commissions peuvent fluctuer du tout au tout d'un mois sur l'autre. Comme s'il avait une sorte de régulateur intérieur qui décidait à sa place de l'argent qu'il a le droit de garder.

— C'est une bonne comparaison, acquiesça Karl Windauer. Un régulateur intérieur, oui, c'est bien vu. »

Hendrik n'écoutait que d'une oreille. Les mots qu'il avait prononcés sans bien savoir d'où ils venaient résonnaient encore en lui. En fin de compte, pensa-t-il, il n'avait fait que se parler à lui-même. Tout cela valait en premier lieu pour lui.

Sa manière d'aborder le séminaire et sa présence dans cet hôtel l'avaient intérieurement appauvri : envieux, amer, inhibé, ne se regardait-il pas comme un « pauvre type », une « quantité négligeable » ?

Au lieu d'en profiter à pleins traits ! Il considéra la table, les bouteilles de vin élégantes, les plats si appétissants, si délicats, si magnifiquement présentés, chaque assiette une petite œuvre d'art... Jusque-là, il s'était contenté d'avalier son repas comme on remplit le réservoir d'une voiture, sans prendre le temps de le goûter, consumé qu'il était par ses pensées négatives.

Hendrik eut l'impression qu'on l'avait soudain réveillé. Il leva les yeux et ce fut comme si, pour la première fois, il voyait vraiment la beauté de la salle de restaurant ; comme si, pour la première fois, il en appréciait l'ambiance délicieusement raffinée. Un lieu fréquenté par les gens les plus riches du monde et il était là ! Seulement jusqu'au lendemain soir, d'accord, mais c'était déjà ça.

Avec cette prise de conscience, Hendrik sentit les nœuds se dénouer dans sa poitrine et toute tension, toute angoisse le quitter comme une robe de bure qui lui glisserait des épaules. Un sentiment chaleureux l'envahit, de la joie sans doute ou, du moins, une intense satisfaction. C'était peut-être ça le bonheur, un de ces moments de plénitude qui faisaient couler tellement d'encre sans qu'on n'y

comprenne jamais rien. Il avait l'impression que sa vie, sa vraie vie, commençait ce soir, en cet instant précis.

« Dites, monsieur Busske, lança Windauer, l'arrachant à ses méditations, aurons-nous l'occasion d'approfondir cette question pendant le séminaire ? »

Hendrik eut du mal à revenir au présent. « Je suis désolé de vous décevoir, mais je crains que non.

— C'est bien dommage.

— Malheureusement, ce n'est pas moi qui ai conçu le programme.

— On aurait peut-être dû vous consulter, alors », conclut l'homme à la barbiche.

Hendrik se contenta de sourire. Aucune importance. Sa vie venait de commencer, il n'allait pas se la gâcher par ce genre de considérations.

Mme Schwesig, encore elle, secoua la tête, peu convaincue. « Moi, je ne comprends pas. Pourquoi avoir peur de l'argent ? Tout le monde en veut autant que possible, non ? »

Une fois de plus, les regards convergèrent sur Hendrik. Il trouva fascinant de constater comment la force des attentes de ces inconnus amenait à la surface de sa conscience des idées qu'il ignorait avoir.

« Nous sommes le produit de notre conditionnement, s'entendit-il répondre. L'éducation de nos parents, l'école, l'environnement social dans lequel nous grandissons, tout cela laisse son empreinte en nous. Nous adoptons les représentations, les valeurs et aussi les préjugés de notre entourage, c'est inévitable. » Il avait lu cela il y avait longtemps, mais ce soir seulement il en mesurait la portée. « Nous grandissons avec des proverbes tels que "l'argent ne fait pas le bonheur" ou encore "il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu". On nous parle de "Mammon d'iniquité" et ainsi de suite. »

Hochements de tête dans l'assistance, haussements de sourcils approbateurs, regards luisant d'intérêt.

« Que des enfants entendent leurs parents dire avec mépris de quelqu'un devenu riche que "l'argent l'a transformé, et pas en bien", et ils se jurent automatiquement de ne jamais devenir ainsi. Si une telle résolution les suit jusqu'à l'âge adulte, même de manière inconsciente, elle agira toujours à l'encontre des efforts accomplis pour parvenir à l'aisance matérielle, elle sapera toutes leurs tentatives en ce sens. »

Karl Windauer leva son verre. « À votre santé, monsieur Busske ! Voilà un sujet qui m'intéresserait davantage que les cycles économiques et le contrôle des liquidités, si vous voulez mon avis. »

La tablée se joignit à lui.

Hendrik leva son verre à son tour. Tout allait bien ; non, mieux

que cela, formidablement bien. « Je pourrai peut-être vous en dire un peu plus demain », lâcha-t-il avant de boire une gorgée d'un vin si délicieux qu'on l'eût dit élevé par les anges. L'idée lui traversa brièvement l'esprit que ce nectar était peut-être à l'origine de son aisance nouvellement acquise. « Ou plutôt parlons-en maintenant, puisque nous sommes tous réunis. »

Devant l'approbation générale, il prit son inspiration et se lança. Les voir ainsi pendus à ses lèvres lui donnait des ailes. Il leur raconta ce qu'il avait assimilé des centaines de livres sur l'argent, le succès et la fortune qu'il avait trouvés chez des bouquinistes ou des libraires ; des livres qui l'avaient littéralement happé par leur promesse de réussir si seulement il acquérait l'astuce essentielle présentée dans leurs pages.

Tout cela ne l'avait pas mené bien loin, mais ses lectures s'étaient déposées, couche après couche, dans des régions peu fréquentées de son esprit et avaient fini par s'y enraciner. Les concepts et les formules étaient entrés en réaction, avaient fusionné sans effort conscient de sa part, formant ce flux de théories qui s'écoulait comme de lui-même de ses lèvres, stimulé par la magie de cette soirée.

Le problème avec l'argent, dit-il, c'est qu'on ne l'appréhende pas à sa juste valeur, qu'on ne l'estime pas pour ce qu'il est. On ne se rend pas compte que les pièces et les billets qu'on manipule quotidiennement sont de véritables petites œuvres d'art conçues et fabriquées avec le plus grand soin. On se contente de fourrer l'argent dans le porte-monnaie ou la poche du pantalon, on détourne les yeux des processus de paiement comme s'il était gênant de donner ou d'accepter du liquide. En un mot, on refuse d'y prêter attention, sans doute parce que, inconsciemment, on considère l'argent comme « sale », comme la « racine de tous les maux ».

On n'est pas davantage conscient que l'argent est partout : dans les caisses des supermarchés, les distributeurs automatiques, derrière les comptoirs de bistrot, dans les poches de tous les inconnus qu'on croise dans la rue. Il est aussi omniprésent que le bruissement du feuillage dans une forêt.

Et que se passe-t-il quand on ne regarde pas ? Ceux qui, enfants, se sont un jour cachés sous la couverture par peur du fantôme près de la fenêtre pouvaient en parler, car, s'ils avaient regardé, ils auraient vu que ce n'était que le vent qui gonflait les rideaux. C'est parce qu'on se voile la face que l'argent paraît menaçant, incompréhensible, pour ne pas dire écrasant.

Ne pas vouloir regarder impliquait aussi qu'on ne pouvait acquérir un rapport rationnel à l'argent. L'école dispensait toutes sortes d'enseignements, on y apprenait les dates des grandes guerres, la flore de l'Amérique du Sud et le nom des satellites de Jupiter, mais pas

comment gérer un compte bancaire, calculer le coût d'un crédit ou acheter des actions. En la matière, chacun devait se débrouiller seul.

« Dans le fond, remarqua Hendrik, tout ce que nous avons abordé aujourd'hui pendant le séminaire devrait être étudié à l'école. »

Car l'argent pouvait avoir une influence considérable sur la psyché : les dettes, par exemple, quel poids sur les épaules de tout un chacun ! Combien étaient-ils à s'être suicidés pour un chiffre sur une feuille de papier ? Ou encore, tenez, ne pas pouvoir acheter ce dont on avait besoin : un cauchemar universel ! L'argent pouvait constituer une menace existentielle, entraîner des maladies psychosomatiques, des ulcères à l'estomac, des infarctus, il se retrouvait au cœur des angoisses engendrées par les ruptures amoureuses et de frustrations de toutes sortes. Ces peurs étaient ce qui poussait les gens à supporter de mauvais emplois, à conclure des contrats désavantageux et à se satisfaire de prestations minables.

Et pourtant l'argent était loin de résoudre tous les problèmes. Même les milliardaires connaissaient l'angoisse, celle de tout perdre et de mourir dans l'indigence, par exemple. Beaucoup des gagnants du loto, au lieu de vivre sereinement à l'abri du besoin jusqu'à la fin de leurs jours, dépensaient leurs gains en un tournemain et finissaient avec encore plus de problèmes qu'au départ. Sans oublier ceux qui, devant une amélioration de leurs revenus, augmentaient tant leur niveau de vie qu'ils se retrouvaient endettés jusqu'au cou.

Bref, la cause première de la misère psychologique et matérielle, c'était le manque d'estime de soi, conclut Hendrik. « Acquérir la richesse intérieure est indispensable, expliqua-t-il avec une emphase qui l'amusa lui-même. Alors seulement la richesse extérieure suivra.

— Bravo ! » s'exclama Karl Windauer en applaudissant.

Ils restèrent encore longtemps à discuter avec animation, jusqu'à ce que le retraité se lève en disant qu'il devait aller dormir pour récupérer. Chacun regarda sa montre, s'étonnant de l'heure tardive, et le groupe se sépara non sans avoir arraché à Hendrik la promesse d'en dire plus le lendemain sur ce chemin de la richesse intérieure.

Lui-même s'attarda pour signer la note auprès du maître d'hôtel. Le chef, dont l'embonpoint faisait honneur à sa profession, sortit de sa cuisine, qu'on était en train de nettoyer à grand bruit, et s'enquit de sa satisfaction.

Puis il fut temps pour Hendrik de quitter le restaurant à son tour. Il était fatigué et savait que la journée qui l'attendait serait longue et épuisante. Pourtant, il n'avait pas envie que la soirée se termine, la première soirée de sa vraie vie. Pourquoi fallait-il que les belles choses aient une fin ?

Tandis qu'il rejoignait les ascenseurs, il passa devant une large double porte à carreaux de verre opaques, gravés de motifs Art

nouveau sertis dans un quadrillage en bois d'acajou sombre, derrière laquelle on devinait du mouvement. Un bruit étouffé de piano et de voix lui parvint. Le bar ! Où régnait encore une certaine animation.

Hendrik hésita tout en poursuivant son chemin. D'un côté, le devoir l'appelait et lui conseillait d'aller se coucher. De l'autre, il venait de découvrir la vraie vie et ne voulait rien en manquer. Il revint sur ses pas, ouvrit la porte et se laissa avaler par la fumée et le brouhaha qui régnaient à l'intérieur.

Il fut étonné de trouver tant de monde encore debout, des gens aussi élégants que beaux qui discutaient, flirtaient, buvaient et riaient. Ce soir, comme par magie, lui, Hendrik Busske, était des leurs. Il s'installa au comptoir sur un des confortables tabourets de bar et commanda un verre de vin rouge. C'était incontestablement la meilleure façon de finir cette journée.

Le barman posa devant lui un verre pansu rempli d'un nectar d'un beau rubis sombre. Tout en le sirotant, Hendrik observa les consommateurs : un groupe d'Asiatiques passablement éméchés, plusieurs couples, des hommes d'affaires sans cravate en train de discuter dans un concert de langues étrangères. Il reconnut de l'italien, de l'anglais et, sans en être certain, du russe.

Le vin était délicieux, mais il se promit d'en rester à ce seul verre. Tandis qu'il savourait ces instants, il vit une femme à la beauté irréelle surgir des profondeurs enfumées du bar et se diriger droit sur lui. Elle avait un cocktail à la main, une crinière d'un roux de feu et la silhouette d'un top-modèle.

C'est bien à lui qu'elle voulait parler. Elle posa son verre, prit place à côté de lui et demanda : « *Do you speak English ?* »

Hendrik sentit son cœur s'emballer. « *Yes* », répondit-il avec audace.

Elle sourit et lui tendit la main. « *Hi. My name is Laura.* »

La lumière l'environnait de toutes parts, cherchant à lui faire ouvrir les yeux. Mais il avait les paupières si lourdes, ses membres lui paraissaient de plomb, c'était impossible...

La mémoire lui revint subitement. Hendrik se redressa comme électrisé, les yeux grands ouverts. Laura ! Elle n'était plus là, elle avait disparu sans qu'il s'en aperçût. L'oreiller à côté de lui était froissé, un long cheveu roux était resté coincé dans un pli et, oui, il sentait encore son parfum...

Peut-être était-elle dans la salle de bains. « Laura ? »

Rien. Le silence.

Hendrik se laissa aller contre la tête de lit. Waouh ! Il n'y avait rien d'autre à dire. Quelle nuit !

L'enchaînement des événements avait eu quelque chose de magique. Elle avait littéralement craqué pour lui, il n'y avait pas d'autre mot. La jeune femme compensait le médiocre niveau d'anglais de Hendrik par une maîtrise très honnête de l'allemand, et ils avaient eu une conversation des plus animées. Une confidence en appelait une autre, ils riaient beaucoup et, au bout d'un moment, elle avait tout naturellement posé sa main sur la sienne. Puis sur son bras. Puis sur sa cuisse, tout près de la réaction que cet attouchement provoquait en lui, et elle avait dit : « *Let's go.* »

Ils n'avaient pas eu besoin d'en parler pour qu'elle le suive à sa chambre. Et ensuite... Oh là là ! Elle s'était montrée insatiable. Heureusement, les murs de l'hôtel étaient épais et les portes bien isolées.

Et à présent ? Hendrik se sentait à la fois épuisé et en pleine forme, plus vivant que jamais. Il lui fallait seulement éviter de penser à Miriam, qu'il venait de tromper pour la première fois depuis leur mariage.

Il n'avait jamais eu de raison de le faire. Même si, par souci d'honnêteté, il fallait bien reconnaître que les occasions n'avaient guère été nombreuses.

Hendrik cligna des yeux en fixant la lumière du soleil qui dessinait une large bande sur le lit et dut bien s'avouer qu'il ne regrettait rien. Regretter aurait voulu dire souhaiter que rien ne se fût passé, ce qui était impossible. Leur rencontre avait été trop belle, le couronnement parfait d'une soirée exceptionnelle.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre sans prendre la peine de

couvrir sa nudité. Surpris, il aperçut la jeune femme en bas, devant l'entrée. Il aurait reconnu cette crinière cuivrée entre mille. Debout près d'un taxi, elle discutait et plaisantait avec un employé de l'hôtel, l'air d'excellente humeur.

Elle finit par monter dans le taxi, qui s'éloigna aussitôt. Hendrik le suivit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse à sa vue.

Quand il pivota, ses yeux se posèrent sur le secrétaire.

Sur le secrétaire nu.

Cinq minutes plus tard, il dut se rendre à l'évidence : le livre qu'il avait dérobé chez le bouquiniste avait disparu.

Hendrik ne put s'empêcher de rire. Une michetonneuse ! Il avait lu des articles à propos de ces femmes qui séduisent les hommes d'affaires dans les bars des hôtels de luxe afin de voler leurs ordinateurs et de vendre à la concurrence les informations de valeur qui pourraient s'y trouver.

Laura avait dû être bien déçue en découvrant qu'il voyageait sans ordinateur portable. Il n'en avait nul besoin. Mais qu'elle se soit donné la peine d'emporter un vieux bouquin malodorant...

Les photocopies étaient encore là, ce n'était donc pas une grosse perte. Peut-être avait-elle pris l'opuscule en guise de souvenir. L'explication aurait été très flatteuse pour lui.

Hendrik consulta sa montre. Sept heures et demie. Le séminaire reprenait à dix heures. En d'autres termes, il avait enfin le temps de faire ce pour quoi il avait demandé les photocopies. Autant s'y mettre tant qu'il avait un fax à sa disposition, puisqu'il lui faudrait rendre sa chambre après le petit-déjeuner.

Il vérifia la copie de la notice manuscrite. Elle était de bonne qualité, bien contrastée. Il trouva dans le tiroir du secrétaire une chemise contenant du papier à lettres à l'en-tête de l'hôtel et il griffonna un mot bref à l'attention de son frère Adalbert, expliquant qu'il avait trouvé ces lignes dans un livre et qu'il voulait savoir s'il s'agissait de formules de physique. Adalbert, son aîné de huit ans, docteur en physique, était doué d'une intelligence hors du commun. Si la suite de chiffres et de lettres avait une signification quelconque, il le saurait.

Hendrik lui faxa la lettre et la photocopie avant d'aller se doucher.

Au moment où il finissait de se raser, le téléphone n'avait toujours pas sonné. En sortant de la salle de bains, il vit que son fax était resté sans réponse.

Étonnant. Adalbert était un lève-tôt convaincu, il était hors de question qu'il dorme encore. Où pouvait-il bien être un dimanche matin ? Aurait-il décidé d'aller travailler ?

Pas impossible. Ces fondus du CERN vivaient vraiment dans un

autre monde.

Quand il revint du petit-déjeuner, il n'avait toujours pas de réponse. Hendrik vérifia si on avait appelé pour lui à la réception et s'entendit répondre que non.

Soit. Il envoya un second fax à son frère, l'avertissant qu'il n'était désormais plus joignable à ce numéro et le priant de l'appeler chez lui dès le lendemain. Puis il boucla ses bagages, confia sa valise à la réception et s'en fut au séminaire.

Il n'était plus question, à présent, de se contenter de dérouler le canevas officiel. Le concept de richesse intérieure intéressait bien davantage les participants, de même d'ailleurs que l'ensemble des sujets hors programme abordés par Hendrik. Puisqu'il était encore question d'actions, d'évaluation fondamentale et d'analyses graphiques, il en profita pour leur présenter la méthode des points et figures, expliquer comment comprendre les signaux d'achat et de vente, passer un ordre « stop-loss », ou encore déterminer des lignes de tendances et des objectifs de cours.

« Chapeau, fit Karl Windauer à la fin de la matinée. Votre exemple avec l'alchimiste était très bien, mais ça... c'est tout simplement génial.

— Ce n'est pas de moi, précisa Hendrik pour tempérer l'enthousiasme du gros bonhomme. La méthode a plus de cent ans, mais elle est tombée dans l'oubli.

— Tout comme l'alchimie », rétorqua Windauer, ce qui arracha un sourire à Hendrik.

Après la pause du déjeuner, comme les participants en réclamaient davantage, il leur proposa un exercice issu de ses lectures dont il se souvenait. « Fermez les yeux. Dites-vous que vous avez touché beaucoup d'argent, une vraie fortune. Je ne donne volontairement pas de montant, chacun a sa propre idée là-dessus. Disons seulement une somme étourdissante.

— Oh là là, murmura quelqu'un.

— À présent, tracez une ligne au milieu d'une feuille de papier et inscrivez d'un côté les conséquences positives que cela aurait sur vous, de l'autre les négatives. »

Ils se mirent à écrire sans attendre. La concentration générale était palpable. La discussion qui s'ensuivit fut fascinante. La colonne des points positifs était globalement la même pour tout le monde : vivre dans le plus grand confort, s'acheter tout ce qu'on voulait. Ne plus travailler, avoir de l'influence, pouvoir ouvrir plus de portes. Venir en aide à sa famille : payer une formation à son neveu, rénover l'appartement de ses parents. Voyager où et quand on le souhaitait, soutenir des organismes caritatifs. Consacrer du temps à ses hobbies,

rencontrer des gens plus intéressants. Seule une participante, Mme Schwesig, se montra plus concrète : elle roulerait en Lamborghini, s'achèterait une villa sur la Méditerranée et se déplacerait en jet privé.

Il y eut des rires, la bonne humeur prit le dessus. « Je crois que mes rêves manquent d'ambition », lança l'homme à l'allure de comptable.

Ils s'attaquèrent alors aux points négatifs. Quand on était riche, on pouvait se faire voler ou kidnapper. On pouvait être ruiné et finir plus malheureux qu'avant parce qu'on avait goûté à la vie facile. On pouvait perdre ses anciens amis et devoir se méfier des nouveaux. Peut-être devenait-on paresseux, jouisseur, arrogant, l'argent stimulait peut-être les mauvaises dispositions, gâtait le caractère. Et il faudrait s'en occuper, investir, surveiller ses avoirs. À leur propre étonnement, certains s'imaginèrent la tâche comme particulièrement rébarbative.

« Ces craintes intérieures sont autant d'obstacles qui peuvent saboter vos efforts conscients », conclut Hendrik en se souvenant vaguement que le livre dont il tirait l'exercice fournissait une explication en des termes plus élégants. Il haussa les épaules. « À vous de trouver l'origine de ces peurs et de vous demander si elles sont bien fondées.

— Il n'y a pas à chercher très loin en ce qui me concerne, laissa tomber Mme Schwesig. Ma mère évoquait toujours le cas d'un homme de son village qui avait gagné au loto et était devenu fou. Chaque fois qu'il était question d'argent, elle racontait son histoire. Chaque fois ! »

Le temps manqua pour revenir au programme officiel et Hendrik se contenta de le survoler sans plus éveiller grand intérêt, bâclant la progression logique censée amener les participants à investir dans un fonds de WCM Trust. Pourtant, tout le monde vint le féliciter à l'issue de la journée, y compris Mme Schwesig.

Il en conçut le sentiment de ne plus être le même homme. Jamais il n'aurait cru qu'il prendrait plaisir à animer un séminaire. Il se réjouissait à présent d'en avoir encore quelques-uns devant lui avant le retour de Mme von Steinfeld. Il serra la main de chacun, leur souhaita bonne chance, puis ce fut terminé.

Pendant qu'il rangeait ses transparents et remettait un peu d'ordre dans la pièce, ses pensées revinrent au livre qu'il avait dérobé chez le bouquiniste et qu'on lui avait ensuite volé. Tout avait commencé là, se dit-il.

En tout cas, sans ce livre, la comparaison avec l'alchimie ne lui serait pas venue à l'esprit et il n'aurait pas eu autant de succès.

Quel drôle de hasard, tout de même, que ces deux vols ! Était-ce vraiment du hasard, d'ailleurs ? Ce livre était peut-être doté d'un pouvoir particulier. Qui sait ? la légende qu'il racontait possédait peut-être un fond de vérité.

Les dernières formalités accomplies, Hendrik récupéra son bagage et s'apprêtait à commander un taxi quand Karl Windauer fit son apparition dans le foyer.

« Je croyais que tout le monde était déjà parti », dit Hendrik, étonné de le voir.

Windauer fit un geste en direction du bar de l'hôtel. « J'ai pris le temps de déguster un café avant de prendre le volant.

— Vous êtes venu en voiture ?

— Oui, je vis à Fribourg, ce n'est qu'à deux heures de route. » Il s'éclaircit la gorge avant de poursuivre. « Monsieur Busske, je serais heureux de pouvoir vous emmener à l'aéroport.

— Oh ! s'exclama Hendrik, c'est très aimable à vous, mais je ne voudrais pas vous déranger. Je peux aussi bien y aller en taxi. »

Windauer avança le menton d'un air résolu. « Mais, moi, je veux bien me déranger. Et l'aéroport est pratiquement sur mon chemin. »

S'enrichir intérieurement passait aussi par la capacité à accepter les cadeaux, se rappela Hendrik. « En ce cas, j'accepte. Merci beaucoup.

— C'est à moi de vous remercier, monsieur Busske, répondit Windauer. Vraiment. »

En chemin, l'homme à la veste rouge et à la barbe taillée en pointe lui raconta l'histoire de sa vie. Il avait déjà évoqué, en se présentant au début du séminaire, qu'il venait du service commercial d'une entreprise leader sur le marché des canalisations. À la fin de l'année précédente, on l'avait envoyé en retraite anticipée, muni d'une généreuse compensation financière, et il cherchait à présent de nouvelles occupations.

« L'idée de mon employeur, expliqua Windauer tandis qu'ils progressaient à petite vitesse dans le trafic du dimanche soir, était de rajeunir le personnel. Il paraît qu'en abaissant sa moyenne d'âge une équipe devient plus créative, plus dynamique, plus compétitive, enfin vous connaissez le discours des consultants en *management*. Du vent, si vous voulez mon avis. Pour l'entreprise, la seule valeur ajoutée d'un employé plus jeune, c'est qu'elle peut le payer moins cher, un point c'est tout. » Il fut secoué par un petit rire. « Dans mon cas, on peut dire qu'ils se sont bien plantés. Ils ont dû embaucher trois nouveaux salariés pour couvrir l'ensemble de mes anciennes attributions ! »

Hendrik ne put s'empêcher de sourire. « Voilà qui fait plaisir à entendre dans une telle situation, j'imagine.

— Ça, vous pouvez le dire ! » Windauer retrouva son sérieux. « Je n'ai que cinquante-cinq ans et je ne peux tout de même pas passer le reste de ma vie chez moi à ne rien faire. Ne fût-ce que parce que ma femme ne serait pas d'accord. Mais je ne me fais pas d'illusions,

personne ne m'embauchera plus à mon âge, et, pour être honnête, je ne suis pas sûr de le vouloir. Je n'ai plus de chef à subir et j'ai assez d'argent pour vivre, pourquoi m'infliger ça ? »

Ils arrivèrent à l'aéroport. « Je voulais vous donner un conseil, monsieur Busske, dit Windauer tout en se dirigeant vers le terminal. Vous devriez vous mettre à votre compte. Un jeune homme comme vous... Vous avez encore toutes vos chances et vous êtes un animateur né. Croyez-moi, j'en ai vu beaucoup, et la majorité sont de véritables bonnets de nuit. Vous n'avez pas beaucoup d'expérience, ça se voit, mais il y a en vous une étincelle que vous savez transmettre. »

Hendrik le dévisagea, surpris par le tour de la conversation. « Vous croyez ? »

— Oui, absolument. » Windauer s'arrêta devant l'entrée principale, au beau milieu de la zone d'interdiction de stationner. « Gardez cette thématique. La richesse intérieure. Si vous saviez ce que ça m'a apporté ! Laissez tomber les cycles économiques, ça n'intéresse personne. De toute façon, ce n'est que pure théorie. »

On klaxonna derrière eux.

« Je crois que je ferais mieux de descendre », fit Hendrik, nerveux.

Windauer lui posa la main sur le bras comme s'il voulait le retenir. « Je pourrais vous aider. Grâce à mon ancien travail, j'ai un carnet d'adresses bien garni. »

Hendrik hésita. « C'est gentil de votre part, mais à vrai dire je ne sais pas si je... »

Un bus s'approchait sur leur file et Hendrik le vit lancer des appels de phare dans le rétroviseur extérieur.

« J'ai confiance en vous, monsieur Busske, déclara Windauer en le lâchant. Vous en êtes capable, je le sais. Pensez-y. Ah, et attendez... » Il sortit un papier plié de sa poche et le plaça dans la main du jeune homme. « Pour me joindre, si vous voulez. Je n'ai pas encore eu le temps de me faire faire des cartes de visite.

— Merci », lança Hendrik en rangeant le papier. Derrière eux, le bus se rapprochait toujours, comme s'il avait l'intention de pousser la BMW de Windauer devant lui. « Je crois qu'il vaut mieux que je me dépêche. »

Une fois dans l'avion à moitié vide pour Francfort, Hendrik regarda défiler par le hublot l'Allemagne plongée dans la nuit, tout en réfléchissant aux paroles de Windauer. L'homme lui avait semblé à la fois enthousiaste face à l'avenir et nostalgique de ses canalisations. Peu à peu, ses pensées lui échappèrent, se mêlant au vrombissement des turbines et au sifflement de l'aération, tandis qu'il s'assoupissait.

Une idée, ou plutôt une vision soudaine, le tira de son engourdissement. Il baptiserait « Alchimie de la Fortune » le programme avec lequel il se lancerait. Ça ne pouvait que marcher.

Être indépendant, devenir son propre patron, oui, décidément, la perspective lui plaisait de plus en plus.

Son regard se posa sur le rideau gris qui séparait la classe affaires du reste de la cabine. Il ne put s'empêcher de repenser au livre qu'il n'avait eu qu'une journée en sa possession et qui, pourtant, avait amené tant de changements dans sa vie.

Avait-il fallu cette brève rencontre pour lui donner l'ambition de tout changer ? En cet instant, à dix mille mètres d'altitude dans le ciel nocturne, Hendrik en était convaincu.

Pour compenser le séminaire du week-end, il n'avait pas besoin d'aller travailler le lendemain et il put profiter d'un long petit-déjeuner avec Miriam avant qu'elle ne parte à l'université, où elle faisait des études de biologie avec un enthousiasme de moins en moins prononcé, lui semblait-il.

Il dut s'avouer que son aventure avec l'Américaine lui pesait malgré tout, et il avait la curieuse impression que les deux univers continuaient de se chevaucher : d'un côté le train-train habituel – la cuisine peinte en rouge et jaune par Miriam, ses meubles suédois et son balcon minuscule encombré de pots où poussaient des herbes aromatiques. De l'autre Zurich, l'hôtel de luxe, les hommes en costume à quatre mille marks, le champagne, les amuse-gueule au caviar, le marbre, l'acajou, le cuir souple des fauteuils. Pour l'heure, Hendrik avait du mal à décider lequel de ces décors était le plus réel. Et il craignait toujours que Miriam se rende compte de quelque chose. Il s'inquiétait sans doute pour rien ; elle était égale à elle-même, se réjouissant seulement de partager ce petit-déjeuner avec lui, mais cela ne le libérait pas pour autant de sa sensation d'angoisse diffuse.

Pour masquer son malaise, il entreprit de lui raconter le déroulement du séminaire en détail, soulignant combien il avait pris plaisir à l'expérience. Il était certain d'avoir trouvé sa voie et sûr qu'il y excellerait avec un peu d'entraînement. Enfin, il lui parla de l'idée de se mettre à son compte.

Miriam eut un rire léger. « Au moins, tous tes bouquins sur le thème comment-devenir-riche trouveraient enfin une application ! Oui, lance-toi. Bonne idée. »

Cependant, son léger pincement de lèvres et les petites rides qui apparurent sur son front n'échappèrent pas à Hendrik. Malgré ses encouragements, cette perspective ne manquait pas de l'inquiéter.

Il lui faudrait en tout cas un certain temps pour s'y habituer.

« Bien sûr, il faut d'abord que je fasse des calculs, voulut-il la rassurer en essayant de ne pas paraître trop enthousiaste. Que je m'informe. Que je trouve comment monter ce genre d'activité. »

Elle le dévisagea par-dessus le rebord de sa tasse de café. « On

n'apprend pas ça pendant les études bancaires ?

— Si, répondit-il. Je sais comment fonder une entreprise de production qui exige d'acheter des machines, de louer un entrepôt et de demander un crédit de l'ordre du million. Mais ce n'est pas exactement ce que j'ai en tête.

— Tu me rassures. » Le rire dans ses yeux de biche venait de retrouver toute sa limpidité.

Il lui sourit en l'examinant. Miriam était tellement différente de cette Laura *from the States* avec son corps de mannequin, sa poitrine conquérante et sa sauvagerie au lit. Miriam, mince, les membres fins, avait plutôt le type français. Il y avait d'ailleurs, du côté de sa mère, quelques ancêtres aux origines huguenotes. Elle avait de longs cheveux noirs et, au lit, elle était douce sans être dénuée de passion.

Mauvaise conscience ou non, il était plutôt émoustillant de coucher avec deux femmes différentes d'une nuit sur l'autre. Autant se l'avouer, il s'en était trouvé électrisé comme jamais.

Bien. Cela ne se reproduirait pas.

Même si c'était diablement excitant.

Il se pencha vers elle et l'embrassa longuement, passionnément. S'il s'écoutait, il recommencerait bien...

« Stop. Il faut que je parte. » Elle s'éloigna de lui et le scruta. « Tu devrais peut-être vraiment te lancer dans cette histoire de séminaires, quand on voit comme l'idée te stimule. »

Hendrik finit son café, remit rapidement la cuisine en ordre puis s'assit à une table pour développer son *business plan*. Le soleil brillait, rehaussant à travers la fenêtre les fleurs exotiques que Miriam faisait prospérer en pots.

Les grandes lignes furent rapidement achevées. Forme juridique ? Facile : l'entreprise unipersonnelle était le plus simple. L'activité de consultant tombait dans la catégorie des professions libérales, facile aussi. Il produirait lui-même le contenu de ses séminaires. Il n'aurait pour cela qu'à piocher dans sa large collection d'ouvrages de développement personnel. Ils contenaient plus de matière qu'on ne pouvait en aborder dans le courant d'un week-end.

La question était : combien lui en coûterait-il de mettre ce projet sur pied ? Hendrik contacta des hôtels, des imprimeurs, des agences de location de fichiers d'adresses, des services de petites annonces, puis il reporta les informations obtenues dans un tableau Excel, tout comme il l'aurait fait pour un client de sa banque. Il compulsa ses relevés de compte, calcula le coût d'un crédit, les mensualités à rembourser ; plus il y travaillait, plus il devenait clair que cela ne marcherait pas.

Il n'était pas assez riche pour pouvoir donner des séminaires sur la

manière de s'enrichir.

Et le soleil brillait toujours, comme pour le narguer.

Il passa ses relevés de compte au crible, fixant les chiffres comme s'il espérait les voir changer sous le seul effet de sa volonté. Le plus drôle était qu'il ne gagnait pas si mal sa vie dans son emploi actuel. Il n'atteignait pas les sommets de quelques élus du monde bancaire, mais il ne tirait pas trop mal son épingle du jeu. Ce qui creusait ses finances, c'était le coût de la maison de soins de sa mère. Après le décès de son époux, elle avait sombré dans la dépression puis dans la démence précoce. Aujourd'hui, elle ne broyait plus de noir, mais elle ne reconnaissait plus ses fils.

Adalbert payait son dû, bien sûr, mais on ne gagnait pas grand-chose au CERN. Hendrik prenait donc à sa charge la majeure partie d'une dépense qui, du reste, augmentait tous les ans.

« Mais nous avons des économies, suggéra Miriam à son retour, quand il lui eut exposé le fruit de ses réflexions.

— C'est vrai, dit-il, mais ce n'est pas assez. Je ne gagnerai rien les premiers temps, il ne faut pas l'oublier. »

Miriam se pencha vers lui, les bras repliés sur l'estomac. « Et en réduisant nos dépenses ? Tu pourrais commencer à domicile, ce qui te dispenserait d'un loyer. Je pourrais m'occuper de l'administratif, répondre au téléphone, gérer le courrier, et tu n'aurais pas besoin d'embaucher une secrétaire. »

Hendrik lui adressa un sourire désolé. Il avait déjà passé ces possibilités en revue. « Le problème, c'est la publicité. Il faudra trouver des participants à ces séminaires, et le meilleur moyen c'est de passer par du marketing direct, autrement dit d'écrire aux gens. Ce qui nécessite de louer des fichiers d'adresses puis de faire imprimer et envoyer les courriers, de préférence sur du papier de qualité. On ne peut pas économiser là-dessus : la publicité pour un séminaire sur l'acquisition de la richesse intérieure ne peut pas se présenter sous des dehors bas de gamme. » Il prit conscience, soudain, de la posture contractée de Miriam, de son air malheureux. « Dis donc, tu n'as pas l'air bien.

— Ce n'est rien, dit-elle en détournant le regard. J'ai mes règles.

— Oh.

— Comme tu dis. » Elle se leva et lui passa la main sur les cheveux. « Je vais prendre un bain, je me sentirai mieux après. »

Hendrik entendit bientôt l'eau couler dans la baignoire. Il se sentait terriblement démuni face au désarroi de Miriam, qui essayait vainement de tomber enceinte depuis deux ans.

Il avait cessé depuis longtemps de lui proposer un rendez-vous de couple chez le médecin, elle refusait avec la dernière énergie. Avaler des hormones et faire l'amour à heures fixes était hors de question

pour elle, sans parler de fécondation *in vitro*. Un enfant était un cadeau et, un cadeau, ça ne s'obtenait pas par la force.

Cependant, le sujet finissait par peser sur leur relation. Quand Miriam tendait la main vers lui le soir, Hendrik avait parfois l'impression qu'elle n'était mue ni par le désir ni par la tendresse, mais par une inquiétude sourde qui grandissait en secret.

Immobile, il fixait les papiers étalés devant lui. Il en avait assez. Assez de son existence sans lustre, assez de voir tous ses enthousiasmes douchés tôt ou tard, comme s'il était un bourricot à qui la vie tendait une carotte qu'il n'atteindrait jamais, quels que soient ses efforts.

Le soir venu, Miriam se contenta d'un repas frugal et se coucha de bonne heure, une bouillotte sur le ventre. Hendrik s'apprêtait à s'installer devant la télévision avec une bière quand le téléphone sonna.

« Mais qu'est-ce que tu m'envoies comme fax ? » s'exclama une voix nasillarde. Adalbert.

« Ah, c'est toi », fit Hendrik.

Comme toujours, son frère ne perdit pas de temps en vaines salutations. « Pour répondre à ta question : oui, ta note concerne bien une formule physique.

— Je t'écoute.

— Il s'agit d'une description assez complète de la transformation du mercure en or au niveau nucléaire. »

Hendrik dut déglutir. « Ah oui ? »

— La notation est assez inhabituelle, mais il n'y a aucun doute.

— Attends un peu », lança Hendrik, craignant que son frère, ayant transmis l'information demandée, ne raccroche aussitôt comme il le faisait souvent. « Explique-moi ça un peu mieux. Tu sais que je n'y connais rien. »

Un soupir résigné lui répondit. « C'est bon, écoute. La première colonne est celle des différents isotopes du mercure. Tu sais ce qu'est un isotope, j'espère ? »

— Vaguement », fit Hendrik. Il s'était déplacé jusqu'à son bureau et avait ressorti de sa main libre la chemise contenant la copie du livre.

« Ce sont les atomes de masse différente d'un même élément. En gros, la masse d'un atome est fonction de son noyau, lequel est constitué de protons et de neutrons. Le nombre de protons donne le numéro atomique : c'est lui qui détermine la nature de l'élément et, partant, ses réactions chimiques. Quant au nombre de neutrons, il peut varier dans un intervalle restreint et, s'il n'a aucune incidence sur les propriétés chimiques, il influe considérablement sur le comportement de l'élément au niveau nucléaire. Tu suis ? »

— Cinq sur cinq, mentit Hendrik en s'asseyant à son bureau, le dossier posé devant lui.

— Parfait. L'or porte le numéro atomique 79, le mercure celui de 80. Autrement dit, ils sont voisins immédiats dans le tableau périodique des éléments. Il est donc possible de fabriquer de l'or à partir de mercure en le soumettant à un fort rayonnement gamma. La première ligne de ta note décrit la réaction principale : le mercure 198, qui constitue environ dix pour cent du mercure normal, est transformé en or 197, un élément stable. Ce 0,1 dans la deuxième colonne représente ces dix pour cent, d'accord ?

— D'accord, fit Hendrik, qui avait fini par extirper de la chemise la photocopie de la note mystérieuse.

— Le reste décrit les réactions secondaires. À la troisième ligne, par exemple, on trouve du mercure 199 qui se transforme en or 198, un isotope radioactif de l'or à la demi-vie de 2,7 jours. C'est l'avant-dernier chiffre de la ligne, d'accord ? C'est le temps qu'il mettra à se retransformer pour moitié en mercure par désintégration bêta, plus précisément en isotope de poids atomique 198. Et ainsi de suite. »

Hendrik vérifia brièvement les pourcentages indiqués. « Autrement dit, on produit de l'or, mais quatre-vingt-dix pour cent du volume obtenu sera radioactif.

— Exact.

— Et ces quatre-vingt-dix pour cent se retransforment peu à peu en mercure ?

— Eh oui. Bien sûr, on peut les ré-irradier pour produire une nouvelle quantité d'or stable. La première réaction secondaire redonnera alors du mercure 198. »

Hendrik ne put s'empêcher de sourire. « Intéressant. Tu sais où j'ai trouvé cette notice ?

— Dans un vieux bouquin, d'après ce que tu m'as écrit.

— Oui, dans un bouquin qui décrivait très exactement ce processus... mais au Moyen Âge ! »

Hendrik fit un bref résumé de l'histoire. Selon les explications fournies, les larmes de l'armure ne pouvaient être que l'or retournant à l'état de mercure.

« Ah oui, laissa tomber Adalbert sans enthousiasme excessif. C'est une gentille histoire de science-fiction. »

Hendrik se demanda s'il était jamais parvenu à secouer le flegme de son frère. Peut-être réussirait-il aujourd'hui.

« Le hic, poursuivit froidement le physicien, c'est qu'il n'existe pas d'émetteur naturel de rayonnement doué de l'énergie suffisante. Les nucléides les plus puissants connus émettent un rayonnement gamma d'une intensité maximale de huit méga-électrons-volts. Pour la réaction décrite, il en faudrait au moins vingt, ce qu'on n'obtient

qu'avec un accélérateur de particules. Pas très plausible pour une histoire censée se dérouler, rappelle-moi, au ^{xiii}^e siècle ?

— Oui. En 1295. » Hendrik prit une profonde inspiration. « Et si un tel émetteur n'avait tout simplement pas encore été découvert ? Figure-toi que le livre dont je te parle a été imprimé en 1880. On était encore loin des avancées scientifiques que tu viens d'évoquer. »

Silence au bout du fil. Au moins avait-il poussé son frère à réfléchir.

« Comment sais-tu que le livre date de 1880 ?

— C'est écrit sur la couverture.

— Ça ne prouve rien, on imprime ce qu'on veut.

— Il avait l'air très vieux aussi. Malheureusement, je ne l'ai plus, mais... » Il s'interrompit. Tout compte fait, ne plus être en possession de l'original serait un problème. Impossible dans ces conditions d'en faire analyser le papier.

« Tu voulais mon opinion, reprit Adalbert. Voici ce que j'en pense : c'est une jolie variation sur le thème de la pierre philosophale, écrite par quelqu'un qui possède au moins quelques notions de physique nucléaire. On est loin des habituelles fadaïses de transmutation du plomb, c'est déjà ça. Mais les alchimistes des temps modernes, c'est nous, et nous sommes les seuls à pouvoir réussir ce tour de force. D'accord ? Et sinon ? Des nouvelles de maman ?

— Quoi ? Non. Non, rien de nouveau. » Leur mère était solide, elle vivrait sûrement jusqu'à cent ans.

« Parfait, fit Adalbert.

— Oui. Merci de m'avoir rappelé et... »

Hendrik s'interrompit en se rendant compte que la communication avait été coupée.

Il rangea la feuille dans la chemise et se demanda s'il ne ferait pas mieux de jeter le tout à la poubelle. Le souvenir du prix qu'il avait payé pour les photocopies le retint. Il se contenta d'ouvrir le tiroir inférieur de son bureau et d'y fourrer le document avant de retourner à sa bière et à son programme télévisé.

Au même instant, loin de là, un homme était assis dans une pièce aux murs épais blanchis à la chaux, percés d'un soupirail à hauteur de plafond. Autour de la vieille demeure régnait l'agitation incessante de la grande ville, mais rien ne filtrait jusqu'à cette cave basse plongée dans le silence.

L'homme, de près de deux mètres, avait une carrure et des mains de bûcheron. Il portait une chemise noire sous un veston doublé, et des lunettes. Âgé d'une soixantaine d'années, il avait le crâne massif et chauve hormis une couronne de cheveux si fins qu'on n'en discernait pas la couleur. Ses sourcils, en revanche, étaient fournis et d'un noir

de jais.

Il siégeait à un imposant bureau en chêne, une antiquité dénuée de beauté, et lisait un journal polonais à la lumière d'une lampe en laiton. Des journaux d'autres pays – Italie, Argentine, Angleterre – étaient étalés près de lui en attente de lecture.

D'anciens meubles classeurs en bois couraient le long des murs, chaque compartiment pourvu de sa propre serrure. Un passage voûté ouvrait sur la pièce voisine, où on apercevait une armoire vitrée remplie de livres anciens.

Ce qui restait invisible de la position de l'inconnu, c'était l'autel qui jouxtait la vitrine et son banc de prière usé par le frottement de générations de genoux. Ainsi qu'un coffre-fort.

Le silence fut rompu par le nasillement de l'interphone, un appareil des années 1960 qui trônait sur le bureau.

L'homme pressa une touche. « Oui ? »

Une voix claire et juvénile jaillit du haut-parleur. « Le visiteur que vous attendiez est arrivé.

— Merci. Faites-le descendre. »

Il relâcha la touche, plia son journal et le posa avec les autres. Puis il croisa les doigts pour attendre, les yeux sur la lourde croix en chêne et son crucifié en fer forgé, disposés près de l'interphone sur un socle à trois pieds du même métal.

Il était impossible d'entendre les pas s'approcher dans le couloir, la pièce étant parfaitement isolée, mais l'homme savait d'expérience le temps qu'on mettait depuis l'entrée jusqu'à son refuge et, quand il se tourna vers la porte, il ne se passa qu'un bref instant avant qu'elle ne s'ouvre.

Un homme d'aspect quelconque fit son entrée. Vêtu d'un costume gris sous un manteau de la même couleur, il portait une serviette sous le bras. Son visage était de ceux qu'on oublie aussitôt et sa seule qualité remarquable était la fluidité de ses gestes. Il ne marchait pas, il glissait, et, quand il s'assit sur la chaise que son hôte lui indiqua, il se coula souplement dessus, si bien qu'une fois assis on avait l'impression qu'il s'y trouvait depuis toujours.

Le géant, pour qui tout cela n'avait rien de nouveau, recroisa les doigts. « Eh bien ? »

Le nouveau venu hocha la tête. « J'ai remonté la piste du livre jusqu'à la librairie Schoch à Zurich, déclara-t-il. La suspecte s'y est présentée samedi à 11 h 23, mais au moment de la remise il est apparu que l'ouvrage avait été volé peu de temps avant. »

Les épais sourcils noirs se levèrent. « Il a été volé ? »

— Il semblerait que le vendeur – un personnage qui n'inspire guère confiance, si vous me permettez cette remarque – se soit montré négligent. Il conservait le livre dans une enveloppe, mais, en l'ouvrant,

il y a trouvé un autre titre.

— Poursuivez.

— La boutique étant équipée de caméras de surveillance, il a été facile de consulter les images et de découvrir qu'une heure plus tôt un homme avait extrait le livre de l'enveloppe et l'avait remplacé par un ouvrage d'aspect similaire, avant de prendre le large avec son larcin.

— Quel homme ? » L'étonnement était audible dans la voix grave et puissante du géant.

Le visiteur ouvrit sa serviette et en sortit une photo grand format. « Le voici. Je me suis... euh... procuré la vidéo. Cet arrêt sur image est le moment où l'inconnu est le plus reconnaissable. »

Le maître des lieux tendit la main. « Le vendeur s'est-il rendu compte de quelque chose ?

— Je ne crois pas. Naturellement, j'ai remis la cassette discrètement en place.

— Parfait. » Il examina le cliché. On y voyait un jeune homme d'une trentaine d'années aux boucles brunes et au visage avenant. « Hum. C'est donc lui qui a le livre en sa possession à présent ?

— J' imagine que vous aimeriez connaître son identité. Voulez-vous que je m'en occupe ? »

L'homme derrière le bureau réfléchit brièvement. « Non, fit-il. Quelqu'un d'autre peut s'en charger. » Il plaça la photo dans la serviette en cuir posée près de lui. « Je vous remercie. Faites-moi parvenir votre facture comme d'habitude.

— Entendu. » Le visiteur se leva souplement. « À votre disposition quand vous le voudrez. »

Mi-juillet, dans la semaine précédant le deuxième séminaire que Hendrik devait animer, sa mère mourut subitement. Défaillance cardiaque, expliqua le médecin.

« Mais elle n'avait que soixante et onze ans, fit observer Hendrik, bouleversé. Elle avait l'air si solide. »

Le médecin haussa les épaules. « En fin de compte, on n'est jamais sûr de rien. »

L'organisation des obsèques raviva en Hendrik le souvenir douloureux de la mort de son père. Âgé de treize ans à l'époque, il avait eu l'impression que son monde s'était écroulé. Le sommeil le fuyait et il éprouvait des difficultés de concentration. « Je vais en référer à mon chef, finit-il par déclarer à Miriam. Qu'il trouve quelqu'un d'autre pour le séminaire de Potsdam. » Il n'y renonçait pas de gaieté de cœur, mais il lui paraissait irrespectueux, compte tenu des circonstances, d'aller expliquer à des étrangers comment placer leur argent.

Adalbert lâcha un « Il ne manquait plus que ça » agacé quand Hendrik l'appela pour lui faire part de la triste nouvelle, mais il promit de venir. Ce qui, quand on le connaissait, était loin d'aller de soi. « Je vais en avaler, des kilomètres, se plaignit-il encore. Je dois repartir dès dimanche pour Hambourg, j'ai rendez-vous au DESY lundi matin à la première heure.

— Tu n'as qu'à rester chez nous durant le week-end, proposa Hendrik. Ça n'a aucun sens de rentrer chez toi pour une seule journée. »

Son frère émit quelques grognements, signes de réflexion intense, avant d'accepter. « C'est entendu. Je n'ai plus qu'à modifier mon billet. »

Cependant, Gerhard, le supérieur de Hendrik, ne se montra guère enthousiaste à l'idée de confier le séminaire à un collègue. « Quand a lieu l'enterrement ? demanda-t-il.

— Vendredi.

— Je ne vois pas d'empêchement, alors », conclut-il d'une voix rogue.

Comme toujours, il avait passé les pouces derrière ses indispensables bretelles décorées de dollars symbolisés. Nul à la banque n'ignorait que *Wall Street* était son film préféré et Gordon Gekko son idole. Malheureusement, il ne lui ressemblait pas, même de

loin.

« C'est vrai, tenta Hendrik, mais... »

Gerhard se pencha vers lui. « Personne parmi les collègues n'est capable de prendre ta place ! Pourquoi crois-tu que c'est toi que j'envoie ? »

Le compliment inattendu désarma Hendrik, même si, pour une fois, il partageait entièrement l'avis de son chef. Il boucla donc ses bagages.

Adalbert arriva le vendredi matin, d'une humeur encore plus massacrante que d'ordinaire, comme si le décès de sa mère était un affront personnel.

« Je suppose que c'est sa façon de porter le deuil, murmura Miriam quand Hendrik s'excusa à voix basse de l'avoir invité pour le week-end.

— Tu crois ? » répondit-il, sceptique. Il n'était pas loin d'entamer une dispute avec son frère aîné.

L'après-midi, au cimetière, le temps se montra maussade. Les lourds nuages bas avaient cessé leur crachin mais la pluie menaçait de reprendre à tout instant. L'inhumation elle-même fut tout aussi lugubre. Les Busske étaient une lignée en voie de disparition, les seuls parents encore en vie restant Hendrik et Adalbert, et il n'y avait jamais eu d'amis. Leur mère n'avait pas été d'un caractère facile, même quand elle était encore en bonne santé, et elle avait perdu ses derniers contacts avec sa dépression, n'ayant plus de rapport qu'avec les médecins et le personnel de soins. Seules quelques personnes de la maison de retraite étaient venues, des voisins de chambre et un ou deux aides-soignants.

Cette petite poignée d'endeuillés suivit le cercueil. Le pasteur débita son sermon mécaniquement, enfilant des platitudes qui auraient convenu à n'importe qui, hésitant seulement au moment de prononcer le nom de la chère défunte. « Helene Busske », lui apprit le papier qu'il dut consulter pour se rafraîchir la mémoire.

Je descends de parents qui n'ont jamais vraiment vécu ni l'un ni l'autre, se dit Hendrik tandis que le cercueil descendait lentement en terre.

Que déduire de cette prise de conscience ? Le mieux était de la traiter comme une incitation à mieux faire.

Il repoussa honteusement dans un coin de son esprit le constat qu'il n'aurait plus à payer la maison de retraite et que de nouvelles perspectives financières s'ouvraient désormais à lui.

Puisque Hendrik partait pour Potsdam dès le lendemain, le vendredi soir fut le seul moment qu'il put partager avec Adalbert. Il en profita pour lui reparler du livre et lui donner les photocopies à lire.

« Mignon, commenta son frère, laconique, en achevant sa lecture.

— Tu crois qu'il pourrait y avoir un fond de vérité dans cette

histoire ? Comme celle de Troie, par exemple ? Le monde entier pensait qu'il s'agissait d'une légende jusqu'au jour où Schliemann...

— Je vois où tu veux en venir, l'interrompit Adalbert. Dans ce cas précis, je n'en crois rien. Un émetteur de rayonnement d'une puissance pareille remettrait complètement en question le modèle standard de la physique des particules.

— Et ce serait si terrible ? »

Adalbert leva les bras au ciel. « Écoute, on est en train d'engloutir trois milliards de francs suisses dans la construction du grand collisionneur de hadrons, le plus grand accélérateur de particules de tous les temps. Dans le seul but de combler les dernières lacunes du modèle standard. » Il fixa un instant la copie de la page de garde avant de rendre les feuillets à Hendrik. « Non, c'est forcément une sorte d'escroquerie. Dans quel but, je l'ignore, mais c'est tout simplement impossible. »

Le séminaire à Potsdam fut loin d'être une partie de plaisir. L'hôtel était un cinq-étoiles, mais il n'arrivait pas à la cheville de celui de Zurich. Ou peut-être était-ce Hendrik qui voyait les choses autrement. Les circonstances étaient différentes en tout cas et il n'avait pas le cœur à l'ouvrage. Il ne s'éloigna guère du script, s'efforçant seulement d'en rendre le contenu le moins inintéressant possible. Il se trouva soulagé quand le dimanche soir arriva et que tout fut enfin terminé.

À sa grande surprise, les participants n'eurent pourtant que des compliments à son égard. Le séminaire leur avait beaucoup apporté, déclarèrent-ils, et ils avaient particulièrement apprécié l'ambiance.

Hendrik se força à sourire, les remercia à son tour et se mit en route vers la gare.

À son retour, Adalbert était déjà parti et Miriam était en train de réorganiser le salon. Des livres s'empilaient un peu partout et les premiers mots qu'elle lui adressa furent pour lui demander de l'aider à pousser la bibliothèque contre un autre mur.

Il s'exécuta avant de lui demander ce qu'il y avait. Il l'avait rarement vue d'aussi mauvaise humeur.

« Ton frère est insupportable, lança-t-elle. S'il te plaît, ne l'invite plus jamais chez nous. »

Hendrik ne put s'empêcher de se sentir coupable. Bien sûr, il savait que son frère était un être à part et qu'il pouvait se montrer pénible, mais qu'aurait-il pu faire ? Il ignorait qu'il serait absent pendant le week-end quand il l'avait invité.

« Pourtant, à l'époque du foyer d'étudiants, vous vous entendiez bien, non ? » demanda-t-il timidement.

Miriam se détourna et entreprit de remettre les livres en place. « Je ne veux plus en parler. »

Il lui vint en aide, lui tendant les volumes un à un pour qu'elle n'ait pas à se baisser.

« Encore une chose, dit-elle d'une voix sombre. Le convertible. On va s'en débarrasser, d'accord ? Aussi vite que possible. »

Surpris, Hendrik considéra le meuble qui était là depuis leur emménagement, un canapé-lit solide et familial, tendu de tissu bleu. « Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a ?

— Il est vieux, il est usé, il grince et il craque..., répliqua-t-elle avant de s'interrompre pour prendre une profonde inspiration. Il est plus que temps d'en changer.

— Mais... »

Elle le fixa d'un œil où brillait la colère. « C'est bien ce que tu racontais à ces gens à Zurich, non ? Avoir une pensée riche ? Et maintenant regarde-le bien, ce misérable tas de...

— Oui, oui, céda-t-il. C'est bon, tu as raison. On va en acheter un neuf. »

Le week-end avait vraiment dû être affreux pour elle. Hendrik respira, secrètement soulagé, quand Miriam s'éclipsa dans la cuisine, mais il fut attristé de la voir l'éviter tout le reste de la soirée.

C'était pourtant grâce à Adalbert qu'ils s'étaient rencontrés. Son frère avait passé quelques mois à Francfort dans le cadre d'un projet de recherche, et, par mesure de commodité, l'université l'avait logé dans un foyer d'étudiants. Hendrik avait fini par prendre son courage à deux mains et lui rendre visite. Il se souviendrait de ce jour toute sa vie : les étudiants qu'il avait croisés sur le campus le dévisageaient tous comme l'extraterrestre qu'il était sans doute à leurs yeux dans son costume de banquier. Ensuite, arrivé devant la porte de son frère, il avait frappé et nul n'était venu ouvrir. Quelqu'un lui avait expliqué comment se rendre au réfectoire et il s'était perdu dans le labyrinthe des couloirs qui sentaient le renfermé. Ayant retrouvé son chemin, il avait fini par entrer dans la salle avec ses hautes fenêtres orientées au sud, baignée d'une luminosité irréaliste après la pénombre des corridors.

Tel un ange, Miriam se tenait dans cette clarté surnaturelle, mince, magnifique, fragile et forte à la fois. Il était tombé amoureux d'elle dans la seconde.

Elle était en pleine discussion avec Adalbert, plaisantant même avec lui, tandis qu'assis à une table il mangeait une soupe d'aspect peu appétissant à même la boîte de conserve.

« Je suis désolé, déclara Hendrik un peu plus tard en rejoignant Miriam dans le lit et en constatant qu'elle s'était roulée en boule dans son coin. Je sais qu'Adalbert peut être difficile à supporter parfois. Mais il est la seule famille qui me reste... »

Miriam se tourna brutalement vers lui. « Hendrik, tu ne sais pas ce

que ce mot veut dire. Adalbert et toi, vous n'avez rien en commun. Rien ! »

Deux semaines plus tard, Hendrik reçut l'appel d'un curateur de succession lui apprenant l'existence d'un testament et lui conseillant, compte tenu des circonstances, de se présenter en personne au tribunal avec son frère.

« Les biens de ma mère ont été réalisés à son placement en maison de retraite, s'étonna-t-il. Que pourrait-il y avoir de plus ?

— Si vous permettez, répondit l'homme, je préfère ne pas en parler au téléphone. »

Rendez-vous fut pris le vendredi de la semaine suivante et Adalbert, au grand étonnement de Hendrik, ne fit pas de difficultés. Il devait de toute façon se rendre à Göttingen pour une conférence, déclara-t-il. Hendrik fut soulagé de ne pas avoir à lui expliquer qu'il n'était plus le bienvenu chez lui.

Le jour venu, tandis qu'ils patientaient dans la salle d'attente, Hendrik remarqua un ruban muni d'une plaque au poignet de son frère et l'interrogea.

« Ça ? C'est une plaquette Alcor. » Adalbert leva le bras et fit osciller la plaque métallique. « Il y a longtemps que je voulais adhérer. J'ai signé le contrat la semaine dernière. »

Hendrik haussa les sourcils. « Et qu'est-ce que c'est qu'une plaquette Alcor, si ce n'est pas trop te demander ?

— Alcor est une entreprise américaine qui cryogénise le corps des gens après leur mort pour le conserver jusqu'à ce qu'il devienne possible de le ranimer. Le ruban porte le numéro de téléphone à appeler en cas de nécessité.

— Je vois », fit Hendrik. Ce n'était qu'une réaction bizarre de son grand frère à l'annonce du décès de leur mère. Rien de très étonnant quand on le connaissait.

Enfin, le fonctionnaire, un homme à la mine sévère, les pria d'entrer dans son bureau, qui semblait trop exigü pour sa corpulence. Il sortit deux bourses en cuir d'un tiroir, qui firent entendre un léger tintement quand il les déposa sur sa table.

« Vous le savez peut-être, un testament conjoint avait été établi par vos parents auprès de maître Werneck, notaire », déclara-t-il.

Adalbert hochâ la tête, mais Hendrik arqua les sourcils, surpris. Première nouvelle ! Cela dit, il n'avait que treize ans au moment du décès de son père et on n'avait sans doute pas jugé utile de lui confier ce détail.

« Votre père a converti en pièces d'or l'indemnisation payée par l'assurance adverse après son accident, expliqua le fonctionnaire. Il a fait ce choix en prévision de sa retraite et pour se prémunir contre

l'inflation. Après sa mort, votre mère a décidé de diviser cet or en deux parties égales et de le garder pour qu'il vous revienne en héritage. Les dispositions ont été prises par maître Werneck. Quand je l'ai informé du décès de votre mère, il m'a fait parvenir ces deux bourses et les documents officiels afférents. »

Hendrik soupira. C'était tellement typique d'elle !

« Combien y a-t-il ? » demanda Adalbert.

L'homme souleva l'une des bourses pour leur montrer que le cordon de fermeture était scellé. « Pour connaître la somme exacte, vous allez devoir compter vous-mêmes. D'après les documents, chacun des sacs contient des Krugerrands, des pièces d'or à hauteur d'environ quatre-vingt mille marks actuels. »

La colère s'empara de Hendrik. Dire que ses parents avaient toujours prétendu qu'ils n'avaient pas d'argent pour lui payer des études ! Il se sentait trahi. « Mon frère et moi, lança-t-il d'une voix véhémence, avons dû payer tous les mois plusieurs milliers de marks pour la maison de soins de notre mère. Pourquoi n'a-t-il jamais été question de cet héritage ? Toutes ces années auraient été moins difficiles financièrement pour nous.

— Un regrettable oubli, semble-t-il », répondit le curateur. Il dégagea quelques feuillets, vérifia divers paragraphes. « J'imagine que cela pourrait venir de ce que maître Werneck habite à Munich. Il n'était pas au courant que votre mère avait été placée en maison médicalisée. »

Sur le chemin du retour, la mauvaise humeur de Hendrik se dissipa. Il ne pouvait s'empêcher de passer et repasser la main sur le sac au fond de sa poche, tandis que le tramway le ramenait à travers les quartiers animés du sud de la ville. Dans le fond, c'était un signe du destin, se disait-il.

« Quatre-vingt mille marks », lança-t-il à Miriam en arrivant. Il trancha la cordelette avec les ciseaux de cuisine et vida la bourse sur la table. Les pièces d'or se répandirent en tintant gaiement. « Voilà notre capital de départ. C'est maintenant ou jamais. Lundi, je démissionne ! »

Le dimanche matin, Miriam ayant à faire en ville, Hendrik entreprit de rédiger sa lettre de démission. Partir ne serait peut-être pas si simple, constata-t-il en relisant son contrat d'embauche, qui contenait quelques clauses de non-concurrence à la formulation obscure. Il les avait à peine lues au moment de la signature, mais elles pouvaient se révéler ennuyeuses pour ses projets. Il n'était pas exclu que son entreprise puisse lui interdire d'animer ses propres séminaires après sa démission.

Il consulta différents livres à la recherche d'informations et, au

moment où il se disait qu'il ferait mieux de demander conseil à un avocat, il entendit la clé tourner dans la serrure.

Miriam était de retour, chargée de quelques sacs de courses, étrangement radieuse.

« Salut ! » dit-il tout en poursuivant ses réflexions sur les personnes à consulter pour choisir un bon avocat.

Miriam s'assit face à lui. « J'ai vu le médecin, déclara-t-elle. À cause de mes problèmes de digestion de ces derniers temps. »

Hendrik perdit abruptement le fil de ses pensées. Ça avait l'air important, comme si elle s'apprêtait à lui annoncer une nouvelle sérieuse.

Mais alors, pourquoi était-elle si radieuse ?

« Et... ? demanda-t-il, la bouche sèche.

— Je n'ai aucun problème de digestion. En revanche, je suis enceinte !

— Enceinte ?

— Tu as bien entendu », fit-elle, riant et pleurant en même temps. Une force extérieure poussa Hendrik à se lever et à aller l'étreindre. Ils s'embrassèrent, se félicitèrent, rirent et versèrent des larmes ensemble avant de se remettre à rire de bonheur. Enfin, enfin, enfin !

Plus tard, pelotonnés l'un contre l'autre sur le canapé neuf, il leur sembla que le temps s'était arrêté. Le regard de Hendrik se posa sur les livres et les papiers dispersés sur son bureau. « Ce n'est pas le bon moment pour démissionner d'un emploi sûr, hein ? »

Des émotions aussi puissantes que contradictoires bouillonnaient en lui. Du soulagement, d'abord, que Miriam ait vu le médecin avant qu'il fasse le pas décisif. Quel extraordinaire coup de chance ! Car, pour être honnête, il éprouvait de la peur à l'idée du saut dans l'inconnu qu'il avait résolu de tenter, une peur considérable, même.

Mais il éprouvait aussi de la colère. Pourquoi fallait-il que cela arrive maintenant, après toutes ces années à attendre et espérer, ces années où ils auraient eu tout le temps du monde ? Oui, il était furieux contre la vie, contre le destin qui lui mettait une fois de plus des bâtons dans les roues.

Mais, au moins, ils auraient un enfant. Ce n'était pas rien. Voilà ce qu'il fallait se dire.

Miriam prit alors le visage de Hendrik entre ses mains et le tourna vers elle. « Hendrik Busske, promets-moi que ça ne t'empêchera pas de faire ce que tu as à faire, de laisser s'exprimer ce qui est en toi. Promets-le-moi. »

Il sourit, attendri par sa gravité. « C'est gentil de ta part, trésor, répondit-il sans chercher à se dégager. Mais il faut être réaliste. Se mettre à son compte comporte des risques. C'est une belle somme, quatre-vingt mille marks, mais elle fondra plus vite qu'on ne peut

l'imaginer. » Il prononçait ces mots la mort dans l'âme. « Si ça ne marchait pas, on pourrait connaître de sérieuses difficultés.

— Pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à ce que la mort nous sépare, cita Miriam.

— Mais avec un enfant ? Un bébé ? »

Elle le fit taire d'un doigt posé sur sa bouche. « Écoute-moi un peu, d'abord. Tu sais que mon père fait des photos, oui ? »

Hendrik hocha la tête. Son beau-père possédait un matériel photographique de première qualité dont il ne se servait que rarement. Mais, quand il sortait ses appareils, comme à l'occasion de leur mariage, par exemple, les résultats étaient éblouissants.

« Ce que tu ignores, c'est qu'il a voulu, quand il avait vingt ans, devenir photographe indépendant. Il arrondissait ses fins de mois en vendant des clichés à des magazines. Son travail était si apprécié qu'on lui a conseillé d'abandonner ses études pour se lancer dans cette profession. Il avait un réel talent pour les portraits et la photo industrielle, et il avait toujours rêvé d'un travail qui lui permettrait de voyager dans le monde entier. Il a donc envoyé sa candidature à l'Académie des beaux-arts et a été immédiatement accepté. Du jamais vu !

— Impressionnant ! fit Hendrik, qui peinait à faire cadrer l'homme indolent et sans joie qu'il connaissait avec ce personnage.

— Malheureusement, ma mère et lui étaient déjà ensemble à cette époque, et elle a paniqué. Elle n'a pas tardé à se retrouver enceinte, puis elle l'a travaillé au corps jusqu'à ce qu'il renonce à l'Académie. Il a terminé sa formation pour devenir fonctionnaire, Julia est née, puis Robert peu après, et il a enterré son rêve. »

Hendrik était consterné. Son beau-père travaillait au centre de distribution des eaux du Land de Hesse et, à le voir, on se disait que ce devait être le job le plus frustrant du monde.

« Tu ne m'avais jamais raconté ça.

— Bien sûr que non. Le sujet est tabou chez nous. » Elle prit ses mains entre les siennes et le dévisagea, l'air grave. « Tu comprends ? Je ne veux pas d'un mari qui se résignerait comme mon père. Et je ne veux pas être une dégonflée comme ma mère. Alors, oui, tout ça m'angoisse, mais je refuse de céder. Je me dis que nos grands-parents ont réussi à élever leurs enfants après la guerre et, quoi qu'il advienne, on ne connaîtra jamais rien d'aussi dur. Alors lance-toi, si c'est ce que tu veux. Essaie au moins. Je ferai tout pour t'aider. »

Hendrik, la gorge nouée, serra Miriam contre lui sans un mot. Il avait l'impression de ne faire qu'un avec elle, il se sentait aimé, heureux comme jamais. Oui, disait son cœur, disait chaque fibre de son être. Oui, il allait le faire. Et la vraie vie allait enfin commencer !

Dégrisé, néanmoins, par la situation, Hendrik décida d'attendre d'avoir peaufiné son plan avant de démissionner.

Il y avait beaucoup à faire. En établissant la liste de tout ce qu'il ignorait, il s'étonna de la trouver si longue. Il passa trois heures aussi précieuses qu'onéreuses chez un avocat qui le mit au fait des aspects juridiques de son projet et l'aida à formuler une lettre de démission inattaquable. Il lui conseilla également de déposer la marque « Alchimie de la Fortune », ce que Hendrik s'empressa de faire.

Il profita d'un après-midi tranquille pour aller s'entretenir avec la secrétaire qui organisait les séminaires pour WCM Trust. Étonnée, parce qu'elle se chargeait de la tâche en plus de son travail habituel, elle se montra ravie de voir quelqu'un s'y intéresser et lui donna toutes les précisions voulues. Elle lui expliqua comment planifier en amont d'un séminaire, quand activer la publicité, quand lancer les invitations, comment déterminer la date butoir des inscriptions et quand envoyer les confirmations d'inscription ainsi que les informations concernant l'hôtel, les moyens de s'y rendre et l'emploi du temps. À l'écouter, il comprit l'importance cruciale des délais : le délai d'annulation à négocier avec l'hôtel au cas où le séminaire ne pourrait avoir lieu, les délais d'inscription et de paiement, ainsi que les délais et conditions d'annulation des participants. Il était impératif que tous les inscrits aient réglé avant la fin du délai d'annulation. En cas de désistement au-delà de cette date, il n'était plus question de rembourser sans quoi on en serait de sa poche.

« Impressionnant ! lança Hendrik, qui peinait à prendre des notes. C'est un séminaire en soi que vous me tenez là ! »

Un grand sourire éclaira le visage de la secrétaire. Le compliment eut l'air de la toucher ; en tout cas, elle devint intarissable. Elle lui expliqua tout ce qu'il fallait négocier avec les hôtels : dimension de la salle de conférence, nombre et style des sièges, taille des tables, fourniture de blocs et de stylos, précisions concernant la restauration, le type de boissons, le nombre et la fréquence des en-cas, le lieu de la pause café ou déjeuner. Il fallait aussi décider si l'animateur devait apporter lui-même documents et brochures ou s'il était possible de faire parvenir le nécessaire à l'hôtel au préalable.

« Je vois, dit Hendrik en se réjouissant de s'être muni d'un bloc-notes plutôt que d'une simple feuille de papier pour tout écrire. C'est génial. »

Il ne pouvait plus l'arrêter. Il fallait des badges pour tout le monde, poursuivit-elle, mais il valait mieux laisser les participants les remplir eux-mêmes pour éviter les erreurs. L'animateur disposait bien sûr d'une liste des inscrits, mais il n'avait pas le droit de la faire circuler pour des raisons de protection des données. En revanche, il était permis d'inciter les gens à échanger leurs coordonnées. La secrétaire

lui montra comment analyser les questionnaires de satisfaction et procéder au calcul des coûts réels après un séminaire, elle lui dévoila les astuces pour obtenir des vols ou des voyages en train à tarif préférentiel et bien plus encore.

Elle se montra moins prolixe sur les supports. Elle avait récupéré les textes et les présentations de son prédécesseur et se contentait de les réutiliser tels quels. Jusqu'à présent, tout fonctionnait à merveille.

Cela donna à Hendrik l'idée de chercher les annonces d'autres organisateurs de séminaires et de leur demander leurs brochures afin de s'en inspirer pour mieux s'en démarquer.

Son contact avec la secrétaire lui avait fait prendre conscience des trésors de savoir-faire qui se cachaient dans l'entreprise. Il profita d'une autre journée tranquille pour descendre aux archives, une grande cave poussiéreuse où personne ne mettait plus d'ordre depuis des années. Il trouva néanmoins ce qu'il cherchait : les classeurs avec les documents des tout premiers séminaires.

Le plus intéressant était les notes de Mme von Steinfeld, qui avait consigné une foule de détails essentiels au fil du temps. Quand intercaler une pause. Le corps de la police de caractères à choisir pour les transparents. L'intérêt d'une vérification technique avant l'événement. Les points importants concernant les micros, les pupitres, l'éclairage et les écrans. La nécessité d'avoir une rallonge d'au moins quinze mètres dans ses bagages, ses propres marqueurs pour le paperboard et des ampoules de rechange pour les rétroprojecteurs les plus courants du marché.

Une mine d'or, se dit Hendrik en recopiant soigneusement le tout.

Stimulé par le succès de ses recherches, il avait de plus en plus hâte de se lancer. Parfois, le soir, il peinait à s'endormir, s'imaginant comme ce serait fabuleux d'être son propre patron, de vivre enfin la vraie vie.

Voir les hormones de Miriam se mettre à l'œuvre était attendrissant.

Quelques jours plus tard, ils étaient allés fêter l'événement dans un bon restaurant et avaient passé une excellente soirée. Mais en rentrant une soudaine inquiétude s'était emparée de Miriam et elle avait entrepris de vérifier que les fenêtres de l'appartement étaient bien fermées.

« Je ne sais pas ce qui se passe, dit-elle en réponse à la question de Hendrik, mais j'ai tout à coup la sensation désagréable qu'on m'observe.

— Trésor, répondit-il d'une voix douce, on est au quatrième étage. C'est nous qui avons vue sur les toits environnants.

— Il n'empêche, insista-t-elle. Je préfère qu'on descende les

volets. »

Hendrik, se demandant si ce n'était pas là le fameux instinct de nidification de la femme enceinte, obtempéra avec le sourire.

En tout cas, Miriam se mit à faire plus attention au ménage. Elle nettoya même l'appartement du sol au plafond, comme s'il s'agissait de faire des réserves de propreté, alors même qu'elle était en proie aux nausées matinales.

Une nuit, Hendrik se réveilla quand elle se leva à deux heures et demie, et la vit revenir un peu plus tard. « Que se passe-t-il ? » demanda-t-il, inquiet, en l'entendant émettre de petits gloussements.

Elle éclata de rire. « Figure-toi que j'ai eu une envie irrésistible de poivrons au vinaigre. J'ai mangé tout le bocal qui était dans le frigo ! »

Il gloussa à son tour. « La preuve que tu es vraiment enceinte.

— Oui, fit-elle en se glissant contre lui. Je commence à le croire vraiment moi aussi. »

Quelques jours plus tard, Hendrik lui demanda ce qu'elle comptait faire entre l'université et le bébé, car il avait l'impression qu'elle répugnait à aborder d'elle-même ce sujet.

« Oh, tu sais... » se contenta-t-elle de soupirer.

Hendrik arquait les sourcils. « Il faut quand même y réfléchir. On se débrouillera pour la garde, ce n'est pas un problème. Quand je serai à mon compte, je resterai beaucoup à la maison, de toute façon, et...

— Écoute, l'interrompt-elle, tu trouverais ça terrible de ma part si j'abandonnais mes études ?

— Abandonner ? » répéta-t-il, surpris.

Nouveau soupir. « Oui, je sais, j'ai l'impression d'être affreusement vieux jeu. Mais j'aimerais mieux rester à la maison avec le bébé. Au début, en tout cas. » Elle se frotta les tempes. « Pour tout dire, je ne me sens plus à ma place à l'université. Il y a un moment déjà. L'enseignement est tellement théorique. J'ai choisi la biologie pour mieux comprendre la vie, mais je crois que ce n'est pas là que j'apprendrai ce que je veux savoir. »

Hendrik considéra les jardinières qui ornaient le rebord de leurs fenêtres. En tout cas, elle avait acquis un réel savoir horticole. « Tu pourrais faire une pause d'un semestre avant de décider, proposa-t-il. Pour ne pas perdre tes acquis. »

Elle hocha la tête d'un air absent. « Encore une chose.

— Oui ?

— Tu crois qu'on pourrait déménager ? Quitter la ville pour la campagne ? Bientôt ? »

Hendrik se mit à rire. « Bien sûr. Si tu ne vas plus à la fac et que je ne vais plus chez WCM, on peut s'installer où tu veux. Avec le prix des loyers à Francfort, ça ne nous vaudra que des économies.

— Oh, ce n'est pas la question, répondit Miriam. Mais je ne me

sens plus très bien ici. » Elle fit un geste qui aurait pu désigner l'appartement, le quartier ou encore la ville entière. « Je ne sais pas pourquoi. »

Dans la cave voûtée blanchie à la chaux, l'homme de haute taille adressa un signe du menton à son visiteur, un type émacié portant des lunettes et qui affichait un sourire suffisant. Derrière la fenêtre étroite, la nuit était tombée depuis longtemps.

« J'écoute.

— C'était édifiant, commença le visiteur. La femme fait pousser des plantes carnivores, vous le saviez ? Une collection impressionnante, et je sais de quoi je parle. Quant à lui... eh bien ! il collectionne les livres sur la façon de s'enrichir, le succès dans la vie, ce genre de choses. Ses tiroirs sont pleins de photocopies sur les sujets les plus loufoques. J'ignore les conclusions que vous pourrez en tirer.

— Aucune pour le moment, répondit le maître des lieux.

— Ah, et ils attendent un bébé. J'ai trouvé deux rendez-vous chez le gynécologue dans l'agenda de la femme, ainsi qu'une date théorique de fin de grossesse en avril 1999.

— Je m'intéresse à un livre en particulier, rappela le géant en masquant difficilement son impatience. Et il semblerait que vous n'ayez rien à m'en dire. »

Le visiteur haussa les épaules. « Pas ma faute. Où il n'y a rien on ne peut rien trouver.

— Vous n'avez peut-être pas cherché assez soigneusement.

— Vous savez bien que ce n'est pas mon genre. Quand j'en ai terminé avec un appartement sans avoir découvert ce que je cherchais, c'est que l'objet en question ne s'y trouve pas.

— Certains ont des cachettes très astucieuses : dans le réservoir de la chasse d'eau, par exemple, sous une latte du plancher, sous un tiroir, dans un compartiment secret...

— Je les connais toutes et quelques autres encore.

— Ou tout simplement sur l'étagère, au milieu d'autres livres. Peut-être avec une couverture différente. »

Le visiteur ricana. « Vous me prenez pour un débutant ?

— Je me contente de poser des questions, répondit l'homme assis derrière son bureau. Vous n'avez pas manqué de temps ?

— J'en ai eu plus qu'assez. Ce soir-là, ils étaient au restaurant, le Fleur de sel, l'un des meilleurs de Francfort. Une étoile au Michelin, une douzaine de points dans le Gault & Millau. Une fois qu'on y est, on ne ressort pas avant quatre heures.

— Comment saviez-vous où ils se trouvaient ?

— Grâce à un mouchard dans la cuisine. » Il leva la main. « Je l'ai récupéré, pas d'inquiétude. Vous savez ma devise : ne pas laisser de

traces. La surveillance continue, ce n'est pas mon truc.

— C'est bon. » Le maître des lieux joignit ses grandes mains. « Avez-vous trouvé des indices laissant penser qu'il l'aurait vendu ? »

Le visiteur secoua la tête. « J'ai vérifié les comptes, rien ne permet de l'envisager. Aucune entrée suspecte sur son calendrier. Pas de liquide planqué dans l'appartement, à part deux billets de cinquante et quelques-uns de dix dans un tiroir du meuble de l'entrée.

— La cave ? Le grenier ?

— J'ai vérifié, naturellement. Il n'y avait rien.

— Hum.

— Bien entendu, il pourrait l'avoir innocemment revendu à vil prix, ce qui ne laisserait pas de traces.

— Non, le vol était trop ciblé pour qu'il s'agisse d'un hasard. Il en connaissait indubitablement l'importance. »

L'enquêteur leva les mains. « Si au moins vous m'aviez dit de quoi il s'agissait dans ce livre...

— C'est sans intérêt, fit le maître des lieux avec impatience. Aurait-il pu le cacher ailleurs que chez lui ? Dans un coffre à la banque ?

— J'ai consulté ses papiers. Très bien organisés, très lisibles. Il n'y avait aucune référence à un coffre. S'il a encore le livre en sa possession, il l'a peut-être laissé chez un ami. J'ai pris des photos des carnets d'adresses, mais... » Il toussota. « Aller plus loin dans cette voie supposerait un nouveau contrat. »

Le géant le dévisagea d'un air neutre. « Je vais y réfléchir », dit-il au bout d'un long silence.

Miriam embellissait un peu plus chaque jour. C'était en tout cas l'impression de Hendrik. Elle n'avait pas encore pris de ventre, mais elle était radieuse. Ils faisaient souvent l'amour, redevenant presque aussi insatiables qu'au début de leur relation.

« Dis-moi, fit Miriam à l'issue d'un de leurs corps à corps, comment trouves-tu mes seins ? »

— Parfaits », répondit Hendrik, sincère.

Elle les prit dans ses mains et baissa les yeux pour les examiner d'un air critique. « Pas trop petits ? »

— Non. Pas du tout. Ils ont la taille idéale. » Il la dévisagea, inquiet. « Pourquoi ? »

— J'ai téléphoné à Julia aujourd'hui, soupira-t-elle. Elle m'a dit que, depuis qu'elle a fait augmenter le volume de sa poitrine, Erwin ne la touche plus. Il prétend qu'il ne la reconnaît pas et elle a peur qu'il demande le divorce. » Julia était la sœur aînée de Miriam. Elle était mère de deux garçons et avait épousé un professeur de lycée à l'esprit rigide.

Hendrik fronça les sourcils. « Ils n'en avaient pas parlé d'abord ? »

— Je n'en sais rien », fit Miriam. Elle vrilla son regard dans celui de Hendrik. « Les hommes ne sont-ils pas tous excités par les gros seins ? »

Il haussa les épaules. « Oui, la plupart, sans doute. Mais aimer regarder et vouloir posséder, ce n'est pas la même chose. »

Miriam se rallongea. « J'ai toujours pensé qu'elle s'était mariée trop jeune. Parce qu'elle voulait quitter la maison. Et puis elle est à peu près aussi trouillarde que ma mère. Elle m'a dit un jour qu'elle voulait être "parfaite pour son mari". C'est quand même une idée singulière, non ? »

— Il lui donnait des notes, peut-être », persifla Hendrik. Erwin Biegle avait dix ans de plus que la sœur de Miriam, et l'un de ses sujets préférés était ce qu'il appelait l'inflation des bonnes notes dans les écoles allemandes. Pas une réunion de famille ne se passait sans qu'il rappelle que seul un devoir vraiment irréprochable méritait un vingt sur vingt.

Miriam enchaînait sans réagir à sa remarque. « Ce serait affreux s'ils divorçaient. Vraiment affreux. »

Hendrik l'attira contre lui. « Cela dit, j'espère que tu n'as pas prévu d'amélioration chirurgicale de ton côté. »

Ses yeux d'un bleu vert insondable se posèrent sur lui. « Non. Il faut me prendre comme je suis.

— Ça me va très bien. »

Les nausées matinales avaient enfin disparu, mais Miriam se sentait souvent fatiguée à présent. Hendrik et elle se mirent à lire des livres sur la grossesse et l'accouchement, attaquèrent une revue de prénoms et passèrent des heures à parler de l'éducation des enfants. Des brochures sur les bébés fleurirent un peu partout dans l'appartement, et les rayons layette des supermarchés leur apparurent soudain sous un jour nouveau. Les rendez-vous gynécologiques de Miriam étaient soulignés en gras sur le calendrier de la cuisine. Il y avait tant à faire et à prévoir que Hendrik n'eut aucun mal à repousser sans cesse la partie la plus importante de son projet : l'élaboration du contenu de ses séminaires.

Quand il lui arrivait d'y consacrer un peu de temps, le soir ou le week-end, il se plongeait surtout dans le peaufinage de ses supports. Les documents devaient être parfaits. Respirer la compétence et le professionnalisme. Pour commencer, il acheta une imprimante laser et une machine à relier. Dès que les affaires tourneraient, il ferait appel à un imprimeur.

Il revint aux contenus. Il s'était rassuré en se disant qu'il n'aurait qu'à consulter les nombreux livres accumulés au fil des ans pour y trouver du grain à moudre. Il n'avait pas tort mais se rendit vite compte d'un problème quand il s'attela enfin à la tâche : il se noyait dans la masse d'informations disponibles. Il tenta d'y remédier à l'aide de notes pléthoriques, de fiches bristol, d'un panneau d'affichage provisoire pour lequel il condamna une fenêtre du salon en y scotchant des papiers qu'il classait et regroupait par thèmes. En tout cas, jusqu'à ce que Miriam se mette à protester.

Ce qu'il relut lui parut globalement assez plat. Certains ouvrages, surtout ceux des auteurs américains, se contentaient de marteler d'infinies variantes d'un même message : Crois en toi et tout deviendra possible. Ce qui ne le mènerait pas très loin.

Quant aux conseils susceptibles d'apporter une aide véritable, Hendrik ne les voyait plus. Il avait l'impression d'avoir fait fausse route. Il avait toute la matière première voulue mais pas de structure. Pas de plan ni de fil rouge. Peu à peu, les soirées consacrées au projet se firent plus rares, il avait de plus en plus souvent des urgences plus importantes à traiter et trouvait tous les prétextes pour repousser sans cesse au lendemain.

Parfois, l'idée qu'il n'arriverait à rien lui traversait l'esprit sans réellement l'attrister. Le succès du séminaire de Zurich n'avait peut-être été qu'un hasard, un effet de la proverbiale chance des débutants

qui ne pouvait rien.

Heureusement qu'il n'avait pas pris de décision irrévocable. Il n'avait pas encore démissionné et nul ne pourrait l'y obliger. L'avenir restait ouvert.

La sœur de Miriam et son mari, apparemment réconciliés, vinrent leur rendre visite peu de temps après. Florian et Niklas, leurs deux garçons, chahutèrent dans l'appartement comme d'habitude, Erwin complimenta la tarte aux pommes, déclarant qu'elle était parfaite, « un vingt sur vingt », et Julia expliqua à Miriam l'importance de se masser quotidiennement le ventre avec l'huile nourrissante qu'elle lui avait apportée, pour éviter les vergetures.

Depuis toujours, au bureau de Hendrik, une éphéméride avec des dictons populaires ornait le mur de la kitchenette. Le lundi suivant la visite de la famille de Miriam, la sagesse du jour fut : *Il ne suffit pas de ne pas avoir de projet, encore faut-il être incapable de le mener à bien.*

À sa lecture, Hendrik se figea comme s'il venait de heurter un mur invisible. Pendant un instant qui lui parut une éternité, il se demanda si on ne l'avait pas affiché pour se moquer de lui. Puis il prit conscience que c'était impossible, nul dans son entreprise ne connaissant ses projets. Le dicton n'était que le fruit du hasard.

Le hasard.

Un hasard qui l'électrisa. Ce jour-là, il s'organisa pour terminer le plus tôt possible, rentra chez lui et ressortit tous ses livres, bien décidé à avancer. Et le miracle s'accomplit. Sous l'effet de sa détermination, les pièces du puzzle s'agencèrent enfin pour former une image cohérente, et une structure émergea peu à peu.

Le point de départ devait être l'expérience des participants eux-mêmes. Il fallait les amener à explorer leurs sentiments, leur vision et leurs craintes concernant l'argent, la pauvreté et la richesse. Voyaient-ils la richesse comme une malédiction ? Un fardeau ? Un péché ? Ne tenaient-ils pas inconsciemment la pauvreté pour plus noble ? C'était fréquent, son expérience professionnelle le lui avait assez appris. Le point crucial était de leur faire prendre conscience que l'argent devenait important – trop important, maladivement, même – quand il venait à manquer. On ne s'en souciait jamais autant que quand on n'en avait pas.

Il fallait amener les gens à se donner la permission d'en posséder. Ils devaient être convaincus que c'était une bonne chose d'être aisé. Aborder la partie pratique du séminaire n'avait de sens qu'à partir de cette étape seulement.

C'est alors qu'il introduirait le principe de l'alchimie. En tant que métaphore, bien entendu. Ce que chacun savait, c'est que l'alchimie cherchait à fabriquer de l'or et, même si tout le monde était conscient

que c'était impossible – en tout cas par les techniques connues au Moyen Âge –, la question continuait d'exercer une fascination, une séduction dont Hendrik entendait tirer profit.

Hélas, il n'en savait pas beaucoup lui-même et ne possédait aucun livre sur le sujet. Il entreprit de fouiller les librairies et la bibliothèque de la ville mais ne trouva rien de valable et se rabattit sur les bouquinistes. L'un d'eux répondit à ses questions en gonflant les joues. « Tout dépend de ce que vous voulez. Les foutaises ésotériques, ce n'est pas ce qui manque et j'en ai plein mes rayons, mais, si vous êtes à la recherche de vrais livres d'alchimie, je vous souhaite bon courage. Ils ne se marchandent qu'entre initiés et à des prix défiant parfois l'entendement.

— Dans ce cas, répondit Hendrik, je vais commencer par les foutaises ésotériques. »

Il rentra chez lui avec un lot de livres qui sentaient la poussière des greniers où on les avait relégués, mais qui ne lui avaient pas coûté plus de vingt marks. Il se plongea dans la lecture, essayant de séparer le bon grain de l'ivraie. L'alchimie, apprit-il, faisait partie, tout comme l'astrologie, d'un courant de pensée appelé hermétisme, qui postulait une correspondance entre le domaine de l'infiniment grand et celui de l'infiniment petit. Tandis que l'astrologie s'intéressait à l'influence supposée des planètes sur le destin des hommes, l'alchimie se penchait sur la matière elle-même. Elle enseignait l'existence de quatre éléments fondamentaux – Hendrik s'étonna que cette notion se fût développée indépendamment aussi bien en Chine qu'en Inde et dans la Grèce antique –, le feu, l'eau, la terre et l'air. Le tout reposant sur des forces opposées : chaud/froid, humide/sec, positif/négatif, masculin/féminin, etc.

C'était intéressant, mais pas au regard de son projet. C'est alors qu'il découvrit que l'alchimie admettait l'existence d'un cinquième élément invisible, la *quinta essentia*, aussi appelé « esprit universel », *spiritus caelestis*, *clavis philosophorum* ou encore « source intarissable ». Il s'empara d'un stylo. Une source intarissable ? Voilà qui était utilisable.

La notion centrale de l'alchimie était la transmutation. Le terme faisait avant tout référence à la transformation de métaux communs en métaux nobles, mais aussi au passage de la maladie à la santé, de la vieillesse à la jeunesse ou, plus généralement, de l'existence terrestre à l'existence spirituelle. D'après l'un des volumes poussiéreux, l'alchimiste cherchait ainsi à surmonter les limitations de la vie.

Parfait, se dit Hendrik en prenant des notes. Manquer d'argent faisait incontestablement partie de ces limitations et non des moindres.

La partie pratique de son séminaire s'articulerait en trois thèmes :

la première voie vers la richesse consistait à garder davantage de l'argent qu'on gagnait, soit, en langage courant, d'épargner. La deuxième voie était d'augmenter ses revenus, ce qui pouvait se traduire par « avoir du succès ». La troisième était de faire fructifier l'argent économisé par des « investissements ».

À présent que la structure était claire dans son esprit, le reste fut d'une facilité déconcertante. Il n'eut aucun mal à composer un emploi du temps pour les deux jours de séminaire ni à organiser la masse des informations recueillies. Il n'eut alors plus qu'à tout consigner et cela lui prit bien moins de temps que celui qu'il avait perdu à force de procrastination.

L'impatience de Hendrik croissait de jour en jour. Le ventre de Miriam s'arrondissait, son projet était dans les starting-blocks et l'attente des grands bouleversements de sa vie lui devenait de plus en plus pénible.

« Écoute, soupira Miriam, ça arrivera quand ça arrivera. L'herbe ne pousse pas plus vite si on tire dessus ! Fais comme moi, profite de la vie comme elle vient.

— Oui, tu as raison », admit-il. Ce qui ne fit pas disparaître son impatience.

La date limite à laquelle il lui faudrait démissionner approchait. Il avait décidé d'inaugurer son activité en début d'année et de lancer la première vague de son mailing de telle sorte que les clients potentiels trouveraient les lettres dans leur courrier du Nouvel An. Il espérait profiter ainsi des bonnes résolutions prises pour 1999.

Les adresses attendaient déjà dans son PC. Il engagea une graphiste pour élaborer une brochure de présentation et du papier à en-tête sur lequel il imprimerait ses lettres personnalisées. Il trouva une imprimerie gérée par deux jeunes qui se lançaient dans le métier, qui travaillaient bien et pratiquaient encore des tarifs acceptables. Puis il loua des salles dans trois hôtels différents pour un premier séminaire en mars, un deuxième en avril, un troisième en mai. Il prévoyait de consentir un rabais substantiel aux premiers inscrits.

Le jour venu, quand il donna sa démission, les mains moites et le cœur battant, son chef tomba des nues. Qu'est-ce qui lui prenait ? Où croyait-il aller en ces temps troublés ? Puis il lui proposa spontanément une solide augmentation.

Hendrik s'en voulut. Aurait-il pu gagner autant toutes ces années si seulement il avait pensé à faire un peu pression sur sa hiérarchie ? Après tout, se demanda-t-il, était-il vraiment celui qui convenait pour animer des séminaires sur la richesse et les moyens de faire fortune ?

Mais les dés étaient jetés, aucun retour en arrière n'était plus possible. Hendrik avait un reliquat de vacances, qu'il mit à profit pour

préparer son mailing avec l'aide de Miriam, plus ronde et plus belle que jamais. La table du salon ployait sous les lettres, les brochures et les enveloppes. La mise sous pli et l'affranchissement de centaines de courriers leur prit des heures, puis, quand ce fut fini, il fallut encore trier les lettres et les ranger par liasses. Peu après Noël, Hendrik fut enfin prêt à se rendre à la poste muni d'un sac d'une taille impressionnante.

Un guichetier maussade l'ouvrit pour en vérifier le contenu et grogna un « O.K. » comme à contrecœur, avant de le laisser tomber sans cérémonie dans un grand bac en plastique gris.

C'est parti ! se dit Hendrik, vaguement déçu par le manque de solennité de l'instant.

Il prit une inspiration glacée en sortant dans la froidure hivernale. C'était fait. La nouvelle étape de sa vie venait de commencer.

La vraie vie.

Dans un premier temps, il ne se passa rien du tout. Il n'obtint aucun retour pour le séminaire du mois de mars et il dut annuler la location de la salle. La date était probablement trop précoce, se dit-il pour se consoler.

Le séminaire d'avril reçut quelques inscriptions, mais elles restèrent insuffisantes et il dut annuler de nouveau.

En revanche, le séminaire de mai attira davantage de clients. Le flot des inscriptions n'avait rien de renversant, mais il était régulier. Avec les deux réponses tardives enregistrées un jour avant la clôture, il dépassa même le nombre minimum de participants requis.

Un poids lui tomba des épaules. « Enfin ! dit-il à Miriam. Enfin, ça commence ! »

Deux semaines plus tard, le soir du deuxième dimanche d'avril, Miriam eut ses premières contractions. Hendrik appela un taxi et ils se rendirent à l'hôpital, où ils passèrent, lui sembla-t-il, des heures à arpenter des couloirs blancs déserts. Puis la salle d'accouchement, un monde à part, baigné de lumière, aussi éloigné que possible de tout ce qu'il connaissait. Il ne pouvait rien faire que tenir la main de Miriam et lui éponger le front tandis qu'elle gémissait, haletait, hurlait. Sages-femmes et médecins se relayaient auprès d'elle, calmes, professionnels, rochers solides dans la tempête.

Puis le bébé arriva enfin, minuscule, maculé de sang. Une fille. Au lieu de crier, elle se contenta de bâiller tout en observant Hendrik avec attention de son regard de petite fée. Il l'aurait juré, en tout cas. Quand le médecin vint la prendre pour la nettoyer, Hendrik eut conscience que ses joues étaient mouillées.

« Elle a ton nez », déclara Miriam quand ils se retrouvèrent tous les trois.

Elle avait la voix fatiguée mais semblait heureuse. En cet instant, Hendrik l'aimait plus que jamais. « Oui, fit-il. Le nez des Busske. Pauvre enfant. »

Miriam sourit. « Elle est belle, non ?

— Le plus beau bébé du monde », répondit Hendrik, qui le pensait vraiment.

Quand il sortit de l'hôpital, le jour était levé. Un fin brouillard nappait encore les rues, mais la circulation allait déjà bon train. L'odeur des gaz d'échappement se mêlait à celle des poubelles que les éboueurs n'avaient pas encore vidées. Un lundi matin pareil à tous les autres, qui se déroulait comme si rien d'important n'était arrivé.

Hendrik, intensément conscient du contraire, avançait d'un bon pas. Il avait besoin de bouger à l'air libre, de mettre un pied devant l'autre sur l'asphalte humide. S'asseoir dans le métro était pour l'instant hors de question.

Il décida finalement de faire tout le trajet à pied, une marche de plusieurs kilomètres, mais cela ne le rebutait pas. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, il était bouleversé, heureux, survolté, épuisé et stupéfait tout à la fois. Et il était confiant car, à partir de ce jour, tout serait enfin différent.

Quand il arriva chez lui, humide et transi, le facteur était déjà passé. Il trouva quatre lettres dans la boîte, autant de résiliations d'inscription. On était au regret, mais on avait des contretemps.

Hendrik eut l'impression de prendre un coup de poing dans l'estomac en comprenant qu'il lui faudrait annuler le troisième séminaire comme les deux précédents.

« Et si tu le maintenant ? suggéra Miriam le lendemain. La perte financière ne serait pas si importante et, au moins, tu te lancerais. »

Il y avait pensé lui aussi. La veille, il s'était écroulé sur le canapé, les lettres à la main, et il avait dormi jusqu'à cinq heures de l'après-midi. À son réveil, il avait sorti la calculatrice mais n'avait pu se résoudre à prendre une décision. « À quoi cela ressemblerait-il avec seulement huit participants ?

— À une prestation de luxe. Demande à l'hôtel de te donner la petite salle, celle avec la table ronde, et tu auras un cercle hautement personnalisé. »

Hendrik détourna les yeux. « C'était peut-être une mauvaise idée. Combien de milliers de lettres avons-nous envoyées ? Tout ça pour ne pas même atteindre onze inscrits. »

Il ne pouvait s'empêcher de songer à leur compte bancaire qui fondait de mois en mois, tout comme le nombre des pièces d'or qu'il écoulait de temps à autre. Sans compter que, pour couronner le tout, le prix du précieux métal était à la baisse.

Mieux valait s'abstenir d'y penser car la panique le guettait.

N'aurait-il pas intérêt à tout arrêter ? À capituler et à retourner au cocon protecteur du salariat ? Si toutefois il retrouvait un emploi.

« Dites donc, on est loin de la façon de penser que vous entendez enseigner à vos clients, monsieur Busske », lança Miriam, moqueuse.

Il la dévisagea, incrédule. « Quoi ?

— Suivez votre passion. Accrochez-vous, les revers de fortune font partie du jeu. Les revers de fortune mettent votre détermination à l'épreuve et la renforcent. Vous devez être le premier à croire en vous-même », déclama-t-elle, citant les brochures qu'elle avait relues et corrigées à maintes reprises.

Hendrik leva les yeux au ciel. « Vas-y, moque-toi, c'est le moment !

— Bien sûr que c'est le moment », dit-elle en riant.

Si l'ironie de la situation ne lui échappait pas, il ne pouvait s'empêcher de trouver sa propre réaction très instructive : il comprendrait mieux les gens qui viendraient à ses séminaires, en particulier ceux qui avaient déjà connu plusieurs échecs décourageants.

Peut-être allait-il seulement revoir certaines formulations.

« Transformez-vous intérieurement en or, poursuivit Miriam avec une joie maligne. Laissez l'éclat de votre or intérieur monter à la surface. Ayez confiance en la transmutation qui opérera dès que cet éclat deviendra visible... »

Hendrik lui ferma la bouche d'un baiser. « C'est bon. Dis-moi plutôt quand on vous laissera rentrer à la maison.

— Après-demain, d'après le médecin. » Elle sourit. « Profites-en, ce sera ta dernière journée tranquille avant longtemps. Notre bout de chou a du coffre. On devrait la prénommer Décibel.

— Je crois que Pia me plairait mieux, répondit Hendrik.

— Parfait. Je me range à ton choix. »

Chez lui, il repensa aux paroles de Miriam. L'exercice de l'or intérieur était de son cru, mais il n'avait jamais eu l'occasion de le tester. Autant le faire maintenant, ne fût-ce que pour mesurer l'impact probable sur les participants, si toutefois le séminaire « Alchimie de la Fortune » devait prendre corps un jour.

Hendrik ferma les yeux et s'efforça de visualiser son moi intérieur, ses aspirations intimes qui se transformaient en or, se détachaient de ses craintes et du souvenir de ses fêlures, tandis qu'un halo doré grandissait en son sein.

C'est un jeu un peu idiot, se dit-il ensuite. Mais, bizarrement, il se sentait mieux. Et ce fut sûrement le fruit du seul hasard si le téléphone se mit à sonner quelques heures plus tard et qu'il entendit la voix de Karl Windauer en décrochant.

« Monsieur Busske, qu'est-ce que j'apprends ? s'écria celui-ci. Je viens de découvrir votre brochure chez un de mes partenaires

commerciaux. Alchimie de la Fortune, c'est bien trouvé ! Vous vous êtes lancé, alors ! Mais pourquoi ne rien m'en avoir dit ? »

Pourquoi, en effet ? Hendrik avait tout simplement oublié après avoir égaré le papier avec l'adresse de Windauer. « Eh bien, fit-il, embarrassé... c'est que vous avez déjà assisté à un de mes séminaires...

— Oui, et c'était génial ! Figurez-vous que, grâce à vos conseils, j'ai réussi à quintupler ma fortune dans l'intervalle ! Quintupler, vous vous rendez compte ? C'est sensationnel ! »

Hendrik déglutit avec difficulté. Apparemment, les autres réussissaient mieux que lui à mettre ses enseignements en pratique. « Je suis heureux de l'apprendre », ce fut tout ce qu'il put répondre.

« Mais, Zurich, ce n'était qu'un avant-goût, poursuivit l'autre. J'ai très envie de découvrir le programme complet. Dites-moi, monsieur Busske, je sais que le délai d'inscription pour mai est passé, mais croyez-vous que vous pourriez faire une exception pour moi ?

— Eh bien... il pourrait rester des places, oui, commença Hendrik avec prudence.

— Fantastique ! s'exclama Windauer. Vous disiez “des places”. Combien exactement ?

— Je ne sais pas trop, fit Hendrik, qui, à défaut de sentir un éclat doré monter en lui, apercevait tout de même une petite lueur d'espoir. Il faudrait que je vérifie auprès de l'hôtel. Il est de dimension assez modeste.

— Peu importe, après tout. Vous savez, j'ai quelques personnes dans mes relations qui auraient bien besoin de votre enseignement. Je les contacte dès aujourd'hui, je leur fais parvenir une copie de votre brochure et vous pourrez décider en fonction du nombre de retours, d'accord ?

— D'accord », répondit Hendrik, confondu.

Le soir même, les premiers fax jaillirent de la machine. Le flot d'inscriptions se poursuivit le lendemain. Quand l'heure arriva d'aller chercher Miriam et le bébé, il était acquis que le troisième séminaire aurait bien lieu. Avec vingt-cinq participants. La salle de conférence serait pleine à craquer et l'hôtel n'aurait plus une chambre de libre.

Hendrik se sentit pousser des ailes quand le grand jour arriva enfin. Il lui paraissait étrange d'évoquer dans un tel cadre Hermès Trismégiste, Albert le Grand et Nicolas Flamel, de jongler avec les concepts de transmutation, de sublimation et d'extraction, et de dissenter sur les quatre éléments, mais les participants buaient ses paroles, hochaient la tête, fascinés. « Un exposé révélateur », comme le dit une femme pendant la pause café.

Il n'y eut qu'un seul cafouillage, au moment où Hendrik entreprit

d'expliquer les caractéristiques de l'or : sa pureté, son éclat inaltérable, sa résistance à tous les acides hormis l'eau régale. Un participant prit la parole. « Excusez-moi, monsieur Busske, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Dans le laboratoire où je travaille, nous analysons les découvertes de fouilles archéologiques. Il y a souvent des pièces d'or ou d'autres objets du même métal. Il se trouve que l'or est attaqué par les acides humiques naturellement présents dans l'humus et la tourbe. Les pièces d'or qui ont séjourné longtemps sous terre ont perdu tout leur éclat. »

Hendrik retint sa respiration, voyant déjà toute la session tourner à l'échec, puis il s'en sortit sans trop savoir comment. L'intéressé finit même par s'excuser, disant qu'il n'avait pas eu l'intention de se montrer plus malin que lui mais que l'information lui était venue spontanément à l'esprit. Hendrik reprit le fil de son exposé sans que l'ambiance ne se ressente de l'interruption.

Pendant le dîner commun, un autre participant vint à table avec un livre. « Je le tiens de mon grand-père, expliqua-t-il. C'est un recueil de mythes et légendes oubliés. Une des histoires tourne autour d'un alchimiste. Je vous le prête si cela vous intéresse, dit-il à Hendrik.

— Avec plaisir », fit celui-ci, qui planait sur un petit nuage après cette première journée de séminaire réussie.

Le jeune homme, Dirk Teichmann d'après son badge, lui tendit l'ouvrage à la reliure en lin vert bien fatiguée. *Mythes et légendes de Bohême et de Moravie*, lut-il sur la couverture.

« Page 159. »

Hendrik ouvrit le livre et parcourut les premiers paragraphes.

Il écarquilla les yeux, stupéfait, avec l'impression qu'on venait de lui vider un seau d'eau glacée sur la tête.

« Je peux vous l'emprunter pour faire des photocopies ? » demanda-t-il.

LE PAIN ET LA MORT

Il était une fois, en un temps où le roi Jean I^{er}, dit le « roi étranger », régnait en Bohême, une jeune fille qui vivait dans la contrée de Kremsier, non loin des mines d'argent. Son père, un fermier si endetté après plusieurs mauvaises récoltes qu'il ne pouvait plus nourrir sa famille, la plaça comme servante chez un boulanger. Toute la journée, elle travaillait et s'acquittait des besognes les plus ingrates. Elle balayait, lavait le linge, nourrissait les chiens et les cochons en échange de quelques pièces et d'un repas. Chaque soir, elle devait traverser la forêt pour rentrer chez elle et elle avait grand-peur car on disait cette forêt peuplée de méchantes gens et d'animaux sauvages.

Un jour, elle rencontra sur le chemin du retour un inconnu de haute taille vêtu d'un lourd manteau de cuir. Il était si velu qu'on eût dit un ours habillé plutôt qu'un homme. Prise d'effroi, la jeune fille aurait aimé s'enfuir, mais elle était comme paralysée.

« Comment t'appelles-tu ? demanda l'homme.

— Lenka.

— Tu es couverte de farine, dit-il. Tu es la servante du boulanger, n'est-ce pas ? »

Elle hocha la tête. Ce jour-là, elle portait dans son baluchon une miche de pain que le boulanger, dans sa bienveillance, lui avait donnée. « Montre-moi ce que tu as dans ton baluchon », exigea l'inconnu.

Lenka, tremblante, obéit, si bien que l'homme vit le pain. Elle était certaine qu'il allait le lui prendre de force, mais elle eut la surprise de l'entendre dire : « Vends-le-moi, j'ai grand-faim. Je t'en donnerai une pièce d'or. » Il lui montra une pièce dorée bien brillante.

« Le pain est pour mes parents et mes frères et sœurs, répondit la jeune fille. Je ne peux pas vous le céder. »

Sans tenir compte de ses protestations, l'inconnu s'approcha et lui plaça la pièce dans la main. « Va trouver les changeurs de monnaie des mines d'argent et échange-la contre des pièces de cuivre. Tu en auras assez pour acheter plus de pain que ta famille ne pourra en manger. Je t'attendrai ici demain soir et tu m'apporteras une nouvelle miche de pain. Dans une semaine, je te donnerai une autre pièce d'or,

et nous continuerons ainsi. »

Lenka s'étonna. « Si vous avez autant d'or, pourquoi ne pas aller vous-même chez mon maître, le boulanger, acheter votre pain ?

— Parce que nul ne doit me voir ni savoir que je suis ici. » L'homme se fit menaçant. « Et toi, tu ne diras rien à quiconque, sinon je te promets que tu le regretteras ! » Sur ces mots, il lui arracha le pain des mains et disparut dans le sous-bois.

Lenka reprit sa route et résolut de ne souffler mot à personne de l'inconnu et de la pièce d'or qu'elle avait reçue.

Quand elle arriva chez elle, sa mère vit les miettes et la farine qui salissaient son baluchon et demanda : « Le boulanger t'a-t-il donné un pain aujourd'hui ? »

Voyant bien qu'elle ne pouvait le nier, Lenka répondit : « Oui, mais un chien sauvage m'a attaquée dans la forêt et l'a dévoré. »

La mère la frappa alors pour lui apprendre à mieux faire attention. Le père la frappa durement, lui aussi, car il n'avait pas d'amour pour sa fille et l'aurait échangée sans hésiter contre une chèvre. Lenka se dit qu'elle avait eu raison de ne rien dire de sa pièce d'or et la cacha dans sa chemise.

Le lendemain, elle alla trouver un changeur de monnaie comme l'inconnu le lui avait recommandé. L'homme toisa avec méfiance la jeune souillon à la pièce d'or et lui demanda d'où elle la tenait, la soupçonnant de l'avoir volée.

« Elle appartenait à ma grand-mère, répondit Lenka. Elle venait d'une famille nantie. Avant de mourir, elle m'a bénie au nom de la Sainte Vierge et m'a donné cette pièce pour le jour où j'en aurais besoin pour sauver ma famille de la misère. » La jeune fille avait préparé sa réponse parce qu'elle savait qu'on lui poserait des questions et qu'elle n'avait pas le droit de dire la vérité.

Le changeur de monnaie s'était tout d'abord dit : *Une pauvre fille de ferme comme elle ne connaît sûrement pas la valeur de l'or. Je vais lui donner une poignée de piécettes à la place et elle se trouvera bien payée,* mais il ne put finalement se résoudre à la tromper. Il lui donna l'équivalent exact en pièces de cuivre et elle s'en repartit avec une petite bourse bien remplie.

Lenka comprit qu'elle ne pourrait pas retourner le voir puisqu'il comprendrait alors qu'elle avait menti. Elle ne pourrait pas davantage aller trouver ses collègues, car aucun d'eux n'ignorait rien des affaires des autres.

Le même soir, son travail accompli, elle pria le boulanger de lui céder l'une des miches qui restaient et voulut le payer d'une pièce de cuivre. Il refusa en disant : « Prends un pain tous les soirs, s'il en reste, mais débrouille-toi pour que nul ne te voie et n'en parle pas à ma femme. » L'épouse du boulanger était une avare acariâtre qui courait

après l'argent comme le diable après les âmes perdues.

Elle prit le chemin du retour, le pain dans son baluchon, et retrouva le grand inconnu, à qui elle le donna. Le manège se répéta tous les soirs ; au bout d'une semaine, il tint parole et lui remit une nouvelle pièce d'or. De son côté, elle avait pris l'habitude de secouer soigneusement son baluchon pour enlever toute trace de farine avant de rentrer chez elle. Elle avait enterré la bourse de pièces en cuivre dans un endroit connu d'elle seule et sa mère n'y vit que du feu.

Au bout d'un moment, l'homme se lassa de venir attendre Lenka tous les soirs au bord du chemin et lui montra la voie qui menait à sa hutte, bien cachée au fond des bois. Il lui ordonna d'y apporter le pain et de le déposer dans un coffre devant la porte. Elle y trouverait ses pièces d'or en paiement. Il fut inutile de lui interdire d'entrer : des bruits si étranges émanaient de l'humble demeure de l'homme qu'elle ne s'y serait pas aventurée pour tout l'or du monde.

Dès lors, elle ne le vit plus jamais, se contentant de déposer chaque soir le pain et de prélever chaque semaine sa pièce d'or.

Le soir, dans son lit, Lenka palpait les pièces qui s'accumulaient dans son corsage et rêvait du jour où elle partirait pour aller s'établir à Prague, où elle mènerait la grande vie. Elle se voyait déjà manger à sa faim tous les jours, acheter une maison et se vêtir de belles robes, puis le sommeil la gagnait.

Le seul de la famille qui aimait Lenka était son frère Janek. Celui-ci se rendit bien compte qu'elle avait changé, mais, quand il lui demanda comment on la traitait à la boulangerie, elle répondit « Comme toujours », car elle ne voulait pas lui révéler son secret. Quand il lui demanda si on la faisait travailler davantage, elle répondit « Comme toujours », et ne jugea pas utile de lui confier que le labeur lui paraissait de plus en plus pénible et qu'elle se sentait chaque jour un peu plus fatiguée.

Janek se dit alors qu'elle avait sûrement un amoureux qu'elle retrouvait en cachette, mais, comme il devait aider son père aux champs, il ne lui fut pas possible de l'épier comme il l'aurait voulu. Il ne dit rien à leurs parents de ses soupçons parce qu'ils l'auraient frappée et il voulait à tout prix l'éviter.

Au bout de quelques semaines, l'inconnu demanda à Lenka si elle apportait bien l'or aux changeurs de monnaie comme il le lui avait dit, car il s'étonnait de la voir toujours aussi misérablement vêtue.

« Je suis une fille, monseigneur, et ne puis faire comme bon me semble », répondit-elle. Il l'impressionnait toujours, mais elle ne le craignait plus. « Si mon père voyait que j'ai de l'argent, il me le prendrait et nul ne le blâmerait car il est mon père et je lui appartiens.

— Que fais-tu donc de l'or que je te donne ?

— Je le garde pour plus tard », dit Lenka.

L'homme secoua la tête, faisant trembler sa grosse barbe. « Il ne faut pas. Cet or doit passer entre de nombreuses mains, encore et toujours, sinon il porte malheur. »

Lenka prit peur, mais elle ne savait que faire de tout cet or et continua de le cacher comme avant.

De jour en jour, le travail chez le boulanger lui devint plus pénible. Elle avait l'impression que la farine lui entraît dans les poumons, elle pâlisait à vue d'œil et respirait parfois avec peine. Un matin, elle cracha du sang et la mère lui ordonna de garder la chambre jusqu'à ce qu'elle guérisse.

Dès que le père relâchait sa surveillance, Janek venait rejoindre sa sœur pour prendre soin d'elle. Il lui apportait à boire et à manger, lui épongeait le front. Un jour, il promit de prier pour elle dès qu'il pourrait se rendre à l'église. Lenka comprit alors qu'elle était bien malade et qu'elle n'irait jamais à Prague. Elle lui raconta toute la vérité puis lui donna les pièces cachées dans son corsage et lui fit promettre de ne pas les garder comme elle l'avait fait. « L'homme a dit que cela portait malheur, murmura-t-elle. Et il avait raison. »

Ce furent ses derniers mots. À peine les eut-elle prononcés qu'elle ferma les yeux et mourut.

Le frère était empli d'effroi par ce qu'il avait appris, tout comme par le trésor qu'il tenait entre ses mains. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de le convoiter de toute son âme, car il savait que ces trente pièces d'or feraient de lui l'homme le plus riche de la contrée. Il les enferma dans une bourse en cuir, qu'il cacha avant d'appeler ses parents au chevet de la défunte.

Peu après l'enterrement de Lenka, il ressortit la bourse, s'étant peu à peu convaincu que la mort de sa sœur n'était pas due à l'or comme elle le croyait, mais à son travail chez le boulanger. Tout le monde connaissait la maladie de la farine. D'un autre côté, un homme prêt à payer une pièce d'or pour sept miches de pain pouvait bien avoir pactisé avec le diable, mais là encore Janek avait trouvé une solution. Il porterait l'or à l'église et verrait bien s'il noircissait au contact de l'eau bénite. Car l'eau de Dieu révélerait forcément l'or du diable.

Mais, quand il entra dans le lieu saint et sortit discrètement les pièces d'or pour les asperger, il vit qu'une goutte argentée s'était formée au fond de la bourse, une larme du diable ! Prenant peur, Janek jeta les pièces loin de lui et elles roulèrent en tintant sur le pavé, puis il s'enfuit à toutes jambes.

Désireux d'apprendre ce qui était arrivé à sa sœur, il prit le chemin qu'elle parcourait tous les jours en ouvrant l'œil. Il trouva, accrochés à un buisson, un cheveu de Lenka et un fil de sa robe, qui lui révélèrent le sentier secret menant à la cabane cachée au cœur de la forêt.

La modeste hutte était pourvue d'une imposante cheminée d'où

s'échappait un jet continu de fumée. De grosses bûches s'empilaient contre les murs, lesquels émettaient une chaleur que n'atteignait pas même le fournil du boulanger. Derrière la maison, Janek trouva un homme semblable à un ours en train de fendre du bois à l'aide d'une grande hache. L'homme, assurément, que sa sœur lui avait décrit.

« Êtes-vous celui à qui ma sœur apportait du pain ? lança-t-il, les poings serrés dans ses poches.

— J'ignore si elle était ta sœur, répondit l'inconnu en abattant la hache sur le rondin suivant.

— Elle est morte », cria Janek.

L'homme s'arrêta, posa l'outil sur le billot et observa le jeune homme d'un air pensif. « Alors, c'est qu'elle a gardé les pièces pour elle, n'est-ce pas ?

— Oui, admit Janek. Il y en avait trente.

— Je lui avais dit, pourtant, que l'or devait circuler. Il doit passer de main en main sans jamais s'arrêter. Alors seulement il permet de prospérer. Mais qui le garde pour soi mourra. »

Une fureur aveugle s'empara du jeune homme et il aurait aimé tuer cet individu sans attendre, mais il ignorait comment s'y prendre. L'inconnu était tellement plus grand et plus fort que le couteau dissimulé dans sa ceinture ne lui serait d'aucune utilité. Pour dissimuler sa crainte, il lança, bravache : « Vous avez pactisé avec le diable, c'est ça ? »

L'homme se contenta de rire. « Tu as donc peur du diable ?

— Je n'ai peur de personne. Pas même de vous ! » cria Janek en reculant d'un bond et en sortant son couteau.

L'homme riait toujours. « Quel est ton nom, jouvenceau ? demanda-t-il.

— Janek.

— Janek, répéta-t-il en posant la main sur le manche de la hache. À moi de me présenter. Je m'appelle Mengedder et je suis alchimiste. Sais-tu ce que c'est ? »

Janek n'avait appris ni à lire ni à écrire, mais il avait toujours écouté ce qui se disait au marché quand il accompagnait son père, et il en savait plus long que bien d'autres de sa condition. « Évidemment, répondit-il, car il ne voulait pas passer pour un ignorant aux yeux de l'homme. Les alchimistes sont des gens qui cherchent la pierre philosophale pour fabriquer de l'or. »

Il sursauta en prononçant ces mots, devinant soudain où l'autre voulait en venir.

L'homme hocha la tête, satisfait. « C'est ainsi, fit-il. Seulement, je ne cherche pas la pierre philosophale, je la possède. Et je n'essaie pas de fabriquer de l'or, j'en fabrique bel et bien. J'en ai même tant que je ne sais plus qu'en faire. » Ayant dit, il plongea la main dans une poche

et ressortit une poignée de pièces qu'il jeta négligemment aux pieds de Janek.

À la vue du trésor répandu devant lui dans la poussière, Janek fut pris d'un vertige soudain. Les couleurs de la forêt lui parurent soudain changées, le vert des feuilles plus vert, le gris-brun des troncs plus brun encore, et une émotion inconnue s'empara de son cœur. « Si vous êtes si riche, pourquoi amener le malheur chez nous ? demanda-t-il d'une voix tremblante. Pourquoi ne pas aller à Prague pour y vivre la vie d'un gentilhomme ? »

— Parce que je ne peux pas fabriquer d'or là-bas, répondit Mengedder. Pour cela, je dois rester près des mines d'argent. C'est ici que je peux me procurer le mercure résiduel contenu dans la landsbergite après extraction, le vif-argent que je transforme en or. »

Les mots de l'homme étaient doux à l'oreille de Janek, ils exerçaient sur lui une profonde séduction et le jeune homme comprit qu'il aurait besoin de toutes ses forces pour résister à l'alchimiste. « Vous dites que vous avez tant d'or que vous ne savez qu'en faire. Pourquoi vous fatiguer à en fabriquer davantage encore ? »

— L'or m'importe peu ; ce que je cherche en le faisant est infiniment plus précieux.

— De quoi pourrait-il s'agir ? s'étonna Janek, qui savait bien qu'il n'y avait pas plus précieux que l'or.

— Regarde-moi, ordonna Mengedder. Quel âge me donnes-tu ? »

Surpris par la question, Janek le dévisagea et répondit qu'il devait être aussi vieux que son père, qui comptait trente-quatre printemps. Peut-être un peu plus jeune.

« À présent, tu sais de quoi je parle, répondit Mengedder, amusé. Car en réalité j'ai soixante-cinq ans.

— Soixante-cinq ? s'écria le jeune homme, incrédule.

— Je suis né l'année où est mort le roi Conrad, le dernier des Hohenstaufen. J'étais jeune quand le roi Rodolphe de Habsbourg l'emporta sur le roi Ottokar de Bohême à la bataille de Marchfeld. Aujourd'hui, près d'un demi-siècle plus tard, je n'ai pas vieilli. Car le travail avec la pierre philosophale préserve la jeunesse. Elle donne sa force à celui qui la sert et le préserve des maladies et de la mort. Mais je n'ai trouvé qu'une façon de la servir : en fabriquant de l'or. »

Janek resta muet. Tout en lui le poussait à fuir loin de cet homme, mais il était tout autant dévoré par la curiosité. Il comprenait que la convoitise qu'il sentait grandir en lui menaçait dangereusement son âme, mais il était incapable de s'éloigner.

Voyant le jeune homme hésiter, Mengedder poussa son avantage. « J'aurais grand besoin d'un apprenti, d'un assistant pour le grand œuvre. Tu as réussi à me trouver ici, ce qui prouve que tu es persévérant et malin. Tu pourrais essayer de m'attaquer avec ton petit

couteau, mais je te casserais le bras et te chasserais comme un chien galeux. Ou tu pourrais entrer à mon service et ne plus me quitter. » Il ajouta avec un sourire : « La décision t'appartient. Peut-être aimeras-tu mieux attendre d'hériter un jour de la ferme de ton père et, comme lui, de gagner ton pain à la sueur de ton front. »

Avec stupeur, Janek se rendit compte que l'idée d'une telle existence, qu'il avait toujours considérée comme son destin, lui était soudain devenue insupportable. La convoitise qui s'était emparée de lui à la vue de l'or, près du lit de mort de sa sœur, avait corrompu son âme.

Son effroi s'évapora et ce fut comme s'il ne l'avait jamais ressenti. La perspective irrésistible de partager les mystères de cet homme l'emplit tout entier et le couteau lui tomba des mains.

Il demanda seulement à se rendre une dernière fois sur la tombe de sa sœur avant de s'en remettre à Mengedder pour toujours. L'alchimiste y consentit non sans lui avoir fait promettre de ne souffler mot à quiconque.

Mais, en chemin vers la tombe de Lenka, le jeune homme rencontra un ami d'enfance à qui il ne put s'empêcher de raconter toute l'histoire sous le sceau du secret.

L'ami ne tint pas davantage sa langue mais se rendit bientôt au confessionnal, où il avoua tout au prêtre, lequel fit avertir l'évêque. Peu après, des hommes en armes arrivèrent dans la contrée de Kremsier, à la recherche de Mengedder. Ils ne trouvèrent que la hutte abandonnée et durent se satisfaire des récits de ceux qui avaient vu un géant accompagné d'un jeune homme s'éloigner vers l'est dans une charrette. Quant à leur destination, les témoins furent incapables de tomber d'accord. Ils sont partis en Silésie, disait l'un ; en Lituanie, disait un autre ; aux pays des Estes, affirmait un troisième. On ne retrouva jamais ni l'alchimiste ni son apprenti et on conclut que le diable avait fini par venir chercher leur âme.

En rentrant chez lui le samedi soir, l'agitation dans laquelle cette légende avait plongé Hendrik ne s'était pas dissipée. Il avait eu du mal à assurer sa deuxième journée de séminaire, avec ce nom qui tournait sans cesse dans son esprit : Mengedder... Mengedder... Mengedder.

Il arriva tardivement, Miriam et le bébé dormaient déjà. Hendrik ressortit la photocopie du livre dérobé à Zurich pour le relire. Mengedder. Ce nom ne pouvait être le fruit du hasard.

Il était convaincu que cette histoire était plus plausible que ce que son frère était prêt à admettre. Il était tout aussi convaincu qu'Adalbert n'était pas l'interlocuteur idéal dans cette affaire, mais il n'avait personne d'autre à qui en parler.

Sans compter que ses marottes étaient pénibles. Depuis la fin de ses études, Adalbert louait une chambre chez un vieux couple genevois, mais, au lieu du téléphone il avait préféré y installer un fax. Sans doute parce qu'un appel intempestif dérangerait sa sacro-sainte concentration dévolue à un important problème de physique ! Il était toujours possible d'appeler ses logeurs, mais ceux-ci ne parlaient que français. À son bureau, au CERN, Adalbert avait coupé la sonnerie du téléphone, ce qui ne se remarquait guère puisque l'essentiel des communications se faisait par e-mail. Mais, plutôt que de lui écrire par ce biais pour s'entendre dire, des semaines plus tard, que son message s'était trouvé noyé dans la masse, Hendrik préférait rédiger une lettre et la lui faxer. En lui demandant de le rappeler, comme toujours.

Adalbert se manifesta le lundi soir. « Qu'est-ce que tu veux ? » demanda-t-il d'une voix où, comme d'habitude, perçait un ennui profond.

Sans s'y arrêter, Hendrik lui parla de sa nouvelle découverte. Du livre. De la légende. De Mengedder.

« Mouais, fit Adalbert d'une voix blasée. C'était à prévoir. Maintenant que tu as mis le doigt dans ces âneries d'alchimie, tout ce qui a trait au sujet va venir alimenter tes réflexions. J'espère que tu n'as pas prévu de m'appeler à chacune de tes trouvailles.

— Pour le moment, je ne m'intéresse qu'à cette légende, répondit Hendrik. Et au fait qu'elle coïncide si bien avec la première histoire dont je t'ai parlé.

— La belle affaire ! L'auteur inconnu en aura rédigé plusieurs, c'est tout. Une suite, cela n'a rien d'extraordinaire, les écrivains en sont coutumiers.

— Mais si ces légendes reposaient sur un fond de vérité... insista Hendrik. Comme celle de...

— Celle de Troie, oui, l'interrompt Adalbert. Tu veux que je t'appelle Heinrich à l'avenir ?

— J'ai vérifié les faits. » Sentant son frère perdre patience, Hendrik accéléra le débit. « La landsbergite dont parle le texte est une réalité. Il s'agit d'un alliage naturel d'argent et de mercure dont la formule est Ag_2Hg_3 , si ma mémoire est bonne. C'est un métal cassant encore appelé moschellandsbergite. Les mines d'argent des monts Métallifères sont attestées dès le ^{xiii}^e siècle et un roi Jean de Bohême a bel et bien existé. Il a été couronné en 1311, mais il venait du Luxembourg et, d'après Wikipedia, il était en effet surnommé le "roi étranger"... »

Adalbert poussa un soupir résigné. « C'est bon, envoie-moi ton histoire, j'y jetterai un coup d'œil à l'occasion. Et tu peux arrêter de me noyer sous tes prospectus, tu n'as aucune chance avec moi.

— Je voulais seulement que tu saches ce que je...

— Oui, oui, j'ai fini par comprendre, figure-toi. »

Le lendemain, Hendrik photocopie les deux récits, celui du livre dérobé et le nouveau, et mit le tout dans une enveloppe matelassée qu'il alla déposer au guichet. Il quitta pourtant la poste avec la désagréable sensation de ne pas aborder l'affaire comme il fallait.

Oui, c'était cela : il ne se défaisait pas de l'impression que le destin lui avait mis une opportunité extraordinaire entre les mains. Et qu'il n'en faisait rien.

Il reçut un nouvel appel de Karl Windauer, débordant d'enthousiasme. « Quel séminaire fantastique ! lança-t-il à l'oreille de Hendrik tandis que celui-ci berçait Pia dans ses bras pour l'endormir. Vous avez dépassé toutes mes attentes, monsieur Busske. Vous êtes un génie, il n'y a pas d'autre mot. » L'homme était en train de devenir un véritable fan, c'était indéniable. « Écoutez, il vous faut faire beaucoup plus de bruit, poursuivit Windauer. Écrivez un livre ! Voilà. Donnez des interviews ! Et vous devez paraître à la télévision aussi vite que possible. Ça marche toujours, la télévision. Je peux vous fournir des contacts si vous le souhaitez. »

Hendrik le souhaitait, bien sûr. En revanche, l'idée d'écrire un livre ne le séduisait guère. Produire les supports pour le séminaire représentait déjà un travail colossal alors qu'il y avait à peine quatre-vingts pages imprimées en gros caractères.

« En tout cas, envoyez-moi une pile de vos brochures. Je les distribuerai autour de moi, vous pouvez compter dessus ! »

Il avait raison. Après ce premier succès, il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud. Hendrik négocia de nouvelles dates avec les hôtels, commanda l'impression de nouveaux prospectus et en envoya

un carton à Windauer dès qu'il fut livré. Les demandes et le nombre d'inscriptions augmentèrent sensiblement pour les prochains séminaires.

Adalbert, en revanche, ne donna pas signe de vie.

La jeune entreprise de Hendrik était toujours fragile. Il décida de la consolider en diffusant son propre bulletin boursier.

WCM Trust, son ancienne boîte, recevait plusieurs de ces bulletins. Chaque fois que Hendrik avait eu l'occasion d'en tenir un entre les mains, les conditions financières qui l'accompagnaient l'avaient stupéfié. Un établissement suisse publiait une lettre hebdomadaire dont l'abonnement coûtait plusieurs milliers de francs par an. Quelques lettres de Bourse américaines étaient encore plus onéreuses, mais elles avaient toutes leur clientèle. Une clientèle dont la devise semblait être : plus c'est cher, mieux c'est.

L'idée du mode de distribution de son bulletin vint à Hendrik en tombant sur une offre de location d'un demi-million d'adresses mail à un prix défiant toute concurrence. La publicité par Internet était de plus en plus controversée et, selon certaines rumeurs, il était question de l'interdire bientôt par voie légale, ce qui expliquait sans doute le tarif proposé. D'un côté, les destinataires réagissaient moins volontiers à une publicité reçue par e-mail qu'à un mailing classique ; de l'autre, l'envoi de messages électroniques était pour ainsi dire gratuit. Cela valait la peine d'essayer.

Hendrik porta son choix sur une action inconnue, fortement volatile, et divisa son fichier d'adresses en deux groupes. Aux destinataires du premier groupe, il fit parvenir une publicité pour son bulletin boursier, assortie d'une prédiction de hausse du cours de l'action choisie dans les deux semaines suivantes. Ceux du second reçurent la prédiction inverse.

Deux semaines plus tard, l'action avait enregistré une hausse plus que significative. Hendrik redivisa en deux les adresses du premier groupe et envoya à la moitié d'entre elles la recommandation de garder l'action parce qu'elle continuerait d'augmenter. L'autre moitié reçut le conseil de s'en séparer au plus vite car elle était sur le point de redescendre.

À l'issue de ce nouveau délai, le cours de l'action avait baissé, même si la chute n'avait rien de dramatique. Mais à présent Hendrik disposait de cent vingt-cinq mille adresses Internet dont les propriétaires avaient constaté à deux reprises la justesse de ses prédictions. Il leur envoya un mail récapitulatif expliquant sa méthode de pronostic dans un jargon alchimiste de bon aloi, évoqua au passage ses séminaires et insista sur son bulletin boursier. Celui-ci leur parviendrait tous les quinze jours par mail pour seulement trois cent cinquante marks par an. Il conclut son courrier en précisant qu'il

s'agissait d'une promotion exceptionnelle, réservée à ceux qui s'abonneraient sous quatre semaines.

La démarche s'avéra payante, générant plus de cent abonnements et un afflux d'argent aussi bienvenu que rassurant.

Rédiger le bulletin boursier fut le moindre de ses problèmes. Tous les quinze jours, Hendrik afficha la page du cours de la Bourse du *Frankfurter allgemeine Zeitung* sur un tableau en liège et la prit pour cible avec des fléchettes rouges et vertes. Le vert signifiait hausse du cours, le rouge sa baisse. Enrober les résultats ainsi obtenus de phrases contenant beaucoup *d'un côté* et *de l'autre*, tout en veillant à rester assez abscons fut un jeu d'enfant. Il s'aida, pour ce faire, de la prose de lettres concurrentes dont il avait commandé des exemplaires gratuits à titre d'essai. Quelques mots d'introduction sur la conjoncture économique du moment, une conclusion rappelant qu'il ne s'agissait que de recommandations sans garantie, et le tour était joué.

Il n'escomptait pas de plaintes. Surtout depuis qu'il avait lu, dans un article, que des chercheurs avaient laissé à des chimpanzés le soin de prendre des décisions d'investissement dans le cadre d'une expérience et que leur portefeuille avait battu à plate couture ceux des plus grands gourous boursiers new-yorkais. Sa méthode des fléchettes n'avait pas à rougir de la comparaison.

La petite Pia était un bébé calme et attachant. Les moments passés avec elle, Hendrik les vivait comme une incursion dans un monde meilleur, même quand il se contentait de lui changer sa couche. Il ressentait un attachement qu'elle semblait lui rendre inexplicablement, mais était-il nécessaire de tout comprendre ? Quand, repue et propre, sa fille peinait malgré tout à s'endormir, pourquoi lui suffisait-il de la prendre dans ses bras pour que ses paupières se ferment ? Mystère.

Parfois, Miriam en éprouvait une manière de jalousie. « Il y a comme de la sorcellerie quand on vous voit ensemble », lui dit-elle un jour.

L'activité de Hendrik finit par attirer l'attention de la presse et quelques demandes d'interview lui furent adressées, mais le pari n'était pas gagné pour autant. La télévision régionale lui donna un rendez-vous qu'elle repoussa trois fois avant de l'annuler. Le premier journaliste qu'il rencontra déclara qu'il vendrait son papier à un magazine sans encore savoir lequel. Quand Hendrik reçut son exemplaire, c'était une revue ésotérique et l'interview était casée entre une publicité pour des boules de cristal et des conseils en Feng Shui.

Il reporta tous ses espoirs dans un entretien avec un magazine masculin sur papier glacé dont l'essentiel de la publicité tournait

autour des voitures de collection, des vêtements de grande marque et des montres de luxe. Faire bonne impression était essentiel, se dit Hendrik, et il loua une suite au Frankfurter Hof, l'un des meilleurs hôtels de la ville, pour y recevoir le journaliste. Il revêtit son plus beau costume et décida de laisser comprendre que les séminaires n'étaient qu'une activité connexe et qu'il passait l'essentiel de son temps à administrer sa fortune.

Cependant, le journaliste ne manifesta que peu d'intérêt pour le contenu des conférences et interrogea avant tout Hendrik sur le rôle de l'alchimie à l'époque moderne et les alchimistes qui l'avaient le plus influencé. Hendrik était si nerveux que seul le nom de John Scoro lui vint à l'esprit en réponse à cette question. Avait-il son propre laboratoire ? Non, dut-il avouer, ce qui eut l'air de décevoir son interlocuteur.

Au cours d'un autre entretien, la rédactrice d'un magazine d'investissement lui demanda son avis sur la bulle technologique. D'après lui, Internet avait-il changé les règles du jeu économique ?

« Pas du tout, répondit Hendrik. Pour moi, cette bulle ne peut qu'éclater dans un avenir proche. »

Sa position déplut manifestement à la journaliste. « Aurait-on tendance à s'accrocher à des modes de pensée conservateurs quand on s'intéresse à l'alchimie ? » demanda-t-elle, sarcastique.

Évitant son regard moqueur, Hendrik se concentra sur la cassette qu'il voyait tourner dans l'enregistreur. « Je ne sais pas comment on peut s'imaginer que la digitalisation abrogera les lois de la nature. Par exemple, celle voulant qu'on gagne plus qu'on ne dépense pour faire des bénéfices. Beaucoup de ces nouvelles entreprises se conduisent comme si c'était le contraire qui était vrai, et ça ne peut tout simplement pas fonctionner.

— Ce n'est pas ce que dit Wall Street.

— C'est que Wall Street veut avant tout vendre des actions », répliqua Hendrik.

À sa grande surprise, l'article fut publié. Il ne parut pas en tant qu'interview mais sous forme de compte-rendu d'entretien qui le présentait comme indécrottement rigide et passéiste. On lui faisait, en quelque sorte, endosser le rôle du bouffon dans un grand dossier sur l'économie du ^{xxi}^e siècle.

« Ne vous en faites pas, le rassura Windauer au téléphone. L'essentiel, c'est que votre nom soit évoqué et qu'il soit écrit sans faute. De toute façon, une position empreinte de traditionalisme est plus logique pour vous, dont l'objectif est de faire connaître la sagesse des anciens alchimistes à l'époque moderne.

— Espérons-le, répondit Hendrik, épaté, une fois de plus, par l'optimisme indéfectible de son correspondant.

— Et merci pour la clarté de vos propos, ajouta Windauer. Vous m'avez rappelé combien il était important de ne pas rater la sortie. Je vais continuer de surfer sur la vague encore un peu, mais j'ouvrirai l'œil et le bon, je vous le garantis ! »

Le changement tant attendu s'amorça avec un coup de téléphone par un pluvieux après-midi de novembre.

Miriam décrocha. « Alchimie de la Fortune, bonjour. Miriam Wegmann à l'appareil. Que puis-je faire pour vous ? »

L'idée de se présenter sous son nom de jeune fille pour donner l'impression d'une entreprise plus importante venait d'elle.

Hendrik, en train de rédiger son bulletin boursier en retard, ne leva que brièvement la tête. Pia dormait.

« Oui, il est là », dit Miriam après avoir écouté un moment. Elle pressa la touche d'attente et regarda fixement Hendrik. « Il y a là quelqu'un qui veut te proposer un château. »

Le samedi suivant, Hendrik prit la route pour Burlingen, comme convenu. Le nom lui était inconnu et le lieu si petit qu'il ne figurait pas dans son atlas routier, mais Hendrik constata, en consultant une carte plus détaillée, que ce n'était pas si loin de chez lui.

L'itinéraire le mena par d'étroits chemins à travers des vallées, le long de douces collines boisées. Un brouillard frais nappait le paysage d'un gris surnaturel, lui donnant l'impression de s'enfoncer peu à peu dans un autre monde.

Il parvint au village, assemblage de maisons anciennes sans originalité, trouva le mur, long et haut, rongé par les ans, et le longea jusqu'au portail, dont les vantaux en fer forgé s'ouvraient sur une allée de graviers blancs et un parc qui paraissait soigné bien qu'on fût en novembre. De grands arbres griffaient le brouillard de leurs branches nues, les vestiges de leur feuillage à leur pied... Impressionnant.

Hendrik découvrit bientôt le château, une bâtisse du ^{xiv}^e siècle d'après son correspondant. À le voir, aussi carré et massif, on le croyait sans peine. Il évoquait davantage une forteresse qu'un palais mais semblait, lui aussi, bien entretenu. Le toit luisant d'humidité avait l'air neuf, de même que les fenêtres.

Suivant les consignes reçues, Hendrik se gara devant l'entrée principale. En sortant de la voiture, il se sentit écrasé par l'imposante demeure. Elle datait de la même époque que l'histoire de la fillette et de son frère devenu l'élève de Mengedder. L'idée le fit frissonner.

La porte s'ouvrit. L'homme qui s'avança sur le seuil avait une belle carrure même s'il n'était plus de première jeunesse. Sa chevelure épaisse, argentée avec quelques vestiges d'une blondeur enfuie, était coiffée en ondulations démodées qui lui conféraient une allure de vieille femme. Sa tenue était rustique : pantalon épais, pull et veste en

tweed pourvue de coudières en cuir.

Hendrik eut l'impression de l'avoir déjà vu.

« Westenhoff, se présenta l'homme en lui tendant une main de travailleur manuel, puissante et calleuse. Max Otto Westenhoff. Heureux de vous revoir, monsieur Busske. »

La mémoire revint subitement à Hendrik. « Je me souviens, vous avez participé à mon dernier séminaire, s'exclama-t-il, étonné. En octobre. Et vous avez dû partir avant la fin. » L'homme portait alors un costume normal et n'avait que peu parlé, mais il avait pris des notes abondantes. « Seulement, vous ne vous appeliez pas Westenhoff ! »

Son vis-à-vis eut un sourire. « Je vous prie de pardonner cette petite supercherie. À vrai dire, je ne m'étais pas inscrit pour savoir comment faire fortune, je suis déjà bien assez riche. Je voulais seulement découvrir quel genre d'homme vous étiez.

— Ah bon », fit Hendrik, pris de court. La voix de Westenhoff n'était pas très sonore mais elle était pénétrante, et il parlait très vite, par rafales, en articulant exagérément. Hendrik regarda autour de lui. « Et vous êtes vraiment le propriétaire de... tout ceci ?

— Oui, répondit Westenhoff. Châtelain et alchimiste amateur, si je puis dire.

— Je vois », fit Hendrik. Voilà donc où il voulait en venir. « Ça existe toujours, les alchimistes ?

— Bien sûr. Il y en a toujours eu et il y en a encore. Une petite communauté éparpillée aux quatre vents, qui reste en contact à l'aide des moyens de communication modernes. » Il fit un geste vers la porte. « Mais entrez donc, monsieur Busske. »

Dans le hall spacieux, des armures en pied se dressaient dans les renforcements, tandis que de grandes toiles aux cadres dorés ornaient les murs. Il s'agissait de portraits, sans doute, mais les couleurs étaient si sombres qu'on n'y distinguait pas grand-chose. Hendrik et son hôte continuèrent jusqu'à la grande salle au somptueux dallage de marbre. Malgré la longue table entourée d'un nombre extravagant de chaises à haut dossier, la pièce, moins muséale que le vestibule, paraissait presque habitable. Au bout de la table, près de la cheminée où brûlait un feu de bois, on avait dressé un service à thé au design moderne, sans doute suédois, et des biscuits les attendaient dans un présentoir en argent.

Westenhoff le pria de s'asseoir puis fit tinter une petite cloche. Une femme voûtée par l'âge, vêtue de noir, fit son apparition d'un pas traînant, portant un plateau avec une théière en argent d'un autre âge. Elle servit le thé sans un mot ni un regard pour Hendrik.

« Merci, Berta », fit Westenhoff. Abandonnant la théière sur la table, elle sortit en silence.

« Ma gouvernante, expliqua le châtelain. Ma seule employée permanente.

— Je vois », répondit Hendrik, de plus en plus curieux.

Westenhoff but une gorgée de thé. « Avec qui ai-je parlé au téléphone ? Votre épouse ? Elle s'est présentée sous un autre nom, son nom de jeune fille, n'est-ce pas ? » Il sourit en reposant sa tasse. « Je dois vous dire que j'ai pris quelques renseignements. Votre activité est encore trop récente pour que vous ayez déjà les moyens d'embaucher une secrétaire, selon mes estimations.

— Mon épouse, oui », admit Hendrik, puis il but une gorgée à son tour pour masquer son embarras.

« Vous vous demandez sans doute ce qu'il en est de ma proposition, reprit Westenhoff. Disons que vous avez attiré mon attention, il y a peu, et que ce que j'ai découvert à votre sujet me pousse à vous proposer de venir vous installer ici avec votre famille. Plus exactement, dans la maison de jardinier située à l'arrière. Vous ne l'avez pas encore vue, je vous la montrerai plus tard, mais je vous assure que vous la trouverez beaucoup plus confortable que le château. Elle a été construite au début du siècle, endommagée pendant la Seconde Guerre mondiale, réparée et récemment rénovée. Ne craignez rien, le domaine est entretenu par une entreprise extérieure, vous n'auriez rien à faire. Bien entendu, vous pourriez profiter du jardin, avec grand plaisir, même, personne d'autre n'en a l'usage. Vous avez un enfant, n'est-ce pas ?

— Oui. Une fille de sept mois.

— Eh bien ! l'été prochain, elle marchera. Elle aurait ainsi un grand terrain de jeu parfaitement sécurisé. » Westenhoff prit un biscuit. « La seule condition à cet arrangement serait de déclarer le château comme votre propriété. » Il croqua un morceau et poursuivit en mâchant : « J'imagine que cela s'accorderait parfaitement avec la voie professionnelle que vous avez choisie. »

Hendrik le dévisagea, stupéfait. « Je dois prétendre que le château m'appartient ? Que voulez-vous dire ?

— Précisément cela. Vous apposez votre nom à l'entrée du domaine. Château Burlingen devient votre adresse sur votre papier à en-tête. Vous prenez les contrats d'eau, d'électricité et de téléphone à votre nom. Les dépenses afférentes ne sont pas si élevées, je me ferai un plaisir de vous montrer les factures des années précédentes. Cela tiendrait lieu de loyer, en quelque sorte. » Il balaya l'espace d'un petit geste de la main. « Non que ce soit un problème, j'ai assez d'argent. »

Hendrik ne se défaisait pas de la sensation de rêver. Ou d'avoir traversé une barrière invisible pour se retrouver dans un monde féérique. D'abord la route dans le brouillard et à présent ceci...

« Mais pourquoi ? demanda-t-il. La proposition est intéressante,

bien sûr, mais vous devez bien mesurer ce qu'elle a d'extravagant !

— Bien sûr, bien sûr, c'est une proposition inhabituelle, vous avez raison. » Westenhoff s'adossa plus confortablement et joignit le bout de ses doigts en un geste de réflexion. « Pour des raisons que je ne souhaite pas exposer pour le moment – c'est une très longue histoire que je vous raconterai sûrement un autre jour –, j'ai décidé de me retirer dans l'anonymat. Si vous acceptiez ma proposition, je continuerais de vivre ici avec Berta au dernier étage, où j'ai aménagé un appartement, mais nous ne nous montrerions plus en public. Cela n'aurait aucune incidence sur votre vie quotidienne. Comme je le disais, vous vous installeriez dans la dépendance et vous pourriez garder un accès aux pièces d'apparat du château selon des modalités restant à définir. La grande salle où nous nous trouvons se prête bien à des festivités de toutes sortes, même si elle n'en a malheureusement plus connu au cours des décennies passées. Vos séminaires, en revanche, devraient se dérouler ailleurs. La demeure n'est pas équipée pour offrir le gîte et le couvert à un grand nombre de personnes. En fonction de la météo, vous pourriez aussi traverser le château pour rentrer chez vous, c'est le chemin le plus agréable par temps de pluie. Autrement, vous emprunteriez l'allée de graviers tracée pendant la dernière rénovation des lieux. Vos véhicules trouveraient leur place dans le garage situé à l'avant. Il s'agit des anciennes écuries et elles sont si vastes qu'elles pourraient héberger une flotte entière de limousines. Je ne vous en dis pas davantage. Le but de notre arrangement est que vous vous sentiez ici comme chez vous, c'est à ce prix que vous passerez pour le réel propriétaire du domaine aux yeux du monde.

— Le monde n'aurait besoin que de se renseigner au cadastre, fit remarquer Hendrik.

— Alors il y trouverait le nom d'une société immobilière établie à Gibraltar, répliqua Westenhoff avec un sourire amusé. Il est pratiquement impossible de remonter à son propriétaire.

— Ah, fit Hendrik. C'est bien pensé.

— Si je vous fais cette proposition, poursuivit le châtelain, c'est aussi parce que je pense trouver en vous un interlocuteur valable pour d'occasionnelles discussions sur l'alchimie. Je vous ai entendu parler, monsieur Busske, et je sais que brûle en vous le feu d'un alchimiste authentique. »

Hendrik eut du mal à ne pas rester bouche bée. « Ah bon, vous croyez ? » C'était insensé. Le blabla ésotérique dont il saupoudrait son séminaire le faisait vraiment passer pour un illuminé ?

« Sans aucun doute. Vous manquez de connaissances réelles, l'expérience vous fait défaut, mais le feu, la passion, est bien là. Et c'est l'essentiel. » Westenhoff fit un ample geste du bras. « Ma

bibliothèque contient un grand nombre d'ouvrages sur le sujet. C'est peut-être la plus importante collection du genre en Europe. Et je dispose aussi d'un modeste laboratoire doté des équipements classiques, ajouta-t-il en hésitant, comme embarrassé. Autrement dit, des expériences communes seraient de l'ordre du possible. »

En cet instant seulement, Hendrik comprit que l'homme au veston de tweed usé était parfaitement sérieux et prit conscience des perspectives inouïes qui s'offraient à lui. De nouveaux supports de cours, de nouvelles annonces publicitaires avec sa photo devant le château défilèrent dans son esprit. Il voyait déjà son nouveau papier à en-tête : Hendrik Busske, Château Burlingen...

« Aimeriez-vous visiter la bibliothèque ? demanda Westenhoff. Ainsi que le laboratoire ? »

Des discussions occasionnelles sur l'alchimie ? Ce n'était pas cher payer, se dit Hendrik en acquiesçant.

Miriam se montra d'abord sceptique. Elle avait trouvé Westenhoff bizarre au téléphone et sa proposition lui paraissait plus que douteuse. « Il a forcément des idées derrière la tête, déclara-t-elle. Tu ne m'ôteras pas ça de l'esprit.

— Bien sûr qu'il en a, répondit Hendrik. Il lui faut quelqu'un avec qui partager son rêve d'être un grand alchimiste.

— Tu es prêt à jouer ce rôle ?

— Pourquoi pas ? Pense un peu à la publicité pour le séminaire ! » Il tendit les mains, paumes vers le ciel. « Et puis tu voulais te mettre au vert, non ? Plus vert que ça, ce serait difficile.

— Au vert, oui, mais pas au bout du monde, objecta Miriam. Est-ce qu'on peut faire ses courses ? Il y a un jardin d'enfants à proximité ? Une école ?

— Le mieux, c'est d'aller vérifier par nous-mêmes. »

Quand Miriam découvrit la maison et surtout le parc gigantesque clos de murs, elle ne fut pas longue à changer d'avis. On eût même dit qu'elle faisait des efforts pour ne pas laisser paraître son enthousiasme. Et Burlingen n'était pas si petit que Hendrik l'avait cru de prime abord. Au fil des ans, le village s'était étoffé et s'enorgueillissait à présent d'un supermarché, d'une pharmacie et d'une station-service. Un bus scolaire emmenait les écoliers dans la commune voisine. Quant au jardin d'enfants, décida Miriam, avec tout cet espace à sa disposition, elle l'organiserait elle-même.

« Mais ce type ne me plaît qu'à moitié, confia-t-elle à Hendrik après avoir fait la connaissance du maître des lieux. J'espère qu'il nous laissera vraiment tranquilles comme il le dit.

— On se débrouillera », répondit Hendrik. Ils signèrent le contrat avec Westenhoff.

Le déménagement eut lieu début janvier, dans une ambiance de soulagement général devant l'absence de problèmes techniques sérieux dus au passage à l'an 2000. S'installer dans un château, déclara Hendrik en ne plaisantant qu'à demi, était une excellente manière d'inaugurer le nouveau millénaire. Même si, *stricto sensu*, il ne commencerait qu'en 2001.

Il y eut une dispute avec Miriam quand Hendrik acheta, sans la consulter, une Jaguar en leasing – gris anthracite, intérieur en cuir beige, une classe folle – et dépensa vingt mille marks pour sa garde-robe, essentiellement des costumes sur mesure. Pour sa défense, il argumenta qu'il devait, ne fût-ce que pour des raisons professionnelles, avoir l'air d'un vrai châtelain. De toute façon, il leur faudrait désormais deux véhicules et la VW devenait officiellement la voiture de Miriam.

« C'est bon, céda-t-elle. Mais, donnant donnant, tu as intérêt à surveiller ton poids à compter d'aujourd'hui. Prends un seul kilo et je te fais avaler des légumes crus pendant une semaine. »

En revanche, quand le père de Miriam vint les retrouver avec son attirail complet de photographe professionnel afin de prendre des clichés de Hendrik et du château pour les nouvelles brochures, la journée se déroula dans les rires et la bonne humeur. Hendrik prit la pose dans ses divers costumes devant la Jaguar, avec la façade de la demeure en arrière-plan, devant le portail avec le château en toile de fond, dans le hall d'entrée près d'une armure, debout dans la grande salle, l'air supérieur. Miriam ne cessait de pouffer en le voyant faire, ce qui ne l'aidait pas à garder son sérieux, mais les photos furent toutes réussies. Il hésita longuement avant d'en choisir une pour la page de garde.

Seuls leurs vieux meubles paraissaient déplacés dans leur nouvel environnement. Trop petits, trop usés, trop communs. Il faudrait les changer au fur et à mesure.

La maison disposait d'une annexe qui abritait autrefois les outils de jardinage. Une fois rénovée, elle ferait un siège d'entreprise idéal, avec une entrée indépendante pour pouvoir un jour embaucher une secrétaire. Les travaux dureraient jusqu'à l'été ; en attendant, Hendrik installa un bureau dans une des mansardes. Faute de place, une partie de ses cartons se retrouvèrent à la cave, entre autres celui qui contenait les photocopies des deux histoires sur Mengedder.

Début février, un reporter photo se manifesta pour interviewer Hendrik dans ses nouveaux murs. « Un homme qui réussit en si peu de temps à devenir propriétaire d'un château, voilà qui intéresse les lecteurs », expliqua-t-il au téléphone.

Le nom du journaliste n'était pas inconnu à Hendrik. Ingo Holst mettait sa plume au service de nombreux magazines prestigieux tels

que le *Spiegel*, le *Stern* et *Bunte*.

« C'est inespéré, s'écria Miriam en l'apprenant. Un article comme celui-là, avec de grandes photos, peut promouvoir ton image pendant des années. » Elle le savait de son père, un tel reportage serait conservé longtemps par les archives de presse et resurgirait chaque fois qu'un journaliste ferait des recherches sur le sujet.

Avec l'assentiment de Westenhoff, ils déclenchèrent ce que Hendrik nomma l'« opération Potemkine » : ils passèrent la semaine précédant l'interview à réaménager le château afin que nul ne puisse douter qu'ils y vivaient réellement. Le plus difficile fut de transporter une lourde table ancienne dans la pièce face à l'entrée, le seul choix logique pour un bureau destiné à recevoir des visiteurs. Hendrik compléta la mise en scène avec un luxueux sous-main en cuir et un stylo plume encore plus coûteux, payés de ses propres deniers, et disposa sur la table un cadre doré avec une photo de Miriam et de Pia, ainsi qu'un téléphone dernier cri. Il fit disparaître l'extrémité du câble dans un trou provenant d'un nœud dans la boiserie, pour dissimuler qu'il n'était raccordé à rien.

Miriam, de son côté, redécora la grande salle du rez-de-chaussée et quelques pièces adjacentes pour leur donner un air plus habité. Elle drapa des cardigans sur le dossier de quelques chaises, jeta un plaid sur un canapé, laissa traîner un tricot commencé et des revues écornées sur les guéridons, plaça des jouets d'enfant au pied des meubles, comme oubliés. Surtout, elle aéra puis chauffa longuement les pièces pour en chasser l'odeur de renfermé. Bien sûr, on ne sentirait rien sur les photos, mais il fallait aussi éviter d'éveiller les soupçons du journaliste.

Le matin du jour J, ils descendirent tous les volets de la maison du jardinier et Miriam emmena Pia rendre visite à ses parents. Hendrik gara élégamment la Jaguar devant la demeure et attendit. Même la météo se mit de la partie avec un temps frais mais ensoleillé, inhabituel pour un mois de février.

Le journaliste se montra dûment impressionné, Westenhoff resta invisible, Berta servit le thé, muette comme à son habitude, puis Hendrik prit patiemment la pose pour Holst et son appareil photo. Pendant l'entretien qui se déroula ensuite devant une belle flambée, il esquiva adroitement, lui sembla-t-il, les questions concernant le montant de sa fortune (« Vous comprendrez que je ne peux pas vous livrer de détails... »), affirma qu'il devait sa réussite aux mêmes principes qu'il enseignait dans ses séminaires (après tout, il avait fait une fois l'exercice de l'or intérieur, rebaptisé entre-temps transmutation, ce n'était donc pas mentir) et, oui, de son point de vue, tout le monde pouvait apprendre.

« J'ai lu quelque part que vous étiez sceptique vis-à-vis du nouveau

marché, le fameux boom Internet », lança Horst au bout d'un moment. Il avait donc fait des recherches et était tombé sur le dossier du magazine d'investissement.

Se fiant à l'avis de Windauer, selon qui une position conservatrice était ce qui lui allait le mieux, Hendrik hocha la tête. « C'est vrai. On n'a pas affaire à un boom mais à une bulle. Et, croyez-moi, elle ne tardera pas à éclater. »

L'article parut sur plusieurs pages en couleurs, le 4 mars, soit une semaine exactement avant que le Nemax n'atteigne son point culminant. Après cette date, les cours chutèrent, les premiers scandales éclatèrent et des faillites spectaculaires s'ensuivirent. Hendrik fit soudain figure de prophète : lui avait su dès le début. Les grandes chaînes de télévision multiplièrent les propositions pour l'attirer sur leurs plateaux afin de commenter l'évolution de l'actualité boursière et financière.

Il ne se fit pas prier. Au fil du temps, il développa autour du concept central de sa marque, l'alchimie, une terminologie qui, espérait-il, le libérerait du contexte fumeux de l'obscurantisme. L'alchimie, expliquait-il, véhiculait nombre de superstitions auxquelles la science moderne avait réglé leur compte, mais elle était aussi porteuse d'une sagesse ancienne qu'il considérait comme sa mission de faire émerger pour en tirer profit. Il était d'ailleurs stérile d'en discuter, c'était une expérience qu'il convenait de faire. Quand on lui demandait si tout cela ne relevait pas de la superstition, il rappelait la célèbre anecdote du prix Nobel Niels Bohr, qui avait fait placer un fer à cheval au-dessus de sa porte d'entrée parce qu'on lui avait assuré que cela portait bonheur même quand on n'y croyait pas.

Après chacune de ses apparitions télévisées, le fidèle Karl Windauer l'appelait pour le submerger de compliments. Il était sorti juste à temps du nouveau marché et avait investi ses gains dans une solide entreprise de taille moyenne qui livrait des machines d'emballage dans le monde entier. « Je siège au conseil d'administration, vous vous rendez compte ? Le petit Karl du service commercial ! Et tout cela grâce à vous et à vos séminaires. »

À ce propos, les séminaires suivants furent bientôt complets et il fallut organiser des listes d'attente, trouver de nouvelles dates et des hôtels avec une meilleure capacité d'accueil. Le père de Miriam vendit ses clichés de Hendrik à différentes revues et agences photographiques, et reçut bientôt des demandes pour immortaliser telle ou telle célébrité ; son style plaisait. Cette reconnaissance, bien que tardive, le gonfla d'énergie.

Le point culminant fut un entretien télévisé conduit dans la grande salle du château et diffusé dans une émission people de la chaîne ARD. Non dénué d'un certain esprit critique, il rendit paradoxalement

Hendrik plus crédible. En tout cas, les demandes d'interview se mirent à affluer et Miriam ne sut bientôt plus où donner de la tête. L'embauche d'une assistante ne pourrait plus être repoussée bien longtemps.

Les séminaires prirent de l'ampleur. Hendrik s'adressait désormais à un public de trente, cinquante, cent personnes et plus, au cours de sessions qui ne se cantonnaient plus aux seuls week-ends. Quant à lui, le succès semblait l'auréoler, irradiant de chacun de ses pores. Ou bien était-ce le fruit des exercices psychologiques qui composaient le plus clair de ses journées ? Ces exercices avaient le don de bouleverser certains participants. Les larmes n'étaient pas rares, les fous rires non plus, et l'ambiance le soir au dîner commun était toujours décontractée.

Hendrik se retrouvait de plus en plus souvent à s'attarder à table en tête-à-tête avec l'une ou l'autre participante, d'abord parce qu'elle avait encore des questions, ensuite parce que le courant passait entre eux. Il avait beau se jurer de ne plus jamais tromper Miriam, il succombait chaque fois à la tentation. Comme s'il devenait un autre homme à l'occasion de ces séminaires, un inconnu qu'il ne maîtrisait pas.

Au début, il avait eu des remords, puis il avait voulu se rassurer en se disant qu'il n'enlevait rien à Miriam. De toute façon, depuis que le bébé était né, elle n'était plus aussi réceptive à ses sollicitations, ce qu'il comprenait parfaitement, surtout avec la charge de travail accrue.

Puis il avait fini par accepter. C'était ainsi. Une conséquence de son succès, peut-être. Ou alors une addiction. Si cette interprétation ne lui plaisait guère, il ne pouvait entièrement l'exclure. Quoi qu'il en soit, le premier coup de canif commis à Zurich semblait avoir ouvert une brèche qu'il ne pouvait plus colmater.

Après tout, pourquoi le monde était-il ainsi conçu qu'on n'avait pas le droit de céder à ses envies quand elles se présentaient ? Qu'avait donc Dieu en tête en établissant l'ordre du monde ?

Cela ne concernait pas seulement le sexe, la vie tout entière suivait le même modèle. Dès qu'un objectif était atteint, il devenait ennuyeux. Les buts fixés ne séduisaient qu'aussi longtemps qu'ils restaient hors de portée. Qu'on réussisse et tout éclat s'évanouissait aussitôt.

Les séminaires s'enfoncèrent bientôt dans la routine eux aussi. Hendrik disposait à présent d'un répertoire de formules et de plaisanteries éprouvées. Tenir une conférence n'était plus une aventure pour lui, cela s'apparentait désormais à une pièce de théâtre jouée trop souvent. La première fois qu'il avait entraîné les participants à faire les exercices imaginés par ses soins avait pourtant été jubilatoire. Il commençait toujours par la « calcination », une

notion d'alchimie qu'il ne comprenait pas vraiment, mais le mot lui plaisait. L'exercice lui-même était dérivé d'un vieil ouvrage de pratique psychothérapeutique. *Concentrez-vous sur votre plus grande crainte concernant l'argent et la fortune. Où la ressentez-vous dans votre corps ? À quoi ressemble-t-elle ? Quelle taille, quelle forme a-t-elle ? Localisez-la et visualisez-la en train de se pétrifier, regardez votre peur se transformer en un objet inerte.* Dans l'exercice suivant, baptisé « séparation », il fallait se concentrer sur l'évacuation de ce poids mort et le regarder tomber en poussière.

La première fois, il était sans doute de tous celui dont la peur était la plus intense. Une grosse boule pesante qui lui retournait les intestins, bien trop puissante pour se laisser calciner. Peur de se ridiculiser, peur des demandes de remboursement, peur d'aller irrémédiablement dans le mur. Quel soulagement quand les participants l'avaient suivi et que l'exercice avait porté ses fruits !

Aujourd'hui, il devinait presque à coup sûr qui réagirait de quelle façon et aucun incident ne l'étonnait plus.

C'était peut-être aussi une des raisons pour lesquelles il ne refusait pas les liaisons qui s'offraient à lui : là au moins, il franchissait des limites. Il s'aventurait en terre interdite. Il éprouvait l'excitation de la chasse, succédané de l'éclat qu'il recherchait.

« Pourquoi ? » demanda-t-il un jour à une jeune blonde qui le chevauchait énergiquement et qui s'appelait Juliette ou Juliane, il ne se souvenait pas. C'était à Hambourg. Elle n'était pas vraiment belle avec ses hanches larges et sa poitrine menue, mais il était surpris de la trouver aussi insatiable alors qu'elle s'était montrée plutôt discrète pendant tout le séminaire.

« Au début, c'était pour me venger de mon mari qui s'envoie ses secrétaires, haleta-t-elle. Mais je commence à y prendre goût.

— Non, je veux dire : pourquoi moi ? »

Elle se pencha sur lui, prenant appui sur sa poitrine. « Je ne sais pas. Vous avez quelque chose. »

Elle avait refusé de le tutoyer. « On ne se connaît pas, après tout. »

Les discussions d'alchimie avec Westenhoff, qui faisaient contractuellement partie des nouvelles obligations de Hendrik, se déroulèrent bientôt au rythme d'une toutes les deux ou trois semaines, le plus souvent le mercredi ou le jeudi soir. Elles débutaient toujours avec une bonne bouteille de vin, que Westenhoff ouvrait dans sa bibliothèque. Une fausse cheminée électrique dispensait une chaleur bienvenue, même en été, car il faisait frais et humide dans le château en toute saison.

La bibliothèque fournissait un auguste cadre à leurs rencontres. Les rayonnages antiques, somptueusement travaillés, se dressaient

jusqu'au plafond, remplis de précieux in-folio reliés de cuir qui côtoyaient des volumes plus communs ainsi que des livres de poche abîmés sans aucun intérêt. Le seul mur libre s'ornait d'un tapis si défraîchi qu'on l'aurait cru suspendu à l'envers. Sans doute était-il seulement usé jusqu'à la trame, se disait Hendrik.

Ils vidaient le premier verre en échangeant des généralités sur le cours du monde puis, après s'être resservis, ils prenaient chacun un ouvrage déterminé, lisaient ensemble certains passages et débattaient ensuite de leur signification. Les livres ainsi étudiés portaient des titres tels que : *De la génération et de la naissance des métaux, de l'influence du Ciel sur la Terre dans ce processus, et de leur origine première* (prima materia), ou bien *De la philosophie hermétique / Ou de la pierre philosophale tant convoitée*, ou encore *Comment les anciens sages dévoilent avec bienveillance le grand secret de l'usage de la pierre / À tous les amateurs de ce haut secret philosophique*. Ces volumes épais, qui sentaient la poussière et dont les pages jaunies émettaient des craquements inquiétants en se tournant, avaient été imprimés en 1711, en 1678 et même en 1577 à en croire leur couverture.

Lors de leur première rencontre, Westenhoff lui avait fait découvrir son laboratoire. Il avait fallu emprunter un vieil escalier de pierre vers un impressionnant sous-sol. Par comparaison, le laboratoire lui-même avait fait à Hendrik une impression touchante : il fourmillait d'instruments démodés de toutes sortes, de fioles aux parois épaisses, de poêlons et de mortiers en marbre, et une imposante cheminée, une pile de bois humide à côté d'elle, dominait l'ensemble. On aurait pu en faire un joli petit musée, mais le lieu semblait parfaitement inadapté à un travail sérieux.

Qu'aurait-il pu dire sans se montrer impoli ?

Sa perplexité n'avait sans doute pas échappé à Westenhoff. « Une autre fois peut-être », s'était-il hâté de dire et ils étaient retournés dans la bibliothèque. Depuis ce jour, le vieux châtelain n'avait plus abordé le sujet.

Un jour, Westenhoff lui fit quelques confidences. Orphelin de guerre, il ne se souvenait pas de ses parents, seulement de l'orphelinat où il avait grandi. L'ancien propriétaire du château et sa femme avaient fini par l'adopter. C'est ainsi qu'il avait obtenu son rang et les obligations qui l'accompagnaient.

« Mais vous n'avez pas d'enfants, n'est-ce pas ? demanda Hendrik.

— En effet, répondit Westenhoff, et il se mit à tousoter pour masquer un certain embarras. C'est un problème. Il faudra voir comment le résoudre... »

Estimant qu'il répugnait à aborder cet aspect de son existence, Hendrik n'insista pas. Après avoir bu une gorgée d'un bordeaux aussi excellent que de coutume, il posa une question qui lui tenait à cœur

depuis longtemps.

« Comment avez-vous porté votre choix précisément sur moi ?

— Ah, fit Westenhoff avec animation. Je me doutais bien que vous voudriez le savoir un jour. La réponse est simple. Depuis des décennies, je suis abonné à un service de revue de presse qui me fait parvenir des copies de tout ce qui paraît sur le thème de l'alchimie et quelques autres qui m'intéressent. Un jour, j'ai reçu un article d'une interview où vous évoquiez John Scoro. Mon attention a été attirée car ce nom ne dit plus grand-chose à grand monde. Puis-je vous demander d'où vous le connaissez ? »

Hendrik masqua sa stupéfaction du mieux qu'il le put. Il se souvenait bien de cet entretien et de son incapacité soudaine à citer un seul alchimiste qui l'avait marqué. Ni Paracelse ni Fulcanelli, encore moins Nicolas Flamel, Basile Valentin, Johann Friedrich Böttger ou Albert le Grand ne lui étaient venus à l'esprit. Il avait répondu John Scoro sans même savoir s'il s'agissait d'un personnage réel ou fictif. Il s'en était voulu d'avoir dépensé tant d'argent pour louer une suite dans le meilleur hôtel de Francfort et de ne pas avoir été capable de faire meilleure impression. Mais en fin de compte, la démarche avait tout de même porté ses fruits.

« D'où je le connais ? répéta lentement Hendrik avec l'impression d'entrer en terrain miné. Hum, maintenant que vous me posez la question... » Non, résolut-il, il ne parlerait pas du livre dérobé. De toute façon, ce n'était qu'une historiette, non un ouvrage sérieux. « J'ai croisé ce nom au cours de mes recherches sur l'alchimie, mais, avec la meilleure volonté du monde, je suis incapable de vous dire où et quand.

— Dommage, fit Westenhoff. Ça m'aurait intéressé. » Il désigna la bibliothèque et ses rangées de livres précieux. « Parce que vous ne trouverez ce nom dans aucun de ces ouvrages. Ma collection est importante, mais elle est hélas loin d'être complète.

— C'est vrai, la matière première ne manque pas. » Plissant les yeux, Hendrik dévisagea l'homme par-dessus le rebord de son verre. « Et vous, d'où connaissez-vous ce nom ? »

Le regard de Westenhoff se perdit dans le vague. « Le premier qui m'ait parlé de John Scoro était mon père adoptif. Je précise qu'il était alchimiste lui aussi.

— C'est une tradition familiale, en quelque sorte, commenta Hendrik en se demandant si Westenhoff avait prévu de l'adopter à son tour un de ces jours.

— Une tradition familiale, oui. On peut le dire ainsi. » À la lumière du feu de cheminée, le vin que le châtelain resservait paraissait presque noir. « John Scoro a réellement été en possession de la pierre philosophale, paraît-il. C'est en tout cas ce que disait mon père. Mais

elle lui a été volée et Scoro, qui jusque-là conduisait seul ses expériences, s'est rendu en Égypte chez les alchimistes de l'école la plus ancienne pour approfondir sa connaissance des mystères. Il y a découvert la véritable portée de la pierre philosophale, une portée que l'alchimie occidentale n'a reconnue que superficiellement. Le pouvoir de transformer les métaux communs en or n'est qu'un effet secondaire sans grand intérêt. La signification réelle de la pierre est tout autre.

— On lui prête le pouvoir de prolonger la vie, l'interrompt Hendrik, se souvenant du conte de Bohême. N'est-ce pas ? C'est bien ce qu'on dit ?

— Oui, mais il s'agit encore d'autre chose. »

Hendrik haussa les sourcils, surpris. Il se sentait la tête légère d'avoir bu tout ce vin. « Vraiment ? De quoi donc ? »

Westenhoff se pencha vers lui avec une mine de conspirateur et l'interrogea, les yeux brillants : « Vous êtes-vous déjà demandé si ce monde était bien le monde réel ? »

— Pardon ?

— Imaginez que ce que nous prenons pour la réalité ne soit que l'ombre du monde réel. Cela ne voudrait-il pas dire que nous menons une existence illusoire au lieu de vivre vraiment ? Cela expliquerait la maladie, la vieillesse, la déchéance, la mort et le peu de bonheur qui nous échoit au cours d'une vie. » Il désigna la tenture murale. « Ce tapis est volontairement suspendu à l'envers en guise de rappel à cette question : si nous nous trouvons du mauvais côté du monde, notre seule raison d'être n'est-elle pas de parvenir du bon côté ? » Il se recula lourdement dans son fauteuil. « Voilà l'enseignement ultime de l'alchimie. »

Mon Dieu ! se dit Hendrik. Il a perdu la tête.

Puis il songea que tout éclat pâlisait un jour, en effet, que la routine finissait par teinter toute chose de gris et que cette théorie n'était peut-être pas si farfelue. Vu ainsi, ce que l'on considérerait automatiquement comme la réalité ressemblait davantage à l'écho éloigné d'une véritable existence.

« L'idée est intéressante », fit-il, en proie à une soudaine agitation. La faute au vin, sans doute. Ou à la chaleur excessive. Ou encore à l'heure tardive.

« Il est près de minuit, constata Westenhoff au même instant avec un soupir. Et l'âge exige son tribut. » Il vida son verre d'une lampée. « Nous reparlerons de tout cela un autre jour. »

La maison silencieuse était plongée dans la pénombre. Hendrik s'efforça de ne pas faire de bruit en rentrant. Seule la faible lumière du couloir était allumée, comme toujours, et la porte de la chambre de Pia était entrouverte.

Il se faufila jusqu'à son bureau et chercha vainement les copies du fameux livre. Dommage. Il aurait aimé relire l'histoire de John Scoro et de Mengedder, car le souvenir qu'il en gardait pâlissait déjà.

Comme tout finissait un jour par pâlir dans la vie.

La réputation de Hendrik continua de grandir et son activité de séminaires prit son rythme de croisière. Quand une revue d'investissement mit différentes lettres de Bourse au banc d'essai, y compris la sienne, il eut la surprise de se voir décerner la troisième place au classement général.

Il y gagna de nouveaux abonnés, augmenta ses revenus et s'en amusa tant qu'il bricola une sorte de roue de loterie sur laquelle il collait des pronostics généralistes. Il appelait Pia pour la faire tourner chaque fois qu'il était temps de rédiger son nouveau bulletin boursier. C'était sans doute ainsi, se disait-il, que les horoscopes voyaient le jour dans les magazines.

Hendrik prit l'habitude de descendre à l'hôtel la veille des séminaires, officiellement pour avoir le temps de préparer le nécessaire, en réalité parce qu'il appréciait la vie dans les établissements de luxe. Arriver le vendredi après-midi, faire porter ses bagages dans sa suite, passer deux heures dans le sauna, la piscine ou le spa puis s'offrir un opulent dîner, voilà ce dont il avait besoin pour se transformer en cet autre Hendrik, ce gourou de la finance chéri des médias que les participants attendaient, l'homme qui devait trouver la force de mener deux cents personnes et plus à travers leur processus de transformation alchimique, leur transmutation intérieure. Oui, cette préparation, cette mise en condition mentale, lui était essentielle.

Hendrik ne refusa pas non plus quand Miriam lui proposa de rester à l'hôtel la nuit suivant ses séminaires. Elle préférait qu'il rentre le lendemain bien reposé plutôt qu'il prenne la route tard le soir dans son état de fatigue, d'autant que son activité l'emmenait parfois très loin de chez lui.

Cerise sur le gâteau, le ministère des Finances prenait part à toutes ces dépenses, de même qu'aux frais de leasing de sa Jaguar. Il avait trouvé un conseiller fiscal qui s'y entendait pour faire comprendre à l'administration qu'un gourou de la finance avait besoin d'avoir l'air riche pour être crédible.

C'était là, d'ailleurs, que le bât blessait, même s'il répugnait à se l'avouer. Il avait l'air riche, certes, mais il savait qu'il ne l'était pas. Aisé, certes, mais ça s'arrêtait là. Il était loin de la fortune véritable.

Les vrais riches, il les voyait parfois de loin en arrivant dans ses hôtels. Des émirs du pétrole, des banquiers, des acteurs célèbres, quelques entrepreneurs notables. Il ressentait un pincement au cœur

chaque fois qu'il reconnaissait un de ces visages. Ces gens paraissaient exister dans la lumière tandis que lui vivait dans l'ombre et n'en sortirait jamais. Était-ce là le monde réel ? Hendrik les observait chaque fois que l'occasion s'en présentait et s'interrogeait.

Il n'avait rien à se reprocher. Il s'était donné du mal, il avait pris des risques, il avait tout donné, mais il était temps d'admettre qu'il n'irait pas plus loin. Il n'atteindrait jamais les rivages où la vraie vie se déroulait, se contentant de vivoter en marge de ce monde. Les rôles principaux avaient été distribués à d'autres que lui.

Il n'était pourtant pas à plaindre. Miriam n'était pas seulement une bonne épouse et une bonne mère, elle s'était aussi révélée une organisatrice hors pair. Elle gérait le bureau à la perfection sans effort apparent. Sans parler des conditions exceptionnelles qu'elle parvenait à négocier avec les hôtels.

« Je ne sais pas comment tu fais, la complimenta-t-il un jour.

— Je crois que c'est parce que, dans le fond, cela m'importe peu, répondit-elle avec un sourire. Les séminaires, l'activité de conseil, tout ça c'est à toi. Mon seul intérêt est de t'apporter mon soutien, pour le reste je n'éprouve aucune passion. Les gens à qui j'ai affaire doivent sentir que je me moque éperdument d'aller chez eux ou ailleurs et ils m'accordent ce que je veux. »

Ce n'était pas la réponse que Hendrik attendait. Ce à quoi Miriam attribuait sa réussite était en contradiction directe avec ce qu'il enseignait. C'est donc de fort mauvaise humeur qu'il prit la route pour Vienne et son premier séminaire à l'étranger.

Hendrik, qui voyageait pour la première fois à Vienne et même pour la première fois en Autriche, fut surpris par l'atmosphère inhabituelle du séminaire. C'en devenait presque déstabilisant.

L'hôtel n'était pas en cause, il était parfait : grand, vénérable, majestueux, avec de hauts plafonds et des stucs dorés un peu partout. Lui eût-on dit que la salle de conférence était autrefois le cabinet de travail de l'empereur, il n'en eût pas été surpris.

Non, le décalage venait des participants, essentiellement des hommes, ce qui était inhabituel, et une poignée de femmes de plus de cinquante ans. Pas de tentation de ce côté-là pour une fois. Sans leur dialecte chantant, qui l'amusait déjà sur le chemin de l'aéroport au centre-ville, il les aurait trouvés par trop critiques, têtus et récalcitrants. Aucun ne rit à ses plaisanteries, alors qu'elles ne manquaient jamais leur but. En revanche, il les vit sourire à d'autres moments sans qu'il sache pourquoi. Pire encore, ils eurent des réactions très inattendues aux exercices qu'il leur proposa. Celui de la distillation, par exemple, qui devait les aider à reconnaître leur objectif véritable. Comme toujours, Hendrik leur demanda de

s'imaginer sur leur lit de mort, de porter un regard en arrière sur leur vie et de faire la part de ce qui était bon et mauvais. D'insister sur ce qu'ils regrettaient de ne pas avoir fait, de ne pas avoir osé, de ne pas avoir essayé d'atteindre, car c'était là que se cachaient les buts profonds d'une vie humaine.

D'ordinaire, l'exercice menait beaucoup de participants jusqu'aux larmes et Hendrik avait pris l'habitude de ménager une pause pour permettre aux plus émus de se remettre. Ces gens-là, en revanche, restèrent indifférents, comme si l'idée de leur mort prochaine leur était parfaitement familière.

C'était inhabituel. Inquiétant. Mais aussi stimulant car, pour la première fois depuis longtemps, Hendrik retrouvait la sensation de devoir lutter pour le succès de son séminaire.

L'organisation dans le vieil hôtel viennois contribua également à l'étonner. Durant toute la durée du séminaire, une plantureuse employée à la chevelure cuivrée resta assise au fond, près de la table à café, et, quand on lui faisait signe qu'une tasse était vide, elle se levait pour en apporter une autre. Pendant les pauses, elle regarnissait les assiettes de biscuits à toutes les tables, disposait de la vaisselle propre, remplaçait les pots à lait et ainsi de suite.

Hendrik s'étonna de cette pratique, voire s'en agaça. Mais il savait que les Autrichiens avaient un autre rapport au café que les Allemands et s'abstint de protester. Le café était du reste meilleur.

Lors du dîner commun du samedi soir, les conversations ne tournèrent pas comme d'habitude autour de l'argent, de la fortune et de la Bourse mais abordèrent plutôt des thèmes historiques et philosophiques. Un participant, astronome amateur, évoqua avec talent les problèmes de la cosmologie avec l'hypothétique « matière sombre ». Un autre, médecin de son état, expliqua la méthode de comparaison des groupes sanguins dans les tests de paternité avant l'avènement des tests génétiques ; un troisième homme, propriétaire d'un magasin d'équipements électriques, régala la tablée d'anecdotes sur les mille et une façons de passer de vie à trépas avec le courant électrique.

L'assemblée se dispersa plus tôt qu'à l'ordinaire ; nombre des participants vivaient à Vienne et rentrèrent chez eux pour la nuit. Hendrik se retrouva seul dans son lit d'hôtel avec une sensation de vide au creux de l'estomac.

Le lendemain se déroula pourtant à la satisfaction générale. Sans doute parce que cette deuxième partie était plus sobre, plus axée sur la pratique. À la fin, certains déclarèrent même vouloir recommander le séminaire.

Tandis que les participants réunissaient leurs affaires et quittaient la salle de conférence, Hendrik s'approcha de la femme au café et la

remercia pour son service attentionné.

« Je ne vous ai pas trop gêné ? » demanda-t-elle. De près, elle avait l'air plus jeune, moins de vingt-cinq ans, en tout cas.

« À vrai dire, au début, ça m'a un peu déconcentré, admit Hendrik. J'ignorais que c'était l'usage ici. »

Elle baissa les yeux puis releva la tête avec un sourire mi-honteux, mi-malicieux. « Ça ne l'est pas. Je l'ai fait parce que je voulais entendre ce que vous aviez à dire. C'est que je n'ai pas les moyens de me payer un séminaire comme celui-là. Alors que j'en aurais sûrement davantage besoin que tous vos participants.

— Vraiment ? » demanda Hendrik avec un petit rire.

Elle haussa les épaules. « Grands rêves, petits boulots, grosses dettes... À votre avis ?

— Et alors ? Vous en avez retiré quelque chose ? »

Nouveau haussement des épaules grassouillettes. « Eh bien ! disons que je saurais comment investir si j'avais de l'argent. Malheureusement, mon compte bancaire est à sec. »

Hendrik, toujours en mode commercial, flaira soudain un nouveau groupe cible insoupçonné. Cela ferait peut-être un bon sujet pour le livre que Windauer le suppliait d'écrire à chacun de ses appels. S'il rédigeait un bouquin capable d'aider les gens qui ne pouvaient pas se permettre ses séminaires à se les permettre, justement...

Et l'impertinence de la jeune femme avait du charme, c'était indéniable. « Dites-moi, commença-t-il, auriez-vous envie, tout à l'heure, de venir dîner avec moi et de m'expliquer votre situation ? J'aurai peut-être quelques conseils à vous donner. Je vous invite, naturellement. »

Elle écarquilla les yeux. « Mais ne devez-vous pas vous rendre à l'aéroport ?

— Je ne repars que demain. J'aime bien prendre mon temps à la fin d'un séminaire.

— Dans ce cas, c'est entendu ! » dit-elle avec un grand sourire.

Elle connaissait le quartier et l'emmena dans un sympathique restaurant non loin de l'hôtel. Bien que plein à craquer, l'établissement était confortable, pas trop bruyant et on pouvait s'y entretenir sans hurler. Hendrik put ainsi déguster un authentique Wiener Schnitzel tout en écoutant la jeune femme, Angela Hierlitsch, lui raconter sa vie avec une candeur désarmante.

Elle avait grandi dans un village des Alpes et, dès l'âge de quatorze ans, elle avait entamé une liaison hautement émotionnelle et dramatique avec un prêtre. « Je ne sais vraiment plus qui de nous a abusé de l'autre », déclara-t-elle en attaquant la généreuse portion de pot-au-feu qu'elle avait commandée.

Peu avant son dix-huitième anniversaire, ils avaient été démasqués, le prêtre avait tenté de se supprimer, scandale, drame, police. Elle s'était alors réfugiée à Vienne, dans l'anonymat de la grande ville, avait rompu tout contact avec ses parents, vivait de petits boulots mal payés et tentait de s'en sortir honorablement. Elle rêvait de devenir chanteuse de jazz sans aucune idée sur la manière d'y parvenir. Elle prenait des cours de chant quand elle en avait les moyens, ce qui n'arrivait pas très souvent.

« En tout cas, il y a quelques semaines, j'ai donné un coup de ciseaux dans ma carte de crédit et je l'ai jetée, dit-elle avec fierté. L'achat impulsif, juste parce qu'on est frustré, c'est une vraie addiction. Et ça ne fait qu'accroître la frustration, parce qu'ensuite on se reproche d'avoir acheté des trucs dont on n'avait pas besoin. Je veux faire des économies, comme vous avez dit. Et puis votre histoire de budget m'a l'air d'une bonne idée. J'ai envie de l'essayer aussi. »

Au début, Hendrik s'était demandé ce qu'il pourrait bien lui conseiller. Son séminaire, en effet, n'était guère utile à quelqu'un comme elle, il devait l'admettre. Tout d'abord, il fallait qu'elle se sorte de ses dettes ; les intérêts sur les découverts bancaires étaient une saignée permanente pour ses maigres finances. Il lui fallait ensuite un emploi mieux payé, mais, pour cela, il aurait fallu qu'elle se qualifie. Ce qui était impossible dans sa situation. La solution, s'il y en avait une, ne serait pas simple à trouver.

Arrivé au dessert – Apfelstrudel et glace à la vanille –, Hendrik avait depuis longtemps cessé de se torturer à la recherche de la quadrature du cercle et se contentait de l'écouter en admirant ses yeux bleu-vert, ses lèvres pleines. Elle n'était pas du tout son genre, il préférerait les femmes plus minces, et elle était bien trop jeune. Pourtant, il était bien là, le frisson qui faisait oublier tout le reste.

« Mon boulot n'est pas trop mal, conclut-elle. Et j'ai enfin dégoté un autre appartement, le loyer précédent était exorbitant. C'est tout petit, mais il ne coûte pas grand-chose. Je ne trouverai pas moins cher à Vienne, je crois. » Elle se mordilla la lèvre. « D'ailleurs, ce n'est pas très loin d'ici. »

L'idée de la raccompagner vint tout naturellement. L'immeuble où elle occupait une chambre sous les toits se dressait dans une ruelle pavée tranquille. D'une fenêtre ouverte s'échappaient de douces mélodies jouées au piano. La nuit était chaude.

Elle s'arrêta devant sa porte. « J'ai envie que tu viennes avec moi, mais je préfère te prévenir, dit-elle. Je suis grosse, laide et j'ai un rapport complètement biscornu au sexe. Ça risque d'être horrible.

— Waouh, répondit Hendrik. Voilà ce que j'appelle une proposition irrésistible. »

Elle était bien en chair, oui, mais certainement pas laide. En la

voyant, Hendrik ne put s'empêcher de penser aux chérubins joufflus qui ornent les églises baroques. Son lit grinçait affreusement, mais elle était douce, passionnée, et elle eut pour finir un orgasme d'une intensité effrayante. Ensuite, tremblante et en larmes, elle se colla à lui pour lui murmurer à l'oreille que c'était la première fois qu'elle éprouvait du plaisir avec un homme, la toute première fois, et qu'elle avait du mal à y croire. « J'ai toujours cru que les femmes qui en parlaient étaient des menteuses, ajouta-t-elle d'une voix mouillée. Je croyais vraiment que ça n'existait pas. »

Hendrik la serra contre lui, consterné. Pour lui, la rencontre avait été... correcte, sans plus. Mais à présent il ne pouvait s'empêcher d'être remué par cet aveu.

Il la quitta vers cinq heures du matin. Sans avoir réussi à la réveiller pour lui faire ses adieux, il retourna à son hôtel à travers Vienne, que l'aube faisait peu à peu émerger de son sommeil, pour boucler ses valises et payer sa chambre. Il dormit tout le temps du vol de retour à Francfort.

Une fois chez lui, alors que, vaguement mal à l'aise, il était en train de raconter le déroulement du séminaire à Miriam, le téléphone sonna. Sa femme alla décrocher puis lui tendit l'appareil. « Une madame Hierlitsch pour toi. »

Hendrik sentit son estomac se nouer. Oh non. Une harceleuse ! Ça lui pendait au nez.

« Busske », fit-il, craignant le pire. Des larmes. Des insultes. Une dispute. Un drame.

« C'est moi, dit-elle à voix basse. Pas d'inquiétude, j'appelle seulement parce que ce matin j'étais un peu... Enfin, tu sais. Ne dis rien ; je suppose que c'était ta femme, à l'instant, non ? »

— Oui », répondit Hendrik sèchement. D'où tenait-elle son numéro de téléphone privé ? Il lui revint subitement qu'il lui avait donné sa carte la veille. Une de celles de son porte-monnaie, qui portaient son numéro personnel au dos.

« Je voulais juste te dire que je n'attends rien de toi, qu'il n'y a aucune obligation, mais que tu seras toujours le bienvenu, peu importe quand. J'aimerais en apprendre davantage. À tous les points de vue, si tu vois ce que je veux dire. »

— Oui, répondit Hendrik. Je comprends.

— C'est tout. Je suis désolée de ne pas m'être réveillée ce matin, sinon je t'aurais dit tout ça avant ton départ. Alors, c'est quand tu veux. Tu n'auras qu'à m'appeler. Je suis dans l'annuaire.

— C'est parfait, fit Hendrik en toussotant. Faisons cela. Merci de me l'avoir signalé. »

Il raccrocha, regarda Miriam, crut déceler de la méfiance dans ses

yeux et dit : « Une personne du service traiteur avec une question au sujet de la facturation. Ils ont des habitudes un peu spéciales en Autriche en ce qui concerne le café. »

La méfiance s'évanouit.

« D'ailleurs, Vienne ne m'a pas beaucoup plu, continua Hendrik d'une voix ferme. S'il ne tenait qu'à moi, je n'y ferais plus de séminaire.

— Oh, fit Miriam en secouant la tête, c'est impossible. Il y a déjà une liste d'attente longue comme mon bras. »

Les années passèrent. Le boom des premiers temps retomba un peu, mais l'activité des séminaires se stabilisa à un niveau solide. Inspiré par sa discussion avec Angela, Hendrik finit par écrire un livre qu'il intitula *La Fin des dettes – le début de la fortune*. Il se fit éreinter par la presse, mais le succès public fut tel qu'il obtint sa propre chronique dans une revue économique.

Hendrik appréciait toujours autant les hôtels de luxe et sa Jaguar. Il avait envisagé, un temps, d'acquérir une Rolls Royce, le symbole ultime de la réussite, mais avait dû renoncer ; il n'en avait pas les moyens. Quoi qu'il fasse, ses propres investissements en Bourse restaient catastrophiques, certaines actions lui infligeant même de douloureux revers de fortune. Le seul inconvénient des hôtels de luxe était qu'on y croisait parfois de vrais riches et chacune de ces rencontres réveillait la désagréable sensation qu'il n'y arriverait jamais « vraiment », quels que soient les efforts consentis et les risques qu'il prenait.

En de tels instants, il ne pouvait s'empêcher de repenser à la philosophie de Westenhoff, qui tenait le monde pour l'ombre de ce qu'il était réellement. L'idée avait fait son chemin en lui alors même que Westenhoff n'en avait plus reparlé après cette soirée.

Hendrik ne croisait pour ainsi dire jamais le propriétaire des lieux en dehors de leurs rendez-vous fixes ; le seul indice de sa présence au château était les visites qu'il recevait parfois de personnages à l'allure inquiétante. Quand Hendrik s'en ouvrit à lui un jour, Westenhoff se contenta de répondre qu'il s'agissait de vieilles connaissances, des alchimistes comme lui pour la plupart, et qu'il n'y avait pas lieu de s'en émouvoir. Hendrik se hâta de changer de sujet, craignant que son hôte n'ait l'idée de le convier à ces rencontres.

Force était de constater, en tout cas, que la communauté des alchimistes n'était pas si restreinte que Westenhoff manquât de partenaires à qui parler. Ce qui rendait encore plus mystérieux son arrangement avec Hendrik aux yeux de ce dernier.

Au village, Miriam avait fait la connaissance de plusieurs mères dont les enfants avaient le même âge que Pia. Il n'était pas rare que

Hendrik, en rentrant de séminaire, trouve un cercle enjoué de femmes devisant gaiement au salon autour d'une tasse de café. Cela le mettait mal à l'aise car il craignait toujours que la supercherie ne soit démasquée et qu'on se rende compte que le château n'était pas à eux. Son inquiétude était vaine, Miriam s'y entendait à la perfection pour donner le change. Leur maison et le parc les avaient séduits, expliquait-elle quand on la questionnait. Et le château... il avait bien fallu le prendre avec le reste. C'était d'ailleurs un vrai gouffre financier, on n'avait pas idée des exigences parfois extravagantes de l'office de protection du patrimoine.

Personne n'avait jamais cherché à en savoir davantage.

Pia était devenue une fillette à la fois vive et rêveuse. Son vœu le plus cher était d'avoir un chien. Quand ses parents finirent par le lui offrir, elle passa le plus clair de son temps libre à explorer le parc en sa compagnie. Elle revenait de ces expéditions avec les histoires les plus invraisemblables, racontant à ses parents que les souris étaient de petites personnes en manteau de fourrure, toujours très occupées ; qu'un énorme insecte noir occupait un lit dans une chambre du château et que M. Westenhoff le nourrissait de bouillie ; que les tulipes dans les plates-bandes lui murmuraient des mots qu'elle ne comprenait pas parce qu'elles parlaient une langue étrangère. Il y en avait tant qu'on aurait pu écrire un livre. Hendrik y pensait d'ailleurs, parfois, puis il abandonnait l'idée.

Un jour, Miriam lui demanda de l'aider à créer son propre blog. Elle y publia des articles sur son hobby, la culture des plantes carnivores, et fut bientôt en contact avec la Terre entière. Elle était, comme Hendrik le constata avec surprise, une vraie experte en la matière. Elle passait son temps à envoyer ou recevoir des semences et il y eut même un professeur qui vint lui rendre visite pour profiter de ses lumières.

Cette activité coûta aussi à Miriam l'amitié d'une certaine Viviane, ainsi qu'elle s'était présentée à Hendrik (Miriam lui révéla plus tard que ce n'était pas son vrai nom), qui semblait connaître tout le monde dans la région. Elle portait d'amples robes de couleurs pastel, s'intéressait aux vertus thérapeutiques des cristaux, donnait des conseils en Feng Shui et ne jurait que par les bienfaits de l'alimentation végétarienne, un sujet auquel Miriam s'intéressait un peu trop au goût de Hendrik. Mais, après avoir vu Miriam nourrir ses plantes carnivores – avec des mouches vivantes –, Viviane s'était violemment emportée et n'avait plus reparu après cette dispute.

Quelque temps plus tard, Robert, le frère de Miriam, un barbu placide avec une tendance à l'embonpoint, vint s'installer quelques mois chez eux après avoir été chassé par sa compagne malgré leur enfant commun. Il se fit dorloter par sa sœur, bloqua le téléphone

pendant des heures pour des conversations interminables et perdit son travail. Comptable de son état, il avait toujours eu un faible pour les nombres. Il retrouva un poste dans une entreprise de polisseuses et de ponceuses du nom de Perfekta, y rencontra une veuve avec un petit garçon et l'épousa peu après.

Quand Pia eut appris à nager, Hendrik fit installer une piscine (même s'il lui était désagréable de devoir demander pour cela l'autorisation de Westenhoff). La fillette prit bientôt l'habitude d'inviter ses copains de classe et, quand vint l'été, tous les enfants du village s'y retrouvèrent.

Elle restait malgré tout sa petite fille, qui adorait faire des tours avec lui sur la grande roue, mais seulement s'il ne lui lâchait pas la main. Jusqu'au jour où elle lui expliqua que ce n'était plus la peine parce qu'elle était grande à présent.

Rien ne dure, tout passe, se dit Hendrik avec tristesse en repensant aux premiers temps avec son enfant, à l'éclat qui paraît alors toute chose.

Ou était-ce seulement un effet du souvenir ?

Parfois, quand il était assis, silencieux et las, au milieu des bavardes amies de sa femme, il regardait le parc en fleurs, les enfants qui jouaient en criant, et se disait qu'il avait tout pour être heureux. Il aurait simplement fallu qu'il sache savourer l'instant, son fauteuil confortable, la part de gâteau dans son assiette, le café qui fumait dans sa tasse... sa magnifique épouse auprès de lui... Tout le monde était en bonne santé, ce qui était un motif de satisfaction suffisant... et ils n'auraient même pas eu de soucis financiers s'il ne s'obstinait à vouloir forcer sa chance en Bourse... Oui, vraiment, tout allait bien, il ne pouvait pas se plaindre.

Il mettait toutes ses forces à tenter de s'en persuader. Apprécier l'ici et maintenant, ce moment qui à peine apparu s'enfuit déjà – mais c'était justement cela le problème ! Tout finissait par passer un jour et, en fin de compte, quelle différence cela faisait-il ?

Il ne pouvait pas partager ce sentiment avec Miriam ; elle ne comprenait pas ce qui le travaillait, se contentait de lui demander pourquoi il attachait tant d'importance au succès alors qu'il n'en profitait pas.

Elle n'avait pas tort, en théorie du moins... Il faisait de son mieux pourtant, mais il en était incapable. L'instant présent ne suffirait jamais à le contenter.

Miriam le convainquit alors de s'engager dans des activités de mécénat pour le village. Il finança un voyage de la chorale de l'église de Burlingen, fit don d'un ordinateur neuf à l'école primaire et finança la rénovation de la salle de restaurant de la maison de retraite du village voisin. Oui, ce n'était pas déplaisant, il fallait bien en convenir.

Sans compter la publicité favorable. Beaucoup de gratitude pour peu d'argent.

Mais cela finit par passer, comme tout le reste. Quoi qu'on fasse, organise ou donne, cela tombait vite dans l'oubli. Avec le temps, il ne fut plus qu'un nom à qui les associations en mal de financement prirent l'habitude de s'adresser.

Un hiver, une canalisation d'eau se rompit dans la cave. Quand ils s'en rendirent compte, l'eau avait déjà trempé tous les cartons qu'ils y avaient empilés à leur arrivée. Hendrik inspecta les dégâts, soulevant doucement des piles de papier gorgées d'eau pour les mettre à sécher et tomba ainsi sur les photocopies du livre dérobé tant d'années plus tôt. Elles étaient déjà en grande partie illisibles. Il hésita. À certains égards, cet épisode l'avait mis sur la voie, il avait été le déclencheur qui avait fait de sa vie ce qu'elle était aujourd'hui. Mais il aurait été inutile de vouloir sécher les feuillets qui se défaisaient sous ses doigts. Il jeta le tout. En ce qui le concernait, cette histoire avait rempli son office.

Au fil du temps, son problème d'infidélité se résolut de lui-même. Il se fit la réflexion, un jour, qu'il ne s'était pas retrouvé au lit avec l'une de ses clientes depuis plus d'un an et qu'il ne le déplorait pas. Au lieu de quoi, il était souvent le premier à se lever de table pour aller se coucher.

Seule sa liaison avec Angela Hierlitsch se poursuivait sporadiquement. Deux ou trois fois par an, il animait un séminaire à Vienne et passait la nuit suivante chez elle. Aussi étonnant que cela puisse paraître, elle n'en voulait vraiment pas davantage.

Pendant longtemps, Hendrik put explorer avec Angela des jeux sexuels que Miriam refusait. Mais même cette extase perdit progressivement de son attrait, dut-il s'avouer un jour tandis qu'il était allongé près d'elle, haletant et en nage. Il se demanda alors s'il ne ferait pas mieux de mettre un terme à leur relation.

C'était un week-end humide de septembre et la pluie avait battu toute la nuit contre les carreaux. Angela vivait toujours dans le même appartement minuscule, mais elle avait acheté quelques nouveaux meubles et peint les cadres des portes de différentes couleurs, ce qui donnait du pimpant à l'ensemble. La voie qu'elle avait choisi d'emprunter était intéressante, tout autre que Hendrik s'y serait attendu. L'argent n'était pas un problème, il lui suffisait d'en avoir assez. Elle pouvait à présent se payer des cours de chant réguliers et chantait depuis peu dans un groupe. Du jazz. Ce soir-là, elle l'avait emmené à un concert. Le bar était petit, la scène à peine plus grande qu'une des tables de l'établissement et les spectateurs, des fans enthousiastes pour la plupart, se serraient debout les uns contre les

autres. Même si le jazz n'était pas son genre de prédilection, Hendrik dut convenir que, dans cette ambiance, la musique l'avait touché.

Chanter avait enfiévré Angela. À la fin de la soirée, survoltée, elle l'avait entraîné chez elle. Les sens apaisés, elle se pelotonnait à présent contre lui en ronronnant, un bras sur la poitrine de son amant. « Hendrik, dis-moi ce qui te fait courir. À part le sexe, bien sûr », demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Il la regarda. Dans la faible clarté de la lampe de chevet, ses boucles scintillaient comme l'or le plus pur. « Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, quand tu fais faire cet exercice... Comment l'appelles-tu, déjà ? La distillation ? Celui qui sert à faire émerger les rêves enfouis les plus authentiques. Ce qu'on regretterait ne pas avoir fait si on regardait en arrière sur son lit de mort...

— La distillation, oui. » Il n'avait jamais tenté lui-même l'expérience. Ce n'était pas pareil, pensait-il, quand on en était à l'origine.

Elle releva le menton. « Pour moi, c'est la musique, aucun doute. Tu l'as vu toi-même. Monter sur scène et chanter, c'est la première image qui m'est venue à l'esprit. Et chez toi ? Je vois bien que quelque chose te hante, mais quoi ?

— Hum. » Hendrik s'efforça de trouver une bonne réponse, mais il se sentait las si peu de temps après leur joute sexuelle, à la fois délicieusement détendu et vaguement coupable. Ses pensées flottaient sans but, refusant de se laisser ordonner, se combinant à son insu les unes aux autres ou à ce qui remontait du marécage de son âme agitée.

« Je me dis parfois que c'est en rapport avec mon père et son accident », lâcha-t-il enfin. Parfois ? Il y avait une éternité qu'il n'y avait plus pensé. Il fut le premier surpris de s'entendre prononcer ces mots.

« Que lui est-il arrivé ?

— Un sérieux coup de malchance, dans le fond. J'avais dix ans à l'époque, mon père devait donc en avoir quarante et un ou quarante-deux.

— Il s'est marié tard, alors.

— Non, ma naissance n'était pas prévue. Mon frère aîné a huit ans de plus que moi. »

Elle hocha la tête. « Ah bon. Pardon. Tu voulais parler de l'accident.

— Oui, c'est vrai. Mon père travaillait pour une compagnie d'assurances. Ce jour-là, alors qu'il se dirigeait vers son arrêt de tramway après le travail, un homme de quatre-vingt-quatre ans a perdu le contrôle de sa voiture et l'a fauché au milieu du trottoir. »

Angela grimaça.

« Tous les journaux en ont parlé, des photos ont été publiées à la une et il a été question, un temps, de refaire passer le permis aux conducteurs à partir d'un certain âge... Quoi qu'il en soit, mon père a survécu, mais il ne s'est jamais remis. Il a subi d'innombrables opérations qui lui ont permis de remarcher péniblement avec des béquilles. Il lui fallait avaler chaque jour des dizaines de comprimés pour ses problèmes de digestion, ses maux de tête, sa tachycardie, que sais-je encore, et trois ans plus tard il est mort. » Hendrik le revoyait en esprit, assis à la table de la cuisine, l'échine courbée, le souffle court, une main accrochée à la béquille comme s'il avait peur de tomber s'il la lâchait. À le regarder faire, on avait chaque fois mauvaise conscience d'être bien portant. « Le pire était de le voir si lourd de regrets. C'est ce qui l'a détruit, en fin de compte. *Je voulais faire tant de choses quand j'en aurais eu le temps*, disait-il souvent. »

Il l'entendait encore, cette voix devenue grêle. *Je ferai ça quand je serai à la retraite, je me disais. Quand j'aurai fait mon devoir. Des conneries, tout ça, tu entends, Hendrik ? Regarde-moi. Voilà de quoi on a l'air quand on a raté sa vie. Je n'ai jamais vraiment vécu. Ne commets pas la même erreur, mon fils. Ne commets surtout pas la même erreur.*

« Mais comment vit-on vraiment sa vie ? conclut Hendrik. Voilà, je crois, la question qui me taraude. »

Il ne s'étonna pas que le livre dérobé lui revienne à l'esprit en ces circonstances. Sans lui, sans son impulsion, il aurait emprunté le même chemin que son père, remplaçant seulement l'assurance par la finance. En tout cas, plus il étudiait les écrits anciens avec Westenhoff, moins il comprenait l'alchimie. D'ailleurs, même cette activité déclinait peu à peu. Le châtelain laissait parfois passer cinq ou six semaines avant de le rappeler pour lui proposer un nouveau rendez-vous. Il ne rajeunissait pas lui non plus.

Angela se mit à lui caresser la poitrine sans un mot. Au bout d'un moment de silence, Hendrik se sentit oppressé par sa présence et s'assit brusquement. « Je crois qu'il est temps pour moi de retourner à l'hôtel. »

Il s'était fait tard à cause du concert et du reste. Il dormirait bien, le lendemain, dans l'avion.

Tandis qu'il réunissait ses affaires pour se rhabiller, un bout de papier tomba d'une de ses poches. Angela, plus rapide que lui, le ramassa et le lut.

Pense au nounours. Pia.

Hendrik gloussa et lui reprit le billet des mains. « Ma fille ! C'est vraiment étrange. Depuis qu'elle va à l'école, elle a développé une capacité à écrire des petits mots magiques. C'est ainsi que je les appelle. Je ne la vois jamais les glisser dans mes poches, mais ils se manifestent toujours au bon moment. » Il rangea soigneusement le

papier. « Je lui ai promis de lui rapporter un ours en peluche. Il faudra que je m'en occupe demain matin avant de partir. »

Le moment n'était peut-être pas si idéal, cette fois. Angela accusa le coup, il le vit dans ses yeux. Le petit incident l'avait touchée.

« Je ne m'étais jamais rendu compte que tu avais une fille, murmura-t-elle. Un enfant. »

Les années passèrent sans grand changement dans la vie privée de Hendrik. Pia grandissait, elle allait désormais au collège et montrait des signes de plus en plus évidents de puberté prochaine. Hendrik la soupçonnait de s'empêcher de réussir aussi bien qu'elle aurait pu pour ne pas attirer l'attention sur elle. Les grands changements semblaient tous avoir lieu ailleurs. La banque Lehman Brothers fit faillite, provoquant une crise financière mondiale, ce qui eut pour effet d'augmenter la demande pour les séminaires de Hendrik. Les États-Unis élurent leur premier président noir. Haïti fut dévastée par un tremblement de terre sans précédent. L'accident de la plate-forme pétrolière Deepwater Horizon entraîna une pollution catastrophique dans le golfe du Mexique. L'éruption d'un volcan islandais au nom imprononçable paralysa durablement le trafic aérien en Europe. Le printemps arabe réveilla des espoirs dont aucun ne se réalisa. La centrale de Fukushima connut un accident nucléaire majeur qui secoua le monde bien davantage que les Japonais eux-mêmes, occupés qu'ils étaient à faire le deuil des morts innombrables dues au tsunami.

En Franconie, les associations de protection de la nature échouèrent à préserver un pan de forêt intact depuis des siècles. Après une bataille juridique de plusieurs années, il fut décidé, en dernière instance, de laisser tronçonneuses et bulldozers faire leur œuvre, et d'entamer les travaux pour la bretelle d'accès à l'autoroute tant attendue par la faction adverse.

Le chantier avançait normalement jusqu'au jour où – c'était un mercredi du mois de juin – l'une des machines buta sur un obstacle. Le contremaître, appelé à la rescousse, se mit à jurer en découvrant ce qui venait d'être mis au jour. « C'est le pompon ! Il n'y a plus qu'à raccrocher les casques ! »

Il sortit son mobile et fit défiler ses contacts à la recherche d'un numéro qu'il n'avait encore jamais dû appeler.

« Reculez ! lança-t-il aux ouvriers qui s'approchaient, curieux. On ne touche à rien ! Tout doit rester en l'état. »

Après tant d'années, Hendrik retourna pour la première fois à Zurich pour un séminaire. Douze ou treize ans plus tard, rien n'avait changé, l'hôtel Grandevue restait tel que dans son souvenir. Il eut l'impression d'une boucle qui se fermait.

L'homme qui l'accueillit à la réception se souvenait de lui. Après une brève hésitation, Hendrik le reconnut à son tour : Michel Zurbrügg, le jeune employé au bec-de-lièvre mal opéré qui lui avait montré la salle de conférence à l'époque. Il avait vieilli, lui aussi, mais de bonne manière. Peut-être parce qu'il n'était plus chasseur mais propriétaire de l'hôtel.

« Vous m'aviez expliqué cette méthode avec les ronds et les croix, raconta-t-il, enthousiaste. Je dois dire que ça m'a beaucoup aidé et j'ai gagné une fortune sur le nouveau marché. Bien sûr, j'ai eu de la chance. Par exemple, j'ai lu, par hasard, l'interview où vous mettiez en garde contre l'explosion de la bulle Internet. Ça m'a fait l'effet d'une douche froide. J'ai pu liquider mes actions à temps. Ensuite, l'occasion s'est présentée d'acheter l'hôtel et je me suis dit que c'était le moment ou jamais. Et me voilà ! Et vous aussi, après tout ce temps ! »

Hendrik dut se forcer à sourire. « J'en suis heureux pour vous », fit-il.

Il était maudit ! Tous ceux qui s'inspiraient de ses conseils avaient plus de chance en Bourse que lui. Ses derniers investissements n'avaient rien donné, une fois de plus, et il avait perdu une somme importante... Il n'avait pas encore trouvé comment l'annoncer à Miriam. Cela faisait des années qu'elle lui disait d'arrêter, que les actions ne lui portaient pas chance.

Elle avait bien raison. Mais confier la gestion de sa fortune à Karl Windauer, il n'en était pas question. Et puis quoi encore ?

« Je me suis permis de vous surclasser, déclara Zurbrügg en lui tendant sa carte magnétique. Vous logerez dans la suite au dernier étage.

— Oh, fit Hendrik, surpris. C'est très gentil.

— Je vous en prie, c'est bien le moins que je puisse faire. Je vous dois pratiquement tout ce que je possède. »

C'était bien la grande suite, celle où la nuit coûtait une somme à quatre chiffres, en francs suisses comme en euros. Monumentale, elle offrait une vue superbe sur le lac de Zurich. L'évocation de toutes les personnalités riches et célèbres qui y avaient séjourné avant lui fascinait Hendrik. Il en venait presque à regretter qu'aucun rat d'hôtel ne croise son chemin.

Le séminaire se déroula dans les meilleures conditions et le dîner commun fut un véritable feu d'artifice gastronomique. Après cela, Hendrik s'étira avec satisfaction, seul dans son grand lit moelleux.

Le dimanche matin, il se fit porter le petit-déjeuner dans sa chambre et le fit dresser sur la terrasse pour se restaurer en admirant le lac. Il n'allait pas se priver de ce plaisir. Et il n'avait aucune envie d'adresser la parole aux participants du séminaire de si bon matin.

Près des viennoiseries, une main attentionnée avait déposé le

journal du jour.

Hendrik, qui ne lisait jamais la presse au réveil, se contenta de survoler les gros titres. Puis son œil fut accroché par une brève qui lui coupa le souffle. Un chantier autoroutier dans le sud de l'Allemagne avait permis de mettre au jour la tombe d'un chevalier de l'ordre Teutonique. Elle contenait une armure en or massif.

Hendrik laissa choir le journal et releva la tête, parcourant du regard la terrasse, les meubles d'extérieur en rotin noir, la table en fer forgé joliment ouvragée. Le ciel était d'un bleu pur. Une brise légère jouait dans la cime des arbres alentour. Devant lui s'étendait le lac sillonné de voiliers, triangles rouge et blanc sur fond d'eau scintillante.

Un brouhaha indistinct montait jusqu'à lui, il entendit un éclat de rire, des bruits de vaisselle, des chaises traînées sur le pavé. Hendrik posa les yeux sur la table dressée, la corbeille à pain, l'assiette de fruits qu'il n'avait pas encore touchée. Les ramequins avec leur assortiment de confitures. Le plat de jambon et de charcuteries variées. Les restes de crème glacée, la thermos de café, les miettes sur l'assiette blanche à bordure dorée.

Tout était bien réel. Il n'était pas en train de rêver.

Il reprit le journal et relut l'article. Deux colonnes d'une vingtaine de lignes chacune, une photo d'un chantier de construction au milieu de la forêt. Le texte n'avait pas changé, il parlait toujours d'une armure en or.

Ce que l'article ne dévoilait pas, en revanche, c'était le site du chantier et le lieu où la découverte avait été emportée.

Hendrik se sentait l'âme curieusement divisée. Se pouvait-il que l'armure en question fût justement celle du livre dérobé ? L'armure que le chevalier... Comment se nommait-il, déjà ? Bruno von Hirschberg ! L'armure qu'il avait fait fabriquer pour convaincre d'autres seigneurs de se joindre à lui dans une nouvelle croisade. La fameuse armure en or d'alchimiste.

Une part de Hendrik en était persuadée et ne lui permettait pas de retrouver son calme. Bien sûr que c'était l'armure en question ! Ce qui prouvait que le livre avait dit vrai, que les événements relatés dans ses pages étaient réels, qu'ils étaient seulement tombés dans l'oubli. Autrement dit, la pierre philosophale existait bel et bien !

L'autre part de lui restait dubitative, et son scepticisme croissait en proportion de son enthousiasme. Au fil du temps, il en était venu à considérer l'histoire comme une fiction et cette preuve du contraire, qui venait de surgir devant lui, lui paraissait hautement suspecte. Il pouvait s'agir d'une tromperie habile qu'il convenait d'aborder avec la plus grande prudence.

Enfin, il n'était pas sûr de bien se souvenir du récit. Quel dommage de ne plus disposer des photocopies qu'il avait fait faire ici même et

qui lui avaient coûté si cher ! Il aurait tant aimé les relire et se rafraîchir la mémoire.

Adalbert ! Ne lui avait-il pas envoyé une copie des deux textes ? Il y avait longtemps, certes, mais son frère était conservateur et ne les avait peut-être pas jetés. Cela valait la peine de lui demander.

L'idée que la légende puisse être vraie et qu'Adalbert avait eu tort de douter de lui l'emplit de joie. Il se ferait un plaisir de lui faire admettre ses torts, à Monsieur son frère avec son doctorat et ses grands airs ! Et il marquerait la date d'une pierre blanche pour ne jamais l'oublier, il pouvait y compter !

Mieux, il semblait s'agir d'un récit oublié. Il n'était donc pas impossible que les archéologues et les historiens chargés d'étudier la découverte n'en aient jamais entendu parler.

Ce qui voudrait dire que lui, Hendrik Busske, était potentiellement impliqué dans une affaire importante. Une affaire qui le rendrait peut-être vraiment célèbre.

Encore fallait-il que la collectionniste de son frère ne se limitât pas à ses seuls domaines de recherche. Cette perspective fit pâlir Hendrik. Si Adalbert s'était débarrassé des copies, tous ses rêves s'envoleraient en fumée. Ce qui, soit dit en passant, résumait assez bien l'histoire de sa vie. À tel point qu'il aurait pu adopter l'expression « Manqué de peu » pour devise. Mais en latin.

Hendrik se leva et alla décrocher le téléphone le plus proche. Il y en avait cinq dans la suite, s'il avait bien compté, mais pas de fax. Le nouveau propriétaire avait dû choisir de se séparer de ces appareils anachroniques à l'ère d'Internet et des e-mails.

Il composa le numéro d'Adalbert à Genève et laissa longuement sonner.

On vint enfin décrocher. « Oui ? » fit la voix éraillée d'une vieille femme. C'était la logeuse chez qui son frère avait apparemment décidé de vivre pour l'éternité.

« Monsieur Busske, s'il vous plaît, fit Hendrik en français. Je suis le frère. » Ou bien fallait-il dire : son frère ? Il l'ignorait. Il tenait sa science de Google Translate et avait appris la phrase par cœur sans se poser de questions.

Son interlocutrice répondit, mais Hendrik n'entendit qu'une suite de sons nasalisés dénués de sens pour lui. Sans doute l'informait-elle qu'Adalbert était déjà parti pour l'Institut. « *Danke*, dit-il, puis, pour faire bonne mesure, il ajouta : Merci. »

Il attendit, l'écouteur en main, au cas où il aurait mal interprété ses propos. Peut-être lui avait-elle demandé de patienter parce que son frère était encore sous la douche. Mais elle raccrocha sans rien ajouter. Il avait vu juste.

Hendrik composa le numéro d'Adalbert au CERN ; naturellement,

personne ne répondit. Son frère avait dû couper le son du téléphone, comme toujours. Il raccrocha et replia soigneusement le journal. Qu'à cela ne tienne, il ferait un saut à Genève après le séminaire. Il était déterminé à aller au fond des choses.

Hendrik était impatient d'en finir avec ce séminaire. Les participants en prirent-ils conscience ? C'était difficile à dire, mais, quand bien même, il n'y pouvait rien changer.

Il alla régler sa note aussitôt après, à la consternation de Zurbrügg, qui le rejoignit à la réception en lui demandant s'il y avait un problème avec la suite.

Hendrik le rassura de son mieux. « C'est seulement que j'ai reçu... euh... une information qui m'oblige à changer mes projets.

— Ah bon », fit l'hôtelier d'un air peu convaincu. *Tant pis*, se dit Hendrik.

Miriam s'inquiéta elle aussi quand il appela pour la prévenir. D'autant que, une fois de plus, le château recevait la visite des amis alchimistes de Westenhoff.

« On connaît la chanson depuis le temps, non ? fit Hendrik, qui brûlait de se mettre en route.

— Oui, mais pas le dimanche, répondit Miriam. Et puis il n'y en a pas qu'un ou deux comme d'habitude. » Au bout de toutes ces années, Westenhoff ne lui était pas devenu plus sympathique, et elle s'alarmait facilement de ce qu'il faisait, surtout quand Hendrik n'était pas là.

Pourtant, ils ne voyaient pratiquement jamais le propriétaire du château et il leur était souvent arrivé de se demander s'il était encore en vie. Pour tranquilliser Miriam, Hendrik lui raconta quelques anecdotes du séminaire qui venait de s'achever.

« Quand rentres-tu ? demanda-t-elle finalement d'une voix plus calme.

— Je pense que je serai de retour comme prévu demain pour le déjeuner. Je me débrouillerai pour partir plus tôt.

— D'accord. Sois prudent sur la route. » Ce qu'elle ajoutait chaque fois.

Était-ce son impatience ou le trafic était-il plus dense à Zurich ce jour-là ? Mais, quand il rejoignit enfin l'A1, la circulation se fluidifia et il prit son rythme de croisière. Trois heures plus tard, il était à Lausanne, d'où on devinait le Léman plus qu'on ne le voyait.

Il n'avait rendu qu'une seule fois visite à Adalbert à Genève. Il avait alors dix-huit ans et venait de passer son permis de conduire. Il y avait si longtemps qu'il ne se souvenait pas du chemin. Heureusement, son GPS avait meilleure mémoire que lui.

Il faisait encore jour à son arrivée. Il eut l'impression que la maison n'avait pas changé. Seuls les cèdres qui la masquaient avaient grandi,

mais Hendrik ne se souvenait pas non plus s'ils dépassaient déjà le toit à l'époque ou si c'était un développement plus récent. La demeure, un gigantesque rectangle, était beaucoup trop grande pour une famille seule. La fille cadette avait occupé un temps le dernier étage avec son mari, tandis que le fils aîné était déjà parti depuis longtemps. C'était sa chambre qu'Adalbert avait louée à l'époque de ses études. Un jour, la fille avait eu un enfant et la petite famille avait déménagé car le mari avait accepté un poste à l'étranger. Adalbert avait récupéré les trois pièces vacantes. Hendrik imaginait qu'il avait dû les remplir l'une après l'autre de livres et de classeurs.

Quelques années plus tôt, le mari de la logeuse était mort. Adalbert en avait-il profité pour s'étendre davantage ? Hendrik était curieux de le découvrir.

Le portail du jardin était verrouillé, mais la voiture de son frère était garée dans l'allée. Il avait toujours sa vieille Volkswagen ! Hendrik pressa la sonnette. La lumière s'alluma à l'intérieur, on devina du mouvement derrière les rideaux, puis Adalbert ouvrit la porte et s'avança sur le seuil en pantoufles et veste en laine.

« Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il sans enthousiasme excessif, tout en ouvrant le portail.

— J'ai quelque chose à te montrer.

— Quoi donc ?

— Tu ne pourrais pas me laisser entrer d'abord ? »

Adalbert s'effaça et referma derrière lui. « C'est risqué de te présenter ainsi sans prévenir. La semaine dernière à la même heure, j'étais à Stanford. Tu ferais mieux de t'annoncer la prochaine fois.

— Ah oui ? Et dis-moi un peu comment faire, monsieur je ne décroche jamais mon téléphone ! »

Adalbert lâcha un grognement pour seule réponse.

En entrant dans la maison, Hendrik fut assailli par une odeur familière de poussière, de produits d'entretien et de cuisine qui éveilla en lui de nouveaux souvenirs de sa première visite. Il avait tellement savouré la route à travers les montagnes aux cimes enneigées. Il était si jeune et plein de vitalité. À cette époque, il était avec Jessica, sa première vraie petite amie. Ils passaient leur temps à se quereller pour mieux se réconcilier au lit. Une véritable montagne russe émotionnelle ! Jusqu'à la dernière dispute, après laquelle ils s'étaient séparés. Hendrik n'avait aucune idée de ce qu'elle était devenue.

Le vestibule était aussi grand et sombre qu'autrefois. La porte coulissante qui le séparait du salon était ouverte. Une femme aux cheveux blancs, toute ridée, vint le saluer d'un signe de tête. Sa ressemblance avec une sauterelle s'était intensifiée avec l'âge. À l'arrière-plan, un écran de télévision géant déversait des flots de français à un volume sonore difficilement supportable. Adalbert et la

vieille femme échangèrent quelques mots, puis elle retourna au salon en fermant la porte derrière elle. Hendrik suivit son frère dans l'escalier.

« Si je comprends bien, tu regardes la télévision avec ta logeuse.

— Les informations, oui, répondit Adalbert. Et alors ? »

Hendrik haussa les épaules, soudain mal à l'aise. « Alors rien. C'est ton affaire. »

L'étage avait changé, contrairement au reste de la maison. On se serait cru dans une annexe de l'Institut. Dans le large couloir, les murs étaient tapissés d'étagères remplies de livres, de classeurs, de cassettes vidéo et autres supports d'informations. Quelques gros ordinateurs hors d'âge prenaient la poussière dans un coin.

De toute évidence, Adalbert n'avait nullement l'intention de déménager un jour. Il allait sans doute gentiment regarder la télévision avec sa logeuse jusqu'à ce qu'elle lui laisse la maison en héritage.

La pièce où son frère le fit entrer comportait un canapé et une table en plus des inévitables étagères et armoires de bureau. Hendrik sortit le journal de son sac, trouva l'article et le tendit à son frère. « Tiens, lis ça. »

Adalbert s'exécuta puis haussa les épaules.

« D'accord, fit-il. Et donc ? »

— Comment ça, et donc ? Voilà la preuve que l'histoire dont je t'ai parlé...

— Oui, je vois ce que tu veux dire, l'interrompt Adalbert. Pour ma part, ma première idée serait simplement que quelqu'un, un jour, a été assez fou et assez riche pour se faire fabriquer une armure en or. Et que cela aurait donné naissance à toutes sortes de légendes. »

Hendrik laissa tomber les épaules, déçu. Il n'avait pas envisagé les faits sous cet angle.

Adalbert avait sûrement raison, comme toujours.

La fatigue se fit sentir, soudain. « Je voulais te demander si tu avais encore les copies que je t'avais envoyées, dit-il. Les miennes ont été détruites dans un dégât des eaux. »

Son frère gonfla les joues. « Si je les ai encore ? Alors ça, aucune idée ! Il y a combien de temps ? Dix ans ? »

— Plutôt douze.

— Oh là là. »

Il se mit à la recherche des documents, même si Hendrik ne voyait pas comment son frère pouvait s'y retrouver dans un pareil bazar. Il alla prendre place sur le canapé pour attendre plus confortablement.

Les étagères ployaient sous les livres, des montagnes de papier et des listings poussiéreux. Sous la lucarne, des ouvrages parsemés de marque-pages multicolores s'empilaient sur un banc en bois, sans

doute depuis des années à en juger par leur couverture passée. Les angles de la pièce étaient occupés par des cartons remplis de feuilles en désordre, d'enveloppes déchirées et même des vieilles bandes magnétiques d'ordinateurs datant des années 1970. Hendrik avait du mal à croire qu'elles puissent encore servir au CERN.

Son attention fut attirée par une incongruité. Il se pencha et saisit un petit livre coincé entre de gros volumes scientifiques. Un manuel de lecture datant du lycée. Un signet jauni s'y trouvait encore au début d'une nouvelle de Kafka, *Un artiste de la faim*. Adalbert y avait tracé trois points d'exclamation.

Hendrik referma le livre et le remit en place. Qu'il ignorât tant de choses sur son frère l'étonnait toujours à nouveau.

Il l'entendait s'activer dans les pièces adjacentes ; le parquet grinçait à chacun de ses pas. Hendrik se demanda comment il faisait pour s'y retrouver dans tout ce papier. Il devait y en avoir des tonnes.

Il espérait que les photocopies étaient toujours là.

Enfin la porte s'ouvrit et Adalbert le rejoignit, une liasse à la main. Par-dessus son épaule, Hendrik aperçut de nouvelles étagères pleines à craquer, des commodes, des armoires, puis son frère éteignit la lumière et referma derrière lui.

« Tu les as ? »

— Oui, répondit Adalbert, l'air absent, sans quitter le texte des yeux.

— Je n'en attendais pas moins de toi ! »

De sa main libre, il débarrassa une chaise des livres qui l'encombraient et vint s'asseoir face à Hendrik. « À première vue, il y a quand même des incohérences. » Il lança un bref regard à son cadet. « Tu penses qu'il pourrait s'agir d'une histoire vraie, c'est ça ? C'est ainsi qu'il faut la lire ? »

Hendrik leva les mains. « Je n'avais jamais entendu parler ailleurs d'une armure en or. Fabriquer ça n'a aucun intérêt, à mon avis.

— D'accord. » Adalbert survola les dernières pages, hochant la tête ici et là, remuant parfois la mâchoire comme s'il s'apprêtait à parler. « En admettant l'hypothèse d'une histoire vraie, dit-il, sa lecture achevée, je commencerais par me demander pourquoi l'or était si dangereux. Au point qu'on l'appelle l'or du diable. L'émetteur de rayonnement, oui, bien sûr. C'est d'ailleurs bien décrit. Le garçon qui ouvre le coffre en plomb perd ses yeux puis la vie. Mais, l'or, qu'est-ce qui le rend si dangereux ? »

— Il est radioactif. Tu l'as dit toi-même. Rappelle-toi les notes de la dernière page sur la désintégration en mercure. »

Son frère secoua la tête. « Non, non. Les réactions de décroissance radioactive ne libèrent que des rayons bêta, c'est-à-dire des électrons. Les sous-vêtements devraient suffire à les bloquer. Même dans le cas

contraire, ils ne provoqueraient que de légères brûlures locales. Comme chez la femme qui porte le crucifix sur sa poitrine. Il est inconcevable qu'elle en soit morte si vite. Quant au chevalier... On ne porte pas une armure à même la peau, que je sache. Il y a une couche de protection, en cuir le plus souvent. Avec un pourpoint en cuir, il n'aurait rien dû lui arriver de fâcheux. »

Hendrik dévisagea son frère, décontenancé. La découverte de l'armure ne prouvait donc en rien la véracité de l'histoire. « Tu dis que l'or était bien radioactif mais qu'il ne l'était pas assez ? »

— Pour simplifier, oui. » Adalbert feuilleta le document en pointant certains passages du doigt. « Là. C'est la description de l'utilisation de la pierre. Ils la basculent tout simplement dans le mercure... ils mélangent... Les herbes aromatiques et le reste, ce n'est que de la poudre aux yeux, bien sûr. L'élément décisif, c'est le rayonnement gamma surpuissant qui émane de la pierre. Je me demande d'où vient la lumière, c'est un point à ne pas négliger. Un effet ionisant, peut-être, il faudrait que je fasse les calculs. Quoi qu'il en soit, les manipulations sont essentiellement mécaniques. Sûrement pour placer la plus grande quantité de mercure possible au plus près de l'émetteur, même s'ils n'avaient pas conscience des principes physiques sous-jacents. Ensuite, avec tout ce brassage, il n'est pas impossible que des particules microscopiques se détachent de la pierre et viennent se mêler à l'or. » Il s'interrompit pour réfléchir en silence à cette argumentation et finit par hocher la tête. « Oui, ça pourrait coller. De simples traces suffiraient. Si la pierre est bien un puissant émetteur de rayons gamma, l'or qui en contiendrait même d'infimes proportions serait très dangereux. Aujourd'hui encore. Il faudrait le mesurer. Ça, ce serait une preuve irréfutable. » Il dévisagea son frère. « Sais-tu où se trouve l'armure à l'heure actuelle ? »

Hendrik haussa les épaules. « Aucune idée. »

Il sentait monter son exaspération. Il ne fallait pas attendre d'Adalbert qu'il reconnaisse avoir eu tort, dix ans plus tôt, de balayer son histoire d'un revers de la main. Au lieu de quoi il cherchait à présent à tirer la couverture à lui. Comme d'habitude ! Aussi loin que remontent les souvenirs de Hendrik, son grand frère s'était toujours arrangé pour l'évincer de tout ce qui pouvait se révéler intéressant.

« Il devrait être possible d'extraire de l'or la matière provenant de l'émetteur, poursuit Adalbert sans se douter de ce qui excédait son cadet. Voilà qui serait remarquable d'un point de vue scientifique. » Il empila proprement les feuillets et les posa sur un guéridon. « Mais, pour ça, il faudrait avoir accès à l'armure et obtenir l'autorisation de la fondre. Les archéologues ne seraient sûrement pas d'accord. »

Un bref instant, Hendrik fut tenté de saisir les copies et de déguerpir sans autre forme de procès. C'était sa découverte à lui, tout

de même !

Cependant, il fallait bien avouer qu'il ignorait comment aller plus loin. Qu'un vague gourou de la finance comme lui se présente avec une histoire abracadabrante reposant sur des copies de copies, voilà qui prêterait à sourire. Sans compter qu'il ne savait pas à qui s'adresser.

« J'imagine que l'armure a été transférée dans un musée quelconque, répondit-il en s'efforçant au calme. Ils n'allaient pas la laisser sur le lieu de la découverte. Malheureusement, on est dimanche, il sera difficile d'en apprendre davantage. »

Adalbert lui adressa un regard moqueur.

« Penses-tu ! » fit-il en se levant pour retourner dans la pièce d'à côté. Il revint s'asseoir quelques instants plus tard, un fin notebook argenté à la main, dont l'écran s'illumina dès qu'il l'ouvrit.

Hendrik, qui était venu se placer derrière son frère pour suivre ses recherches sur Internet par-dessus son épaule, fut stupéfait de la vitesse de chargement des pages.

« Je suis en liaison directe avec le CERN, expliqua Adalbert tandis que ses doigts volaient sur le clavier. Et le CERN dispose de l'accès Internet le plus rapide du monde. Nos expériences avec le grand accélérateur de particules engendrent une telle masse de données à traiter et à transmettre qu'on sera bientôt à court de vocabulaire. Par comparaison, les gigaoctets sont de la petite bière et les téraoctets ne valent guère mieux. »

Un quart d'heure plus tard, ils avaient bien progressé.

« Nous savons que c'est le service régional de protection des monuments historiques qui est responsable pour chaque Land, résuma Adalbert. Le site se trouvant en Bavière, il existe trois possibilités : Munich, Bamberg et l'administration locale. Mais j'imagine qu'une découverte aussi exceptionnelle serait aussitôt transférée en haut lieu. Donc Munich. Qui dispose en outre d'un laboratoire central. Je n'imagine pas l'armure atterrir ailleurs que là. » Il tapota l'écran du doigt à l'emplacement de l'adresse et du numéro de téléphone du laboratoire en question. « On pourrait les appeler demain.

— Ou aller directement frapper à leur porte.

— Hum », fit Adalbert. Encore une chose qui ne changeait pas : il détestait qu'on vienne bousculer son train-train. Pour lui, une bonne journée était celle qui se déroulait comme la précédente.

« Que vont-ils nous dire si nous appelons ? insista Hendrik. Rien du tout. Ils doivent être sollicités tous les jours par la télévision, les journaux. Ils nous feront la même réponse qu'à eux : attendez le communiqué de presse.

— Hum, répéta Adalbert.

— Non, nous devons y aller en personne. Pour que tu puisses leur agiter ton badge sous le nez. Faites place, voilà le CERN, la science sérieuse. Le mieux sera de te munir de quelques instruments de mesure.

— Comment veux-tu faire, concrètement ? On prend ta voiture et on fait la route dans la nuit jusqu'à Munich ? » Sa voix trahissait un indéniable manque d'entrain.

L'idée ne séduisait pas davantage Hendrik. « Non, pas cette nuit. Attendons demain. Je sors de séminaire, je suis fatigué, je n'ai rien avalé depuis mon sandwich de ce midi, je ne vais pas me mettre au volant maintenant. Je n'ai plus vingt ans.

— Alors tu comptes dormir ici ? » Adalbert paraissait, cette fois, franchement scandalisé.

« Si ce n'est pas trop te demander.

— Hum.

— Allez ! Tu avais réussi à me caser dans ta chambre, la dernière fois. Aujourd'hui, tu as tout l'étage à ta disposition. Tu vas bien me trouver une petite place, non ? » Hendrik testa la souplesse des coussins qui garnissaient le canapé. « Ici, par exemple. Ça n'a pas l'air trop inconfortable.

— Oui, mais la dernière fois tu avais un sac de couchage.

— Je suis sûr qu'il ne devrait pas être trop difficile de trouver un drap et une couverture dans la maison. »

Adalbert referma le portable avec humeur. « Si tu insistes. Je vais poser la question à madame Mourrain.

— Pendant que tu y es, demande-lui si elle n'aurait pas quelque chose à manger.

— Hum. »

Hendrik ne passa pas une trop mauvaise nuit sur le canapé, mais le départ traîna en longueur le lendemain. Adalbert avait une façon particulière de préparer ses bagages. Il méditait longuement devant son armoire, pliait des vêtements dans la valise, les ressortait, consultait des listes, se mettait à la recherche d'objets...

« Et moi qui te croyais un voyageur chevronné, fit Hendrik, sincèrement surpris. Stanford et le reste. Comment fais-tu pour arriver à l'heure à l'aéroport ?

— C'est le drame à chaque fois, avoua Adalbert en fouillant un tiroir rempli de chaussettes dépareillées. Voilà des années que j'essaie de trouver la combinaison de vêtements adaptée à toutes les situations sociales afin d'en acheter un nombre suffisant d'exemplaires. Dix fois le même pantalon, dix fois la même chemise et ainsi de suite. C'était ce que faisait Einstein, paraît-il, pour ne pas perdre de temps, le matin, à décider ce qu'il allait porter dans la journée. Seulement, on

ne peut pas dire que ça me réussisse.

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est impossible. Je n'ai jamais trouvé dix chemises identiques dans la même boutique, pas dans la même taille en tout cas. En tailles différentes, ça oui, mais ce n'est pas ce que je veux. Et puis je n'ai jamais découvert où faire efficacement mes courses. » Il sortit deux chaussettes du tiroir et les tint côte à côte. « Ça ne marche même pas avec les chaussettes. Regarde ça, par exemple. Je les achète toujours dans le même supermarché en France, quatre euros et quelques la paire, cent pour cent coton. Toujours la même marque, toujours en noir, mais elles n'ont jamais le même aspect. Regarde cette inscription ; à quoi ça sert sur des chaussettes, tu peux me le dire ? Soft, ça n'a aucun intérêt. Et ils la changent en permanence, une fois horizontale, une fois verticale, une fois de couleur...

— La plupart des gens veulent justement des vêtements différents, répondit Hendrik, amusé. On appelle ça la mode.

— Moi, j'appelle ça une perte de temps. » Il avait enfin trouvé une paire assortie. Il la déposa dans sa valise et se mit à la recherche de la suivante.

Au moins n'eurent-ils pas à prendre le petit-déjeuner avec la logeuse d'Adalbert ainsi que Hendrik le craignait. Son frère disposait, dans son bureau, d'une luxueuse machine à café qui leur prépara un jus savoureux sur une simple pression du doigt. Certes, en l'absence de lait, ils durent le boire noir tout en grignotant, sur un coin de table, de drôles de biscuits français au blé complet, mais c'était un bon café tout de même.

Le sac de voyage d'Adalbert fut enfin prêt, mais il fallut encore reculer l'heure du départ car on devait d'abord passer au CERN pour repousser des rendez-vous, gérer « rapidement » quelques détails importants et emprunter un appareil de mesure de rayonnements. Hendrik soupira et conduisit son frère à son travail.

Ce n'était pas loin. Par beau temps, il s'y rendait à vélo, lui confiait-il, et il espérait même pouvoir se dispenser de voiture quand les nouvelles lignes de bus seraient ouvertes.

Hendrik, qui avait caressé l'espoir de découvrir le célèbre institut de recherche, fut déçu quand son frère le guida jusqu'à l'accueil des visiteurs. « Ce serait trop compliqué et trop long de te faire faire une carte de visiteur, expliqua-t-il, impatient. Tu es pressé de partir, non ?

— Bien sûr, répondit Hendrik. Ce n'est pas moi qui traîne. »

Soit, il attendrait ici.

Une froide logique semblait avoir présidé à la conception du centre visiteurs, qui n'était pas sans ressembler à une boutique d'aéroport. Une paroi en verre arborait le mot *Bienvenue* dans une trentaine de langues. Trois femmes étaient assises derrière le comptoir d'accueil.

L'une d'elles s'entretenait avec un homme d'allure bizarre qui portait un T-shirt avec les mots : Quand je serai grand, je veux être un dieu. Des canapés permettaient d'attendre confortablement l'heure des prochaines visites. Une boutique de souvenirs proposait des porte-clés, des stylos et des casquettes arborant le logo du CERN. Le plus extravagant dans ce décor minimaliste était une œuvre d'art en métal de forme vaguement arrondie, scellée à même le sol du hall.

Hendrik se fit la réflexion qu'il était difficile, quand on était assis là, de croire à l'existence réelle de ces monumentales installations souterraines, de ces accélérateurs de particules qui couraient sur des kilomètres, de ces systèmes de détection aussi hauts qu'un immeuble. D'accord, il avait vu des photos et Adalbert lui avait donné certaines explications au moment de la construction du LHC, mais les proportions même de l'ensemble confinaient au fantastique.

Il n'était pas seul à s'en étonner, comme il le découvrit en s'approchant d'un tableau d'affichage portant le titre : *Le CERN dans la littérature populaire*. Il recensait les descriptions du CERN faites par des auteurs du monde entier tout en soulignant ce qui correspondait à la réalité. Pas grand-chose, de toute évidence.

Quand l'heure fut assez avancée, il appela Miriam pour lui expliquer les derniers développements et la prévenir qu'en fin de compte il ne rentrerait pas comme prévu.

« Hum, fit-elle sans enthousiasme. Et ton interview de cet après-midi ?

— Quelle... ? Oh non ! J'avais complètement oublié. »

Le rendez-vous avait été pris plusieurs semaines auparavant avec Ingo Holst, le journaliste qui l'avait fait connaître des années plus tôt. Depuis, celui-ci semblait croire qu'il avait des droits sur lui et Hendrik ne voulait pas le fâcher, Holst était bien trop influent pour cela. « Pourrais-tu l'appeler et lui dire que j'ai un empêchement ?

— Tu ne peux pas le faire toi-même ?

— Non, ça vaut mieux si c'est toi. Il m'interrogerait pour savoir ce qui se passe.

— C'est bon, je m'en charge. Que dois-je dire s'il demande qu'on fixe une nouvelle date ? Que tu le rappelleras ?

— Oui. Ou plutôt non, propose-lui mercredi. » Il réfléchit à voix haute. « Nous sommes aujourd'hui lundi. Nous n'arriverons à Munich qu'en fin d'après-midi, mais il y aura sûrement encore du monde au laboratoire. Si je ramène Adalbert demain matin, ça me laisse le temps de rentrer... Oui, propose mercredi. Je serai de retour au plus tard demain soir. S'il veut, on peut se voir dès neuf heures.

— Ce n'est pas un peu court ? Je peux lui proposer jeudi, comme ça tu ne prendrais aucun risque.

— Il a peut-être l'intention de caser rapidement son article et jeudi

serait trop tard pour une parution dans l'édition du samedi », répondit Hendrik. Était-ce vrai ? On avait dû le lui expliquer un jour. En réalité, il avait surtout hâte de se débarrasser de la corvée, tant Horst avait fini par lui devenir désagréable avec le temps.

Adalbert ne revenant toujours pas, Hendrik poursuivit sur sa lancée et appela les numéros copiés sur le site du service de protection des monuments. Il aurait pu s'en abstenir : on refusa de lui passer les responsables et les attachées de presse ne lâchèrent aucune information. Le service était submergé d'appels, lui apprit-on, car la découverte de l'armure en or excitait la curiosité de tous.

« Tu as pensé à prendre ton badge du CERN, oui ? » vérifia Hendrik quand Adalbert le rejoignit enfin, muni d'une valise volumineuse. Sans doute l'appareil de mesure.

« Je n'aurais pu entrer nulle part si je ne l'avais pas.

— Alors en route. »

Le GPS afficha six heures de trajet entre Genève et Munich. Il passa à sept heures quand ils se trouvèrent arrêtés dans un bouchon peu avant Lausanne et ne changea d'avis qu'avec réticence quand ils se remirent enfin à rouler. Hendrik se sentait pourtant de bonne humeur. L'entreprise commune avec son frère n'y était sans doute pas étrangère. Avaient-ils jamais rien fait ensemble ? Il ne s'en souvenait pas ; il savait seulement qu'enfant ç'avait été son vœu le plus cher. Il admirait tant son grand frère ! Adalbert savait tout, pouvait tout faire... et lui en avait si peu profité. Le plus souvent, il se faisait l'impression d'être un embarras, de le gêner. Le petit frère un peu stupide, en somme.

Et aujourd'hui ils faisaient route ensemble sur les traces d'une découverte qui ferait sûrement date...

Hendrik lui lança un regard de côté et vit Adalbert vider dans sa main un sachet de cachets qu'il avala sans eau, d'un geste sec.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il, choqué. Tu es malade ? » Même leur père n'en prenait pas autant à la fin de sa vie.

Adalbert secoua la tête et déglutit deux ou trois fois à sec avant de répondre. « Ce ne sont que des vitamines et des sels minéraux. Pour entretenir la machine.

— C'est beaucoup, non ?

— Ça, c'est le minimum vital. » Adalbert rangea le sachet vide, en sortit un autre de la poche de sa veste et passa en revue les comprimés qu'il contenait. « J'ai là 1,4 mg de thiamine, c'est-à-dire de la vitamine B1, 4,5 mg de vitamine B2 ou riboflavine, 45 mg de nicotinamide alias B3, 10 mg d'acide pantothénique ou vitamine B5, 2 mg de vitamine B6 ou pyridoxine, 0,01 mg de B12 et 0,1 mg de biotine. Ça, c'est 15 mg de bêta-carotène. Ces deux cachets correspondent à 500 mg de vitamine C. Là, il y a 0,005 mg de vitamine D, 60 mg de vitamine E,

plus de la coenzyme Q10. J'ai aussi 250 mg d'oxyde de magnésium lourd, du sélénium et du zinc, mais j'ai oublié les quantités. Et ça... attends... c'est 420 mg de phosphatidylcholine, et enfin 0,3 mg d'acide folique.

— Impressionnant ! Et tu as besoin de tout ça ?

— Je me suis inspiré de Ray Kurzweil. Il avale encore plus de compléments alimentaires que moi, mais je n'ai pas encore trouvé de source fiable pour m'apprendre lesquels.

— Mais pour quoi faire ? Et qui est-ce, d'abord ?

— Un inventeur américain. C'est lui qui a fabriqué le premier scanner à plat. Il a apporté des contributions majeures dans les domaines de la reconnaissance de caractères, de la synthèse et de la reconnaissance vocales, il est détenteur de dix-huit doctorats honorifiques et il a fondé dix entreprises dont une qui fabrique des synthétiseurs. »

Hendrik fronça les sourcils. « Des synthétiseurs ? Et qu'est-ce que quelqu'un comme lui comprend à la médecine ? »

Adalbert secoua la tête. « Kurzweil est un génie qui s'intéresse en priorité à l'avenir. Au cours des dernières décennies, il a fait des douzaines de prédictions dont plus de quatre-vingts pour cent se sont avérées justes. Ainsi, il avait prévu la croissance explosive d'Internet quand le reste du monde n'avait encore jamais entendu ce mot. Son point de vue est le suivant : toutes les tendances techniques et scientifiques suivent des courbes de développement exponentielles. La puissance de calcul des processeurs, par exemple, double tous les un ou deux ans depuis 1965. La rapidité avec laquelle les nouveautés se répandent est en augmentation elle aussi. Téléphones mobiles, énergie solaire, peu importe, plus l'invention est récente, plus son développement est rapide. Nous vivons à l'époque où toutes ces évolutions culminent, y compris les progrès en biologie et en médecine, c'est ça le plus drôle. L'espérance de vie augmente et elle continuera d'augmenter. Autrement dit, si tu vis aujourd'hui et que tu réussis à rester en vie assez longtemps, cette dynamique finira par te dépasser et tu n'auras plus besoin de mourir.

— Euh..., fit Hendrik, déconcerté. Tu es sérieux ?

— Ce sont des évolutions obligatoires, tout aussi inévitables que l'avalanche qui s'arrête nécessairement au fond de la vallée. Les gens ne sont pas habitués à raisonner en courbes exponentielles, c'est pourquoi ils ne le voient pas. Mais cela va arriver, c'est une certitude. Réfléchis un peu : la moitié du monde fait des recherches sur le génome pour comprendre le fonctionnement des cellules. Pour quelle raison, à ton avis ? Pour éradiquer les maladies héréditaires ? Pour engendrer des enfants idéaux aux yeux bleus, aux cheveux blonds et à l'intelligence supérieure ?

— C'est ce que je pensais, oui.

— Des théâtres d'opérations secondaires. Le but ultime, c'est l'immortalité, rien d'autre. » Adalbert rangea ses pilules. « Il faut juste se débrouiller pour ne pas mourir avant d'y parvenir. Voilà le véritable enjeu. »

Hendrik fixa la route droit devant. La circulation s'écoulait, dense mais fluide, sous un ciel d'un bleu éclatant. Il ne savait que dire. Il se sentait une fois de plus affreusement stupide. Le petit frère qui ne pigeait jamais rien, en somme.

Ils arrivèrent plus tard que prévu à Munich et durent se frayer un pénible chemin à travers les bouchons de l'heure de pointe. Le GPS les guida à bon port mais, arrivés devant le laboratoire central, ils ne trouvèrent pas de place assez grande pour garer la Jaguar. Ils continuèrent donc jusqu'au parc à voitures le plus proche.

Hendrik pestait intérieurement en tournant dans les allées étroites du parking. Cinq heures passées, déjà ! Ils ne trouveraient sans doute plus personne au laboratoire.

Adalbert ne semblait guère préoccupé. Habitué à la souplesse des méthodes de travail du CERN, les horaires de sortie de bureau n'étaient sans doute pour lui qu'un concept incongru.

Si bien qu'il descendit de voiture aussi lentement que s'ils avaient tout le temps du monde devant eux. Hendrik ravala une remarque acerbe. Ce matin, c'est là qu'il aurait dû intervenir !

« Tu veux bien ouvrir le coffre ? demanda Adalbert tout en enfilant tranquillement sa veste en velours brun clair.

— Pour quoi faire ?

— Je voudrais prendre l'appareil de mesure. »

Hendrik consulta brièvement sa montre. Ils arriveraient au laboratoire un peu avant six heures. « Tu ne veux pas qu'on vérifie d'abord s'il y a encore quelqu'un ? »

Son frère lui lança un regard assassin. « Tu as une idée de ce que coûte cet appareil ? Il est hors de question que je le laisse dans un véhicule sans surveillance. »

À l'entendre, on eût dit que la Jaguar n'était qu'un tas de ferraille.

Hendrik haussa les épaules. « Comme tu voudras. »

Naturellement, la valise était très lourde et Adalbert fut obligé de la poser tous les cent mètres pour récupérer un peu. « Peut-être que je m'inquiète trop, parfois », admit-il au moins.

L'entrée du laboratoire central se trouvait dans une rue étroite à sens unique, non loin de l'opéra national, en face d'un bâtiment jaune aux fenêtres à barreaux. La double porte à caissons de couleur brun foncé avait déjà bien vécu. Elle portait de nombreuses traces prouvant qu'on devait souvent l'ouvrir sans ménagement, par exemple en poussant de lourdes caisses devant soi.

À main droite, une sonnette était scellée dans l'encadrement en pierre. Hendrik l'actionna. À sa surprise, on vint leur ouvrir. Mais ce n'était qu'un vigile en uniforme bleu à la stature impressionnante et

au visage fermé. Sa main était posée sur son ceinturon, prête à saisir la matraque en cas de nécessité.

« L'accès n'est autorisé qu'aux employés, aboya-t-il avant même qu'ils aient eu le temps d'ouvrir la bouche.

— Attendez ! lança Hendrik. Je m'appelle Hendrik Busske et voici mon frère, le docteur Adalbert Busske du CERN. À Genève, vous savez, l'accélérateur de particules... »

Adalbert sortit son accréditation et la tendit au vigile.

« Nous avons entendu parler de la découverte de l'armure en or et...

— Bien sûr, l'interrompit le garde tout en étudiant la carte. Mais vous n'êtes pas les seuls. Vous n'êtes pas non plus les premiers.

— Il est important que nous examinions l'armure », expliqua Hendrik en s'efforçant de mettre autant de conviction que possible dans sa voix.

Le vigile secoua la tête en rendant sa carte à Adalbert. « L'armure est examinée en ce moment par des experts. Il y aura une conférence de presse dès que les premiers résultats seront connus, récita-t-il.

— Ça ne pourra pas attendre aussi longtemps », s'emporta Adalbert à la stupéfaction de Hendrik. On aurait dit un agent du FBI dans un film hollywoodien. « Il y a une probabilité élevée que l'armure émette un rayonnement radioactif dangereux pour la vie des employés du laboratoire. » Il désigna sa valise. « J'ai apporté un appareil de mesure pour le vérifier. »

Le vigile, imperturbable, carra les épaules. « Ne vous inquiétez pas. Tout est sous contrôle.

— C'est ce que nous aimerions entendre de la bouche d'un responsable, répliqua Hendrik.

— Désolé. Il n'y en a plus un seul dans les locaux. Revenez demain matin si vous voulez. Mais on ne vous dira rien de plus. Il y a une bonne raison à ma présence ici.

— S'il vous plaît, insista Hendrik. C'est vraiment de la plus haute importance.

— Il y aura une conférence pour les journalistes, comme je le disais. Adressez-vous au service de presse. » La porte se referma et ils restèrent les bras ballants, la valise posée entre eux.

Ils rebroussèrent chemin. Adalbert était en proie à une colère impressionnante. On aurait dit qu'il émettait lui-même des rayonnements mortels. Hendrik ne l'avait jamais vu ainsi, ce grand frère qui, d'habitude, s'élevait toujours loin au-dessus des vicissitudes de la vie ordinaire.

Hendrik était furieux lui aussi. Il s'inquiétait surtout d'avoir entrepris ce long voyage pour rien. Mais qu'auraient-ils pu faire

d'autre ? En chemin, il avait appelé à plusieurs reprises les différents numéros du laboratoire pour tenter d'obtenir un rendez-vous. Chaque fois, il avait eu affaire au même répondeur lui enjoignant de contacter le service de presse sans permettre de laisser un message.

L'armure en or avait éveillé, semblait-il, un sérieux intérêt médiatique.

« Et maintenant ? demanda Adalbert en posant pour la énième fois la valise. On abandonne ? »

Au même instant, une idée vint à Hendrik qui permettrait peut-être de sauver la situation.

« Je ne crois pas, dit-il en sortant son téléphone de sa poche. Laisse-moi faire une dernière tentative. »

Il appela Miriam, la mit rapidement au fait des derniers développements et lui demanda de chercher un nom dans la liste de tous les participants à ses séminaires.

« Un instant, dit-elle, il faut que je rallume l'ordinateur. »

Pendant qu'ils patientaient, elle lui raconta la réaction de Holst. « Il était assez vexé, mais le rendez-vous de mercredi lui convient. Et il demande que tu l'appelles au Soleil si tu peux le voir avant neuf heures. » Le Soleil, la seule auberge de Burlingen, se trouvait à moins de cent pas du château.

« Entendu », répondit Hendrik, que l'affaire laissait parfaitement indifférent. Il fallait vraiment qu'il trouve le moyen de se débarrasser une fois pour toutes de ce nuisible à l'avenir.

« Que dois-je chercher ? » demanda Miriam.

Il s'éclaircit la gorge. « Écoute bien : je me souviens qu'un de mes participants de la première heure, peut-être même de mon tout premier séminaire, travaillait dans un laboratoire. Il venait de Munich, je crois. »

Dès le début, Hendrik avait pris l'habitude de saisir les informations concernant tous les inscrits dans une base de données, ainsi qu'il le faisait chez WCM Trust avec ses clients.

« Je cherche donc Munich et laboratoire, résuma Miriam en tapant sur le clavier. Voilà. Un certain Johann Merschberger. Et c'était bien le premier séminaire. Il travaille au service de protection des monuments historiques de Munich. »

Merschberger. Hendrik ne se souvenait pas du nom, mais le moment où l'homme l'avait interrompu pour le corriger s'était gravé dans sa mémoire. Il lui semblait éprouver encore la peur qui l'avait saisi. On ne l'avait plus jamais repris à affirmer qu'aucun acide ne pouvait attaquer l'or excepté l'eau régale.

« Il y a un numéro de téléphone ? »

— Oui.

— Tu peux me le donner ? Attends un instant... » Il fouilla

vainement ses poches à la recherche de quoi écrire. Adalbert lui tendit le stylo qu'il portait toujours dans la poche de sa chemise. Le ticket de parking ferait l'affaire. « Je t'écoute. »

Pendant que Miriam lui dictait le numéro, il se demanda s'il serait toujours valable après plus de dix ans.

Il le composa immédiatement après avoir raccroché. La chance était avec lui, il était toujours attribué. Merschberger, tout d'abord étonné, se montra très heureux que Hendrik le contacte et entreprit aussitôt de lui raconter comment il avait mis ses enseignements en pratique.

Hendrik eut du mal à le freiner. « Monsieur Merschberger, je vous appelle pour tout autre chose. Vous avez bien travaillé au laboratoire du service régional de protection des monuments historiques, n'est-ce pas ?

— Oui, s'exclama l'homme. C'est vrai. C'est pourquoi je vous avais interrompu. Je m'en veux encore aujourd'hui, mais j'étais jeune et...

— C'est oublié, ne vous en faites pas. Je voudrais savoir si vous y travaillez toujours.

— Non, il y a longtemps que je suis parti. C'est vous qui m'avez enseigné le deuxième pilier de la fortune : cherche le moyen d'augmenter tes revenus. L'année suivante, je suis entré dans l'industrie et je gagne aujourd'hui le double de mon salaire d'alors. Au moins. »

Il avait l'air d'attendre des compliments. *Merde !* fut la seule réaction de Hendrik.

« Voyons, dit-il en réfléchissant à toute allure. C'est une très bonne nouvelle pour vous, je m'en réjouis, mais c'en est une mauvaise pour moi. En effet, je cherche quelqu'un qui travaillerait au laboratoire central du service de protection des monuments historiques et qui pourrait répondre à mes questions au sujet d'une découverte récente.

— Je vois, répondit Merschberger. Je peux sans doute vous mettre en contact avec un de mes anciens collègues qui s'y trouve encore. D'ailleurs, il a lu votre livre lui aussi.

— Très bien, fit Hendrik, plein d'espoir.

— Je préfère lui poser la question d'abord. Il peut vous rappeler à ce numéro ?

— Bien sûr. »

Hendrik coupa la communication et vit qu'Adalbert le dévisageait d'un air sceptique.

« Tu crois qu'il y a une chance ?

— Ça vaut la peine d'essayer. »

L'attente se prolongea. Tous deux offraient un spectacle cocasse, plantés au milieu du trottoir, une valise argentée à leurs pieds, mais nul ne leur prêta attention. La circulation défilait sans relâche et l'on

voyait les voitures se refléter dans les vitrines des magasins sous les arcades. De temps à autre, des vélos passaient à côté d'eux, les contournant au dernier moment.

Enfin le mobile de Hendrik fit entendre sa sonnerie. Numéro inconnu. « Busske, se présenta-t-il.

— Georg Friedl. Bonsoir, monsieur Busske, fit une voix grave au timbre agréable. Mon ami Franz Merschberger m'a donné votre numéro en me demandant de vous appeler. Enfin, c'était ma suggestion, ça permet de perdre moins de temps, n'est-ce pas ?

— Et je vous en remercie, répondit Hendrik. Je voulais...

— À propos de votre livre, l'interrompt la voix, je tenais à vous remercier de l'avoir écrit. Je n'arrive à suivre qu'un dixième de vos conseils, mais j'ai au moins réussi à solder mes dettes. Vous n'imaginez pas le soulagement ! C'est une autre vie, vraiment.

— J'en suis heureux. » Avec un peu de chance, l'homme serait prêt à rendre service, même s'il devait pour cela contourner un peu le règlement.

Hendrik s'expliqua et rencontra une oreille attentive. L'armure se trouvait bien au laboratoire, dit-il. « Une découverte fort intéressante. De l'or pur, mais il présente à certains endroits une structure comme spongieuse que nous ne nous expliquons pas.

— Monsieur Friedl, pensez-vous que vous pourriez me montrer l'armure, demanda Hendrik sans ambages. De manière officieuse. Ce soir même, si possible... »

Un long silence accueillit ces paroles.

« Monsieur Busske, répondit Friedl après une profonde inspiration, c'est que je n'en ai pas vraiment le droit...

— Même en étant très discret ? » insista Hendrik, s'efforçant de l'entraîner sur le terrain de la conspiration sans pour autant tomber dans la familiarité. « Je vous garantis que je ne toucherai à rien, je ne prendrai aucune photo. Je voudrais seulement la voir. Vous me rendriez vraiment un grand service. »

L'homme toussota. « Le problème, c'est que nous avons engagé un vigile à cause des journalistes. Ils sont tellement envahissants de nos jours, vous n'avez pas idée. Et le garde reste à son poste jusqu'à onze heures du soir, quand le ménage est fait dans les bureaux.

— Et après onze heures ? fit Hendrik.

— Oui, en théorie, ce serait possible. La nuit, c'est fermé à clé. Il n'y a que le service normal de surveillance qui passe, mais il s'assure seulement que la porte n'a pas été forcée, sans entrer.

— Alors nous pourrions peut-être nous retrouver à onze heures et demie », suggéra Hendrik.

Énorme soupir. L'homme n'était pas à son aise, probablement écartelé entre son sens du devoir et son obligation morale envers lui.

« Entendu. Onze heures et demie. Mais pas devant l'entrée principale, elle est surveillée par une caméra. Je vous ferai passer par l'entrée secondaire, dans la Pfisterstraße.

— Je trouverai la rue ; c'est parfait, monsieur Friedl. » Il était important de répéter le nom pour renforcer le sentiment d'obligation. « Nous nous retrouverons à l'heure dite dans la Pfisterstraße.

— Et vous ne pourrez pas rester longtemps, vous comprenez.

— Je comprends, monsieur Friedl. À tout à l'heure. Je me réjouis déjà. »

« Tu as oublié de lui dire que tu n'étais pas seul, fit remarquer Adalbert quand il eut coupé la communication.

— Je ne voulais pas trop lui en demander.

— Hum, fit Adalbert, aussi réprobateur que sceptique.

— Ça va marcher, ne t'inquiète pas. S'il se déplace jusqu'ici pour moi à une heure pareille, il ne va pas rebrousser chemin parce que je suis accompagné de mon frère, répondit Hendrik, loin de ressentir l'assurance qu'il affichait.

— Et qu'est-ce qu'on va faire en attendant ?

— On va chercher un hôtel et dîner. »

Adalbert n'aurait vu aucun inconvénient à descendre dans le premier hôtel venu, mais Hendrik, de retour à la voiture, préféra consulter le GPS. Il trouva, non loin de là, un quatre-étoiles avec garage. Il réserva deux chambres simples et convint de retrouver son frère une demi-heure plus tard au restaurant de l'établissement.

Il avait faim et fut ponctuel. Adalbert le rejoignit avec dix minutes de retard, mais au moins n'avait-il plus sa valise argentée.

« Qu'est-ce qui te ferait envie ? » demanda Hendrik en lui tendant la carte. Il avait déjà fait son choix.

Adalbert haussa les épaules. « Aucune idée, je m'en moque. La nourriture, c'est de la nourriture. » Il feuilleta le menu sans y prêter attention. « Qu'est-ce que tu prends, toi ?

— Le filet de bœuf grillé.

— Hum. » Adalbert étudia la liste des ingrédients. « Contient du gluten, du lactose, du céleri et de l'alcool. » Nouveau haussement d'épaules. « C'est bon, je prends la même chose. »

Ils passèrent commande. Quand on leur apporta les boissons, bière pour Hendrik, eau minérale pour Adalbert, celui-ci en profita pour ressortir le sachet de pilules, dont il avala une poignée.

« Tu crois vraiment à ces trucs, hein ? » lança Hendrik.

Adalbert le regarda en secouant la tête. « Cela n'a rien à voir avec de la croyance. Ce sont des faits scientifiquement prouvés. Le corps humain est une machine d'une complexité inouïe qui a besoin d'un certain nombre de substances pour bien fonctionner. Je me contente

de les lui fournir. » Il désigna le verre de bière. « Tu en fais autant, mais de manière moins ciblée. »

Hendrik vit que son frère portait toujours au poignet le bracelet de l'entreprise qui congelait les morts. « D'accord, mais ce n'est pas ce qui t'empêchera de vieillir.

— Pas encore. C'est pourtant le but recherché, naturellement.

— C'est assez utopique, tu ne trouves pas ?

— C'est bien l'esprit du temps, ça ! N'ayons surtout pas d'ambition, laissons les choses bien rangées dans leurs petites cases et désignons comme utopique tout ce qui dépasse notre propre capacité d'imagination. »

Rien n'avait changé. Adalbert disait toujours ce qu'il pensait sans égards pour la sensibilité de son interlocuteur. Hendrik commençait doucement à s'y refaire.

Il savoura une gorgée de bière. « Dans mes séminaires, j'ai souvent affaire à des gens qui se fixent des objectifs parfaitement utopiques. J'en connais un qui est déjà venu quatre fois ; il n'a aucun talent particulier, un emploi banal, pas d'économies, une tonne de dettes, mais son but reste obstinément le même : être millionnaire dans cinq ans. Qu'est-ce que cela lui apporte ? Rien du tout. Ça l'empêche seulement d'atteindre des buts plus réalistes. Par exemple, épouser ses dettes ou, au moins, les réduire. Mais ce n'est pas ce qu'il a envie d'entendre, autant parler à un mur. Il croit à la magie des objectifs élevés. » Il reprit une gorgée et reposa son verre. « Comme toi.

— C'est peut-être vrai pour un cas isolé, mais je parle ici d'une évolution dans laquelle s'engage l'humanité tout entière. Dans ce contexte, cela n'aurait aucun sens de se raconter des histoires. Ce que nous visons avec nos techniques, nos sciences et nos recherches, ce sont des objectifs ultimes : immortalité, omniscience et perfection. Quoi d'autre ? Nous voulons connaître le fonctionnement de toute chose, du plus petit composant atomique à l'univers dans son ensemble. Nous améliorons le fer présent dans la nature pour obtenir de l'acier inoxydable. Nous remplaçons le bois par le plastique, la vie à ciel ouvert par des appartements chauffés, la chasse au gibier par les courses au supermarché, qu'on peut même se faire livrer à domicile. Dans le même temps, l'espérance de vie augmente dans le monde entier.

— La question est : pour combien de temps encore ? Les ressources ne sont pas infinies, le climat se réchauffe...

— Penses-tu ! Le progrès technologique remplace les ressources plus vite qu'elles ne s'épuisent. Il en a toujours été ainsi. L'âge de pierre ne s'est pas achevé faute de pierres, mais parce qu'on avait inventé le bronze.

— D'accord, mais, en admettant que l'immortalité devienne une

réalité, plus personne ne mourrait. On se retrouverait devant une explosion démographique incontrôlable !

— Mais non. Les immortels entendraient vite raison et cesseraient de produire des enfants à tout bout de champ. Sans compter que la Terre n'est pas la seule planète habitable de l'univers. On en a déjà découvert des centaines dans d'autres systèmes stellaires et un jour, c'est certain, nous irons les coloniser. » Il balaya l'espace d'un geste ample. « Il faut voir grand. L'idée, c'est de s'affranchir des limites que la tradition, la biologie, la génétique et l'idéologie imposent à nos progrès.

— J'ai tout de même du mal à imaginer ce concept d'immortalité.

— Ce n'est pas compliqué : aujourd'hui, il faut prendre ces cachets. Dans dix ou quinze ans, la biotechnologie sera assez avancée pour réparer et optimiser nos gènes. Encore dix ans, et ce seront des nanites, des robots de la taille d'une molécule, qui se chargeront de sillonner notre organisme pour remplacer les cellules ou composants de cellules défaillants, nettoyer les dépôts, réparer les lésions occasionnées par le vieillissement. Quand on ne vieillira plus et qu'on aura vaincu toutes les maladies, il n'y aura plus de raison de mourir.

— Il reste les accidents.

— C'est vrai. Mais les techniques de sécurité s'améliorent elles aussi. Les voitures, par exemple, ne seront plus pilotées par des humains mais par des ordinateurs infiniment plus doués qu'eux. En cas d'urgence, des drones livreront des médicaments partout dans le monde. Et ce ne sont que deux exemples parmi tant d'autres.

— Tu parles de biotechnologie. Est-ce à dire que tu es favorable au génie génétique ?

— Bien entendu. » Adalbert secoua la tête. « T'entendre parler ainsi me fait frémir d'horreur. Tu défends les mêmes positions irréflechies et rétrogrades que les Églises, la gauche, les Verts et tous ceux qui croient que la nature est une aimable mère nourricière qui se montrera bonne avec nous pour peu qu'on soit gentil avec elle. Ceux qui voudraient garder pour toute l'éternité le monde tel que le hasard l'a fait aujourd'hui. Mais la nature n'est pas une déesse aimante, c'est seulement la nature et, pendant ce temps, l'évolution se poursuit inexorablement. Le but, c'est de la maîtriser.

— Et tu ne penses pas que, si l'humanité s'y emploie, on est sûrs d'aller dans le mur ? C'est quand même d'une arrogance folle.

— Les erreurs sont inévitables quand on s'engage en terrain inconnu, c'est vrai. Mais nous avons la capacité à en tirer les enseignements et à nous engager sur de nouvelles voies aussi souvent que nécessaire, jusqu'à trouver la bonne. Ne va surtout pas croire que la nature ne se trompe jamais ; seulement, quand ça se produit, elle s'en fiche éperdument. Un volcan entre en éruption et fait disparaître

quelques centaines d'espèces. Et alors ? Alors rien, d'autres viendront les remplacer. »

Leurs plats furent servis. Les filets de bœuf sur gratin d'échalotes au vin rouge étaient garnis de fleurettes de brocoli et de petites galettes de pommes de terre grillées. Hendrik en eut l'eau à la bouche et Adalbert n'eut pas l'air de détester lui non plus. Quoi qu'il en soit, leur discussion s'interrompit là, cédant la place à un silence glouton.

C'était l'occasion de changer de sujet. Quand leur première faim fut calmée, Hendrik reprit la parole. « Ce Friedl a dit que l'or de l'armure présentait par endroits une structure spongieuse qu'il n'avait jamais rencontrée. Tu crois que c'est important ? »

Adalbert arqua les sourcils et réfléchit en finissant de mâcher sa bouchée. « Ça pourrait venir de la dégradation de l'or en mercure. En admettant que les différents isotopes de l'or ne se sont pas formés en même temps mais qu'ils se sont agrégés en particules isotopiquement homogènes, la dégradation dans le temps aurait entraîné des microcavités dans la matière, visibles à l'œil nu. Autrement dit, le mercure issu de la dégradation des atomes d'or radioactifs se serait écoulé et il ne resterait que l'or stable.

— Ce qu'on pourrait considérer comme une preuve supplémentaire qu'il s'agit bien de l'armure du récit, non ? »

Son frère acquiesça.

Hendrik reprit une gorgée. La bière était délicieuse. « Tu t'es demandé de quoi pouvait être faite cette fameuse pierre philosophale ? Dans l'hypothèse où on en trouverait des traces dans l'or.

— Bien sûr, répondit Adalbert. C'est même la seule chose qui m'intéresse. Il existe une hypothèse peu connue, naturellement très controversée, selon laquelle il pourrait exister des éléments stables de masse atomique supérieure à 500. On ne les a pas encore découverts car il faudrait, pour les produire, des accélérateurs plus puissants que les nôtres. » Il pointa sa fourchette sur Hendrik. « Pour que ton histoire puisse être vraie, il faudrait que la pierre soit dotée de propriétés qu'aucun des éléments connus à ce jour ne présente. Ce qui induit, *a contrario*, qu'il s'agit d'un élément inconnu, et je ne parle pas d'un énième transuranien qui disparaît au bout d'un milliardième de seconde. Si je peux établir l'existence de cet élément, le prix Nobel ne sera plus qu'une formalité. »

Hendrik flaira le danger. S'il se démenait autant, c'était dans l'espoir d'associer son nom à une découverte archéologique majeure. Dans son esprit, son frère n'était là que pour le seconder dans cette entreprise.

Mais s'il avait raison et qu'on était sur le point de faire une découverte physique encore plus essentielle, alors c'est Adalbert qui

recevrait tous les honneurs, pas lui !

Ils retournèrent au laboratoire central à l'heure convenue. Arrivés dans la ruelle, ils s'engagèrent sous un large porche où se dressait une statue équestre.

Il y avait du monde dehors malgré l'heure tardive. Ils croisèrent un groupe de touristes japonais qui s'esclaffaient bruyamment, quelques couples qui déambulaient, main dans la main, en savourant la douceur du soir. Ce n'était guère surprenant : Hendrik avait vu sur le plan de la ville que la légendaire Hofbräuhaus n'était pas très éloignée. Ils se trouvaient à un jet de pierre du quartier le plus touristique de Munich. Des rires résonnaient dans les ruelles, des discussions animées et des bribes de musique leur parvenaient.

Un homme sortit de l'ombre d'un portail en bois. Corpulent, la petite cinquantaine, il portait une barbe soignée, sans doute pour compenser sa calvitie, et des lunettes design. « Monsieur Busske ? »

Hendrik serra la main tendue. « Monsieur Friedl, j'imagine.

— C'est bien moi. Je vous ai reconnu d'après la photo de votre livre. » Friedl regarda nerveusement autour de lui avant de tirer un trousseau de clés de sa poche. « Inutile d'attendre...

— Un moment, monsieur Friedl, l'arrêta Hendrik. Je voudrais vous présenter mon frère. » Il fit signe à Adalbert d'approcher. Celui-ci se tenait, comme convenu, un peu en retrait avec sa valise. « Voici le docteur Adalbert Busske, physicien nucléaire. Il travaille au CERN à Genève. »

Ils se saluèrent. Friedl eut l'air impressionné, mais il se demandait manifestement ce que signifiait la présence de ce tiers. « Enchanté ; Friedl, dit-il en les dévisageant tour à tour. On ne dirait pas que vous êtes frères, vous ne vous ressemblez pas du... Ah si. Le nez. Vous avez le même !

— Héritage familial », répondit Hendrik avec un sourire. Il était toujours bon de sourire dans les situations délicates. En chemin, il avait mis au point ce qu'il dirait à l'homme pour le convaincre de leur donner accès au laboratoire. « Monsieur Friedl, je suis venu avec mon frère pour une raison bien spécifique. Il détient cet appareil de mesure ultrasensible qui nous permettra de vérifier si l'armure est ou non radioactive. Dans l'affirmative, il pourrait s'agir d'un artefact évoqué dans un vieux texte peu connu, ce qui constituerait une découverte d'une très grande importance historique. »

Friedl remua la mâchoire, indécis. « Des rayonnements radioactifs ?

— Des tests de radioactivité ont-ils déjà été menés ? » demanda Hendrik.

Friedl agita nerveusement ses clés. « Ils sont programmés vendredi

à l'Université technologique. Ici, au laboratoire, nous conduisons surtout des analyses de chimie minérale et des tests de matériaux. Nous nous occupons de classer les matériaux, de mesurer l'influence de l'exposition aux intempéries, à la pollution, ce genre d'exams. On se sert d'échographes, d'appareils de mesure au laser 3D, d'endoscopes, de...

— Et si vous nous faisiez entrer ? l'interrompt Hendrik d'un air dégagé. Vous pourriez nous montrer. »

Friedl hésita. « Je ne comprends pas quel est votre intérêt dans cette affaire », lâcha-t-il enfin.

Hendrik hocha la tête. Il avait espéré en venir là. « J'ai toujours cru que le texte évoqué plus tôt était une fiction. S'il devait s'avérer que l'armure d'or existait réellement, cela voudrait dire que le texte en question décrit des faits historiques. Et cela m'intéresse au plus haut point, parce que l'histoire parle aussi d'un alchimiste. »

Son explication fit mouche, il le comprit en voyant Friedl écarquiller les yeux puis acquiescer d'un air convaincu. « Ah, voilà. L'alchimie de la fortune. Je comprends. »

Hendrik souriait si fort qu'il en avait mal à la mâchoire. « C'est bien cela. »

Friedl avait pris sa décision, mais on le sentait toujours mal à l'aise. « Entendu, fit-il en passant les clés en revue. Mais, comme je le disais, ce n'est pas très régulier. »

— Nous n'en parlerons à personne, promet Hendrik.

— Et vous ne toucherez à rien. »

Adalbert s'enhardit à prendre la parole. « Pas d'inquiétude, la mesure s'effectue sans contact. »

— Nous ferons très vite, ajouta Hendrik, surpris par l'intervention de son frère.

— Alors suivez-moi », conclut Friedl en ouvrant le portail pour les laisser entrer.

Ils se retrouvèrent dans une petite cour intérieure biscornue, éclairée par une faible lampe fluorescente autour de laquelle tournoyaient des moustiques. Les vieux pavés grossièrement taillés rendaient la marche plus difficile. Ils aperçurent un parking abrité aménagé dans ce qui ressemblait à d'anciennes écuries.

Friedl verrouilla le portail puis se dirigea d'un pas vif, sans un bruit, vers une porte métallique au panneau en verre opaque comme c'était la mode dans les années soixante. Elle s'ouvrait sur un escalier en pente raide menant à l'étage supérieur. Friedl passa le premier en leur demandant de bien refermer la porte derrière eux.

Hendrik laissa Adalbert le précéder. La faible clarté extérieure que l'on devinait à travers le carreau permettait à peine d'entrevoir les marches. Il flottait une odeur singulière, mélange de poussière de

pierre et d'œuf pourri.

Arrivé sur le palier, Friedl ouvrit une porte. « Attendez, je vais allumer », murmura-t-il. Hendrik vit apparaître la silhouette de son frère, valise à la main, dans le rectangle de lumière mate formé par le battant ouvert.

« Je ne peux pas allumer les plafonniers, expliqua Friedl à mi-voix, ça se verrait de l'extérieur. Mais ça ira comme ça, n'est-ce pas ?

— Oui », le rassura Hendrik en regardant autour de lui. Friedl avait actionné une petite lampe suspendue au-dessus d'un lavabo blanc, en forme de boule, qui devait dater de la même époque que la porte d'entrée.

C'était donc ça, le laboratoire central. Il n'avait rien de spectaculaire. De longues tables portaient des bassines en plastique remplies de débris de pierres. Des microscopes massifs et d'autres instruments que Hendrik ne connaissait pas. Des tabourets tournants devant les postes de travail, des étagères remplies de fioles de verre.

« Suivez-moi, chuchota Friedl. L'armure se compose de plusieurs parties : le casque, la mentonnière, le gorgerin, les grèves, les cuissards, les gantelets, les cubitières... Je vais vous faire voir le plastron, c'est la plus grande pièce.

— Parfait », acquiesça Adalbert.

Ils lui emboîtèrent le pas le long d'un couloir flanqué de portes, plus modernes celles-ci. Certaines, restées ouvertes, leur permirent de jeter un coup d'œil au passage et de distinguer dans la pénombre des appareils volumineux, des tables munies d'ordinateurs et des étagères chargées de classeurs.

Friedl les précédait en grommelant à voix basse, mécontent, comme si quelque chose le dérangeait. En passant devant une porte métallique entrebâillée, il la ferma d'un geste agacé.

« Demain après-midi, nous attendons le professeur Geißner qui vient examiner l'armure. Vous le connaissez peut-être de nom ?

— Non, avoua Hendrik.

— C'est un médiéviste de l'université d'Iéna. »

Geißner. Voilà quelqu'un à qui il faudrait impérativement s'adresser si l'armure était réellement radioactive. Hendrik nota mentalement le nom, se promettant de faire une recherche Google avant de se coucher.

Enfin, Friedl ouvrit une dernière porte, tâtonna dans le noir et alluma une petite lampe au-dessus d'une table, créant un îlot de lumière crue tandis que la pièce restait plongée dans la pénombre.

« Nous y sommes, dit-il. Le premier travail consiste à répertorier et documenter les différentes pièces. Autrement dit, on les mesure, on les prend en photo haute définition, on examine l'état de la surface et ainsi de suite. »

Hendrik ne l'entendait plus. Il n'avait d'yeux que pour l'objet bombé, couturé de cicatrices, révélé par le cône de lumière. Il gisait sur la table entre des appareils photo montés sur de solides trépieds.

Le plastron, s'il ne brillait pas de mille feux, était indéniablement en or.

Un moment irréel. Hendrik frissonna : il avait peut-être sous les yeux une partie de l'armure authentique de Bruno von Hirschberg.

L'armure fabriquée dans l'or du diable.

Auquel cas tous trois subissaient en ce moment même le rayonnement qui avait tué le chevalier. Hendrik recula d'un pas.

« Bien, dit Adalbert, impassible. Je ferais mieux de me mettre au travail. »

Il posa la valise à plat par terre, actionna les fermetures et souleva le couvercle. Les instruments étaient protégés par une épaisse couche de mousse. « Il me faudrait une prise électrique.

— Ici, dit Friedl en la lui montrant. Je devrais peut-être vous laisser peser le plastron, ajouta-t-il. Il a beau être en or, il est d'une légèreté incroyable. Comme je vous le disais, il a la densité d'une éponge... »

Au même instant, un bruit de course leur parvint du dehors, puis quelque chose tomba avec fracas. Friedl sursauta et se précipita vers la porte. « Qu'est-ce que c'est que ce raffut ? » cria-t-il, effrayé. Hendrik voulut le rejoindre, mais une poigne surgie de nulle part lui saisit le bras. Il vit une main gantée approcher un morceau d'étoffe de son visage, une odeur chimique infecte le submergea et il sombra dans l'inconscience.

Hendrik revint à lui dans un monde plongé dans la pénombre. Il ne perçut tout d'abord que des contours flous, des mouvements. Puis des sons lui parvinrent, des voix indistinctes, des bruits de pas.

Un visage inconnu se dessina plus nettement : pâle, parsemé de taches de rousseur, joufflu, auréolé de boucles dorées. Un ange vêtu d'une veste rouge vif, qui lui palpait le crâne, lui bougeait la tête, pour quelle raison ? Et pourquoi ces flashes incessants ? Il aperçut alors un photographe, bizarrement vêtu d'une combinaison de peintre blanche.

L'homme à la peau pâle lui agita ses doigts devant les yeux, demandant combien il en voyait. Étrange question ; qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire ?

« Combien de doigts ? » insista-t-il.

Ce n'était pas si simple, à bien y réfléchir. « Trois », devina Hendrik. Il avait dû voir juste car l'homme eut un sourire satisfait. « Philip ? Tu peux t'occuper de celui-là, maintenant ! » lança-t-il en relevant la tête.

Le Philip en question portait la même veste rouge que l'ange, mais il avait la peau noire comme l'ébène, des cheveux crépus et les yeux bruns. Il braqua une lampe torche sur Hendrik, hocha la tête et déclara, dans un bavaois parfait, qu'il allait l'aider à descendre.

On le fit asseoir. Autour de lui régnait le chaos, tables et chaises étaient renversées, des éclats de verre jonchaient le carrelage...

« Que se passe-t-il ? » demanda Hendrik. Il fallait quand même bien qu'on lui explique si on voulait qu'il coopère !

« On vous emmène à l'ambulance, fit l'homme à la peau pâle.

— Pourquoi ? Je suis malade ?

— On vous a anesthésié. »

Hébété, Hendrik balaya la salle du regard. Quand ses yeux se posèrent sur la valise argentée, la mémoire lui revint subitement. Adalbert. L'armure. Le mystère.

La main gantée avec le morceau d'étoffe.

« Mon frère ! Où est-il ?

— Il est déjà en bas. »

Les deux hommes unirent leurs efforts pour le remettre debout. Hendrik avait les jambes en plomb. Ils s'engagèrent dans le couloir, un pas après l'autre. Heureusement qu'ils le soutenaient. Il faisait sombre dans l'escalier, les marches en pierre oscillaient sournoisement, ce qui ne manqua pas de l'étonner. Dehors, dans la nuit, des projecteurs, le

clignotement de lumières bleues, des policiers un peu partout. Des voitures, des coups de klaxon, des voix qui s'élevaient, incompréhensibles, de radio grésillantes.

On l'aida à monter dans une ambulance. Adalbert s'y trouvait déjà, assis sur un strapontin, la mine lugubre. Près de lui, une femme en veste rouge vif ressemblait comme une sœur à Angela Merkel. Sur un signe d'elle, les deux secouristes allongèrent Hendrik sur un lit de camp. Le souvenir d'innombrables films policiers vus à la télévision lui revint en mémoire. Pas un lit de camp, non, un brancard.

La femme, sans doute le médecin de service, lui apposa sur le visage un masque en plastique transparent. « Tenez, respirez à fond plusieurs fois. »

Hendrik obéit sans rechigner car on ne contredit pas la sœur de la chancelière. Le résultat fut étonnant. En quelques respirations, les brumes qui enveloppaient son esprit se dispersèrent comme par magie. De l'oxygène pur, se dit-il en prenant une nouvelle goulée.

« On vous a anesthésié, expliqua la doctoresse. Tout comme votre ami, là. Vous avez eu de la chance. D'autres se font assommer et passent trois jours à vomir leurs tripes avant de s'en remettre. Quand ce n'est pas pire. » Elle retira le masque. « Ça suffit, il n'en faut pas trop non plus.

— On ? répéta Hendrik. Qui ça, on ?

— C'est la question que tout le monde se pose, figurez-vous. » Elle lui appliqua ses deux mains gantées sur la tête et palpa longuement son crâne. « Tout y est, on dirait. »

Au moment où Hendrik s'asseyait sur le brancard, la porte arrière du véhicule s'ouvrit sèchement. Un homme en blouson de cuir, à la mauvaise humeur apparente, survola la scène du regard. « Alors ? » grogna-t-il à l'intention du médecin.

Elle tendit les mains, paumes vers le ciel. « Aucun des deux n'est blessé. Ils sont tout à vous.

— Bien. Tout de suite. La déposition de l'autre homme est toujours en cours. » Il se tourna vers les frères Busske. « Vos cartes d'identité, s'il vous plaît. » Il plongea la main dans la poche intérieure de son blouson et fit apparaître quelques secondes un badge d'allure officielle. « Stamm. Joseph Stamm. Police criminelle de Munich. »

Il ne ressemblait nullement à un fonctionnaire de police judiciaire. Avec son teint mat et ses boucles brunes parcourues de fils d'argent, il évoquait davantage un mafieux sicilien, mais Hendrik et Adalbert s'exécutèrent.

Le commandant examina les papiers à la lumière des phares de la voiture garée derrière lui. « Busske. Et Busske. Vous êtes parents ?

— Frères, répondit Hendrik.

— Frères. Et que faisiez-vous à cette heure dans le laboratoire ?

— Nous voulions voir l'armure, grommela Adalbert.

— Monsieur Friedl est une relation de relation, se hâta d'ajouter Hendrik. Il a été assez aimable pour accepter de nous la montrer. De manière officieuse, pourrait-on dire.

— De manière officieuse. Je vois. Comment saviez-vous que l'armure était ici ? »

Adalbert laissa échapper un ricanement. « Alors, ça, ce n'était pas le plus difficile.

— Dix minutes sur Internet ont suffi à établir qu'elle ne pouvait se trouver qu'ici, précisa Hendrik.

— Et, comme par hasard, elle a été volée au moment même où vous étiez à l'intérieur. » Le commandant empocha leurs cartes d'identité. « Vous ne trouvez pas la coïncidence étrange ? »

Il claqua la porte de l'ambulance et s'éloigna.

Hendrik et Adalbert échangèrent un regard. Ils avaient été stupides de ne pas penser que l'annonce de la découverte d'une armure en or pur pourrait éveiller bien d'autres convoitises. De toute évidence, des voleurs s'étaient eux aussi montrés capables de déduire où elle serait déposée et ils les avaient devancés.

Hendrik se rassura en se disant qu'on ne pourrait rien leur reprocher. Son frère et lui étaient tous deux des citoyens modèles et, surtout, l'armure n'était pas en leur possession. Ils ne s'étaient pas introduits illégalement sur les lieux, si bien qu'on ne pourrait retenir contre eux aucune charge de violation de domicile. Georg Friedl aurait peut-être des problèmes avec son employeur et n'accepterait plus jamais de rendre service à quiconque, mais Adalbert et lui devraient s'en tirer indemnes. Le commandant allait devoir les laisser partir, et le plus tôt serait le mieux.

Le commandant qui revenait, justement, en compagnie de deux policiers en uniforme. « Suivez-moi, s'il vous plaît, dit-il à Hendrik

— Où donc ?

— J'ai quelques questions à vous poser pour le procès-verbal. »

La formalité était sans doute inévitable. Hendrik descendit de l'ambulance et suivit les trois hommes jusqu'à un fourgon VW garni de deux banquettes opposées, séparées par une table. Le jeune fonctionnaire assis devant un ordinateur portatif ne desserra pas les dents à leur arrivée. Ils prirent place et la porte coulissante se referma.

Le commandant saisit un enregistreur numérique, le porta à ses lèvres, prononça la date et l'heure – il était déjà plus d'une heure du matin –, et poursuivit : « Commandant de police criminelle Joseph Stamm. Déposition du témoin Hendrik Busske dans l'affaire du vol avec effraction au laboratoire central du service régional bavarois de protection des monuments historiques. »

Il posa l'appareil sur la table et entreprit d'enregistrer les données personnelles de son témoin. Tout cela figurait sur sa carte d'identité, mais Hendrik voulait se montrer coopératif et il répondit docilement aux questions. Le jeune fonctionnaire au visage impassible tapait les réponses au fur et à mesure à une allure impressionnante.

« Monsieur Friedl a déclaré vous avoir demandé de fermer la porte du rez-de-chaussée derrière vous quand vous êtes entrés sur les lieux, attaqua Stamm brusquement. Vous confirmez ?

— Oui. » Hendrik hocha la tête, ce qu'il regretta aussitôt. Il attendit que la douleur derrière son front reflue avant de continuer. « Il a dit qu'il suffisait de la tirer.

— C'est ce que vous avez fait ?

— Bien sûr.

— Vous en êtes certain ? »

Hendrik fronça les sourcils. Où voulait-on en venir ? « Pourquoi me demandez-vous cela ? »

Stamm le dévisagea. « Vous avez peut-être laissé la porte entrebâillée pour permettre à vos complices d'entrer à votre suite.

— Quoi ? Quels complices ? » Hendrik n'en croyait pas ses oreilles. « Que voulez-vous dire ?

— Que tout cela n'était peut-être qu'une mise en scène. Vous laissez discrètement entrer vos acolytes, vous simulez une agression, vous vous laissez droguer un petit peu pour écarter les soupçons...

— C'est n'importe quoi ! Dans ce cas, on serait repartis avec eux, non ?

— Monsieur Friedl aurait alors su que vous étiez dans le coup. »

Hendrik s'efforça de garder son calme et de réfléchir. « C'est un scénario sans queue ni tête ! reprit-il. Nous ne pouvions pas savoir quel chemin on nous ferait emprunter. Et il n'aurait servi à rien de laisser la porte ouverte puisque monsieur Friedl avait verrouillé le portail donnant sur la rue. »

Stamm prit une note. « Nous allons le vérifier tout de suite. » Il saisit son mobile, appela un certain Jan et lui donna l'ordre correspondant.

« Très bien, fit-il en s'adossant plus confortablement. Reprenons depuis le début. Racontez-moi les faits de votre point de vue. »

Hendrik s'exécuta en s'efforçant de rester concis et de jeter sur l'affaire l'éclairage le plus innocent possible. Deux hommes qui tiraient parti d'une relation privée pour jeter un coup d'œil dans les coulisses, voilà qui n'avait rien de répréhensible. Encore moins en Bavière, où le népotisme était si répandu qu'on pouvait s'attendre à ce que la démarche ne chagrine personne.

Hendrik répondit par la négative quand le commandant lui demanda s'il avait vu ou pu identifier quelqu'un. Il ne se souvenait

que de la main gantée et du morceau de tissu.

Stamm feuilleta un instant son calepin. « Pourquoi cette armure vous intéresse-t-elle tant ? » reprit-il enfin.

Hendrik, qui s'attendait à cette question, débita la réponse qu'il avait préparée.

« Je dirige un séminaire intitulé "Alchimie de la fortune". Dans ce cadre, je m'efforce de lire tout ce qui touche à l'alchimie. Une vieille légende raconte l'histoire d'un chevalier qui force un alchimiste à lui fabriquer une armure en or. Quand je suis tombé sur un article parlant de la découverte récente, je me suis demandé s'il ne pouvait pas s'agir de l'armure de la légende. »

Stamm fronça ses sourcils épais, ce qui lui donna un air menaçant. « Quelle légende ? »

— Je l'ai lue dans un livre un jour, il y a plus de dix ans. Je ne l'ai plus en ma possession et j'ignore qui l'a écrit. Ces vieux textes mentionnent rarement le nom de l'auteur.

— Et si c'était le cas ? Si l'armure était bien celle de la légende, à quoi cela vous aurait-il servi de le savoir ? »

Hendrik écarquilla les yeux, conscient que cette mimique lui donnait une expression de parfaite innocence. « Mais à rien du tout ! À satisfaire ma curiosité, rien de plus.

— Vous avez donc entrepris ce voyage à Munich dans le seul but de jeter un coup d'œil à quelques vestiges archéologiques ?

— Exactement. » Hors de question d'en dévoiler davantage. « Pouvez-vous me dire ce qu'il en est ? L'armure a-t-elle vraiment été volée ? »

Stamm se frotta le menton, hésita. « Oui. Il y avait plus d'une douzaine de pièces, réparties à travers tout le laboratoire, certaines sous clé dans des armoires. Les voleurs ont fracturé les serrures et ont tout emporté. »

Une profonde déception s'empara de Hendrik. C'était fini. La chance d'un exploit grandiose venait de lui passer sous le nez.

Comme toujours. Dès qu'on se prenait à espérer, on pouvait être sûr que la déception n'était pas loin.

« C'est tout pour le moment. » Stamm adressa un signe de tête au jeune collègue qui avait pris les notes. Une imprimante laser se mit à ronronner et cracha le procès-verbal, que Hendrik dut lire et signer. On le transféra dans une voiture de police, où il patienta pendant la déposition d'Adalbert.

Imaginer son frère face au commandant avec son parler direct et ses manières rugueuses fut pour Hendrik bien plus angoissant que son propre interrogatoire. Si seulement ils avaient pu accorder leurs violons ! Hendrik était sûr qu'Adalbert allait noyer le policier sous sa pédanterie habituelle.

L'entretien s'acheva plus vite que prévu, mais le commandant en sortit de bien plus mauvaise humeur. Il leur rendit leurs papiers. « J'ai besoin de vos numéros de mobile pour d'éventuelles questions complémentaires. »

Hendrik lui donna sa carte. Adalbert haussa les épaules. « Je n'ai pas de mobile. Je déteste téléphoner », lâcha-t-il d'une voix rogue.

Stamm allait répondre quand son propre appareil se mit à sonner. Il prit la communication et écouta en silence. Puis il se tourna vers Adalbert. « Votre valise a été saisie, mais, à ce qu'on me dit, toutes les pièces y sont, jusqu'aux étiquettes d'inventaire du CERN. Cependant, je ne pourrai vous la remettre qu'après son inspection par nos services techniques.

— Mais je rentre demain à Genève, protesta Adalbert, exaspéré.

— Alors on vous la fera livrer par transporteur. »

Adalbert faillit s'étrangler. « Vous avez intérêt à bien l'assurer, aboya-t-il. Sachez-le, son contenu vaut un demi-million d'euros. »

La mine du commandant se renfroigna un peu plus tandis qu'il notait l'information. « Ce sera tout. Vous pouvez disposer. »

Il avait plutôt l'air de penser très fort : Foutez-moi le camp.

Ils reprirent le chemin de l'hôtel. Une fois hors de vue de la police, Hendrik demanda : « Qu'est-ce que tu leur as raconté ?

— Rien, répondit Adalbert, agacé. J'ai dit que c'était ton idée et que je ne savais pas pourquoi tu t'intéressais à cette armure. Et puis j'ai ajouté que je voulais qu'on me rende la valise avec l'appareil de mesure.

— Tu n'as pas vu nos agresseurs, toi non plus ? »

Son frère secoua la tête. « Non. J'étais en train de brancher une prise quand on m'a arrosé d'anesthésiant. Après, c'était le noir. » Il secoua encore la tête, l'air mécontent. « Ils ont dû se cacher dans la pièce d'à côté en nous entendant arriver. Maintenant que j'y pense, il y avait une porte ouverte derrière toi, ils n'ont pu venir que de là. »

Hendrik ne se souvenait d'aucune porte. Il n'avait eu d'yeux que pour le plastron et la salle était plongée dans la pénombre.

« Ils vont sûrement abîmer mon appareil, ces ânes bâtés », maugréa Adalbert. Il darda sur son frère un regard noir. « C'est toi qui paieras les réparations, je te préviens ! »

Hendrik soupira, résigné. « Oui, oui. Reparlons-en quand on y sera. »

L'hôtel était paisible à leur arrivée, la réception éclairée par une douce lumière tamisée. Le veilleur de nuit demanda leur nom et leur numéro de chambre avant de leur remettre les clés. Après les événements de la soirée, sa vigilance avait quelque chose de rassurant.

Les deux frères convinrent de se retrouver à neuf heures pour le

petit-déjeuner. Une heure suffirait amplement.

Une fois seul, Hendrik se planta longuement sous la douche, laissant l'eau lui couler sur le visage, attendant que remontent les sanglots dont il ressentait la présence, loin sous la surface, mais ils ne vinrent pas. Pourtant, il en aurait conçu un réel soulagement.

Il finit par tourner le robinet, s'enveloppa dans la grande serviette de bain immaculée et se brossa les dents devant le miroir embué. Il ne voulait plus ressasser toutes ces occasions manquées. Il régla le réveil, s'allongea sous le drap et s'endormit aussitôt.

Quand il entra dans la salle de restaurant le lendemain, avec cinq minutes de retard, Adalbert était installé devant son portable avec une tasse de café. Il répondit d'un hochement de tête au salut de son frère.

« Tu ne manges rien ? demanda Hendrik.

— C'est fait. »

Rien n'aurait pu le laisser soupçonner, ni assiette ni miettes. Le personnel n'avait pas attendu pour débarrasser. Belle efficacité.

Hendrik s'approcha du buffet pour faire son choix. Il revint avec des toasts, deux œufs coque et un muesli aux fruits et au yaourt. Il avait à peine pris place qu'une jeune serveuse coiffée d'une queue de cheval vint lui demander ce qu'il désirait boire. Il commanda un grand crème.

Tandis qu'il s'attaquait à son premier œuf avec bonne humeur, il sentit son frère lui lancer des regards dégoûtés. « Quoi ? demanda-t-il.

— Je ne comprendrai jamais comment on peut manger ça. »

Déconcerté, Hendrik considéra le coquetier. « Vraiment ? » C'était pourtant un œuf à la cuisson parfaite, à la coquille d'un beau brun velouté, ni trop gros ni trop petit.

« Oui, grommela son frère. Ce truc baveux, visqueux... »

Hendrik ne put s'empêcher de sourire. C'était comme autrefois. Enfant, déjà, Adalbert était dégoûté par toutes sortes de choses : les cheveux dans la douche, la sueur, le sang... S'il y avait des traînées dans les toilettes, il refusait de s'y asseoir tant que quelqu'un ne les avait pas enlevées. Et il ne chargeait jamais le lave-vaisselle, se contentant de ranger assiettes et couverts une fois lavés, parce qu'il lui était impossible de toucher ce que des aliments avaient souillé.

Étrange comme certains traits de caractère perduraient une vie entière.

Il n'y avait qu'une issue : faire diversion. Hendrik désigna le portable du menton. « Alors ? Quoi de neuf dans le monde ? demanda-t-il.

— Sais pas, marmonna Adalbert.

— Je croyais que tu lisais les nouvelles.

— Non. Je surfe. »

Apparemment, on s'exprimait par monosyllabes aujourd'hui.

« Qu'est-ce que tu cherches exactement ? » insista Hendrik sans se démonter.

Adalbert répondit sans détacher les yeux de son écran. « Je voulais savoir si le vol de découvertes archéologiques était fréquent. En Égypte, par exemple, c'est un sport national. Les objets disparaissent fréquemment sur les sites de fouilles, mais on les vole aussi directement dans les musées. Parce que ça rapporte gros de les vendre aux touristes. Naturellement, c'est passible de poursuites, mais il n'y a pas grand-chose à faire.

— Ah bon ? » fit Hendrik, surpris. Il ne voyait pas vraiment le rapport entre leur situation et l'Égypte, ce qui voulait peut-être dire qu'il manquait de café.

« En Europe centrale, en revanche, poursuivit Adalbert, cela n'arrive pour ainsi dire jamais. Même les pièces d'or romaines ne sont pas souvent volées, parce que le jeu n'en vaut pas la chandelle : il est trop difficile de les revendre. »

Il s'adossa plus confortablement, saisit sa tasse et sirota son café.

« Ce qui m'amène à la conclusion que nos agresseurs n'étaient pas des voleurs quelconques, mais des gens venus spécifiquement pour dérober cette armure. Des gens qui avaient lu la même histoire que toi.

— Ah, répondit Hendrik. Tu crois vraiment ? Un livre de 1880 ? »

Adalbert haussa les épaules. « On imprime rarement un livre à un seul exemplaire. » Il déposa soigneusement sa tasse et la repoussa jusqu'au bord extérieur de la table. « Il serait peut-être bon d'établir d'où venait cet ouvrage. Qui en était l'auteur, où il a été imprimé...

— Oui, bonne idée. » Hendrik sentit l'espoir renaître en lui, comme s'il venait de découvrir une dernière braise sous la cendre froide d'une cheminée.

Son frère le dévisagea. « Comment avait-il atterri entre tes mains ? Tu as dû me le dire, mais j'ai oublié. »

L'heure de vérité avait sonné. Hendrik se résigna à dévoiler toute l'histoire, y compris le vol qu'il avait commis. Il s'abstint cependant d'évoquer Laura, laissant supposer qu'il avait ensuite perdu le volume.

Son aveu n'arracha qu'un haussement d'épaules à Adalbert. « Depuis le temps, il doit y avoir prescription, lâcha-t-il en rabattant le couvercle de son portable. Passons par Zurich au retour et arrêtons-nous chez ce bouquiniste. On nous dira peut-être d'où venait le livre. »

La librairie Schoch existait toujours et elle était restée telle que dans le souvenir de Hendrik. Il envoya Adalbert en éclaireur et alla attendre dans un café. À peine assis, il regretta sa décision. Son frère allait sûrement tout faire rater avec ses manières de Wisigoth.

Son mobile sonna. « Tu peux venir, claironna Adalbert. Il n'y a

aucun problème.

— Vraiment ? s'étonna Hendrik.

— Puisque je te le dis.

— Ta voix est bizarre, pourtant.

— C'est à cause de l'appareil de la boutique. Une vraie pièce de musée. J'ignorais qu'il restait des téléphones à cadran en service. »

Le libraire, Hansruedi Schoch, un homme maigre au nez crochu, âgé d'une soixantaine d'années, portait ses longs cheveux gris attachés en catogan. Il arborait un gilet sans manches en cuir sur une vieille chemise en flanelle dont on devinait encore le motif à carreaux rouges et bleus. Il émanait de lui un intense arôme de chewing-gum à la menthe.

« Celui à qui vous avez eu affaire, c'était mon ancien assistant, Reto, expliqua-t-il à Hendrik avec son paisible accent suisse. Comme je le disais à votre frère, je ne vous révélerai pas son nom entier. Il se trouve qu'il était impliqué dans un trafic de livres volés. Il faut savoir que c'est un marché énorme ; illégal, bien sûr, mais très lucratif tant qu'on ne se fait pas attraper. Pendant longtemps, je ne me suis rendu compte de rien, il s'est montré très discret. Tout se passait par Internet. À l'époque... Quelle année avez-vous dit ? 1998 ?

— En mars », précisa Hendrik.

Schoch eut un geste vague de la main. « À l'époque, je ne savais même pas ce qu'était Internet. Aujourd'hui, c'est mon principal canal de distribution. » D'un mouvement du menton, il désigna la boutique qui n'avait pas changé, si bien que Hendrik avait l'impression de s'y être arrêté la veille. « Heureusement, l'immeuble m'appartient, sinon le magasin n'aurait plus aucune raison d'être. Et le jour où je passerai la main... je sais que mon fils mettra la clé sous la porte.

— Ce Reto, demanda Hendrik, où est-il aujourd'hui ?

— Eh bien, il a fallu que je le licencie, n'est-ce pas ? Ce qu'il fait aujourd'hui, je l'ignore et je n'ai aucune envie de le savoir. Je lui ai dit que je ne voulais plus jamais le voir et on en est restés là. »

Les photocopies apportées par Adalbert étaient étalées sur une table devant eux. Hendrik désigna la couverture. « Et ça, ça ne vous dit rien non plus ? »

Le bouquiniste examina le feuillet en réfléchissant. « Je ne peux que répéter ce que j'ai dit à votre frère : la conception de la couverture est inhabituelle pour l'époque. À la fin du XIX^e siècle, outre l'année de parution, on y faisait aussi figurer l'imprimerie et l'éditeur, ainsi que l'édition. Tout ce qu'on relègue aujourd'hui au verso. À mon avis, il s'agit là d'une impression privée qui n'a jamais été commercialisée.

— Et ceci, avez-vous une idée de ce que ça pourrait être ? » Hendrik désignait le griffonnage dans l'angle inférieur droit, qui ressemblait aux chiffres 21/20.

Schoch secoua la tête. « Ça ne me dit rien. »

Hendrik sentit s'éteindre en lui la dernière étincelle d'espoir. Encore un coup d'épée dans l'eau. Encore une piste refroidie depuis longtemps. À quoi bon se dire « si seulement j'avais ou je n'avais pas » ? Qui aurait pu deviner ce qu'il adviendrait ?

« Bien, fit-il en soupirant. Nous ne vous prendrons pas plus de temps. Merci de nous avoir reçus.

— Tout le plaisir était pour moi.

— Avant que j'oublie... » Hendrik sortit une carte de visite de son portefeuille et la tendit au bouquiniste. « Si jamais quelque chose vous revenait...

— Bien sûr, fit Schoch. De votre côté, si vous avez un jour besoin d'un livre ancien... » Il fouilla les poches de son gilet et donna la carte du magasin à Hendrik. « Ouvert jour et nuit sur Internet.

— Merci, j'y penserai », répondit Hendrik. Il se pencha sur la carte juste assez longtemps pour ne pas paraître impoli, puis il la remisa dans la poche droite de sa veste avec les autres cartes de visite dont il prévoyait de se débarrasser à la première occasion.

« Vendez-vous aussi des manuscrits ? demanda soudain Adalbert. Des cartes postales, des lettres rédigées à la main, ce genre de documents ?

— Non car nous avons déjà un spécialiste ici même, à Zurich, répondit Schoch. Il ne fait rien d'autre et travaille dans le monde entier. Lui faire concurrence n'aurait aucun sens. » Il saisit un bout de papier et un stylo. « Je peux vous noter l'adresse si vous le désirez. Boutique d'autographes Berner. Ce n'est pas très loin d'ici.

— Parfait », fit Adalbert.

Schoch nota l'adresse et gribouilla un petit plan pour les aider à trouver plus facilement. Après de nouveaux remerciements, les deux frères se mirent en route.

Hendrik bouillait intérieurement. Toutes ces années, Adalbert n'avait fait que se gausser de son histoire, et voilà qu'il choisissait ce jour précis pour prendre l'initiative et jouer les grands détectives.

« Qu'est-ce que c'était que cette question ? » siffla-t-il, à peine eurent-ils fait dix pas.

Adalbert, qui avançait d'un pas déterminé, lui adressa un bref regard de biais. « Tu ne t'es jamais demandé qui pouvait être l'auteur des notes sur la dernière page ?

— Bien sûr que si. Je ne t'ai pas attendu !

— Et alors ? »

Hendrik s'arrêta. « Arrête de jouer les Sherlock, tu veux ? Dis-moi ce que tu crois avoir trouvé. »

Adalbert s'arrêta à son tour et revint sur ses pas. « Rien encore. Mais regarde... »

Ouvrant la chemise protégeant les photocopies, il en sortit la dernière page et la tendit à son frère.

« Qu'est-ce que ça t'évoque ? »

— On dirait l'écriture d'un collégien ou d'un lycéen, peut-être. »

Adalbert arqua les sourcils. « Quel genre de lycéen s'y connaît en processus de transformation nucléaire ? »

— Un petit génie ? lâcha Hendrik en se disant pour la première fois que c'était peut-être une piste. Tu crois qu'on devrait s'intéresser aux candidats du concours Jeunes Chercheurs ? »

Adalbert secoua la tête. « Allons d'abord à cette boutique d'autographes. Je ne pense pas qu'il s'agisse de l'écriture d'un lycéen. Je crois même l'avoir déjà vue. »

À l'adresse indiquée par Schoch, ils trouvèrent un magasin qui ressemblait à s'y méprendre à une joaillerie de luxe : un élégant décor tout de blanc et d'or, savamment éclairé, parfaitement désert. Mais l'enseigne *Autographes Julius W. Berner* en lettres d'or au-dessus de l'entrée leur confirma qu'il n'y avait pas d'erreur.

La porte coulissante s'ouvrit silencieusement devant eux et ils furent accueillis par une douce musique au piano. Un paraphe reproduit en pierre noire, sans doute celui du propriétaire, se détachait sur un dallage en marbre entièrement blanc. Les murs étaient ornés de photos de célébrités en noir et blanc, toutes dédicacées. De longues vitrines abritaient des lettres, des cartes postales et autres notes de la main de stars et de starlettes, de politiciens, d'artistes, de sportifs et de capitaines d'industrie. Chaque pièce, présentée sur un socle en plexiglas, était mise en valeur par un éclairage indirect.

Hendrik fut abasourdi par l'ambiance luxueuse et les prix atteints par ces vieux documents. D'un autre côté, ces prix expliquaient comment on pouvait financer un tel décor.

Il songea que c'était peut-être là la vraie célébrité. N'était-ce pas la preuve d'un prestige authentique, quand le moindre torchon griffonné sur un coin de table se vendait une fortune après la mort de son auteur ?

Un vendeur leur fit l'honneur. Il se tenait tête dressée, comme s'il avait reçu les consignes les plus strictes pour donner aux clients une vue plongeante sur ses narines. « Comment puis-je aider ces messieurs ? » dit-il.

Au grand déplaisir de Hendrik, ce fut de nouveau Adalbert qui prit l'initiative, demandant si la boutique avait des écrits de la main de physiciens nucléaires allemands, Otto Hahn, Werner Heisenberg, Carl Friedrich von Weizsäcker ou d'autres encore.

Le vendeur, l'air mi-impénétrable, mi-condescendant, leva le nez

de quelques millimètres encore.

« Nous sommes envoyés par le CERN, ajouta Hendrik d'une voix assurée. Nous envisageons d'organiser dans nos locaux une exposition pour commémorer la première fission de l'atome. »

Il n'avait aucune idée de la date en question, mais il sentit sur lui le regard approuvateur de son grand frère. Assurément, la date serait à marquer d'une croix rouge !

La mine du vendeur s'éclaira légèrement. Il sortit une tablette d'un tiroir et la tendit à Adalbert. « Vous y trouverez l'ensemble de notre offre, expliqua-t-il. En cas d'intérêt de votre part, je vous ferai chercher les pièces correspondantes au coffre. »

Ils prirent place sur un confortable canapé de cuir blanc entre deux vitrines. Adalbert eut tôt fait de comprendre le fonctionnement de la base de données et s'employa à restreindre la sélection de scientifiques, puis il fit défiler d'un doigt impatient les documents scannés.

« Qu'est-ce que tu cherches exactement ? chuchota Hendrik.

— Il y a déjà eu une exposition de ce genre pour les quarante ans du CERN, je crois. C'est peut-être là que j'ai vu cette écriture. »

Soudain, il agita nerveusement la main. « La photocopie. Vite. »

La tablette affichait une carte postale. Hendrik prit le feuillet demandé et le plaça à côté. Cela ne faisait aucun doute, c'était la même écriture.

« La carte est de Lise Meitner, dit Adalbert. C'est bon, on a ce qu'il nous faut. »

Hendrik le dévisagea sans comprendre. « Pourquoi ? Qui est-ce ? »

Son frère le dévisagea d'un air consterné. « Dis-moi que ce n'est pas vrai ! Tu ne connais pas Lise Meitner ?

— Je devrais ?

— Ça oui ! s'exclama Adalbert. Tu es mon frère, tout de même ! » Il se leva brusquement. « Viens, que je t'aide à combler cette affreuse lacune. »

Ils entrèrent dans le premier café offrant la wifi – une chaîne américaine –, commandèrent des boissons au nom extravagant à des prix qui ne l'étaient pas moins, s'installèrent confortablement et attaquèrent le cours de rattrapage.

« Lise Meitner était une physicienne nucléaire autrichienne. Elle était surtout la plus proche collaboratrice d'Otto Hahn, que tu connais, j'espère...

— Oui, on lui doit la première fission de l'atome, même moi je sais ça, figure-toi, répondit Hendrik, agacé.

— C'est mieux que rien, fit Adalbert, magnanime. Le plus drôle, c'est qu'Otto Hahn, s'il a bien réussi la première fission nucléaire, ne

l'a pas reconnue comme telle. Il n'a pas été capable d'interpréter les résultats des mesures effectuées pendant son expérience. C'est Meitner qui l'a fait.

— Ah, fit Hendrik. Une femme intelligente...

— Une femme qui a étudié avec succès la physique au temps de l'Empire ? À une époque où l'accès à de nombreux instituts de recherche restait interdit aux femmes ? Tu peux partir du principe qu'elle était foutrement intelligente, oui ! » Adalbert entoura son gobelet de café de ses deux mains. « C'est l'un des grands moments de l'histoire des sciences, un sujet de rêve pour Hollywood. Lise Meitner vit en exil en Suède. Otto Hahn lui a envoyé une nouvelle lettre pour la tenir informée de ses travaux, précisant qu'il n'avait aucune idée de ce qui s'était produit au cours de sa dernière expérience. On approche de Noël et Meitner fait une longue promenade en forêt avec son neveu Otto Frisch, lui aussi étudiant en physique. Ils discutent de l'interprétation possible des mesures d'Otto Hahn et concluent que la seule explication plausible est qu'il a dû se produire une fission du noyau atomique.

— En exil ? reprit Hendrik. Pourquoi ça ? »

Adalbert arqua les sourcils. « Parce qu'elle était juive. Les nazis ont fait fuir tous les cerveaux à l'époque. Et on s'en ressent aujourd'hui encore, si tu veux mon avis. » Il but une gorgée de café. « On dit qu'Otto Hahn l'aurait emmenée personnellement en Hollande, d'où elle a pu se réfugier en Suède. Elle a gardé sa vie entière des liens d'amitié avec Otto Hahn et d'autres collègues, mais elle n'est jamais retournée en Allemagne. »

Hendrik baissa les yeux sur la chemise contenant les photocopies. « Que faut-il en déduire ? Que le livre a appartenu à Lise Meitner ?

— Très probablement.

— En ce cas, on peut se demander comment il est entré en sa possession et comment il est arrivé chez un bouquiniste de Zurich. »

Adalbert ouvrit son portable et consulta la page Wikipedia sur Lise Meitner. « La seconde question devrait être plus facile. Voyons un peu, elle est morte en 1968 à Cambridge, hum... » Il survola le long article en silence. « Voilà. Elle s'y est installée en 1960 avec son neveu, le fameux Otto Frisch. À sa mort, c'est lui qui a dû s'occuper de l'héritage. Que sait-on à son propos ? » Il cliqua, lut rapidement. « Il est mort en 1979, onze ans après elle.

— Otto Frisch. Otto... » Un souvenir surgit soudain des profondeurs de la mémoire de Hendrik. « Sur la couverture du livre, au verso, il restait une étiquette à demi déchirée. Deux mots y figuraient : *coll.* et *Ott.*

— Collection Otto Frisch, enchaîna aussitôt Adalbert. Le livre appartenait à sa tante, puis il l'a intégré à sa propre collection après

son décès.

— C'est plausible. Reste à savoir qui s'est occupé de l'héritage de cet Otto Frisch. » Hendrik fixa son frère. « Rendons-nous en Angleterre. Le plus tôt sera le mieux.

— Ne t'emballe pas ! On a bien d'autres moyens à notre disposition à l'heure actuelle, répliqua Adalbert en secouant la tête.

— Par exemple ?

— Tu n'as jamais entendu parler de Google Livres ?

— Mais on ne trouvera jamais... » Hendrik s'interrompit. « Si, tu as peut-être raison.

— Voilà plus de six ans qu'ils scannent le contenu des bibliothèques du monde entier, et de manière bien plus exhaustive qu'on ne le croit. Je connais quelqu'un qui travaille à la coordination des projets. Une plainte a été déposée parce qu'ils scannent aussi des livres sur lesquels les droits d'auteur courent toujours, ils ne mettent donc pas tout leur stock en ligne. Mais notre livre date de 1880, il n'y a donc plus de risque légal. Tiens donc... ! » Il s'arrêta, fronça les sourcils.

Hendrik tendit le cou. « Tu as trouvé quelque chose ?

— Une vingtaine de documents, mais ils ont une allure bizarre. » Adalbert se mordillait la lèvre inférieure. « J'ai choisi Mengedder comme mot-clé parce que je le crois assez rare. Les extraits proposés ressemblent à des erreurs de scanner. Quand on clique dessus, on obtient l'expression *die Menge der**.

— Eh oui, fit Hendrik non sans une certaine satisfaction. Voilà pour les moyens à notre disposition !

— Attends un peu ! Comme je le disais, je connais quelqu'un qui travaille là-bas. » Il tendit la main. « Passe-moi ton téléphone ! »

L'homme, dans la cave au soupirail et aux murs épais, restait impressionnant, mais nul ne l'aurait plus tenu pour un bûcheron. À plus de soixante-dix ans, il avait perdu tous ses cheveux et ses sourcils fournis blanchissaient.

Le téléphone qu'il tenait à la main était toujours le même. Pourquoi en changer ? Il fonctionnait parfaitement et l'Ordre devait faire des économies.

« Comment cela, un appel pour moi ? demanda-t-il.

— Il n'a pas voulu donner de nom, fit son interlocuteur. Mais il a fourni un mot de passe. Un des anciens.

— Passez-moi la communication. »

Il y eut une succession de craquements sur la ligne.

« J'écoute », fit l'homme.

Un tousotement lui répondit. « Oui, bonjour. Schoch, Hansruedi Schoch à l'appareil. Zurich. Il y a des années de ça, on m'a dit

d'appeler ce numéro si jamais... Enfin, c'est au sujet de ce livre...

— Je vois. Qu'avez-vous à dire ?

— Eh bien, l'homme de la photo... il sort de chez moi. »

Le vieillard poussa le journal qu'il était en train de lire et saisit un bloc-notes. « Racontez-moi. N'omettez aucun détail.

— Ils sont venus à deux. Ils avaient des photocopies du livre et voulaient savoir d'où il venait.

— Qu'avez-vous répondu ?

— La vérité, dit le Suisse. Que je l'ignore.

— Parfait. La photocopie de la couverture faisait-elle partie du lot ?

— Oui.

— Avez-vous vu un numéro inscrit dans l'angle inférieur droit ?

— Oui, il y en avait même deux. Le vingt et un, une barre oblique puis le vingt. »

Le vieil homme hocha la tête. C'était ce qu'il craignait. « Merci.

— Ils m'ont laissé une carte de visite, poursuivit le Suisse. En avez-vous besoin ?

— Lisez-la-moi.

— Le nom est Hendrik Busske. La société s'appelle Alchimie de la fortune. L'adresse... »

Il lut lentement pour permettre à son correspondant de noter en même temps. Mais celui-ci n'en fit rien. Il se contenta d'écouter en hochant la tête.

Entendre Adalbert s'entretenir au téléphone dans un anglais parfait était impressionnant. Moins de cinq minutes après la fin de sa conversation, il reçut un e-mail avec un mot de passe et un lien qui le mena sur une page de recherche interne de Google Livres.

« Qu'est-ce que je dois chercher ? » demanda-t-il, les doigts sur les touches.

Hendrik réfléchit un instant. « Mengedder comme mot-clé n'était pas une mauvaise idée.

— D'accord. » Adalbert tapa les neuf lettres et attendit. La recherche dura plus longtemps que d'ordinaire avec Google, puis la réponse s'afficha : 1 document trouvé.

« Ce n'est pas le livre que nous connaissons », constata Adalbert aussitôt.

Hendrik tira sa chaise pour s'approcher de lui. « Fais voir ! »

* « La somme des » (*NdT*).

LA FORTERESSE DE LA MORT

De la mort du prince Heinrich von der Komwart on sait seulement qu'elle se produisit en l'an 1295, alors que le prince, émissaire de l'empereur Adolphe de Nassau, se rendait en Franconie. Voici le récit de ce voyage.

Qu'on remonte le temps et notre regard se posera d'abord sur la charrette où l'on avait couché le prince, déjà mortellement atteint par la maladie. Tiré par deux bœufs placides qui ignoraient tout de leur chargement, l'équipage ne progressait qu'avec lenteur. Leur pas fatigué hésitait dans les ornières, ralentissant encore sur les talus, et, chaque fois qu'une roue heurtait une pierre, les hommes du prince frémissaient comme si les soubresauts les meurtrissaient dans leur propre chair.

Les fourrures et couvertures sur lesquelles reposait le prince Heinrich, en proie à une forte fièvre, étaient encore humides de la dernière averse. À l'avant de la charrette, deux cruches d'eau étaient solidement arrimées par des cordes. La tête du malade roulait de droite et de gauche, au gré de ses rêves agités, puis il ouvrit les yeux et souffla : « Le jour baisse-t-il ? Oui, il fait déjà sombre. Arrêtons-nous et établissons le campement pour la nuit !

— Patience, seigneur, répondit l'un des hommes qui cheminait près de la voiture. Voulez-vous une gorgée d'eau ? Cela vous fera du bien.

— La nuit tombe, n'est-ce pas ? » insista le malade, dont le visage luisait de sueur. Ses yeux étaient si injectés de sang qu'on ne pouvait réprimer un frisson en les voyant. « Il fait de plus en plus noir... »

L'homme secoua doucement la tête, mal à l'aise. « Seigneur, nous sommes en plein jour. Le chemin ne sera plus très long. »

La réponse parut apaiser le prince, qui laissa aller sa tête contre les couvertures. « Oui, nous ne sommes plus loin. C'est bien.

— Et nous avons envoyé des éclaireurs qui annonceront notre arrivée.

— Bien, soupira le malade en fermant les yeux. Bien. »

Les chevaliers de sa suite échangèrent des regards inquiets. L'homme qui marchait près de la charrette vit qu'un nouveau filet de sang rouge clair s'écoulait d'une narine du prince avant de se perdre

dans la barbe qu'il portait taillée court, à l'instar de l'empereur, son maître. Il saisit une étoffe, la plongea dans l'eau et essuya le sang, mais il savait que son geste était vain.

L'infortuné équipage poursuivit ainsi sa route à travers bois et prairies jusqu'au moment où une troupe d'une vingtaine de cavaliers, peut-être davantage, apparut dans le lointain. Les hommes du prince se dressèrent sur leurs étriers et plus d'une main se referma, vigilante, sur la poignée de l'épée. Les éclaireurs se portèrent au-devant des inconnus, mais ils firent bientôt demi-tour.

« Friedrich ! crièrent-ils de loin à grand renfort de gestes d'apaisement.

— C'est Friedrich, répétèrent les chevaliers restés en arrière.

— Seigneur, fit l'homme à pied, votre fils vient à votre rencontre ! »

La main du malade, froide comme la mort, saisit la sienne. « Friedrich ! murmura le prince Heinrich. Où est-il ?

— Il arrive, il arrive, encore un peu de patience.

— Friedrich... »

Le cheval du jeune prince accourait, lancé tel un boulet de canon. Au dernier moment, le cavalier tira brusquement sur les rênes et s'arrêta juste sous le naseau des bœufs. Il sauta à terre et se précipita au chevet du malade, où il tomba à genoux.

« Père !

— Mon fils, souffla le prince, tournant vers lui ses yeux rouges de sang. Approche-toi, j'y vois si mal... »

Friedrich sursauta en découvrant le visage de son père. Il lui fallut se faire violence pour se pencher sur lui. « Père, lâcha-t-il d'une voix étranglée, qui vous a fait cela ?

— Ah, Friedrich, à présent je te vois, fit le malade avec un faible sourire. Je suis heureux que tu sois venu.

— Qui vous a fait cela, père ? Dites-le-moi et je...

— Non. » La voix du prince, tranchante, retrouvait soudain force et autorité pour prononcer cet interdit qui ne souffrait nulle contradiction. « Non, tu ne feras rien de tel, mon fils. Reste loin de la forteresse dont nous venons, ne t'en approche surtout pas... »

Il ferma les yeux et laissa retomber sa tête, qu'il avait à demi relevée pour parler. Friedrich, en proie à la tristesse et à l'effarement de trouver son père dans ce piètre état, sentit monter en lui une colère farouche qui l'empêcha de répondre.

« Il portait une armure en or pur pour nous accueillir », murmura Heinrich, épuisé. On eût dit que le délire de la fièvre le reprenait. « C'était incroyable. Il ressemblait tant à l'archange Michel. Et pourtant c'est avec le diable qu'il avait pactisé. Avec le Malin... C'est lui qui est venu prendre son âme tandis qu'il gisait dans mes bras. Je

prie Dieu tout-puissant d'épargner la mienne.

— Père, je vais vous venger, je le promets. »

Une dernière fois, le prince leva la main, cette main jadis vigoureuse et ferme qui régnait avec une poigne de fer, et saisit à tâtons celle de son fils. « Tu dois avertir l'empereur Adolphe. Il faut envoyer une armée et raser le château Hirschberg jusqu'à la dernière pierre. Ne tarde pas !

— Oui, père. » Friedrich, baissant les yeux, s'efforça de maîtriser dans son cœur la fureur incandescente qui le poussait à brandir le glaive, qui avait soif de bataille et de sang, qui exigeait sa vengeance. Il ne releva les paupières qu'en sentant se relâcher doucement la pression sur sa main. Et c'est en découvrant la paix sur les traits de son père qu'il comprit que son souffle s'était éteint.

Friedrich se releva. Ses hommes faisaient cercle autour de lui sur leurs chevaux, à distance respectueuse. Il lui sembla que jamais de sa vie il n'avait eu autant de regards braqués sur lui. Sa fureur s'était évanouie, cédant la place à une émotion plus grande, plus froide, plus irrépressible encore.

Il revint à sa monture et se mit en selle. « Au château Hirschberg ! » lança-t-il.

L'un des chevaliers de la suite du prince, un géant à la barbe grise qui avait servi son maître avec loyauté et enseigné le tir à l'arc à Friedrich quand il était enfant, s'éclaircit la gorge. « Votre père n'a-t-il pas dit...

— Je suis le prince von der Komwart à présent, l'interrompt Friedrich sèchement, et je dis que l'empereur peut attendre. Venger mon père est plus urgent. »

Le géant inclina la tête en signe d'allégeance à son nouveau maître. Ce faisant, il découvrit sur les traits du jeune homme une expression qui le glaça. Les yeux de Friedrich, qui dévisageait ses chevaliers un à un, s'étaient mis à briller d'une lueur de cupidité mauvaise. La source de cette lueur le fit aussi claironner : « Allons le chercher, cet or du diable ! »

Ils atteignirent la forteresse au bout d'une chevauchée de quelques jours. De loin, on observait déjà qu'un sort funeste s'était abattu sur elle. Le donjon noirci était fendu de haut en bas, comme frappé par un éclair d'une brutalité prodigieuse, et les arbres alentour gisaient éventrés ; on les eût dit fracassés par le poing d'un géant. Aucun des chevaliers n'avait jamais rien vu de tel.

Le château n'était que ruine. En approchant, ils constatèrent qu'aucun mur n'avait été épargné, que les toits avaient cédé sous les assauts d'un infernal brasier. L'entrée fortifiée écroulée ne défendait plus l'accès à la basse-cour. Les chemins de ronde béaient, incendiés, à

ciel ouvert, mais nulle trace d'affrontement n'était visible. Cette désolation n'était pas la conséquence d'une bataille mais le fruit d'un déchaînement de violence bien plus inouï.

Il flottait une odeur de cendres et de mort, il régnait un silence profond, même les oiseaux s'étaient tus, et on n'imaginait que trop bien les lamentations qui avaient dû précéder le cataclysme. L'écho des plaintes semblait encore résonner dans l'air que pas un souffle de vent ne remuait.

L'un des hommes éperonna son cheval, dont les naseaux frémissaient nerveusement, pour se porter à hauteur du jeune prince. « Seigneur, pardonnez-moi, murmura-t-il, mais ce lieu me fait bien l'impression d'avoir été maudit. »

Friedrich le fit taire d'un geste et tendit l'oreille. « J'entends du bruit », déclara-t-il en piquant des deux et en s'élançant le long de la courtine dévastée. Ses hommes le suivirent à contrecœur.

Plus loin, au pied du mur d'enceinte, ils trouvèrent un prêtre debout près d'une tombe ouverte, en train de lire la messe des morts d'une voix tremblante. Seuls quelques individus en haillons, l'air malades et épuisés, se pressaient autour de la fosse. L'un d'eux, un bossu, se tenait appuyé sur une pelle. Le pré était couvert de tombes fraîches plantées de croix de fortune, certaines si mal ajustées qu'elles ne résisteraient pas aux premières intempéries.

« Un lieu où un prêtre lit la sainte messe peut difficilement se trouver aux mains du diable, non ? » souffla le prince à l'homme le plus proche de lui.

Cette logique rassura le chevalier, qui sentit force et courage lui revenir. Les paroles du jeune seigneur furent répétées et se propagèrent jusqu'au dernier cavalier de la colonne. Mettant pied à terre l'un après l'autre, les hommes approchèrent de l'enterrement.

Le prêtre ânonnait, avalant les syllabes, les mains agitées de mouvements saccadés. Sur ses traits figés, sans vie, était gravé le souvenir d'événements atroces. Il abrégéa le rituel et fit signe au bossu de refermer la tombe. Les autres, une jeune femme, une vieille et un garçon à la mine terrifiée, s'éloignèrent en direction du château.

« Je vous salue, mon père, dit Friedrich en s'approchant. Pouvez-vous nous dire ce qui s'est produit ?

— Augustin, murmura le prêtre, dont la robe salie ne cachait pas l'embonpoint. Père Augustin.

— Qu'est-il arrivé, père Augustin ? » insista le jeune prince.

Le religieux leva les yeux au ciel. « C'était la nuit. Oui. La nuit dernière. Non. Celle d'avant...

— De quoi parlez-vous ?

— Dieu tout-puissant ! » Le prêtre passa la main sur son front moite que la poussière maculait et laissa errer son regard désespéré

sur le pré couvert de tombes. « Ils meurent les uns après les autres. Aucun n'est épargné... »

Friedrich sentit l'impatience le saisir. « Mais pourquoi ? Que s'est-il passé ? Pourquoi le château est-il en ruine ?

— En ruine, oui ! ricana l'homme d'Église. C'était l'or du diable, nous le savons à présent. Cette dévastation, c'était le prix à payer.

— L'or, où est-il ? Dans les caves ? »

Le prêtre, paraissant oublier la présence de Friedrich, se tourna vers le bossu, qui creusait déjà la tombe suivante. Les deux femmes et le garçon revinrent par l'étroit chemin ; ils portaient un cadavre enveloppé dans des lambeaux d'étoffe grise.

L'un des chevaliers chuchota à l'adresse du prince : « Seigneur, inutile d'insister, il n'a plus toute sa tête. Nous n'apprendrons rien de lui. »

Au même instant, le religieux se mit à couiner, comme frappé par un souvenir terrifiant. « Dans les caves ? On n'ose plus s'y rendre. Il fallait y administrer les derniers sacrements, mais nul n'en a voulu. Qui sait ce qui s'y trouve ? »

Friedrich le planta là et fit un signe à ses hommes. « Venez. Allons vérifier par nous-mêmes. »

La forteresse était plongée dans un silence surnaturel. Les hommes avançaient, l'épée au clair, même si aucun ne s'attendait à rencontrer d'ennemis cachés. En tout cas, pas de ceux qu'on pouvait vaincre par le fer.

L'accès aux souterrains était ouvert. Les vestiges du lourd portail à demi détruit s'accrochaient comme ils pouvaient à leurs gonds tordus, fracassés par une force qu'on avait peine à imaginer. Les hommes de Friedrich échangeaient des regards angoissés. Nul n'aurait pu les accuser de lâcheté, mais le château en ruine leur inspirait une crainte bien au-delà de la peur ordinaire de la douleur, des blessures ou de la mort, familière à chacun d'eux. Quelque chose en ces lieux, peut-être l'odeur de bois carbonisé, de soufre et de chairs en décomposition, leur glaçait le sang.

Friedrich s'engagea le premier dans le passage qui descendait vers les caves voûtées. Il s'arrêta au bout de quelques pas et gratta de la pointe de l'épée deux traces parallèles qui avaient profondément mordu la terre durcie. On avait récemment traîné là un objet extrêmement lourd. Le jeune prince saisit une torche éteinte fixée au mur et la tendit à son compagnon le plus proche.

« Il nous faut de la lumière, murmura-t-il comme s'il craignait qu'on l'entende d'en bas. Va voir où se trouve la cuisine. »

L'homme obéit et revint peu après avec le flambeau allumé. Sur l'ordre de Friedrich, on se sépara en deux groupes ; l'un resterait en

arrière pour surveiller l'accès, l'autre alluma de nouvelles torches et emboîta le pas au prince.

Leurs pas résonnaient dans l'obscurité. « Comme si on descendait vers l'enfer, murmura l'un d'eux quand ils atteignirent les premières marches.

— À quoi t'attendais-tu en allant voler l'or du diable ? » lui répondit-on.

Les caves de part et d'autre du couloir étaient vides. Les hommes empruntèrent un étroit escalier en colimaçon menant vers des profondeurs d'où leur parvenait l'écho d'une catastrophe indicible. Plus ils avançaient, plus la présence malveillante qui imprégnait les murs devenait tangible. Loin de l'image traditionnelle des enfers, c'était dans la gueule d'un dragon qu'ils avaient l'impression de descendre.

Arrivés au plus profond du souterrain, ils pénétrèrent dans une grande cave voûtée où régnait une puanteur – fumée, décomposition, excréments – qui leur fit venir les larmes aux yeux. Une épaisse couche de suie maculait le plafond, le sol était jonché de débris de jarres en terre cuite et de restes calcinés de paniers en osier. Au centre, au-dessus d'un âtre refroidi, se dressait encore un monumental fourneau aux parois dévastées. Un étrange scintillement argenté tapissait les fissures. En un endroit, plusieurs briques avaient été proprement retirées, comme si on les avait jugées trop précieuses pour les laisser en place. Le conduit de cheminée, qui disparaissait dans la voûte à son sommet, était d'une étroitesse ridicule par comparaison avec le vaste foyer.

Tandis que ses hommes hésitaient, Friedrich s'approcha du fourneau, se hissa sur le muret d'enceinte et plongea le regard à l'intérieur. L'espace était si large qu'on aurait pu y cuire un bœuf entier. Les parois présentaient le même mystérieux scintillement argenté, interrompu seulement par deux longues traces de frottement. De près, on flairait un mélange d'arômes étonnants, fait de résine et de terre, de bois de santal et d'encens. Friedrich passa un doigt prudent sur le bord du fourneau empoissé d'une substance sombre gluante.

C'est alors qu'il découvrit le cadavre.

Il ne reconnut d'abord que les jambes, tordues selon un angle peu naturel, presque nouées. Il tendit le flambeau pour éclairer le corps entier. Les traits du défunt restaient déformés par la douleur éprouvée au moment de la mort. Des flots de sang s'étaient échappés de ses narines, de ses oreilles, de ses yeux, et le visage qu'on devinait encore sous la croûte brune était défiguré par de grosses cloques. Le pire était ses mains ou ce qu'il en restait. Levées en un geste ultime de souffrance, elles n'étaient plus que des moignons informes. La chair de ses doigts, de ses paumes et de ses poignets avait fondu comme la cire d'une bougie sous la flamme, laissant des coulures le long des bras.

Seul l'os calciné de l'index et du majeur émergeait encore de cette fleur macabre.

Friedrich eut l'intuition soudaine de contempler les mains d'un homme qui avaient saisi ce qu'elles n'auraient jamais dû saisir. Et lui, prince Friedrich von der Komwart, c'était pour en faire autant qu'il était venu.

Une soudaine convulsion le plia en deux et il se mit à vomir.

Le visage baigné de sueur et maculé de suie, ses hommes se relayèrent pour le soutenir pendant le retour vers la surface, psalmodiant des prières à mi-voix pour protéger leur retraite des forces du mal. Arrivés à l'air libre, certains tombèrent à genoux pour remercier le Seigneur de leur avoir permis d'échapper à ce cauchemar. Les autres restèrent debout, fixant, incrédules, le spectacle qui s'offrait à eux.

La cour intérieure de la forteresse s'était emplie de cavaliers richement vêtus, formant une haie ordonnée, tenant haut leurs lances scintillantes. Un grand étendard blanc frappé d'une croix noire avec un aigle en son centre flottait au-dessus de leurs têtes. Un cheval entièrement caparaçonné se détacha et s'approcha, le motif de la croix noire bien visible sur sa chabraque. L'homme qui le montait était de haute taille. Il portait, par-dessus son armure, une somptueuse pèlerine dont la capuche rabattue lui dissimulait le visage.

« Ils sont venus pour l'or », balbutia Friedrich sans comprendre d'où cette armée avait surgi soudain. Il se redressa, repoussa les mains qui le soutenaient et s'avança vers l'inconnu. « Je suis le prince Friedrich von der Komwart, fils d'Heinrich, l'émissaire de l'empereur Adolphe, lança-t-il. Qui êtes-vous et que faites-vous ici ? »

D'un geste imperceptible, le cavalier arrêta sa monture juste devant le prince. C'était une bête impressionnante, d'une blancheur immaculée, aux paturons élancés, pour autant qu'on pût en juger sous le plastron. Un cheval digne d'un roi ou d'un empereur. Le cavalier lâcha les rênes et rejeta sa capuche avec nonchalance. On vit apparaître un visage aristocratique émacié, le visage d'un homme puissant et conscient de son rang.

« Je suis Konrad von Feuchtwangen, répondit-il. *Magister supremus* de l'ordre Teutonique. »

Friedrich le fixa du regard. Il agita les mains comme s'il s'apprêtait à parler ; peut-être voulut-il lui faire part de ce qu'il avait découvert dans les caves de la forteresse, mais pas un mot ne franchit ses lèvres et il s'effondra sans un bruit aux pieds du grand maître.

La nuit succéda enfin à un crépuscule de plomb.

Les chevaliers de l'ordre Teutonique avaient monté le camp à

distance prudente de la forteresse où planait, à les en croire, une menace invisible. C'est là que le grand maître tenta de reconstituer ce qui était advenu au château Hirschberg. À cette fin, il reçut le prêtre dans sa tente. Elle se dressait au cœur du campement, un peu plus vaste et mieux équipée que les autres, mais pas au point de laisser deviner dès l'abord que son occupant était le représentant de la plus grande puissance militaire du continent, un homme habitué à converser avec le pape à sa guise. Le malheureux prélat tenait des propos décousus, mais il était, semblait-il, le dernier témoin vivant des événements.

Il s'avéra bientôt qu'un apport illimité d'alcool réduisait efficacement la confusion du religieux, au point même de permettre une discussion sensée. Konrad von Feuchtwangen écouta attentivement le récit du père Augustin, qui, d'heure en heure, fit grandir en lui une fascination horrifiée. Dès les premières phrases, il avait fait appeler un scribe et lui avait commandé de rédiger un compte-rendu pour les archives secrètes de l'ordre.

Le scribe, un jeune moine du nom d'Ekkehard qui maniait la plume avec habileté, s'était joint à la troupe, qui faisait route vers Venise, le siège de l'ordre, pour étudier dans une université italienne, et il n'était pas peu ému de jouer ce rôle imprévu dans une affaire de si grande importance.

« Mais qu'est-ce qui a donc valu pareille destruction au château ? » demanda le grand maître quand le père Augustin, tremblant de tout son corps, eut achevé son rapport. Konrad von Feuchtwangen lui resservit un généreux gobelet de vin pour éteindre la lueur de folie qui venait de se rallumer dans son œil.

Augustin le vida d'un trait. « La pierre, répondit-il. C'est arrivé dans la nuit. Nul n'a été témoin, ou bien ceux qui l'ont vue sont morts sur place comme meurent tous ceux qui regardent la pierre, je ne sais pas. Mais ce ne peut être qu'elle. Elle a disparu. Je ne suis pas descendu, mais ceux qui sont allés voir m'ont dit qu'elle n'était plus dans le fourneau. » Comme s'il ne trouvait pas de mots assez forts, il mima ce qui, d'après lui, avait dû se passer. « Le feu ! La violence ! » cria-t-il en faisant avec ses mains des gestes évoquant de la fumée, les ravages d'un grand incendie et enfin un éclair puissant jaillissant vers le ciel tel le poing du diable lui-même.

Il s'affaissa, épuisé. « Je ne sais pas, marmonna-t-il, comme hébété. Je sais seulement que c'était affreux et qu'ils sont tous morts. Et moi j'ai dû les enterrer. »

Konrad von Feuchtwangen remplit le gobelet. « Qu'est-il advenu de l'alchimiste John Scoro ? Vous le disiez mourant...

— Tous morts, répéta le père Augustin d'une voix pâteuse.

— Et le *medicus* Mengedder, celui qui faisait l'or tout seul à la fin,

il est mort lui aussi ? » Puisque, de toute évidence, on mourait plus vite à mesure qu'on s'approchait de la pierre mystérieuse, le grand maître ne s'attendait guère à une autre réponse.

« Ils sont tous morts et je les ai enterrés. C'était l'or du diable ; il les a tués. »

Le moment était peut-être venu de cesser d'abreuver le prêtre. Le grand maître éloigna le pichet.

« La tombe du chevalier Bruno, reprit-il, pourquoi l'avoir creusée si loin du château ? C'est inhabituel. »

Les yeux du religieux s'embuèrent de larmes. « En terre non consacrée, oui. Ils reposent tous dans une terre qui n'a pas été sanctifiée. J'ai pourtant essayé... Nous pensions que cela éloignerait la malédiction de nos murs. Nous les avons emmenés aussi loin que possible, lui et son armure de malheur.

— Je veux que vous me conduisiez à lui. Je veux voir cette armure d'or. »

Le prêtre leva sur le grand maître des yeux épouvantés. « Je vous l'ai dit, monseigneur, c'est trop dangereux ! Je vous supplie de n'en rien faire !

— N'ayez crainte, je serai prudent, voulut le rassurer Konrad von Feuchtwangen. Je ne m'en approcherai pas. Mais l'armure est le seul vestige tangible de cette désastreuse entreprise et je me dois de la voir de mes yeux. »

Le regard du père Augustin se perdit de nouveau dans le lointain. « Il voulait organiser une nouvelle croisade. Reconquérir la Terre sainte des chrétiens. La savoir perdue ne le laissait pas en repos... »

Le grand maître hocha la tête d'un air sagace. « Je me souviens bien de lui, dit-il. C'était un guerrier valeureux. Vous devez savoir que j'étais moi aussi de ceux qui ont combattu devant Saint-Jean-d'Acre. » C'était même là qu'il avait été élevé à la dignité de grand maître, après que son prédécesseur, Burchard von Schwanden le misérable, avait choisi l'heure de la plus grande détresse pour démissionner de ses fonctions. Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver la situation, mais les Mamelouks du sultan Khalil étaient supérieurs en nombre comme en détermination. Contrairement aux grands maîtres des autres ordres de chevalerie, il avait ordonné la retraite de ses troupes, jugeant vain de défendre la citadelle jusqu'à la mort, et ses hommes en avaient réchappé. Sans lui, ils auraient succombé jusqu'au dernier sous le fer des musulmans, qui, on l'apprit plus tard, avaient massacré tous les survivants, y compris les vieillards, les femmes et les enfants.

Konrad von Feuchtwangen n'en souffla mot au prêtre, mais il se demanda si Bruno von Hirschberg ne s'était pas senti coupable d'avoir survécu là où tant de ses compagnons avaient péri. Un sentiment qui

ne lui était pas étranger, lui, le grand maître nouvellement nommé, qui aurait dû, en toute logique, finir sa vie décapité dans les sables de Palestine. Il avait longtemps porté le poids de cette culpabilité. Il se demanda aussi ce qu'il aurait fait à la place du chevalier si c'était lui qui s'était trouvé confronté à une telle opportunité, une telle tentation.

« Pouvez-vous m'y mener ? Dès demain matin ? » insista-t-il.

Le prêtre réfléchit un instant. « De ceux qui ont accompagné mon maître en sa dernière demeure, je suis le seul encore en vie. Si je ne vous la montre pas, nul ne la retrouvera jamais.

— Raison de plus pour ne pas perdre de temps, repartit le grand maître. Frère Ekkehard va vous raccompagner dans vos quartiers. Nous partirons demain à la première heure. »

Mais le temps ne joua pas en sa faveur car, cette nuit-là, Dieu rappela le père Augustin à lui.

Quant aux derniers éclaireurs envoyés par Konrad pour chercher la tombe de Bruno von Hirschberg, ils revinrent bredouilles. Ils n'avaient rien pu découvrir, aucun habitant des environs n'avait été capable de leur donner le moindre indice.

Le grand maître les écouta patiemment faire leur rapport et les remercia de leur peine, ainsi que tout commandant en avait le devoir. Il allait se retirer dans sa tente quand un des éclaireurs ajouta qu'ils avaient recueilli un témoignage, un seul, mais qu'il était peu digne de foi.

« Parle, ordonna Konrad. Après tout ce que nous avons vu ici, je me garderai bien de juger à la hâte. »

L'homme raconta alors que, dans les bois à l'est du château, trois hommes voyageant dans une charrette à bœufs avaient croisé une carriole lancée à grand galop qui venait de la forteresse. Ils avaient tenté de l'esquiver, mais leurs bœufs étaient fatigués et le sentier étroit. C'est alors que...

« Quoi ? s'impatienta le grand maître, voyant l'homme hésiter à continuer.

— Pardonnez-moi, je ne fais que rapporter les paroles de ces trois fermiers.

— Oui, oui. Parle donc !

— La carriole fonçait droit sur eux sans faire mine de vouloir s'arrêter, ne leur laissant pas même le temps de sauter de leur charrette pour se mettre à l'abri. Ils s'attendaient déjà à une collision mortelle quand...

— Quand quoi ? s'écria le grand maître, fâché de cette nouvelle hésitation.

— Quand la carriole, le cheval et le cocher les ont traversés tel un fantôme, acheva l'éclaireur, visiblement mal à l'aise. Les trois hommes ont vu disparaître l'équipage dans la forêt tandis que le martèlement

des sabots décroissait. Ils se sont signés d'abondance et sont rentrés chez eux aussi vite qu'ils ont pu. »

Le grand maître dévisagea le chevalier et dut s'avouer qu'il ne pouvait croire un mot de ce qu'il venait d'entendre. Ce qui ne l'empêcha pas d'ordonner qu'on lui amène les trois fermiers. « Je veux les interroger. Chacun séparément. »

Ainsi fut fait. Les témoins, un fermier, son frère et son valet, donnèrent la même version des faits au grand maître, divergeant seulement dans leur description de l'homme qui tenait les rênes. Pour l'un, il avait la carrure d'un ours, pour l'autre il était petit et laid ; quant au troisième, il jura sur ce qu'il avait de plus sacré avoir reconnu le médecin du chevalier von Hirschberg. Il menait un train d'enfer, comme s'il avait le diable lui-même à ses trousses. Cependant, tous trois tombèrent d'accord pour dire qu'il s'était dirigé vers l'est.

Le grand maître les congédia et fit appeler le frère Ekkehard.

« C'est ce que je craignais, expliqua Konrad von Feuchtwangen. La pierre n'a pas simplement disparu, elle a été volée. Voilà la raison... » Il s'interrompit, conscient de la monstruosité qu'il s'appropriait à proférer. « Oui, ce faisant, le voleur a détruit le château. Dieu du ciel, une forteresse d'une telle envergure ! Un seul homme a suffi ! »

Le jeune moine ouvrit grand les yeux. Jusqu'alors, sa vie s'était résumée à chanter des psaumes et à réciter des versets. Jamais encore il n'avait combattu fer contre fer, homme contre homme, jamais il ne s'était lancé à l'assaut d'une forteresse inexpugnable sous des flots de poix enflammée et des nuées de flèches, tandis que les remparts se teintaient du sang des assaillants. Il ne se rendait pas compte du peu qu'il comprenait réellement en entendant les paroles du grand maître. Il ignorait tout de l'épouvante que le chevalier suprême de l'ordre sentait monter en lui.

En un éclair, Konrad von Feuchtwangen prit conscience de la raison pour laquelle le destin avait dirigé ses pas ici en ce jour, et les ténèbres s'emplirent de lumière. Soudain, il eut une vision de ce que l'avenir leur réservait.

« Vous viendrez avec moi rencontrer le Saint-Père », déclara-t-il.

Frère Ekkehard eut l'impression que le sol se déroba sous ses pieds. Le grand maître parlait encore en souriant avec nonchalance, mais le jeune homme ne l'écoutait plus, tétanisé par la perspective de se retrouver devant le pape. Il n'était pas essentiel qu'il le comprenne, d'ailleurs, Konrad von Feuchtwangen se contentait de poursuivre sa réflexion à voix haute, s'efforçant de trouver les mots pour habiller la vision qui venait de le frapper. « Il n'y aura plus de croisade. En tout cas, rien de comparable à ce que nous avons connu. La Terre sainte est aux mains des musulmans et le restera encore longtemps. Autrement dit, les ordres de chevalerie fondés pour sa défense n'auront plus de

raison d'être. Ceux qui échoueront à se donner d'autres tâches disparaîtront. Bien, conclut-il, le destin vient de nous montrer ce que sera la nouvelle mission de l'ordre Teutonique. »

Ekkehard, toujours sous le coup d'une intense émotion, écoutait maintenant de son mieux. « Et la pierre ? fit-il d'une voix blanche.

— La pierre, oui. Tu seras témoin de mon audience avec le pape Boniface. Je sais, car Dieu en a décidé ainsi, que je dois le convaincre de confier à l'ordre Teutonique le soin de suivre la trace de la pierre du mal, de la retrouver et de la détruire. Et, s'il est impossible de la détruire, de la dissimuler et de la garder jusqu'à la fin des temps. »

Le lendemain, on leur apprit la mort du jeune prince Friedrich von der Komwart, trépassé à son tour sans raison apparente.

« Ce lieu est vraiment le séjour du diable, lâcha le grand maître avant d'ordonner la destruction de la forteresse. Qu'il n'en reste pas une pierre, pas un clou, pas un bardeau. Comblez ce qui se trouve sous terre, déblayez et brûlez ce qui se trouve en surface. Rayez si bien le château de la carte que les générations futures n'en retrouveront jamais trace. »

Hendrik s'arracha à sa lecture avec difficulté. Il avait vu prendre vie devant ses yeux des forêts, une forteresse en ruine, des agonisants et des morts, mais tout s'effaçait à présent devant la vision rassurante de pages scannées sur un écran d'ordinateur.

Il se redressa et fit quelques mouvements de la tête pour assouplir sa nuque contractée. Que penser de tout cela ? Il n'en avait aucune idée.

Adalbert l'imita avant de se reculer dans son fauteuil d'un mouvement qui ne laissait que trop deviner sa déception. « Bien, laissa-t-il tomber, ironique. Nous voilà fixés.

— Quoi ? fit Hendrik, dérouté. Que veux-tu dire ?

— Que tout cela n'était qu'une histoire de fantasy. C'est ce que je pensais dès le début. » Adalbert bougea la mâchoire comme s'il se demandait s'il devait s'en réjouir. « Ou bien faudrait-il parler de conte horrifique, puisque le récit date du XIX^e siècle ? Je ne sais pas, je ne m'y connais pas beaucoup en littérature.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui te fait penser que c'est de la fantasy ?

— L'épisode final. Celui où la carriole traverse la charrette des fermiers comme un fantôme. C'est le moment où l'auteur a définitivement tourné le dos à toute rationalité scientifique pour s'engager sur la voie des phénomènes surnaturels.

— Les sciences ne savent pas tout non plus. Tu le dis toi-même.

— C'est vrai. » Adalbert consulta sa montre. « Mais il existe tout de même quelques certitudes assez solides. »

Hendrik sentit la panique s'emparer de lui. Son frère était en train de se désintéresser de la quête et ne tarderait pas à lui reprocher de lui avoir fait perdre son temps.

Et lui-même ? Il était déçu. Était-ce vraiment déjà la fin du chemin ? Un chemin si plein de promesses, qui les avait unis dans leur première vraie aventure commune et qui se terminait, comme toujours, par une déception.

Comme toujours.

Il leva les yeux, regarda autour de lui, cherchant à comprendre ce qui venait d'arriver. Le point final, ici, dans ce café. À quelques pas d'un jeune homme à la barbe hirsute, plongé dans son ordinateur, sirotant de loin en loin son café qu'il avait décidé de faire durer. À portée de voix d'un groupe de jeunes filles survoltées, jacassant dans

un *schwyzerdütsch** parfaitement incompréhensible. Dans le vacarme des machines à café et de la machine à laver la vaisselle.

Obéissant à une impulsion subite, Hendrik attira l'ordinateur à lui. « L'ordre Teutonique a réellement existé, non ? »

Adalbert haussa les épaules. « Pour autant que je sache. Je ne connais pas grand-chose non plus à l'histoire du Moyen Âge.

— Pour ça, il y a Internet », répondit Hendrik en appelant la page Wikipedia.

Il ne s'était pas trompé. Il était même le premier étonné de constater que tous ses cours d'histoire à l'école n'avaient pas été complètement vains. Mais il n'avait aucun souvenir précis. L'ordre avait été fondé en 1189 par des marchands de Lübeck et de Brême sous le nom de Maison de l'hôpital des Allemands de Sainte-Marie de Jérusalem.

« C'était une confrérie qui soignait les malades, résuma-t-il à mi-voix. Il y a plus de huit cents ans, à Saint-Jean-d'Acre. La ville d'Acre existe encore aujourd'hui, au nord d'Haïfa. En Israël. »

Adalbert fronça les sourcils. « Qu'étaient-ils allés faire là-bas ?

— La troisième croisade.

— Ah oui, bien sûr. Des chevaliers.

— Ils ont fondé un hôpital de campagne sur le modèle des chevaliers de l'ordre de Malte, puis ils se sont militarisés comme l'ordre des Templiers.

— Ce qu'on appellerait de nos jours une stratégie *me-too*. »

Hendrik poursuivit sa lecture. « En 1205, le pape Innocent leur a permis de porter un manteau blanc à croix noire. » Il leva la tête, surpris. « Au jardin d'enfants, nous avions des figurines habillées exactement ainsi. »

Son frère le fixa, pensif. « L'ordre Teutonique... Cette croix noire sur fond blanc n'est-elle pas restée la référence pour différents drapeaux au cours de l'histoire allemande ? »

Cette fois, ce fut Hendrik qui haussa les épaules. D'après Wikipedia, l'ordre avait quitté la Palestine en 1291, quand la Terre sainte était définitivement tombée aux mains des Mamelouks.

Auparavant, les chevaliers avaient entrepris la conquête de la Prusse sur ordre suprême, confortés par un décret papal, la bulle d'or de Rimini. « En tout cas, ce qui est vrai, c'est que l'ordre Teutonique n'avait plus de mission à partir de 1238 et qu'en l'an 1295 le grand maître était bien un certain Konrad von Feuchtwangen.

— Ces ordres n'ont-ils pas fini par être dissous ? demanda Adalbert. Je crois me souvenir qu'un roi de France avait interdit l'un d'eux, ou bien il avait fait assassiner ses dignitaires dans une mission de type nuit et brouillard. Oui, ça me revient à présent : les Templiers. Ils ont été éradiqués jusqu'au dernier. »

Hendrik fit défiler la page. « Pas l'ordre Teutonique, constata-t-il, surpris. Il existe encore aujourd'hui.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout, regarde toi-même. Le siège actuel se trouve à Vienne, au numéro 7 de la Singerstraße. » Il tourna l'écran vers son frère. « Ils ont même un site Internet. »

Adalbert se redressa brusquement. « Je veux voir ça », dit-il en reprenant la main sur son ordinateur. Il se mit à taper et à lire tout en faisant défiler les pages à un rythme qui, une fois de plus, força le respect de son frère.

« En effet, dit-il au bout d'un moment. C'est bizarre. Les chevaliers ont bien commencé comme... service de sécurité pour un hôpital, dirait-on de nos jours. Cent ans plus tard, ils étaient la plus grande puissance militaire d'Europe. Une ascension fulgurante. » Il secoua la tête. « Je crois que je regarderai les vigiles du CERN d'un autre œil désormais.

— La pierre philosophale n'a peut-être pas été étrangère à cette évolution », lâcha Hendrik dans l'espoir de raviver l'intérêt d'Adalbert. Il ne savait pas s'il y croyait lui-même, mais il n'était pas prêt à ce que leur quête s'achève.

Il fut surpris de voir son frère réfléchir sérieusement à la question. « Cela pourrait coller. À ce que nous savons, Mengedder est parti vers l'est, suivi peu après par l'ordre Teutonique, qui a établi son état-major à Marienbourg à partir de 1309. La ville s'appelle aujourd'hui Malbork et se trouve en Pologne, mais le château des chevaliers est encore là. Il fait même partie du circuit touristique local.

— Si l'ordre existe toujours, il a sûrement des archives, fit remarquer Hendrik. Et quand on sait ce qu'on cherche, il est peut-être possible d'y trouver de nouveaux indices de ce qui est advenu de la pierre philosophale.

— Encore faudrait-il qu'on nous laisse entrer, grommela Adalbert. Et je suppose qu'il serait avantageux de connaître le latin, ce qui n'est pas notre cas.

— Trouver un latiniste ne devrait pas être trop compliqué », répondit Hendrik. Ce serait bien le diable s'il n'en dénicherait pas un dans la base de données des participants à ses séminaires.

Son frère lui adressa un regard sceptique. « Si tu envisages d'aller à Vienne au débotté, je préfère te prévenir : ce sera sans moi. »

Il y avait pensé, bien sûr, mais ce n'était sans doute pas une bonne idée. « J'avais plutôt en tête de les appeler.

— C'est mieux », dit Adalbert.

Hendrik regarda son frère penché sur son portable, lisant sans relâche, comme s'il avait décidé d'absorber en un jour tout ce qu'il y avait à savoir sur l'ordre Teutonique. Une chose était claire

cependant : s'ils arrêtaient aujourd'hui, il ne réussirait plus jamais à convaincre Adalbert de reprendre avec lui la quête de la pierre philosophale.

« D'ailleurs, je vais le faire immédiatement », ajouta-t-il alors que tout en lui protestait : *Pas tout de suite ! Pas sans préparation !*

« Comme tu voudras », lâcha Adalbert avec indifférence.

N'en fais rien ! « Tu veux bien me redonner le numéro ? » Il sortit son mobile et l'alluma.

« L'indicatif de l'Autriche..., commença Adalbert.

— Le 43, je sais », le coupa Hendrik, qui s'en souvenait de ses conversations téléphoniques avec Angela. L'idée lui vint qu'il était peut-être déjà passé avec elle des dizaines de fois devant le siège de l'ordre Teutonique sans le savoir.

On décrocha au bout de trois sonneries. « Service administratif de l'ordre Teutonique, que puis-je faire pour vous ? » demanda une voix masculine juvénile sans le moindre accent.

L'heure était venue d'improviser. « Bonjour. Hendrik Busske à l'appareil. Je fais des recherches historiques sur l'ordre Teutonique dans le cadre d'une étude et j'aurais besoin d'informations. »

La réponse fut aussi aimable qu'automatique. « Si vous vous intéressez à l'histoire de l'ordre, le mieux est de vous adresser au musée de l'ordre Teutonique à Bad Mergentheim. Ici, à Vienne, il n'y a que les services administratifs. Voulez-vous que je vous donne l'adresse du musée ?

— Merci, je l'ai déjà, répondit Hendrik. En réalité, je m'intéresse à quelques événements bien spécifiques plutôt qu'à des généralités historiques. Je suppose qu'il me faudrait accéder à vos archives et j'aimerais savoir comment faire pour obtenir l'autorisation de les consulter. »

Le jeune homme hésita. « De quoi retourne-t-il exactement, si vous me permettez la question ? »

Hendrik déglutit. Il n'avait pas le choix, il fallait répondre. « Il s'agit de la nouvelle mission secrète que le grand maître Konrad von Feuchtwangen a confiée à l'ordre vers l'an 1295. » Ce fut tout ce qui lui vint à l'esprit.

Il entendit son interlocuteur prendre une profonde inspiration, de celles qui permettaient de ne pas perdre patience devant un énième tordu. « J'ai bien peur que ce que vous cherchez n'existe pas. La mission de notre ordre n'a pas changé depuis ses débuts : venir en aide aux malades et aux nécessiteux.

— Certes, oui, je ne le nie pas. Mais, voyez-vous, j'ai en ma possession un document évoquant des événements ayant eu lieu en 1295 dans un certain château Hirschberg en Franconie, qui ont poussé le grand maître Konrad von Feuchtwangen à rencontrer le pape

Boniface et à donner une nouvelle orientation à l'ordre.

— Je n'ai jamais rien entendu de tel. »

Hendrik tenta un petit rire qui sonna faux à ses oreilles. « Comme je le disais, la mission était secrète. Je suppose que tout le monde n'est pas initié.

— Je crois que vous vous faites des idées fausses de notre fonctionnement.

— Pourrais-je parler à quelqu'un susceptible d'en savoir davantage ? Votre archiviste, par exemple ? Vous avez sûrement un archiviste, non ? »

La voix se fit inflexible. « Je suis navré, je crains que cela ne soit pas possible.

— Et si je vous envoyais un courrier précisant ma demande ? »

Une hésitation. « Eh bien ! cela nous permettrait au moins de vérifier les faits.

— Entendu, procédons ainsi. Merci beaucoup. » Hendrik coupa la communication et vit du coin de l'œil le regard surpris de son frère. « Quoi ?

— Tu renonces toujours aussi vite ?

— J'ai raccroché pour une autre raison. » Pendant qu'il parlait, il avait reçu un signal d'appel et il avait réglé son téléphone de sorte qu'une seule personne puisse le joindre ainsi : Miriam. Il pressa une touche. « Oui ?

— Hendrik, Dieu merci ! Tu avais éteint ton téléphone !

— Oui. » Il n'avait pas pensé à le rallumer après les événements de Munich. « Pourquoi ? Que se passe-t-il ? » Il n'avait jamais entendu pareille expression d'urgence dans la voix de sa femme.

« Oh, Hendrik ! C'est l'enfer ici. La police est là, elle fouille toute la maison, le château aussi, monsieur Westenhoff est introuvable et... je ne sais plus quoi faire ! »

« Il a appelé, dit le vieillard aux sourcils blancs à l'homme plus jeune qui lui faisait face. Et on dirait bien qu'il sait quelque chose. »

Celui-ci, qui serait un jour appelé à lui succéder dans la fonction de gardien des clés, plissa les yeux. « Qui a appelé ?

— Je vous ai déjà parlé de lui. Il s'appelle Hendrik Busske.

— Oui, c'est vrai. Ce gourou de la fortune, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Et il saurait quelque chose ? » Sa voix était sceptique, comme d'ailleurs toute son attitude. Qu'il se trouvât ici, dans ces vieux quartiers souterrains aux murs blanchis, n'était que la preuve de sa discipline, pas celle de sa conviction. Le grand maître l'avait désigné comme le successeur du vieil homme et il se plierait à sa volonté. Qu'il croie ou non à la mission secrète de l'ordre n'entraînait guère en

ligne de compte.

Et il n'y croyait pas, c'était manifeste.

« Il semblerait que Busske ait réussi à mettre la main sur un autre des livres, expliqua le vieillard. Il est au courant pour la mission secrète confiée à l'ordre par Konrad von Feuchtwangen. Il n'a pas pu trouver cette information ailleurs. »

Le plus jeune tordit la bouche. « Je ne comprends pas pourquoi vous l'avez laissé libre de ses agissements durant toutes ces années.

— Qu'aurais-je dû faire, à votre avis ? »

Son vis-à-vis haussa les épaules. « Oui, vous avez sans doute raison. » Il saisit le dossier, le feuilleta. « Il loge chez un alchimiste ? C'est curieux qu'il se trouve encore ce genre de gogos de nos jours.

— Vous vous trompez du tout au tout sur l'importance des alchimistes, répondit le géant aux sourcils blancs. Ce n'est pas qu'il y en a encore, ce sont eux qui continuent de façonner le monde ainsi qu'ils l'ont toujours fait. Seulement, personne ne s'en rend plus compte.

— Vraiment ? » Son interlocuteur leva les yeux et reposa doucement le dossier sur la table. « Loin de moi l'idée de vous contredire, naturellement. »

Qu'allait-il faire de lui ? Il allait bientôt confier sa mission, qu'il tenait pour essentielle, à un successeur pour qui elle relevait du folklore. Une mission sans aucun prestige car nul ne la connaissait en dehors de l'ordre et peu seulement au sein de la confrérie. Une mission dont l'envergure s'était réduite comme peau de chagrin ces dernières années, faute d'argent ainsi que le grand maître le lui avait assuré à plusieurs reprises. Engager un détective privé ou un monte-en-l'air, comme à l'époque, n'aurait plus été possible aujourd'hui.

La tâche la plus importante du monde reposait entre ses mains, mais il n'avait plus aucun pouvoir pour la mener à bien. Telle était la triste vérité.

Dans le même temps, les événements semblaient se précipiter. L'armure d'or, disparue depuis plus de sept cents ans, avait refait surface avant d'être dérobée, ainsi qu'il l'avait appris par les journaux.

Il se doutait bien en quelles mains elle se trouvait à présent, et cela l'inquiétait. Malheureusement, il ne pouvait partager son inquiétude avec personne, encore moins avec ce successeur aussi sceptique qu'indifférent.

« J'ai quelque chose à vous montrer, dit-il.

— Oui ? » fit le plus jeune sans chercher à dissimuler son manque d'intérêt.

Le gardien des clés se passa la main dans le cou et fit apparaître un lourd médaillon qu'il portait autour d'une chaîne épaisse. « Ceci deviendra un jour le symbole de votre rang, dit-il en le tendant pour

permettre à son jeune confrère de bien l'examiner. Il est fait de plomb entouré d'une mince couche de fer pour vous protéger du plomb. » Le vieil homme actionna un mécanisme et ouvrit le couvercle pour dévoiler son contenu, protégé par une épaisse couche de verre au plomb. La couche de fer et le verre de protection étaient des ajouts récents dus à son prédécesseur.

« Une petite croix en or, fit son successeur.

— C'est le crucifix fabriqué avec l'or du diable, celui-là même qui a tué Elna von Hirschberg il y a sept cents ans », déclara le gardien des clés en se hâtant de refermer le couvercle parce qu'il faisait davantage confiance au plomb qu'au verre. « Sans le médaillon, il tuerait encore aujourd'hui. »

* Suisse allemand (*NdT*).

Hendrik roulait à tombeau ouvert. Voie de gauche, pleins phares, accélérateur au plancher, il découvrait enfin l'utilité pratique d'une Jaguar. La voiture, qui montait sans problème à trois cents kilomètres-heure, paraissait si menaçante dans le rétroviseur de celles qui la précédaient qu'elles se dépêchaient de dégager la voie.

Miriam lui avait passé le policier chargé de l'enquête et il avait reconnu – ô surprise ! – le commandant Josef Stamm de Munich, lequel n'avait pas voulu lui donner de détails au téléphone, se contentant de lui dire de rentrer d'urgence.

« Mais je suis à Zurich, avait répondu Hendrik, atterré.

— Aucune importance, nous serons occupés pendant un bon moment. Un château comme celui-là ne se perquisitionne pas en deux ou trois heures. »

Adalbert avait réagi avec un flegme étonnant, demandant à ce que son frère le dépose à la gare pour qu'il puisse rentrer à Genève par le prochain train.

Cela fait, Hendrik s'était lancé à l'assaut des autoroutes, roulant comme s'il avait décidé de se débarrasser au plus vite de son permis de conduire.

Bon sang ! Qu'était-il arrivé ? Miriam n'en savait rien, mais elle était bouleversée, elle que pourtant rien n'impressionnait. Il la comprenait. Voir une horde d'inconnus investir son foyer qu'elle tenait si amoureusement avait de quoi ébranler même les plus coriaces. Et lui qui n'était pas là pour la protéger !

Que cherchaient-ils ? L'armure en or, bien sûr. Ils ne l'avaient pas cru. Mais pourquoi venir jusque chez lui ? Hendrik n'avait rien à se reprocher, rien fait qui justifiait une telle décision. Il n'avait même jamais fraudé le fisc malgré la tentation parfois forte.

La nuit était tombée depuis longtemps. Il buta sur un nouveau ralentissement de la circulation. Quoi qu'il fasse, il mettrait cinq heures. La fatigue se faisait sentir, il clignait de plus en plus souvent des yeux, ébloui par les phares qu'il croisait... Il se dit qu'il ferait mieux de ralentir ; il y aurait des scellés partout, les policiers seraient partis quand il arriverait et ils ne reviendraient que le lendemain. Il pouvait aussi bien prendre son temps.

Mais il n'en fit rien, continuant d'avaler l'asphalte de toute la puissance de son moteur.

Après les derniers kilomètres en zigzag sur les routes de campagne,

il parvint enfin à bon port. Il était plus de vingt-deux heures.

La police était toujours là. Une demi-douzaine de voitures, gyrophares allumés, des projecteurs, des agents en uniforme montant la garde, des individus en combinaison blanche.

Étaient-ils devenus fous ? On aurait dit une scène de crime tirée d'un film. Tout ça pour une stupide armure en or qui, de toute façon, avait disparu pendant sept cents ans.

Hendrik roula sur le gravier jusqu'à sa place de stationnement habituelle. Il tenta de dissiper la torpeur induite par sa longue route en secouant la tête et en inspirant profondément avant d'ouvrir la portière. Il redressa le menton. Plus que jamais, il lui fallait afficher détermination et autorité. L'autorité du propriétaire des lieux, du châtelain.

Il se dirigea vers les policiers d'un pas ferme. « Bonsoir. Je suis Hendrik Busske. Où puis-je trouver le commandant Stamm ? »

Une jeune fonctionnaire aux cheveux blonds, visiblement exténuée, désigna vaguement le château. « Par là, quelque part. »

Le commandant avait installé une sorte d'état-major dans la grande salle. Assis à la tête de la longue table, trois talkies-walkies, un ordinateur portatif et une pile de papiers devant lui, il ressemblait plus que jamais à un mafioso.

« Ah, monsieur Busske nous fait l'honneur ! J'étais sur le point de fermer boutique. Un instant, s'il vous plaît. » Il attrapa l'un des talkies-walkies qui grésillait. « Stamm ? »

Krrch-krrch-craac-craac.

« D'accord, demandez l'intervention des échographes. »

Krrch-craac-krrch.

« Oui, tout de suite. Laissez un message sur la boîte vocale si vous ne trouvez personne. Qu'ils viennent demain, le plus tôt possible. »

Krrchkrrchkrrch.

« Entendu. Et, Müller, avez-vous enfin fichu dehors le journaliste qui fouinait dans les parages ? »

Kchkrackkrrchcraac.

« Alors faites le nécessaire. Terminé. » Il reposa l'appareil et fit signe à Hendrik de s'asseoir.

Celui-ci refusa. Il ne manquait plus que ça, qu'on l'invite à prendre place dans sa propre demeure ! « J'aimerais enfin savoir ce qui se passe. Vous débarquez chez moi sans prévenir, vous terrorisez ma famille, vous mettez les lieux sens dessus dessous, tout ça pour une saleté d'antiquité ?

— Non, pas du tout, répliqua Stamm. À ce qu'on dit, les flics sont stupides, mais tout de même pas à ce point.

— Ah bon ? » Hendrik s'approcha et posa les mains sur le dossier d'une chaise. Il comprenait de moins en moins. « Que faites-vous là,

alors ? »

Stamm s'adossa en croisant les bras. « Notre enquête dans l'affaire du vol de l'armure a mené à la découverte d'un cadavre. D'après ses empreintes digitales, il était présent dans le laboratoire central. Il avait sur lui un téléphone mobile. L'examen de l'appareil a révélé que l'homme était venu ici à plusieurs reprises ces derniers temps.

— Ici ? fit Hendrik, consterné.

— Ici, répéta Stamm avec un ample geste de la main. Dans votre château. Voilà la raison de notre présence. »

Hendrik tira la chaise pour s'asseoir. « Dans mon château ?

— Affirmatif. » Stamm fouilla la pile de papiers et trouva une photo grand format qu'il posa devant Hendrik. « Pouvez-vous me dire qui c'est ? »

Le cliché en noir et blanc montrait le visage d'un homme aux yeux fermés et aux traits contractés. À le voir, Hendrik se rendit compte qu'il était mort dans la douleur. Il réalisa également qu'il l'avait déjà vu : c'était l'un des excentriques visiteurs de Westenhoff.

Il s'éclaircit la gorge. « Je l'ai déjà vu une ou deux fois ici, c'est vrai. Mais je ne le connais pas. »

Stamm arqua les sourcils. « Il est venu chez vous mais vous ne le connaissez pas ? Il va falloir m'expliquer cela, monsieur Busske.

— Je n'ai fait que le croiser. Il venait voir quelqu'un d'autre qui habite ici.

— Qui donc ? »

Hendrik repoussa la photo, croisa les doigts et se pencha vers le commandant. « En réalité, le château ne m'appartient pas. Il reste la propriété de monsieur Westenhoff. C'est à lui qu'il faut demander l'identité du défunt.

— Le château n'est pas à vous ? » Stamm avait l'air estomaqué. « Pourquoi la presse le prétend-elle, alors ? Hendrik Busske, le châtelain qui apprend aux autres, dans ses séminaires, comment devenir châtelains à leur tour !

— Il s'agit d'un arrangement entre monsieur Westenhoff et moi-même, avoua Hendrik, mal à l'aise. Pour des raisons de marketing. »

Stamm tordit la bouche. « Hum... Et vous trouvez cela correct d'un point de vue éthique ?

— On n'a pas le choix si on veut attirer l'attention. »

On entendit des pas dans le hall d'entrée. Le commandant tourna la tête. « Schmidt, c'est vous ? »

Seul le bruit du portail qui se refermait lui répondit.

« Bien, soupira Stamm. Me voilà plus léger d'une illusion. Ce Westenhoff, où loge-t-il ?

— Là-haut, quelque part, répondit Hendrik en indiquant le

plafond.

— Là-haut ? On n'y a trouvé que quelques chambres qui avaient l'air inhabitées depuis des années. Des meubles anciens couverts de poussière.

— C'est possible, je ne suis jamais monté.

— Vraiment ? Serait-il aussi possible que votre monsieur Westenhoff n'y soit jamais allé lui non plus ? » Stamm tapota sur le clavier de l'ordinateur. Un document s'afficha à l'écran. « J'ai envoyé quelques officiers enquêter dans le village. Pour résumer, tout le monde sait que monsieur Westenhoff vous a vendu le château. Et on ne l'a pour ainsi dire plus revu depuis.

— Ça, c'est impossible. Je lui ai moi-même parlé il n'y a pas plus de quelques semaines.

— Quelques semaines ?

— Oui. » Se trompait-il ? Il aurait dû vérifier pour en avoir la certitude.

« Pouvez-vous le prouver ? »

C'était impossible, évidemment. Westenhoff l'avait appelé, comme toujours, et ils s'étaient vus, comme toujours. Quelle preuve pouvait-il bien apporter ?

Hendrik sentit l'épuisement s'abattre sur lui. Il avait peu et mal dormi, avait sillonné la région de long en large comme un possédé, se croyant sur les traces d'un secret historique. Tout ce qu'il récoltait était une migraine épouvantable.

Et un nœud à l'estomac à l'idée qu'il s'enfermait lentement mais sûrement alors même qu'il était innocent.

Était-il vraiment innocent, d'ailleurs ? Il n'en savait plus rien. Il savait seulement qu'un marteau cognait dans ses tempes.

« Qu'insinuez-vous, à la fin ? lâcha-t-il. Vous pensez que j'ai tué Westenhoff ? Pourquoi ? Ça n'a aucun sens ! »

Stamm, posant les coudes sur la table, joignit le bout de ses doigts en cloche. « Je n'insinue rien du tout. Je pose des questions. Je dois le faire parce que c'est mon travail de trouver ce qui se passe ici.

— Ce qui se passe... soupira Hendrik. J'aimerais bien le savoir moi-même.

— Monsieur Busske, reprit Stamm d'une voix sèche, laissez-moi vous résumer la situation. Un propriétaire de château connu dans toute l'Allemagne, mais qui n'en est pas un, se trouve, par le plus grand des hasards, dans un institut archéologique au moment où des inconnus y dérobent une armure d'or pur d'une valeur historique inestimable. Le lendemain, nous découvrons un corps, sans doute de l'un des voleurs, dont le téléphone mobile nous révèle qu'il s'est rendu à plusieurs reprises à ce même château que le fameux propriétaire nie posséder. » Stamm inclina la tête. « Avouez qu'il y a de quoi se poser

des questions !

— Présenté ainsi, vous n'avez pas tort, admit Hendrik à contrecœur.

— Présentez-le autrement. Je suis tout ouïe. »

C'était sans issue. Quoi qu'il imagine pour protéger le secret entourant l'armure, il ne ferait que s'enfoncer davantage. Il allait devoir dire la vérité, partiellement en tout cas.

« Cet homme, fit Hendrik en désignant la photo, de quoi est-il mort ?

— L'autopsie est en cours. »

Ils ne savaient donc rien encore. Hendrik prit une profonde inspiration. « Selon une théorie, cet or, s'il a bien été fabriqué selon un processus alchimique, pourrait être radioactif. Mon frère s'était joint à moi pour l'établir avec certitude, d'où la présence de l'appareil de mesure emprunté au CERN. »

Le commandant plissa les yeux, méfiant. « De l'or radioactif.

— Oui. Dans la légende que j'évoque, le chevalier meurt d'avoir porté l'armure. Nous pensons que c'était à cause d'une intense radioactivité. Ce qu'il était impossible de savoir à l'époque, bien entendu. L'histoire en attribue la responsabilité au diable.

— Votre frère ne nous a rien dit de tel.

— Cela n'a rien d'étonnant. Si le récit disait vrai, plusieurs théories scientifiques communément admises se trouveraient remises en question. Ce serait une découverte que mon frère ne souhaite pas rendre publique prématurément. Pas avant d'être certain ni d'avoir une théorie de substitution à proposer. »

Stamm le dévisagea avec scepticisme. « De quelles théories parlons-nous ?

— Je l'ignore, répondit Hendrik en haussant les épaules. C'est une question pour un physicien. » Voyant le commandant arquer les sourcils, il ajouta : « À ce que j'ai compris, cela supposerait la possibilité d'une réaction atomique encore jamais observée, ce qui entraînerait un éclairage tout différent sur l'alchimie. Ce dernier point étant celui qui m'intéresse personnellement. » Était-ce plausible ? Hendrik n'était pas mécontent de sa formulation.

Le commandant eut l'air convaincu, lui aussi. En tout cas, sa grimace de scepticisme disparut. « Quelle signification cela aurait-il pour ce qui concerne l'enquête ?

— Il faudrait demander aux techniciens du laboratoire de Munich s'ils ont mesuré la radioactivité, répondit Hendrik. Sinon, qu'ils la mesurent au plus vite, car les pièces de l'armure ont nécessairement contaminé leurs postes de travail. Et les employés du laboratoire devraient consulter un médecin. »

Stamm hocha la tête tout en prenant des notes.

« Vous devriez aussi faire rechercher des patients irradiés dans tous les hôpitaux de la région.

— Les autres voleurs ?

— Exactement. »

Le commandant se mit à réfléchir mais fut interrompu par un nouveau grésillement du talkie-walkie. Il écouta un instant les crachotements avant de prendre la parole. « Bien, c'est terminé pour aujourd'hui. Les collègues de Francfort ont-ils déjà... ? Oui ? Parfait. Merci. »

Il posa l'appareil et se redressa. « Je vais lancer des recherches dans le sens que vous m'indiquez. Mais je vous préviens, ajouta-t-il, la mine sombre, si je ne trouve pas vos irradiés, je reviendrai frapper à votre porte. »

En avait-il trop dit, avait-il tout gâché ? Était-ce une erreur ou un trait de génie d'avoir évoqué la radioactivité ? Hendrik l'ignorait et pour l'heure il s'en moquait éperdument. Il était exténué, en nage et assoiffé. Tout ce qu'il voulait, c'était prendre une douche et aller se coucher.

Naturellement, il n'en était pas question. Du haut des marches du château, il regarda la police quitter les lieux, tandis que là-bas, dans leur maison de jardinier, Miriam et Pia attendaient qu'il vienne leur donner des explications. La soirée serait encore longue.

La voiture de Stamm, une BMW immatriculée à Munich, fut la dernière à partir. Hendrik actionna la commande à distance pour fermer le portail, puis il alla chercher son sac de voyage dans la Jaguar et emprunta d'un pas las l'allée de graviers qui menait chez lui.

Sa femme et sa fille l'accueillirent avec des regards interrogateurs. Même le chien avait l'air perturbé.

« Je suis désolé, dit Hendrik. Si j'avais su que le commandant ferait un tel cirque, je vous aurais prévenues.

— Tu savais qu'il viendrait ? fit Miriam, stupéfaite.

— Non, justement », répondit-il plus sèchement qu'il en avait eu l'intention. Il laissa tomber son sac à ses pieds et se passa la main sur la figure. « Je vais tout vous raconter. Allons dans la cuisine. Je supporterais bien une bière. »

Assis sous la lumière chaleureuse de la lampe, Hendrik savoura sa boisson tout en racontant son histoire. Il évoqua le livre, l'article de presse lu le dimanche matin, son voyage chez Adalbert, leur équipée au laboratoire, l'agression dont ils avaient été victimes et le mort dont Stamm lui avait montré la photo.

« Nous n'avions pas de mauvaises intentions, vous comprenez, conclut-il. Nous nous sommes tout bonnement vus sur la piste d'une découverte sensationnelle. Comme Schliemann avec Troie.

— Qu'est-ce que c'est, Troie ? demanda Pia, dont la curiosité était insatiable.

— Troie, expliqua patiemment Hendrik, était une ville de légende. Et Heinrich Schliemann était un archéologue amateur qui cherchait des preuves de son existence. Tout le monde se moquait de lui, mais il a fini par la trouver. Car une ville dont on parle dans les contes peut très bien exister dans la réalité.

— Donc vous avez cru que vous trouveriez peut-être la pierre philosophale », résuma Miriam.

Hendrik haussa les épaules. « Nous avons considéré que c'était de l'ordre du possible.

— Tu aurais pu m'en parler.

— Je suis désolé. La fièvre de la chasse m'a fait tout oublier. »

Il avala la dernière gorgée. « Et nous n'avons rien fait de mal, rien d'illégal. »

Miriam expira longuement. « C'est ce que je ne cessais de me répéter, mais les flics nous sont tombés dessus. Nous avons dû évacuer la maison pendant qu'ils fouillaient toutes les pièces, tu te rends compte ? Et ils n'arrêtaient pas de me demander les clés du château alors que je leur avais dit que nous ne les avions pas.

— Ils pensaient que le château nous appartenait », expliqua Hendrik avec un goût soudain de bile dans la bouche. Avoir dû dévoiler cette information à Stamm, voilà ce qu'il regrettait le plus.

« Ils sont entrés partout. Dans le salon, les bureaux, même notre chambre. » Un frisson secoua Miriam. « L'idée me dégoûte. Je crois que je vais être obligée de faire le ménage à fond avant de pouvoir me sentir à nouveau chez moi.

— C'était parfaitement inapproprié, lâcha Hendrik, en colère. Je vais appeler maître Schneider dès demain matin pour savoir comment y répondre. » Le cabinet Ernst Schneider et associés s'occupait de tous les aspects juridiques de son entreprise depuis quelques années. Il saurait les conseiller.

« Et pour couronner le tout, Ingo Holst, ton journaliste, s'est pointé au milieu de tout le reste, poursuivit Miriam. Il s'est querellé avec les policiers, il a fouiné partout, revenant sans cesse à la charge alors qu'on lui avait demandé de partir. Il est venu me trouver une dernière fois tout à l'heure pour annuler l'interview de demain. Comme s'il avait eu un contretemps.

— Je l'avais oublié, celui-là, avoua Hendrik. Tant mieux si c'est annulé. Je ne sais pas ce qu'il me voulait de toute façon. » Il se frotta les yeux, qui piquaient de plus en plus. « Reprenons la conversation demain. J'ai besoin d'une douche et de mon lit.

— Papa ? fit Pia, qui avait l'air en pleine forme.

— Oui, mon cœur ?

— Est-ce que la police a trouvé le gros insecte noir dans son lit ? Celui que monsieur Westenhoff devait toujours nourrir ? »

Hendrik et Miriam éclatèrent de rire. Même si la jeune fille se profilait déjà en elle, elle restait le plus souvent la fillette rêveuse qui vivait dans son monde imaginaire.

« Je ne crois pas. Ils m'en auraient sûrement parlé, autrement. »

Pia soupira. « Dommage. J'aurais bien aimé savoir quel genre d'insecte c'était. »

Au même instant, la sonnette d'entrée retentit.

Ils échangèrent un regard et consultèrent la pendule. Il était minuit et demi. Le chien se mit à aboyer.

« J'y vais, murmura Hendrik à Miriam. Reste près du téléphone, on ne sait jamais. »

Elle acquiesça. Hendrik se leva lourdement, redressa les épaules et alla ouvrir. Max Westenhoff se tenait sur le seuil.

« Veuillez me pardonner ce dérangement tardif, monsieur Busske, dit-il avec gravité. Mais je dois vous parler d'urgence. Tout de suite, si cela vous est possible. »

Comment répondre *Non, pas ce soir, c'est impossible*, dans une telle situation ? Il n'aurait pas trouvé le sommeil, se demandant toute la nuit ce que le châtelain lui voulait. Il l'accompagna donc après avoir prévenu Miriam et précisé que, comme elle, il ignorait de quoi il s'agissait.

Le retour de Westenhoff aurait dû lui valoir du soulagement puisqu'il pourrait corroborer ses dires, mais c'était loin d'être le cas.

« Où étiez-vous ? demanda Hendrik tandis qu'ils traversaient le parc plongé dans l'obscurité.

— En sécurité, répondit Westenhoff.

— Les flics étaient là.

— Oui, je sais.

— Ils ont fouillé tout le château. »

Westenhoff lâcha un ricanement méprisant. « C'est sûrement ce qu'ils croient, oui.

— Que voulez-vous dire ? »

Le châtelain s'arrêta et se tourna vers lui. « Monsieur Busske, il s'agit d'une demeure très ancienne, riche de secrets. Sachez qu'au fil des siècles elle a survécu à des perquisitions autrement plus musclées que celle-là.

— Êtes-vous en train de me dire que vous étiez caché à l'intérieur pendant tout ce temps ?

— C'est bien cela. Venez donc. » Il se remit en chemin, d'un pas plus vif que Hendrik ne lui avait jamais vu. Comme s'il s'agissait d'inaugurer, cette nuit encore, un projet d'une portée historique.

Ils entrèrent dans le château par l'arrière et le traversèrent jusqu'à la grande salle. Toutes les traces du passage de Stamm avaient été effacées. Un feu brûlait dans l'âtre, une douzaine de bougies étaient allumées dans un candélabre. Westenhoff prit place devant un épais dossier en cuir posé en bout de table. Disparues, la bonhomie et l'excentricité que Hendrik lui connaissait.

« Vous vous demandez ce que vous faites là et je vais vous le dire. Il s'agit de l'armure en or. Comment se fait-il que vous vous soyez trouvé à Munich au moment où elle a disparu du laboratoire ? Vous-même justement. »

Tout cela sentait le congédiement imminent. Quand bien même. Après la journée qu'il venait de vivre, Hendrik avait du mal à s'en émouvoir.

« Je suis allé à Munich parce que j'avais entendu parler de la découverte de l'armure et que je voulais la voir, c'est aussi simple que cela, expliqua-t-il patiemment.

— Pourquoi ? »

Combien de fois encore lui poserait-on cette question ?

« Il y a des années, j'ai lu une histoire qui parlait d'une armure en or. J'ai voulu voir s'il ne pouvait pas s'agir de la même. Vous savez, comme Schliemann pour la ville de Troie... »

La réponse parut surprendre Westenhoff. « Vous avez lu une histoire ? Où donc ? »

— Dans un livre, chez un bouquiniste. » Il agita la main. « Il y a une éternité et je n'ai plus le livre en ma possession. C'était un ouvrage assez mince et ancien. Imprimé vers 1880 si ma mémoire est bonne.

— Un livre ? » Westenhoff n'en revenait toujours pas. « Que racontait cette histoire ? »

Hendrik lui en fit un résumé. Il avait acquis une certaine pratique en la matière : l'alchimiste, la pierre dans le coffret de plomb, l'or du diable et l'armure qui tuait celui qui la portait.

« Incroyable », marmonna Westenhoff avant de sombrer dans une profonde réflexion. Hendrik le laissa tranquille, fixant le feu, heureux de laisser s'installer le silence.

Il sentait l'épuisement grignoter ses dernières forces. Encore un peu et il s'endormirait sur sa chaise.

Westenhoff sortit brusquement de ses pensées. « Monsieur Busske, je dois vous poser une question importante, dit-il en dardant sur lui un regard inquisiteur.

— Je vous en prie, répondit Hendrik, résigné.

— Avez-vous l'armure ?

— Si j'ai... ? » Hendrik secoua la tête sans comprendre. « Non ! Elle a été volée, vous le savez bien. Au moment même où je m'en approchais.

— Je sais qu'elle a été dérobée au laboratoire, dit Westenhoff. Mais les voleurs ont eux-mêmes été volés ensuite, et je me demande qui tire les ficelles. C'est nécessairement quelqu'un qui connaît l'importance de l'armure. Et s'il existe un livre à ce sujet, alors ce quelqu'un l'a probablement lu... tout comme vous. »

Le prénom de Laura s'imposa à Hendrik. Elle lui avait volé le livre et l'avait lu, c'était certain. D'un autre côté, qu'aurait-elle fait de l'armure ? Une Américaine, aussi éloignée que possible de tous ces événements ? La fatigue le faisait divaguer.

« Je devine qu'une idée vient de vous traverser l'esprit, déclara le châtelain sans ambages. Vous avez pensé à quelqu'un. »

Hendrik grimaça. Il était trop épuisé, ne se contrôlait plus.

Dangereux. « Une idée en l'air, dit-il avec un petit geste de la main. C'est sans rapport.

— Je ne vous crois pas, insista Westenhoff. Mais je conçois que vous bluffiez dans cette situation. D'accord, je vous suis.

— Pardon ? » fit Hendrik, perdu. Il lui faudrait réfléchir à tête reposée, après une bonne nuit de sommeil. Laura avait peut-être donné ou vendu le livre à quelqu'un d'autre, et ce quelqu'un n'était pas obligatoirement américain. C'était même assez peu vraisemblable. Laura parlait et lisait à peu près l'allemand, mais de combien d'Américains pouvait-on dire la même chose ?

Westenhoff croisa les mains. « Je vais jouer franc jeu avec vous. J'ai attendu ma vie entière que cette armure refasse surface. J'ai espéré le jour où on la retrouverait, j'ai prié pour que cela arrive de mon vivant. Naturellement, je ne me suis pas contenté de vœux pieux. J'ai noué des contacts dans les services officiels compétents, j'avoue avoir payé pour être le premier informé, j'ai même dépensé beaucoup d'argent pour cela. » Il décroisa les doigts et tendit les bras devant lui. « Et, mercredi dernier, la nouvelle tant attendue m'est enfin parvenue. Le jour le plus important de toute mon existence. Je n'ai pas hésité. Dans un premier temps, tout s'est déroulé comme je l'avais prévu de longue date. Jusqu'à l'arrivée de quelqu'un qui en savait apparemment aussi long que moi sur la valeur de cette découverte. »

Hendrik fixa le vieil homme, incrédule. « C'est vous qui avez volé l'armure ! »

Westenhoff inclina la tête. « J'en ai chargé des hommes de confiance, des hommes aux talents particuliers qui ont été grassement payés.

— Et à présent l'un d'eux est mort.

— Deux, pour être exact. Une vraie tragédie. Nul ne pouvait s'y attendre. »

Hendrik réalisa, non sans mourir un peu intérieurement, qu'il avait cru poursuivre un but grandiose, alors qu'il n'était en réalité qu'un grain de sable dans une machinerie bien plus redoutable encore. Adalbert et lui avaient rêvé d'une découverte scientifique à sensation, tandis que d'autres savaient exactement ce qu'ils faisaient. Ils avaient tâtonné comme deux amateurs au milieu de professionnels bien informés.

« Pourquoi tout cela ? demanda-t-il d'une voix blanche. Qu'a-t-elle de si important, cette armure ? »

Le châtelain inclina la tête. « Elle a été fabriquée à partir d'or alchimique, vous venez de me le dire vous-même. Cependant, le maître de cet ouvrage ne savait pas se servir correctement de la pierre philosophale. Une chance pour nous car, ainsi, des particules de la pierre sont venues se mêler à l'or. Celui qui possède l'armure peut

donc les recouvrer grâce aux moyens techniques modernes. Aussi infime qu'en soit la quantité, elle suffirait à parachever le grand œuvre. C'est le but de toute ma vie. »

Hendrik se rendit compte qu'il dévisageait le châtelain bouche bée. Adalbert avait raison.

« Je dois vous révéler toute la vérité, monsieur Busske, poursuivit Westenhoff. Quand je vous ai appelé pour vous proposer de vous installer chez moi, j'avais pour idée de faire de vous mon légataire. Je n'ai pas d'enfants, pas d'héritiers, et vous me paraissiez faire l'affaire. Votre intérêt pour l'alchimie, votre notoriété grandissante qui me fournissait un paravent parfait, votre ambition dont j'étais certain qu'elle vous ferait franchir tous les obstacles. Nous n'avons peut-être pas étudié ensemble l'alchimie aussi intensément que je l'aurais souhaité, mais je n'ai jamais regretté notre arrangement. Je ne le regrette toujours pas. Au contraire, tout est peut-être pour le mieux, en fin de compte. Mais ne devrions-nous pas profiter des événements de la semaine écoulée pour accélérer un peu le rythme ? »

Il ouvrit alors le dossier en cuir et en sortit une feuille manuscrite.

« Voici mon offre, déclara-t-il. Je vous la sou mets par écrit pour vous convaincre du sérieux de ma démarche. » Il fit glisser la feuille sur la table. « En un mot comme en cent : procurez-moi l'armure en or et je fais de vous le propriétaire du château et de ses dépendances, ainsi que l'héritier de ma fortune. »

Hendrik était comme paralysé. Le regard fixe, il découvrit, à gauche de la tête de Westenhoff, son reflet dans une fenêtre de la grande salle. Au-dehors, il faisait nuit noire, et, dans la faible clarté du feu de cheminée et des bougies, son alter ego dans la vitre était si flou et intangible qu'on aurait dit une illusion.

Il avait l'air si petit.

Ce fut l'instant d'une prise de conscience brutale, mûrie dans l'ombre, n'attendant que le moment propice pour éclater au grand jour : sa vie entière n'était que poudre aux yeux, tricherie et fraude mesquine. Il comprit avec une douleur subite qu'on ne sortait pas grandi de recourir à de pareils expédients et qu'il était inutile de vouloir se convaincre qu'on était plus malin que les autres. On n'était qu'un fou, un minable, même si la fortune matérielle arrivait au rendez-vous.

Il se détourna de son reflet approximatif et baissa les yeux sur la feuille posée devant lui. Un texte manuscrit sur du papier de qualité.

Était-ce la solution ? Sa vie irait-elle mieux s'il la plaçait sous le signe de l'authenticité, d'une plus grande vérité ? S'il s'appuyait sur des fondements réels au lieu de jongler sans cesse avec les illusions ? S'il disait vrai au lieu de faire du marketing ?

Mais, en ce cas, tout éclat ne disparaîtrait-il pas de son existence ?

Il lut les mots rédigés par le châtelain sans vraiment les comprendre.

Je soussigné, Max Anton Westenhoff, né le 29 mars 1940 à Liegnitz, en pleine possession de mes moyens physiques et mentaux, déclare ma volonté de faire don à Hendrik Busske, né le 4 février 1966 à Francfort-sur-le-Main, du château Burlingen et de ses terres, et de faire de lui mon légataire universel à la condition qu'il retrouve et me remette une « armure d'or » disparue lors d'un cambriolage. Conscient que la réalisation de cette condition pourrait entraîner une infraction des lois en vigueur, je déclare expressément que, même en cas de constatation officielle d'infraction, cela ne constituerait pas un motif d'invalidation du présent testament.

Le texte se terminait par la date du jour et la signature de Max Westenhoff.

Hendrik leva les yeux sur le vieil homme qui le fixait avec un espoir nuancé d'une touche de résignation. « Vous êtes sérieux ?

— On ne le serait davantage. »

Comment retrouverait-il Laura au bout de tant d'années ? Il ignorait tout d'elle et il avait même oublié à quoi elle ressemblait.

Il y réfléchirait demain.

« C'est d'accord, dit-il. Je ne vous promets rien, mais je ferai mon possible pour mettre la main sur l'armure. »

Hendrik n'avait pas fini sa phrase que la sensation de mentir le reprit.

En rentrant chez lui, il vit que la lumière était allumée dans la cuisine. Miriam, qui avait couché Pia, vint à sa rencontre dans le couloir et l'entraîna à sa suite. Elle ferma la porte avant de se tourner vers lui.

« Eh bien ! que voulait-il ? Et où était-il passé ? »

Hendrik s'assit lourdement sur une chaise, se demandant s'il réussirait jamais à se relever. « Il se serait caché dans le château. Il y a des recoins qui ont dû échapper à la police.

— Il va bien confirmer tes déclarations, n'est-ce pas ? Tu n'as rien à voir avec ceux qui ont commis le vol. »

Hendrik cligna des yeux, étonné du peu d'intérêt qu'il accordait à cette question. « Nous n'en avons pas parlé.

— Ah bon ? De quoi donc, alors ?

— De l'armure d'or. Il croit que je sais où elle est, ou du moins qui la détient. »

Miriam prit un siège à son tour, les sourcils froncés. « Mais c'est complètement fou ! Qu'est-ce qui lui permet de le croire ? » Elle

s'interrompt le temps de reprendre son souffle. « Ou bien... »

Hendrik se passa la main dans les cheveux. Il était hors de question d'avouer la vérité au sujet de Laura. Il le faudrait un jour, peut-être, mais pas cette nuit. « Il se pourrait que j'aie une piste pour remonter jusqu'à l'armure, dit-il, hésitant. Les probabilités sont faibles. Je n'en ai pris conscience que pendant notre entretien.

— Quelle piste ?

— C'est une longue histoire et ça ne donnera sûrement rien, comme d'habitude. » Il sortit de sa poche la feuille remise par Westenhoff, la déplia et la posa devant Miriam. « En tout cas, voici ce qu'il me propose. »

Elle lut le document tandis que Hendrik l'observait, prenant conscience une fois de plus combien elle lui plaisait, ainsi concentrée.

Quand elle releva la tête, une profonde inquiétude se lisait sur ses traits. « Hendrik, ça ne va pas du tout. Cette proposition est... insensée !

— C'est vrai. »

Elle repoussa la feuille loin d'elle. « Je te l'avais dit à l'époque, ce type n'a pas toute sa tête. Enfin, réfléchis ! Un château contre une armure ? Même fabriquée dans l'or le plus pur, elle n'aurait pas cette valeur.

— Il croit pouvoir s'en servir d'un point de vue alchimistique. Accomplir le grand œuvre ou quelque chose dans ce goût-là.

— Quand bien même. Il serait immoral de notre part de tirer profit de son idée fixe. »

Hendrik se frotta les yeux. « C'est possible, je n'en sais rien. Il faut que j'y réfléchisse. Mais pas ce soir. » Il se tourna vers la pendule. « Il est près de deux heures et je n'en peux plus. »

Miriam, sur le point de répondre, se ravisa. « Tu as raison, cela attendra demain », dit-elle.

Quand il la rejoignit au lit après une douche rapide et un brossage de dents de pure formalité, elle vint se pelotonner contre lui. « Hendrik, murmura-t-elle, dis-moi seulement : tu veux vraiment ce château ? »

Il se sentait la tête lourde sur l'oreiller. « Ce serait réel. Si nous n'en voulions plus, nous pourrions le vendre. Quelques millions sans doute. » Si fatigué. « En tout cas, ça permettrait d'arrêter ce perpétuel jeu de cache-cache...

— Sache bien que je n'ai pas besoin que tu m'achètes un palais pour t'aimer. » Avait-elle prononcé ces paroles ou rêvait-il déjà ?

« Je le sais bien », marmonna-t-il. Ou bien rêva-t-il qu'il marmonnait.

À son réveil, le soleil était déjà haut. Miriam téléphonait dans le

salon. À en juger par sa voix, elle parlait probablement à l'une de ses sœurs. Un bref coup d'œil à la pendule lui apprit qu'il était plus de dix heures. Pia était donc à l'école depuis longtemps. Heureusement que l'interview était annulée.

Hendrik se leva. La question de Miriam – « Veux-tu vraiment ce château ? – résonnait encore en lui.

Il en était sûr à présent, la réponse était oui. C'était une chance qu'il tâcherait d'exploiter de son mieux. La chance de lâcher les faux-semblants pour une vie réelle.

En sortant de la salle de bains, il croisa Miriam qui venait de raccrocher. « Paula, se contenta-t-elle de dire en reposant le combiné sur son socle. Elle vient de se séparer, une fois de plus. Et elle prépare son prochain voyage, probablement en Colombie. » Paula, de six ans la cadette de Miriam, était l'incarnation même de l'instabilité. Quatre cursus universitaires abandonnés, une douzaine d'emplois et plus d'hommes qu'on ne pouvait compter.

« Séparée ? s'étonna Hendrik. De ce... Comment s'appelait-il déjà ? Maïk ? Pour quelle raison ? Il avait l'air gentil, celui-là.

— Il l'était sûrement trop. Tu connais sa devise : rien de pire que de trouver le paradis, on ne pourrait plus aller nulle part ensuite.

— Alors la Colombie est un bon choix, ce n'est pas là qu'elle tombera sur le paradis.

— C'est ce que je lui ai répondu. »

Plus tard, alors que Hendrik venait de s'installer à table avec une tasse de café, Miriam n'y tint plus. « As-tu décidé de ce que tu allais faire au sujet de Westenhoff ? demanda-t-elle.

— Je vais tenter le coup, déclara-t-il en prenant une viennoiserie dans la corbeille. Ça marchera ou ça ne marchera pas.

— Et si ça ne marche pas ? Que fera Westenhoff, selon toi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. » Il disait vrai. C'était pourtant l'éventualité la plus plausible. « Rien de bien terrible, ne t'inquiète pas. Dans le pire des cas, nous n'aurons qu'à déménager.

— Bien », fit-elle avec un réel soulagement. C'était apparemment la réponse qu'elle espérait.

La nuit portant conseil, Hendrik s'était réveillé avec l'embryon d'un plan. Ses options n'étaient pas légion. À vrai dire, il n'en avait qu'une, qu'il appela de son bureau après le petit-déjeuner. Michel Zurbrügg, le propriétaire de l'hôtel Grandevue au Lac de Zurich. Zurbrügg, qui, selon ses dires, lui devait sa fortune.

Il allait bien lui rendre ce petit service.

Restait à savoir si cela lui permettrait d'avancer.

Zurbrügg était là et se déclara heureux de recevoir de ses nouvelles. « Mais, monsieur Busske, naturellement ! Si c'est en mon pouvoir », répondit-il quand Hendrik s'enquit s'il pouvait lui

demander une grande faveur.

Hendrik ferma les yeux comme il le faisait chaque fois qu'une conversation téléphonique touchait un point sensible. « Merci, monsieur Zurbrügg, c'est la réponse que j'espérais. Voici ce qui m'amène : quand je suis venu pour la première fois à l'hôtel, en mars 1998, il y avait, parmi vos clients, une Américaine. Je me souviens seulement qu'elle se prénomait Laura, qu'elle avait les cheveux roux et qu'elle est repartie le dimanche matin. Les circonstances me poussent à devoir contacter cette femme de toute urgence et je place tous mes espoirs en vous. Avez-vous gardé la liste de vos clients de cette époque et, dans l'affirmative, accepteriez-vous de me confier son identité ? »

Un silence accueillit sa question. Puis Hendrik entendit un toussotement embarrassé. « Je dois avouer, monsieur Busske, que vous me mettez dans une position délicate.

— Je vous avais bien dit qu'il s'agissait d'une grande faveur.

— C'est vrai, mais, voyez-vous, vous me feriez commettre une indiscretion, et un hôtel comme le nôtre vit en grande partie de sa réputation.

— Bien entendu, je ne dévoilerai à personne d'où je tiens l'adresse, vous avez ma parole.

— Hum, je vois, fit le pauvre homme, en proie à un dilemme moral insoluble.

— Monsieur Zurbrügg, je n'ai rien de plus à vous offrir que ma gratitude, ajouta Hendrik d'une voix douce. La méthode des points et figures, vous la connaissez déjà.

— Oui. » Nouveau toussotement. « C'est entendu, je vais faire une exception pour vous. Puis-je vous rappeler ? À l'époque, les réservations n'étaient pas encore gérées par ordinateur et je dois remonter les vieux registres de la cave. »

Hendrik lui donna son numéro professionnel. « Je reste près de l'appareil » ajouta-t-il avant de raccrocher.

Il attendit près d'une heure avant d'entendre la sonnerie.

« Je pense avoir trouvé, déclara Zurbrügg à mi-voix, manifestement toujours aussi mal à l'aise. Toutefois, la dame en question ne s'appelait pas Laura mais Laureen. Laureen Turner. Et l'adresse indiquée est celle d'une entreprise : CTH. »

Ce qui ne disait rien à Hendrik. Il sentit son optimisme s'envoler. La société n'existait peut-être plus et, de toute façon, Laura alias Laureen avait pu changer d'emploi depuis longtemps.

« Donnez-la-moi, s'il vous plaît, dit-il, prêt à noter. Il me faut prendre tout ce que je peux trouver. »

Zurbrügg lui dicta l'adresse et le numéro de téléphone. Pour couronner le tout, le siège de CTH se trouvait à New York. « C'est

vraiment la seule personne possible d'après le nom que vous m'avez donné », précisa l'homme.

Laureen Turner. Un nom commun sans doute partagé par des milliers de femmes dans le monde. Employée, dix ans plus tôt, dans une société dont Hendrik n'avait jamais entendu parler et dont le siège était à New York, une ville où les entreprises naissaient et disparaissaient en moins de temps qu'il n'en fallait pour dire ouf.

Sans compter que, depuis cette époque lointaine, elle s'était peut-être mariée et ne s'appelait plus Turner.

La quête de Hendrik semblait de plus en plus vouée à l'échec. Il prit néanmoins une voix enjouée pour remercier son correspondant. « Monsieur Zurbrügg, vous m'avez été d'une aide précieuse. Je vous promets que cela restera entre nous. En ce qui me concerne, cet entretien n'a jamais eu lieu.

— C'est parfait », répliqua l'hôtelier d'une voix mate. Ils prirent congé et Hendrik tapa, sans grand espoir, le nom de Laureen dans Google.

Une seconde plus tard, son cœur fit un bond dans sa poitrine.

Quatre des six premières photos proposées par le moteur de recherche montraient indéniablement celle qu'il avait rencontrée sous le nom de Laura au bar du Grandevue. Un lien menait à une page contenant sa biographie. Laureen Turner était l'héritière du milliardaire Craig Turner, qui avait fait fortune dans le secteur de l'énergie, notamment dans la construction et l'exploitation de centrales nucléaires. CTH était le sigle de Craig Turner Holding.

Le découragement saisit Hendrik. Ses chances venaient encore de se réduire.

Laureen Turner, la femme avec qui il s'était envoyé en l'air à en perdre l'esprit et qui lui avait volé le livre sur l'armure d'or, était, depuis la mort de son père en 2001, la présidente du conseil d'administration d'une des plus grandes multinationales de la planète.

Comment s'y prendre pour l'approcher ?

Il resta un long moment immobile, indécis. Il entendit un siège grincer dans le grand bureau d'à côté, un PC qui s'allumait, des tiroirs qu'on ouvrait puis refermait. En temps ordinaire, une assistante à mi-temps s'occupait des affaires courantes – envoyer les brochures, traiter les inscriptions, vérifier les paiements, organiser les séminaires –, mais elle était en congé. Miriam avait pris le relais, retrouvant son rôle des débuts.

Les débuts.

Hendrik revint brusquement à la réalité. Windauer !

Il pivota sur son fauteuil tournant, chercha et composa le numéro. Il n'était peut-être pas encore au bout du chemin. Karl Windauer

l'avait souvent aidé, déjà, avec ses contacts innombrables. Peut-être le pourrait-il cette fois encore.

La secrétaire fit suivre son appel dès qu'elle entendit son nom. Windauer était là, il avait du temps et se réjouissait de recevoir de ses nouvelles.

« Vous avez une secrétaire à présent ? s'étonna Hendrik.

— Oui ; pas mal, hein ? Je ne m'en sortais plus tout seul. J'ai beaucoup à faire pour quelqu'un qui pourrait être à la retraite », déclara-t-il en éclatant de rire. Apparemment, il était en pleine forme.

Ils échangèrent encore quelques banalités puis Hendrik exposa le motif de son appel.

« Je vois, fit Windauer, pensif. CTH, dites-vous ? Je vais devoir actionner mon réseau, cela peut prendre un certain temps.

— Je vous en serais très reconnaissant, comme toujours », le remercia Hendrik.

Il reprit son attente, regardant par la fenêtre, admirant le parc et son château. De son bureau, il avait sans aucun doute la plus belle vue de la maison. Il avait également insisté pour disposer de sa propre porte sur le jardin et se rendit compte soudain que celle-ci ne cessait de claquer. Il se leva, agacé, et descendit les deux marches : en effet, elle était entrebâillée. Il la ferma, donna un tour de clé et retourna s'asseoir à son bureau.

Attendre sans rien faire n'avait aucun sens. Son regard glissa sur la vieille roue de loterie que Pia aimait tant tourner autrefois et sur le panneau d'affichage avec le dernier feuillet boursier de la FAZ. Il allait bientôt falloir fournir son prochain bulletin de Bourse ; s'en occuper serait peut-être une bonne manière de se changer les idées.

Alors qu'il s'apprêtait à sortir les fléchettes du tiroir, le téléphone sonna. Il décrocha, plein d'espoir, mais ce n'était pas Windauer.

Stamm, le commandant de Munich. De nouveaux ennuis en perspective.

« Oui ? fit Hendrik. Vous avez du nouveau ?

— Je vous rappelle au sujet de votre théorie sur les irradiés. Nous avons établi, entre-temps, que notre inconnu était mort d'un coup de stylet en plein cœur.

— Je vois. » Les ennuis se rapprochaient, il avait vu juste.

« Une toute petite entaille, le médecin légiste a dû la chercher. Mais j'ai aussi fait tester la radioactivité du corps et il s'avère que l'homme a bien été soumis à un rayonnement assez violent peu avant sa mort. »

Hendrik frissonna rétrospectivement à l'idée de s'être approché si près de l'armure sans précautions. « Qu'allez-vous faire à présent ? demanda-t-il.

— C'est bien la question. Nous ignorons toujours ce que cet

homme était venu faire chez vous au château.

— Mais je vous ai dit que...

— Je sais ce que vous avez dit, l'interrompit Stamm. Appelez-moi quand le vrai propriétaire refera surface. Nous verrons à partir de là.

— D'accord, répondit Hendrik. J'y penserai. » Ce n'était pas mentir, mais un interrogatoire de Westenhoff était la dernière chose dont il avait besoin.

Plus décontenancé que jamais après cet appel, Hendrik se mit néanmoins au travail sur son bulletin boursier. Il ne se servait plus de la roue depuis que Pia allait à l'école ; il ne voulait pas prendre le risque qu'elle en parle autour d'elle. Il avait remplacé ce moyen divinatoire par un programme qui fournissait des chiffres au hasard et une liste de blocs de texte qu'il lui suffisait d'associer et de personnaliser.

Il venait d'en finir quand Windauer le rappela.

« Bonnes nouvelles, lança-t-il d'une voix affairée. Un de mes amis connaît quelqu'un qui travaille pour l'une des entreprises du groupe Turner. C'est du sérieux, il joue au golf avec le directeur.

— Génial ! se réjouit Hendrik.

— Oui. Mais cette personne s'est montrée un peu trop zélée et a pris rendez-vous en votre nom avec Laureen Turner. Vous la rencontrez après-demain.

— Oh.

— C'est ce que j'ai dit, moi aussi. »

Passé le premier instant de surprise, Hendrik se dit que c'était idéal. Plus vite il verrait Laureen, mieux ce serait. « Je peux me débrouiller, fit-il en saisissant un stylo. Dites-moi tout ce que je dois savoir. »

Windauer s'exécuta : date, heure, adresse, numéros de téléphone de contacts utiles. « Bonne chance, conclut-il.

— Merci, j'en aurai besoin. » Hendrik raccrocha, ouvrit la porte du grand bureau et appela. « Miriam ! Vite, il me faut un billet pour New York. Départ aujourd'hui. »

Il réfléchirait plus tard au meilleur moyen de s'y prendre, mais une chose était sûre : il n'aurait qu'une seule chance de réussir.

Le taxi le déposa à l'adresse de Long Island une demi-heure avant son rendez-vous.

Le vaste complexe, impeccablement entretenu, était parsemé d'arbres centenaires à la ramure de livre d'images, mais pas une feuille morte ne déparait la pelouse impeccable. On devinait plus qu'on ne voyait les bâtiments derrière les arbustes et les buissons. Un hélicoptère, aussi propre que s'il venait d'être poli, attendait sur un héliport au beau milieu d'un vaste champ. Un magnifique ciel bleu

couronnait le tout.

Le chauffeur roulait de plus en plus lentement, comme s'il craignait de déranger ce paradis avec son taxi piqué par la rouille. Il s'arrêta enfin devant le portail d'une villa immaculée, pourvue de nombreuses cheminées, encorbellements, fenêtres et dépendances, et prit la fuite dès que Hendrik fut descendu.

Une femme vint à sa rencontre, vision de rêve en tailleur jaune paille, et demanda s'il était *mister* Busske. Ayant confirmé son identité, Hendrik la suivit jusqu'à un salon aux dimensions monumentales. Elle le pria de patienter, *miss* Turner allait le recevoir dès que possible.

Il se prépara à attendre, regrettant qu'on ne lui propose pas un verre d'eau : il avait soudain la bouche si sèche ! Et la sensation qu'il avait dans l'estomac tenait du nœud plus que des papillons d'antan.

Il prit place sur le canapé et posa sa serviette près de lui. Nerveux, il se releva deux minutes plus tard, se rassit, tenta vainement de se relaxer, puis se releva et s'approcha d'une fenêtre qui surplombait le parc. La vue le fit penser à chez lui, sauf que c'était du château qu'il contemplait ici le parc et non de la maison du jardinier.

Hendrik n'entendit pas la porte s'ouvrir mais il eut soudain l'impression qu'on l'observait. Quand il pivota, il constata qu'il avait raison. Elle était là et le regardait en silence : Laura.

Elle était telle que dans son souvenir et n'avait pas pris une ride. Elle était vêtue d'une fine robe blanche à l'étoffe fluide, une sorte de toge, et ses cheveux roux évoquaient la braise.

« Hello Hendrik, dit-elle en souriant avec son accent charmant.

— Salut, Laura », répondit-il. Puis, se corrigeant : « Laureen. »

Elle s'approcha de lui d'un pas souple. « Il y avait longtemps. » Elle passa à l'anglais. « Je ne sais que penser de ta démarche. Pourquoi me retrouver seulement maintenant ? Au bout de douze ans ? » Tout près de lui à présent, elle tendit la main et effleura le tour de son menton de deux doigts. « Je devrais être vexée que tu ne viennes que si tard. Ou bien cette seule nuit a-t-elle suffi à ton bonheur ? »

Hendrik, figé sur place, tenta de refouler ses souvenirs, essayant d'ignorer la tension sexuelle qui venait de se rallumer entre eux. « Je ne suis pas là pour ça, articula-t-il avec difficulté.

— Non ? » Laureen fit la moue. « C'est inadmissible. Je crois que je vais vraiment t'en vouloir. »

Croyait-elle sérieusement qu'il était venu dans l'espoir de coucher avec elle ? Était-ce la raison pour laquelle elle portait cette robe si proche d'une chemise de nuit ? Il s'était attendu à retrouver une femme d'affaires endurcie que le souvenir de leur petite aventure générerait... pas à ce qu'elle veuille le séduire de nouveau.

« J'ai besoin d'éclaircir quelque chose », dit Hendrik en se détournant, surtout pour masquer son émoi. Il retourna auprès du

canapé et sortit les copies de copies de sa serviette. « C'est au sujet de ce livre. Quand nous... eh bien ! quand nous étions dans ma chambre d'hôtel, il était posé sur le secrétaire. Et, après ton départ le lendemain, il n'était plus là. » Il déglutit péniblement avant de poursuivre. « Tu me l'as volé. »

Elle l'avait écouté avec un sourire amusé et elle éclata de rire à son accusation. « Volé ? Moi ? »

— Oui, répondit-il avec fermeté. Heureusement, j'avais fait faire ces photocopies. »

Laureen s'approcha jusqu'à se tenir tout près, trop près de lui. « J'ai bien peur que tu ne te trompes, parce que, celui qui a volé le livre à l'autre, c'est toi ! »

« Je m'étais rendue à Zurich pour un rendez-vous chez un bouquiniste qui vendait des livres acquis illégalement, commença Laureen quand ils se furent assis sur le canapé. Je devais arriver à midi moins cinq, je m'en souviens – il a répété l'heure au moins cinq fois au téléphone. Il voulait que je passe juste avant la fermeture, le samedi parce que c'était le jour de repos de son chef. Ainsi nous ne serions pas dérangés. Il avait glissé le livre en question dans une enveloppe molletonnée, mais, quand il l'en a sorti pour me le montrer, ce n'était pas le titre promis.

— Ah, fit Hendrik, gêné.

— Je vois que tu commences à comprendre, dit-elle en souriant. Tu n'as pas idée de ma déception à la vue de ce petit livre à la couverture brune : avoir fait tout ce chemin pour une vulgaire grammaire gothique ! Que faire ? Aller me plaindre à la police était impossible. Après tout, l'ouvrage que je convoitais était volé et j'en étais parfaitement informée. »

Hendrik écoutait, stupéfait. Jamais il n'aurait imaginé pareilles conséquences à son geste.

« Je me suis fâchée, tu peux me croire. Le libraire, dans ses petits souliers, ne comprenait pas ce qui avait pu se passer, puis il se rappela que quelqu'un s'était intéressé au livre. Il avait dû le laisser sur une pile pour aller répondre au téléphone au moment où il s'apprêtait à le mettre à l'abri. Je n'en croyais pas mes oreilles. Quel imbécile ! Je lui aurais arraché les yeux s'il ne m'avait pas dit alors que la boutique était sous surveillance vidéo. »

Hendrik ouvrit la bouche pour répondre mais préféra s'abstenir. La situation n'était pas favorable. Pas du tout.

Était-ce possible ? Tant d'années plus tard, il allait subir la punition pour son acte ?

Laureen, en tout cas, prenait un plaisir évident à lui conter toute l'histoire. « Je l'ai suivi dans l'arrière-boutique et il a rembobiné la

bande de la caméra sans cesser de s'excuser. Je n'ai pas compris le quart de ce qu'il disait, son anglais était approximatif et je ne parle pas le suisse allemand. » Elle s'adossa plus confortablement. « Nous avons retrouvé la séquence et vu un homme sortir mon livre de l'enveloppe pour le remplacer par un autre, le glisser dans sa veste et s'en aller sans demander son reste.

— Ouais, murmura Hendrik, atterré. Que veux-tu que je dise ? »

Laureen se pencha vers lui avec un petit rire et lui posa la main sur le bras. « Oh, pauvre chou, mais c'est que tu rougis ! C'est trop mignon. Non, ne t'inquiète pas, je t'ai pardonné depuis longtemps. Sans compter que tu m'as permis d'économiser soixante-dix mille dollars.

— Soixante-dix mille... ?

— Ce qui n'aurait pas été cher payer pour un tel livre. Et le sort m'a été favorable puisque j'ai tout de même fini par mettre la main dessus. En t'apercevant au bar de l'hôtel ce soir-là, je t'ai aussitôt reconnu et je n'ai pas hésité. » Elle eut une légère moue. « Finalement, je me suis bien amusée. Au bout d'un moment, tu t'es endormi comme une souche, ce qui m'a simplifié la tâche. Je n'ai pas eu à t'assommer ni à te ligoter et mon pistolet est resté sagement dans mon sac.

— Ton... ? » Hendrik déglutit péniblement. « J'ai vraiment eu de la chance, alors.

— Tu peux le dire, espèce de petit voleur ! Et le châtiment que je t'ai infligé était bien trop doux eu égard à ton crime. » Elle éclata de rire devant sa mine déconfite.

Hendrik chercha à se remémorer le déroulement de la soirée. Elle l'avait séduit délibérément, il s'en était bien rendu compte, mais il avait saisi sa chance sans se poser de questions. Jamais il n'aurait pensé qu'elle...

« Comment t'y es-tu prise pour passer un pistolet en Suisse malgré les contrôles aux aéroports ? » s'étonna-t-il.

Elle secoua la tête. « Je suis venue avec le jet privé de mon père. Les contrôles sont beaucoup moins sévères. »

Il la dévisagea. De près, on devinait un peu mieux le passage des années aux ridules autour de ses yeux et à la base de son cou. N'empêche... elle était toujours d'une beauté renversante. Il aurait fallu qu'il soit un saint pour lui résister à l'époque.

« Mais pourquoi t'intéresser autant à ce livre ? demanda-t-il. Après tout, ce n'était qu'une histoire, une anecdote historique... »

Laureen sourit avec indulgence. « Quelle innocence ! Tu ne sais même pas où tu as mis les pieds. Il y a une éternité que je cherchais ce livre, tout comme ma mère avant moi. C'est une mission familiale, pourrait-on dire. Viens ! » Elle se leva. « J'ai quelque chose à te montrer. »

Hendrik, docile, la suivit le long de couloirs flanqués d'antiquités jusqu'à une petite bibliothèque d'une sobriété étonnante. La pièce aux murs en marbre blanc était climatisée. Un nombre impressionnant de livres anciens à l'aspect précieux étaient conservés sous verre sur des rayonnages en acier.

Laureen s'approcha d'une vitrine spécialement sécurisée et tapa un code sur un petit boîtier. La vitre s'escamota sans un bruit. La jeune femme saisit un mince opuscule à la reliure en cuir fendillée, qui paraissait venu du fond des âges. Un signet marquait la page à laquelle elle l'ouvrit. Elle le tendit à Hendrik en lui désignant un guéridon près de la fenêtre.

« Lis. »

LES DEUX ALCHEMISTES

Un événement dans le cours de mon apprentissage a particulièrement marqué ma mémoire. C'est lui que je vais conter ici. Cela faisait quatre ou cinq ans que je servais maître Mengedder quand on vint toquer un jour à la porte de notre laboratoire. Mon maître et moi en fûmes fort surpris car nul ne connaissait notre séjour et encore moins ce qui se passait à l'abri de nos murs. Nous nous trouvions à Dantzig au moment du soulèvement des Swenzones, alliés au margrave de Brandebourg, contre le duc Vladislav. C'était une époque troublée, pleine de dangers. Pour notre sécurité, nous avions, dès notre arrivée, pratiqué un trou discret dans un mur qui nous permettait de voir au-dehors sans être vus.

Maître Mengedder m'y envoya en m'enjoignant de ne faire aucun bruit. J'aperçus un grand homme maigre, vêtu d'une tunique grise, qui se remit à tambouriner contre notre porte comme s'il entendait la fracasser si personne ne le laissait entrer. Il cria alors le nom de mon maître. « Mengedder ! Je sais que vous êtes là. Ouvrez ! »

Mon maître, alarmé, me fit signe d'approcher et m'ordonna de me couvrir de haillons, de me frotter le visage de cendre et d'aller à l'huis pour m'enquérir de ce que voulait l'intrus.

« Savez-vous donc qui c'est ? » demandai-je, tout en me hâtant d'obéir.

Mon maître avait la mine sombre. « Quelqu'un qu'il est impossible que ce soit.

— Comment donc ?

— Parce qu'il devrait être mort. Va, dépêche-toi, fais ce que je t'ai demandé. »

Je m'exécutai. Ayant poussé le verrou et entrouvert le battant, je pris peur à la vue du regard fou que l'inconnu braqua sur moi. Je savais pourtant que mon maître s'était barricadé derrière la deuxième porte, qui se trouvait dans mon dos, si bien que l'homme n'irait pas bien loin si jamais il me neutralisait.

« Que voulez-vous ? demandai-je.

— Qui es-tu ? répondit l'étranger.

— Je m'appelle Janek. » Dévoiler mon identité n'engageait à rien,

j'étais certain qu'il ne me connaissait pas. Je lui retournai aussitôt sa question.

« Mon nom, gronda-t-il d'une voix bourrue, est John Scoro. Va dire à ton maître que je suis là et que je veux lui parler. »

Je n'eus pas à le faire : la porte s'ouvrit derrière moi et j'entendis mon maître s'écrier : « Tout va bien, Janek. Laisse-le entrer. »

Une curiosité ardente me saisit car je compris que deux formidables esprits venaient de se retrouver et je ne voulus pas manquer leur entretien. Je me faufilai donc dans le laboratoire à la suite de John Scoro et me retranchai tout au fond, où je fis mine de m'occuper. En réalité, je tendais l'oreille pour mieux les espionner.

Mon maître ne fut pas dupe ; il me connaissait bien. D'un naturel soupçonneux, rien ne lui échappait jamais, mais je crois qu'il était rassuré par ma présence car il ne me renvoya point. Plusieurs fois déjà, j'avais dû venir à sa rescousse lors de querelles pendant notre traversée de la Bohême et de la Poméranie orientale.

L'étranger s'en rendit compte lui aussi, mais il n'eut pas l'air de s'en soucier.

« Scoro », tel fut le premier mot adressé par mon maître au nouveau venu et, à sa manière de le prononcer, je sus qu'il ne lui était pas étranger.

« C'est bien vous, poursuivit-il. Je vous croyais mort. Vous étiez à l'agonie la dernière fois que je vous ai vu.

— Si vous n'avez toujours pas compris que ce sort est épargné à ceux de notre espèce, c'est que vous n'avez pas beaucoup avancé dans vos recherches, répliqua l'étranger avec colère. Que faites-vous donc ici ? Vous perdez toujours votre temps à fabriquer l'or du diable ? »

Mon maître offrit à l'homme de s'asseoir et lui versa de quoi se désaltérer. « Je m'occupe surtout à déchiffrer votre livre. Si vous ne l'aviez pas écrit sous une forme aussi sibylline, nul doute que j'en serais déjà plus loin.

— Ah, mon livre, fit Scoro en prenant place. Vous l'avez donc volé, lui aussi, vous ne vous êtes pas contenté de la pierre.

— Aurais-je dû les laisser tomber aux mains de ces chevaliers imbéciles ? demanda mon maître avec cette morgue élégante que je lui avais si souvent vu manifester dans son commerce avec les puissants de ce monde. Des chevaliers dont l'idée fixe était de faire passer de pauvres mahométans de vie à trépas pour la gloire de Dieu ? Et puis, comme je le disais, je vous croyais mourant. »

Je me tenais dans l'ombre d'une poutre de soutènement et je gardais un œil inquiet sur l'étranger. De ma dextre, j'avais saisi notre plus gros pilon de mortier, prêt à l'utiliser comme arme s'il fallait en découdre.

Mais l'homme se contenta de réfléchir en silence aux paroles de mon maître et hocha finalement la tête avec lassitude. « C'est vrai, dit-il, j'en avais fini avec la vie et je n'attendais plus que la mort. Je ne doutais pas, d'ailleurs, de me retrouver bientôt en enfer, ignorant seulement si les affres qui m'attendaient seraient pires que celles que j'étais en train d'endurer. Mais alors un miracle eut lieu : ma fièvre tomba, les douleurs disparurent et je pus me relever. J'étais très affaibli et en même temps plus fort intérieurement, comme transformé. Ce qui m'était arrivé, je l'ignorais encore. Je n'eus pas le loisir d'y penser car, sortant de ma chambre, je découvris que le château n'était plus qu'une maison des morts.

— Oui, dit mon maître en inclinant sa grande tête, ce fut effroyable. »

Scoro s'emporta soudain. « Aurez-vous l'audace de jouer les affligés ? Alors que tout est arrivé par votre faute !

— C'est ce qu'on pourrait croire, répliqua mon maître. Mais c'est faux.

— Quelle est la vérité, alors ? »

Je suivais la conversation sans la comprendre. Mon maître avait bien fait, par le passé, quelques allusions à la manière dont la pierre avait fini en sa possession, mais il était toujours resté très vague. J'écoutai de toutes mes forces, avide d'en apprendre davantage sur les mystérieuses origines de sa mission.

« Tout a commencé quand j'eus achevé mon œuvre et que l'armure fut assemblée, répondit mon maître. Le creuset continua de bouillir puisque la pierre s'y trouvait toujours, mais on cessa de l'alimenter, n'y ajoutant plus ni mercure ni aucun autre ingrédient. D'heure en heure, le bouillonnement se fit plus intense, plus bruyant, et je n'avais personne à qui demander conseil. Vous étiez alité, le prêtre affirmait que votre dernière heure était venue et le chevalier trépassa à l'instant qui aurait dû marquer son triomphe. La décision me revenait et j'imitai ce que vous fîtes en votre temps : je demandai un volontaire pour sortir la pierre du creuset. Les prisonniers détenus dans les oubliettes du château se bousculèrent pour m'aider contre la promesse de leur liberté, bien que je n'eusse point passé sous silence tout le danger de l'entreprise. Je choisis les deux plus forts, les conduisis au fourneau et leur expliquai comment sortir la pierre à l'aide du mélangeur pour la déposer dans votre coffret tapissé de plomb. Je l'avais attaché à une longue chaîne fixée à l'autre bout à un attelage de deux chevaux. »

J'observai le visage de l'étranger, où se lisait, pour la première fois depuis qu'il était entré au laboratoire, une forme d'admiration. « C'était bien imaginé, admit-il.

— Les deux hommes firent ce que je leur avais demandé, oublieux

de mes conseils et mises en garde. Ils sortirent la pierre du creuset et réussirent à la transférer dans le coffre, mais ils échouèrent à en refermer le couvercle.

— Naturellement, fit Scorò. La pierre avait travaillé pendant des semaines et se trouvait en pleine effervescence. »

Mon maître inclina la tête. « C'est peut-être la raison. En tout cas, ils s'effondrèrent pour ne plus se relever et nul n'osa plus s'approcher du coffret. Craignant pour ma vie, je donnai du fouet pour que les chevaux sortent la pierre des caves du château.

— Couvercle ouvert ? s'écria l'autre. Voilà ce qui a précipité la ruine de la forteresse !

— Il se trouve qu'en butant contre un seuil le couvercle s'est refermé de lui-même, poursuivit mon maître sans tenir compte de l'interruption. Quant à la ruine des lieux, elle était inévitable depuis que le chevalier avait ourdi son funeste projet.

— Je n'ai nulle raison de le pleurer, fit Scorò. Et ensuite ? »

Mon maître resservit son visiteur, qui pourtant n'avait pas touché son gobelet. Peut-être n'avait-il pas soif, peut-être se méfiait-il, je l'ignore, mais je penchais pour la seconde hypothèse.

« Je remontai le coffret à la surface et trouvai quelques pages pour m'aider à le charger dans votre carriole. Partout ce n'étaient que cris et tumulte, et je compris que je n'avais pas de temps à perdre si je voulais me mettre en sécurité avec la pierre. J'attelai un cheval devant la charrette, me hissai sur le siège et me mis en route sans rien que les vêtements que j'avais sur le dos, votre livre près de moi et la pierre derrière dans son coffre.

— On vous a laissé partir sans difficultés ?

— Nul ne savait ce que je manigançais et ceux qui le comprirent ne purent intervenir tant le désordre était grand entre l'incendie qui venait de se déclarer et les murs qui s'écroulaient de toutes parts. Cependant, peu avant d'atteindre la forêt, je vis qu'une demi-douzaine d'hommes en armes s'étaient lancés à ma poursuite. » Mon maître, pris dans ses souvenirs, fut secoué par un long frisson. « C'était étrange. Je n'avais aucune chance de leur échapper – avec la carriole, il m'était impossible de quitter le chemin pour fuir par le sous-bois –, mais je fus pourtant saisi d'une détermination farouche à ne pas me laisser prendre. Ils me dépassèrent bientôt pour me barrer la route, mais cela ne m'intimida pas, bien au contraire, et je donnai du fouet de plus belle. En approchant d'eux, ce fut comme si un voile se déposait sur la scène et, quand je les atteignis, ils n'étaient plus que des mirages que je traversai sans résistance. Voilà comment j'ai pu en réchapper.

— Vous savez donc le pouvoir de la pierre, dit Scorò. Elle vous a élevé à un autre plan d'existence, vous étiez déjà liée à elle.

— La même scène s'étant rejouée par la suite avec des paysans

dans une charrette tirée par deux bœufs qui me fermaient le chemin, vous n'avez sans doute pas tort. » Mon maître leva le pichet et le reposa sèchement sur la table. « Janek ! cria-t-il. Apporte du vin rouge ! »

Je me hâtai d'obéir, mais, pour remplir le pichet au tonneau, il fallait d'abord traverser la cour à l'arrière de la maison puis descendre à la cave du bâtiment voisin, et un bon moment s'écoula avant que je ne revienne au laboratoire. La conversation s'était poursuivie en mon absence et c'était le visiteur qui avait pris la parole entre-temps.

« Je suis parti discrètement, disait-il au moment où je posais le vin sur la table. Il faisait nuit et ceux qui n'étaient pas encore morts étaient occupés à enterrer ceux qui l'étaient déjà. Je trouvai refuge dans la forêt, me nourrissant de baies et de fruits secs, ne sachant que faire de ma peau. Ceux dont je croisai la route durent me prendre pour un fou. Vous seul, Mengedder, pouvez comprendre ce que j'endurai alors. La pierre philosophale était à moi et je l'avais perdue. J'avais l'impression qu'on m'avait arraché le cœur pour le remplacer par un bloc de plomb. Comment se relever dans ces conditions ? Un homme ordinaire met toute son énergie à survivre, jour après jour, il est heureux quand il a de quoi se remplir l'estomac et un toit sur sa tête, mais moi ? Moi, je m'étais tenu sur le seuil de l'absolu et je n'avais pas pu franchir le pas... Comment continuer à vivre après un tel échec ? »

Mon maître hocha la tête, lugubre. Sans un mot, il remplit leurs gobelets de vin.

« Je retournai donc en Égypte, d'où j'étais venu, reprit Scoró. Je réussis là où j'avais échoué auparavant et me fis admettre dans le cercle des initiés, d'authentiques savants. J'y rencontrai les alchimistes les plus érudits du monde. Ils m'acceptèrent sans doute parce que j'avais changé. En me voyant, ils comprirent ce qui m'était arrivé et, même si ma transformation était incomplète, cela leur suffit.

— Je suis surpris que vous soyez retourné d'où vous aviez fui, commenta mon maître.

— Pris de peur, ne fuyons-nous pas souvent ce qui pourtant nous attire le plus ?

— Si vous parlez des femmes, il me faut vous donner raison, plaisanta mon maître. En Égypte, disiez-vous. Pourquoi ne pas y être resté, entouré de tant de savoir et de sagesse ? Vous ne trouverez rien de tel ici, que des princes à l'esprit étroit, prêts à s'étriper pour un pied de terre boueuse. »

J'avais repris ma place dans le fond du laboratoire sans plus me donner la peine de feindre l'affairement. Assis devant notre athanor, je suivais la conversation par-dessus son couvercle bombé. Il ne

m'échappa donc pas qu'à ces mots de mon maître Scoro avait serré les poings et qu'une veine s'était mise à battre sur sa tempe.

« Comment aurais-je pu rester ? lança-t-il d'une voix amère. À l'école secrète d'Ostanès, j'ai lu le manuscrit authentique du *Livre des douze chapitres sur la science de la Pierre Illustre*, ainsi que les *Cheirokmeta* de Zosime de Panopolis, dont le monde croit qu'ils ont disparu. J'ai séjourné dans des temples dont nul ne soupçonne l'existence et acquis des connaissances qui défient l'entendement. Je suis initié aux mystères du Sahu et je sais tout ce qui se peut savoir sur les neuf corps de l'Homme. Je connais l'objectif réel de la calcination, de même que les égarements les plus fréquents pendant la sublimation, les raisons pour lesquelles la solution peut échouer et les mille erreurs que l'on risque de commettre au moment de la putréfaction. Je maîtrise le tour de main qui permet de réussir la distillation à coup sûr et l'art suprême de la coagulation. Mais tout cela ne m'est d'aucune utilité, conclut-il en tendant une main aux doigts que l'avidité recroquevillait, tant que je n'ai pas la pierre.

— Ah ! fit mon maître. La connaissance seule ne suffit donc pas ?

— Non, gronda Scoro avec un regard noir. Elle ne suffit pas. Comme il ne suffit pas non plus de posséder la pierre. Vous l'avez, vous, Mengedder, mais vous ne savez pas vous en servir. Moi, je sais qu'en faire, mais je ne l'ai pas. Ensemble nous pourrions atteindre ce but que des générations d'alchimistes ont appelé de leurs vœux. Nous pourrions – enfin ! – réaliser le grand œuvre. »

Ce que je venais d'entendre m'emplit d'un sentiment dont je ne saurais dire s'il était de l'épouvante ou de la convoitise. Depuis que j'étais entré au service de Mengedder, je n'avais pas moins envie que lui de découvrir le secret de la pierre philosophale, mais j'avais dû me résigner à admettre que ce serait moins facile qu'espéré. À présent que les paroles de John Scoro avaient réveillé en moi l'espoir de voir le mystère révélé, je devenais le jouet d'émotions puissantes me commandant à la fois de fuir devant le danger et de m'y abandonner.

Mon maître, lui, eut l'air épargné par ces émotions. « Vous dites peut-être vrai, répondit-il d'une voix mesurée, mais que vaut ce savoir dont vous parlez ? Quel prix ont ces livres que leurs auteurs ont écrits en copiant des bribes de livres plus anciens sans en comprendre le sens ? Je me sers des ouvrages que je trouve, je ne le nie pas, mais plus j'avance en âge, plus je m'en méfie. Bien sûr, il est agréable de confirmer par l'expérience ce qu'on a pu lire dans de vieux grimoires, mais il est ô combien ! plus agréable de découvrir soi-même des propriétés que nul n'avait encore soupçonnées. Voilà pourquoi j'ai décidé d'avancer dans mes recherches comme il me plaît. J'ai l'ambition de découvrir par moi-même tous les secrets de la pierre miraculeuse. »

Scoro le toisa d'un regard acéré. « Voilà de bien fières paroles, Mengedder. Parlez ! Qu'avez-vous donc trouvé ? »

— Par exemple, répondit mon maître, trop heureux de l'occasion qui lui était donnée, appliquée à l'endroit adéquat, l'eau dans laquelle on a laissé reposer la pierre pendant un certain temps renforce étonnamment la virilité. »

Il prononça ces mots avec un sourire de grande satisfaction qui ne m'étonna guère ; assez souvent déjà, j'avais eu mission de lui amener des partenaires conciliantes quand la fantaisie le prenait d'approfondir ses recherches en ce domaine. Je peux confirmer que l'eau ainsi traitée, non contente de décupler le pouvoir d'attraction de l'homme sur la femme, accroît aussi son endurance pendant l'acte jusqu'à l'infini. Malheureusement, je ne le sais que par mes observations, non de première main, car mon maître garde le secret de son élixir d'amour avec la même vigilance jalouse que la clé du coffre contenant la pierre philosopale.

Son hôte ne se montra pas le moins du monde impressionné.

« Ce sont des enfantillages, Mengedder ! s'écria-t-il, outré. C'est ce que je pensais, vous n'êtes qu'un fou superficiel, un de ceux qui ne font que se fourvoyer. Vous n'avez aucune idée de l'enjeu. Vous ne savez pas ce que vous avez entre les mains ! »

Je m'attendais à ce que mon maître s'emporte comme il s'emportait contre moi quand je disais ou faisais une bêtise, mais il resta assis sans perdre son calme. « Vous n'êtes pas le premier à me traiter de fou et j'ai entendu bien pire. Ce ne sont pas là paroles à m'échauffer le sang. Je vous écoute, Scoro. Expliquez-moi ce que je ne comprends pas. Dites-moi quel est cet enjeu que je ne saisis pas. »

Je retins mon souffle car je n'étais pas moins désireux que lui de tout apprendre.

« C'est simple, répondit le visiteur, quand nous travaillons avec la pierre, elle en fait autant avec nous. Il est impossible d'y échapper. Nous qui sommes entrés en contact avec elle restons marqués à jamais et une soif nous étreint que nulle force en ce monde ne peut étancher. D'abord nous nous enivrons du pouvoir de fabriquer de l'or, puis c'est l'immortalité que nous poursuivons. Et un beau jour, ajouta-t-il d'une voix menaçante, même cela en vient à ne plus nous suffire. »

Je me recroquevillai derrière l'athanor, dont la chaleur fit bouillir le sang dans mes veines. J'avais compris depuis longtemps que la sagesse tant convoitée par mon maître et moi-même ne serait pas gratuite, mais la crainte m'assaillait soudain que le prix à payer fût trop élevé.

« Quel est le but de l'alchimie ? tonna Scoro. Le mot vient de l'arabe, le saviez-vous ? *Al-kymia*, disait-on autrefois, tout comme les Égyptiens désignaient leur terre par le nom de *Khemmenu*, le pays de

la lune. Êtes-vous seulement conscient que les Égyptiens sont les héritiers de la plus ancienne civilisation connue ? À l'aube de l'humanité, leurs ancêtres bâtaient déjà des villes et érigeaient des monuments à la gloire de leurs divins souverains, qui aujourd'hui encore nous stupéfient. Il faut les voir pour le croire, Mengedder. Ils ont construit pour leurs rois des pyramides plus hautes que certaines montagnes et nul ne sait plus comment ils s'y sont pris.

— J'en ai ouï dire », reconnut mon maître d'une voix impressionnée. Je ne l'étais pas moins.

« Quand nos aïeux se terraient encore dans des cabanes en torchis, apeurés par le tonnerre et par la foudre, les anciens Égyptiens s'étaient déjà mis en quête de sagesse et de connaissance, en quête de moyens pour surmonter la misère de ce monde. Telle est la raison d'être de l'alchimie, son but ultime. Non pas la fabrication de l'or à partir du plomb. Ni même l'immortalité, qui vient d'elle-même pour peu qu'on reste assez longtemps sur la voie. L'alchimie vise bien plus haut que tout cela : l'entrée dans le monde réel, où ne règnent plus ni la souffrance ni le mal, seulement la perfection. Le chemin qui y conduit porte un nom : transmutation ! »

Mon maître le dévisagea, déconcerté. « Vous parlez par énigmes, Scoro. Qu'entendez-vous par le monde réel ? Je n'en connais qu'un, moi, le nôtre.

— Bien sûr, répliqua le visiteur. Mais ne vous êtes-vous jamais dit qu'il n'était peut-être qu'un pâle reflet du monde authentique ? Cet univers où nous vivons n'est-il pas le royaume de la dépravation et de la misère, de la maladie et du dépérissement, tellement loin de toute perfection ? Comment pourrait-il être l'œuvre d'un Dieu parfait, ce monde où les hommes, ses créatures bien-aimées pourtant, naissent infirmes, ploient le dos sous le joug trop lourd d'un labeur ingrat, vieillissent trop vite et meurent dans la douleur ? La réponse à cette question est que ce monde ne peut pas être le vrai, il n'est qu'un mauvais rêve, une ombre de la véritable création. L'alchimie cherche le moyen d'en sortir. Son but est d'élever la vie à un niveau d'existence supérieur. Quand nous parlons de l'ennoblissement des métaux, nous parlons en réalité du nôtre ; en cherchant à purifier les métaux dans nos creusets, c'est la purification de notre existence même que nous visons. Accomplir le grand œuvre, c'est abandonner toute souffrance, toute tristesse derrière soi et entrer dans l'extase pure de la vraie vie, rien de moins.

— L'extase ? répéta mon maître, amusé. Je n'en connais que d'une sorte : celle qu'on trouve entre les cuisses d'une femme.

— Vous n'avez donc pas compris que cette extase n'a rien à voir avec la femme mais qu'elle trouve sa source en vous seul ? » Scoro fit un geste de la main comme pour avouer qu'il renonçait à tout espoir

de trouver en mon maître un interlocuteur digne de lui. « Je ne parle pas de ces plaisirs éphémères. L'assouvissement passager des sens perd tout attrait quand on a été saisi par le désir de l'extase véritable.

— Je comprends très bien, répondit mon maître. Vous parlez du paradis, mais vous le faites avec d'autres mots que les curés du haut de leur chaire. »

Scoro haussa les épaules. « Donnez-lui le nom que vous voudrez, mais essayez de voir la pierre comme une étincelle de l'épée de feu de l'ange qui garde l'entrée de ce séjour céleste. Peut-être m'entendrez-vous mieux si je vous dis que la pierre est la clé qui permet d'y retourner. »

Je vis que ces mots-là avaient fait mouche, même si mon maître n'en laissa rien paraître. « Il est difficile de concevoir, en effet, dit-il, feignant la mauvaise humeur, qu'une pierre, aussi singulière fût-elle, ait un tel pouvoir. Même si elle a celui de tuer ceux qui la regardent.

— C'est qu'elle n'est pas faite pour les hommes ordinaires. Elle abrite une force phénoménale, plus puissante que tout ce que nous connaissons sur terre, une force qu'il convient de domestiquer si l'on veut s'en servir. » Scoro se pencha et vrilla son regard dans celui de mon maître. « Et ne croyez pas que la pierre me soit arrivée par hasard. Il n'y a pas de hasard dans ces choses-là. »

Je vis qu'il regrettait aussitôt ses paroles, comprenant que cette déclaration ne lui rendait pas service. Mon maître le reconnut aussi et un léger sourire se dessina sur ses lèvres. « Je veux bien vous croire. Mais c'est moi qui détiens la pierre à présent et, si vous dites vrai, alors ce n'est pas par hasard non plus. »

Scoro tordit la bouche en constatant qu'il avait perdu. « Je vous offre mon savoir, Mengedder, dit-il. Tout ce que je vous demande en retour, c'est de pouvoir travailler avec vous. »

Je retins ma respiration. J'avoue que j'espérais secrètement que mon maître accepte cette offre. Scoro m'avait convaincu et j'étais avide de découvrir les merveilles que pouvait accomplir la pierre, et plus impatient encore de connaître l'extase du vrai monde.

Mais Mengedder secoua la tête. « Je crois que je peux me passer de votre savoir. Vous le dites vous-même : depuis l'aube des temps, les sages recherchent sans la trouver la clé de l'extase véritable. Que valent vos connaissances ? Rien. Et, puisque vous reconnaissez que ce n'est pas par hasard si la pierre s'est retrouvée entre mes mains, je crois que ma méthode, libre de toute tradition, est la meilleure. C'est le chemin que j'ai choisi. » Il esquissa une révérence presque moqueuse et ajouta : « Je vous remercie de vos efforts, mais la réponse est non. »

Scoro le fixa un moment du regard puis, voyant sans doute qu'il n'obtiendrait rien de plus, il se leva. « Savez-vous qu'on vous

recherche ? demanda-t-il. Vous, ainsi que la pierre ?

— Bien sûr, répondit mon maître d'une voix sereine. J'y suis habitué, depuis le temps.

— Je vous ai trouvé, d'autres le pourront.

— Ne vous tourmentez pas pour moi, l'Anglais. Je leur échapperai. »

Scoro eut un sourire amer. « Ce n'est pas pour vous que je m'inquiète, Mengedder, c'est pour la pierre.

— Alors vous auriez dû mieux en prendre soin », répliqua mon maître en se levant pour raccompagner le visiteur jusqu'à l'entrée. Il le regarda s'éloigner un moment, songeur. Mais, à peine le portail refermé, il m'ordonna de rassembler nos affaires car il nous fallait quitter Dantzig la nuit même.

Le chapitre s'arrêtait là. Hendrik s'apprêtait à tourner la page quand Laureen lui reprit le livre des mains. « Le reste n'est pas très important, dit-elle.

— Mais... » Hendrik ne le lâcha qu'à contrecœur. Jamais il n'en avait tenu d'aussi précieux. « C'est un manuscrit, n'est-ce pas ?

— Oui. Le seul exemplaire au monde.

— À quand remonte-t-il ?

— Il n'est pas aussi ancien qu'il en a l'air. Un de mes ancêtres l'a rédigé au milieu du ^{xix}^e siècle : c'est la transcription du texte original écrit en moyen haut allemand qu'aucun de nous ne comprendrait plus. » Elle désigna la vitrine d'un geste léger et ajouta : « Naturellement, je détiens aussi l'original. »

Hendrik hocha faiblement la tête et parcourut le salon des yeux, cherchant où ancrer son regard pour surmonter son désarroi et reprendre pied dans la réalité. Le temps, l'espace, tout se confondait. Était-ce un effet du décalage horaire ? De la présence de Laureen et de son incroyable sex-appeal ? Ou de l'histoire qu'il venait de lire et des images qu'elle avait éveillées en lui. Dans ce décor extraordinaire d'éclat et d'opulence, il peinait à se souvenir des raisons de sa venue.

« Et maintenant ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Tu voulais savoir pourquoi je m'intéressais à l'autre livre, répondit Laureen. Et aussi... à l'armure d'or. »

Pris de court, Hendrik inspira profondément. « C'est donc toi qui l'as ?

— Je me doutais bien que tu étais là pour ça. » Elle reposa le précieux volume à sa place et referma la vitrine coffre-fort. « Tu sais, je ne rencontre jamais personne aussi facilement. Dans ma position, ce serait beaucoup trop risqué. J'emploie une armée de gens qui me fournissent des informations, mon propre petit service secret, en quelque sorte. Ils sont fiables et très rapides. Quand ils m'ont appris que tu vivais dans le château de ce Westenhoff, j'ai su que ta visite n'était pas seulement de courtoisie.

— Tu le connais donc ?

— Pas personnellement, mais j'ai entendu parler de lui. Le cercle de ceux qui dépensent des fortunes pour de vieux ouvrages alchimiques est assez restreint. »

Hendrik secoua la tête, sidéré. « C'est stupéfiant. Je veux dire... oui, Westenhoff est un vieil homme assez sympathique, bien qu'un peu

excentrique.

— *An odd fish*, ajouta-t-elle en anglais.

— Exactement. En tout cas, il n'a pas de famille, pas de travail, et l'alchimie est son hobby... peut-être même sa passion. Il faut bien s'occuper et c'est le domaine qu'il s'est choisi. » Hendrik leva les mains en un geste de perplexité. « Mais toi ? Comment quelqu'un comme toi peut-il s'intéresser à l'alchimie ? »

Laureen arqua les sourcils. « Ce n'est donc pas évident ?

— Pas du tout. »

Elle le rejoignit près du guéridon de lecture et prit place face à lui. « Alors laisse-moi te raconter un peu ma vie. Quand ma mère s'est retrouvée enceinte de moi, mon père a engagé une équipe de médecins et d'infirmiers pour lui garantir une grossesse optimale et, surtout, le meilleur accouchement possible. Ils lui ont appliqué un traitement mis au point en Afrique du Sud, qui garantit une alimentation continue de l'embryon en oxygène à tous les stades de son développement. Il existe en effet une théorie selon laquelle de brèves périodes de sous-oxygénation du fœtus interviennent presque systématiquement au cours des derniers mois de grossesse et pendant l'accouchement, entraînant une déperdition d'intelligence. Il semblerait que ma mère ait passé plusieurs heures par jour enfermée, à partir de la taille, dans un caisson étanche d'oxygène sous pression. Ne me demande pas comment ça fonctionne, je ne sais rien de plus. Au demeurant, tout s'est bien passé et mon père était convaincu que cette méthode m'avait permis de développer mon plein potentiel cérébral.

— Je n'en avais jamais entendu parler », dit Hendrik.

Laureen haussa les épaules. « Elle est tombée dans l'oubli et n'a d'ailleurs peut-être eu aucune incidence dans l'affaire. Mon père est devenu milliardaire à la force du poignet et ma mère était assez maligne pour lui faire faire ce qu'elle voulait sa vie durant ; la génétique seule a peut-être suffi à me valoir mon intelligence. Et mon père n'en est pas resté là. Depuis ma naissance, mon éducation a toujours été sa priorité. J'ai eu les meilleurs professeurs, j'ai été admise dans les meilleures universités – que j'ai quittées faute de défi véritable – et j'ai baigné dans l'environnement culturel le plus riche, le plus exhaustif qui soit. Je n'ai pas de diplômes universitaires, à quoi bon ? Mais, enfant, je discutais déjà avec les prix Nobel que mon père invitait sans cesse pour moi. J'ai aussi hérité de la beauté de ma mère, que j'entretiens de mon mieux par le yoga, l'exercice physique, une alimentation saine et toutes sortes de soins corporels. » Elle rejeta les épaules en arrière. « Autrement dit, je suis belle, riche et intelligente, et, dans le fond, mon seul problème est de trouver un homme à ma hauteur. »

Elle adressa à Hendrik un regard qui le fit tressaillir. Elle ne pensait tout de même pas à lui ?... L'idée le secoua comme un choc électrique et son mouvement instinctif de recul devant cette femme belle, riche et intelligente lui fit véritablement saisir le sens des mots qu'elle venait de prononcer.

Il décida d'être l'homme qui ne reculerait pas, ne fût-ce que pour ne pas lui concéder ce triomphe. Il lui rendit son regard, sourit et trouva refuge dans un exercice qu'il enseignait dans ses séminaires : inspirer doucement et profondément par le ventre en se redressant. Garder la posture en expirant puis se laisser aller en avant sans mouvement conscient des muscles. La respiration ainsi maîtrisée apportait la sérénité et augmentait la confiance en soi.

« C'est très enviable », dit-il enfin. Il ne mentait pas, il était réellement impressionné, non seulement par ses propos, mais aussi par la simplicité avec laquelle elle se livrait.

Ses yeux verts scintillèrent. « Tout ce travail, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix soudain amère. Et pourquoi ? Quoi qu'on fasse, tout s'achève quand même par la mort. La mort qui rend inutiles tous les efforts, définitives toutes les déceptions, vaines toutes les souffrances. Qui prive de sens toutes les victoires remportées, les sacrifices consentis. Génie ou imbécile, saint ou bon à rien, un jour la mort te prend et tout est perdu. Seule la tombe t'attend, mais pour quelques décennies seulement. Tu survivras peut-être dans la mémoire de quelques-uns qui t'ont connu ou cru te connaître, mais un jour la mort viendra les chercher eux aussi. Ensuite, il ne restera de toi qu'un nom dans quelques documents officiels. Né le, mort le, c'est tout. Un piètre vestige qui désavoue ce que tu as réellement été. »

Hendrik écoutait sans un mot, surpris par la véhémence de ses paroles, par sa colère. Ses cheveux brillaient comme les flammes. Et quel était cet arôme qu'il percevait soudain ? Était-ce son parfum, d'une discrétion infinie, ou bien sa peau elle-même ?

Il s'astreignit à respirer calmement. Le sujet le mettait mal à l'aise. Il n'aimait guère y réfléchir, encore moins s'appesantir dessus. Comme tout le monde, il apaisait ses angoisses existentielles en se disant que tout cela était encore loin. Et puis à quoi bon se rebeller contre l'inévitable ?

Le silence soudain de Laureen, renforcé par l'harmonie sereine de ce cadre irréel, le poussa pourtant à répondre. « Que veux-tu, c'est ainsi que va la vie.

— Oui », dit-elle en hochant la tête. Elle était si près de lui qu'il distinguait les fines rides autour de ses yeux. « Tu sais, je n'ai pas demandé à me retrouver à trente-cinq ans à la tête d'une multinationale, ça m'est tombé dessus. D'abord, quand j'avais dix-huit ans, ma mère est morte dans un accident de voiture provoqué par un

chauffeur de poids lourd sous l'influence de la drogue. La minute d'avant, c'était une femme magnifique, vibrante de vie ; l'instant d'après, il a fallu reconstituer son corps morceau par morceau.

— Je suis désolé pour toi, marmonna Hendrik, soudain conscient de la fraîcheur de la table en verre sous ses paumes.

— Ensuite, ce fut le tour de mon père. Un cancer qui l'a tué à petit feu. Tout son argent ne lui a servi à rien, même s'il lui a permis de s'offrir les meilleurs médecins et les traitements les plus en pointe. Toute son intelligence, son expérience, ses talents de négociateur ne lui ont servi de rien car on ne marchandait pas avec la mort. C'est ainsi que va la vie, comme tu dis. Dans ce monde, en tout cas. » Elle s'interrompit brièvement comme pour donner plus de poids à ce qui allait suivre. « Mais s'il existait un autre monde ? Un monde où les choses iraient autrement ? »

Hendrik cligna des yeux, refusant de la suivre sur ce terrain.

« Je ne crois pas que la vie sur une autre planète..., commença-t-il.

— Je ne parle pas d'une autre planète, l'interrompit-elle, agacée. Je parle d'un autre plan de l'existence. Je parle du monde que John Scoro évoque dans le livre que tu tenais entre tes mains. » Elle se pencha vers lui. « On ne peut tout de même pas prétendre que ce monde soit parfait, à commencer par ce qui le constitue : la matière. Laquelle se compose essentiellement de vide, comme chacun sait. L'univers lui-même est fait d'espace vide. Ici un soleil, là une planète ; entre les deux, rien. Une quantité énorme de rien. Essaie d'oublier ce qu'on te serine depuis l'enfance – si la création de Dieu était si parfaite, aurait-on besoin de le répéter sans cesse ? – et regarde le monde tel qu'il est. Ne trouves-tu pas qu'on le dirait fait de résidus ? De restes, de copeaux tombés lors de la construction du cosmos réel ?

— Hum, fit Hendrik, de plus en plus désarçonné par l'intensité de son indignation.

— L'alchimie était le péché mignon de ma mère. Enfant, je m'en moquais comme d'une guigne. Nous étions riches, comment l'art de fabriquer de l'or aurait-il pu m'intéresser ? Si j'en avais voulu, mon père m'en aurait acheté. Et puis je savais que faire de l'or n'avait rien de remarquable, les physiciens en sont capables depuis longtemps. Parmi les invités de mes parents, il y avait eu un jour un physicien nucléaire qui avait participé au développement de la bombe atomique. Je savais, grâce à lui, que l'or était en quelque sorte un déchet qui se formait au cours du processus de génération de matière fissile. Son équipe avait fondu ce qu'elle avait récupéré pour en faire un bloc qui servait ensuite de cale-porte au laboratoire. »

Hendrik laissa échapper un gémissement incrédule, mais Laureen, imperturbable, poursuivit son récit. « La fabrication de l'or n'était que la partie émergée de l'iceberg, l'histoire que les alchimistes servaient

aux rois et aux princes pour pouvoir poursuivre leurs expériences sans entraves. En réalité, dès le commencement, cette science était à la recherche de la vie éternelle conférée par la *lapis philosophorum*, la pierre philosophale. » Elle désigna sa vitrine en verre. « J'ai trouvé, dans la collection de ma mère, des documents comportant des affirmations inconcevables. Des indices laissant penser que certains des anciens alchimistes avaient vécu plusieurs centaines d'années et que d'autres, peut-être, étaient encore en vie ! J'ai chargé des historiens de prouver de manière irréfutable que ces documents étaient des faux, mais ils en ont été incapables. Dis-moi quelle forme de recherche serait plus importante que celle-là. Tenter d'apporter une réponse à cette question est la seule quête qui vaille vraiment. J'ai donc entrepris d'enrichir la collection et, toi, tu as failli me mettre des bâtons dans les roues ! »

Incapable de résister plus longtemps à la fièvre qu'elle dégageait, Hendrik se recula contre son dossier. La fureur de ses paroles, la véhémence de son monologue étaient empreintes d'une charge presque sexuelle.

Elle l'imita, le souffle court, comme si elle ressentait la même émotion.

« Je suppose, dit Hendrik, hésitant, que je n'ai aucune chance de te persuader de me remettre l'armure... »

Elle eut un rire léger. « Aucune, en effet, fit-elle en secouant la tête. Elle n'existe plus depuis longtemps. Tout ce qu'il en reste, c'est un bloc d'or fondu dans mon laboratoire.

— Pourquoi l'avoir détruite ? » Il se doutait de la réponse, mais il se devait de poser la question.

« Elle émettait toujours un rayonnement bien trop élevé pour de l'or radioactif, expliqua Laureen d'une voix sobre. Ce qui permet de conclure que "l'or du diable" était dangereux à cause des particules de la pierre philosophale qui s'y étaient déposées. Ce sont elles qui m'intéressent.

— Et ensuite ?

— Ensuite, nous verrons.

— Es-tu certaine que cela ne relève pas seulement de la pensée magique ? Une forme d'animisme. Des conceptions pré-Lumières. »

Elle secoua la tête avec un petit sourire. « Des clichés ! C'est simple, en réalité ; tout comme la technique, la magie entend agir sur le monde, l'améliorer, le rendre plus vivable pour l'humanité. La différence est mince entre les deux. La magie n'est que de la technique qu'on ne comprend pas. Moi, je veux comprendre l'action de cette pierre philosophale et en extraire une technologie. Disponible, efficace. »

Hendrik se résigna à son sort. Il n'obtiendrait pas l'armure ; par

conséquent, le château ne lui appartiendrait jamais.

Et pourtant il n'y trouvait plus rien de tragique.

Elle l'embrassa au moment de se séparer. Ce fut un baiser intense, passionné, une étreinte qui électrisa si bien Hendrik qu'en cet instant il aurait été prêt à tout lâcher, sa famille, sa vie entière, pour cette femme.

Puis ce fut terminé. Elle le lâcha, recula d'un pas et lui sourit, incroyablement forte et pleine d'assurance. « C'était bon de te revoir, dit-elle en lui tendant une carte portant un numéro de téléphone écrit à la main. Si jamais tu reviens aux États-Unis. C'est ma ligne directe. »

Hendrik acquiesça sans savoir que penser. « D'accord.

— Tu le gardes pour toi, O.K. ? Si tu le transmets ou si tu t'en sers à mauvais escient, la ligne sera coupée dans la seconde.

— Bien sûr », marmonna-t-il. Le taxi approchait au pas, comme avec déférence. C'était une voiture neuve, spacieuse, à la peinture laquée, pas un de ces vieux tacots jaunes new-yorkais. « Comment avais-tu appris l'existence de ce livre, au tout début ? » ne put s'empêcher de demander Hendrik, désireux de prolonger ces instants.

Elle haussa les épaules. « C'est Reto, le vendeur, qui m'a appelée. Je lui avais pris quelques bouquins auparavant, des œuvres sans grande valeur, mais il avait retenu ce qui m'intéressait. Les acheteurs de vieux livres et manuscrits volés forment un cercle restreint, discret et très fermé. J'y suis entrée par l'intermédiaire de ma mère. Il a donc appelé et m'a signalé un livre mentionnant un certain John Scorò. Le nom a suffi. Je l'ai aussitôt réservé et j'ai pris rendez-vous puisqu'il a insisté pour me le remettre en mains propres. » Elle secoua la tête. « C'était pourtant le roi de la désorganisation. »

Le taxi s'arrêta à distance respectueuse. Le chauffeur descendit et alla ouvrir la portière arrière.

« Qu'est-il devenu ?

— Aucune idée, je n'en ai plus entendu parler. » Laureen fit un petit signe en direction de la voiture. « Il est temps.

— Oui », répondit Hendrik, qui aurait aimé un dernier baiser, même superficiel, même bref. Mais Laureen ne bougea pas, soudain si inaccessible qu'il n'osa plus s'approcher. Il se contenta d'un signe de tête, marmonna un *Goodbye* étouffé et monta dans le taxi. Quand celui-ci démarra, il se retourna, mais elle avait déjà fait demi-tour sans plus un regard pour lui. Son assistante l'attendait sur le seuil, un porte-bloc à la main.

En chemin, Hendrik, reprenant peu à peu ses esprits, se demanda sérieusement si Laureen ne l'avait pas envoûté. Avait-elle usé de magie ? Il se sentait ébranlé comme jamais de sa vie. À chaque kilomètre qui l'éloignait d'elle, il sentait grandir en lui une douleur

sourde, semblable à celle d'un abcès dentaire. Elle ne le gênait pas encore, pas vraiment, mais elle ne tarderait pas, inéluctablement. C'était une souffrance de tout son corps, peut-être même – il frissonna à cette idée – de toute son âme.

Ils atteignirent New York. Plus ils approchaient du centre, plus le spectacle à travers la vitre était laid, sale et détérioré. Inhospitalier et contrefait. Ou bien n'était-ce qu'une impression ? Due peut-être au contraste avec le monde presque parfait de Laureen Turner où il venait de séjourner.

De sa place, Hendrik ne voyait que des parapets rouillés, du béton en cours d'effritement, de l'asphalte déformé, des successions de boutiques délabrées. Si même quelqu'un comme Laureen ne pouvait accepter ce monde, il se demanda qui en serait capable. Qu'est-ce qui ne tournait pas rond dans cette vie, dans l'univers, dans l'existence tout entière ?

Quand il plongea les mains dans ses poches, il sentit la carte de Laureen sous ses doigts. Il sortit son téléphone pour mémoriser le numéro par précaution, mais l'appareil refusa de s'allumer.

Batterie déchargée. Une fois de plus.

Imparfait comme le reste.

Ils s'arrêtèrent enfin devant son hôtel. Agréable surprise, le chauffeur refusa son argent. *Madam* Turner s'était déjà chargée de tout. La petite douleur monta d'un cran. « Merci », fit Hendrik en voulant apprécier le geste.

L'hôtel n'était pas vraiment bon mais vraiment cher. Son regard accrocha une lézarde sur une des baies vitrées, des égratignures sur le comptoir de la réception, un trou dans la dentition de l'employé qui lui remit sa clé. Il flottait une désagréable odeur de moisi, légère mais bien présente.

La chambre était propre, bien sûr, mais l'email de la baignoire avait sauté par endroits, les joints étaient jaunis et le carrelage avait perdu tout éclat à force d'être frotté. Le rideau de douche était tout aussi peu engageant que la veille, mais la veille il n'y avait pas prêté attention. Il se doucha pourtant, pris d'un besoin impérieux de pureté, et s'efforça de ne pas entrer en contact avec le rideau.

Alors seulement il se souvint de son téléphone déchargé. Il brancha le chargeur et le régla sur 110 volts. La main sur le téléphone de la chambre, il se livra à un bref calcul. Non. Il était déjà plus de minuit en Allemagne, Miriam devait dormir. Il l'appellerait de l'aéroport avant de partir. Il n'y avait rien d'urgent de toute façon.

Il se demanda où il pourrait se restaurer, mais il perdit son appétit en se rappelant l'état de décrépitude des restaurants alentour. Impossible de rien absorber dans ces conditions.

Le lendemain, l'impression d'avoir regardé une lumière

éblouissante et d'en être resté aveuglé ne s'était toujours pas dissipée. Le monde lui apparaissait gris, inabouti, raté, un échec irréparable. Et ceux qui le peuplaient avaient l'air de monstres. Ce type obèse aux bras trop courts, cette femme au maquillage grotesque, le petit dur à la gueule de travers, près de la fenêtre, la jeune amputée à la jambe artificielle qui n'avait pas peur de porter un short et un T-shirt barré du mot *beautiful*.

Et lui, au milieu de tout ça, n'était-il pas un cas aussi désespéré ? Qu'allait-il devenir ? Sa chance, sa seule et unique chance de libérer sa vie du mensonge, lui avait échappé. Allait-il rester à jamais dans la même fange que tous les autres ? Ne serait-il jamais de ceux qui connaissaient la vraie vie ?

Pourquoi pas lui ? Il n'avait poursuivi que ce but sa vie durant. Pourquoi échouait-il, encore et toujours ?

Il ne parvenait pas à se défaire de la sensation d'être pris au piège. Un piège qu'il comprenait aussi peu que le rat dans son labyrinthe, qui cherchait désespérément la sortie.

Son mobile n'avait pas repris vie, même après une nuit entière branché sur secteur. Encore un échec ! Il n'en était pas vraiment surpris ; à bien y réfléchir, la panne s'annonçait déjà depuis un certain temps. Mais que l'appareil rende l'âme en ce jour précis, dans ces circonstances particulières, c'était un symbole fâcheux.

Son vol faisait escale à Paris et il dut patienter plusieurs heures à Charles-de-Gaulle avant sa correspondance pour Francfort. C'était loin d'être idéal mais, en s'y prenant aussi tard pour réserver son billet, il n'avait pas eu le choix.

Entre-temps, sa faim avait fini par dépasser son sentiment de dégoût et il se mit en quête d'un restaurant dans cet aéroport à l'aménagement déconcertant. Il se décida pour une enseigne où l'on assistait à la préparation de son plat, et choisit un gratin de légumes et de pommes de terre au fromage avec un verre de vin.

Manger lui fit du bien. Il eut l'impression de redescendre sur terre, de retrouver un semblant de normalité. Il apprécia surtout l'effet de l'alcool, qui émuossait la cavalcade enfiévrée de son cerveau à la recherche d'une issue impossible à trouver.

Il venait de vider son verre et se demandait s'il allait s'en offrir un deuxième quand un homme d'âge mûr vint s'asseoir à côté de lui alors que les tables libres ne manquaient pas. Le nouveau venu était très grand, avec des mains impressionnantes et d'épais sourcils blancs surmontés par un crâne chauve. Il le dévisagea et le salua d'une voix grave. « Bonjour, monsieur Busske. »

Hendrik fronça les sourcils. Le connaissait-il ? Il ne se souvenait pas. Le deuxième verre serait peut-être de trop, se dit-il. « Bonjour... ? »

Le géant secoua la tête. « Vous ne me connaissez pas, dit-il. Vous avez néanmoins tenté de me joindre au téléphone il y a quelque temps. Je suis Korbinian Luiz, gardien des clés de l'ordre Teutonique. »

Hendrik cligna des yeux. « Le... quoi, pardon ? »

— Le gardien des clés, répéta l'homme patiemment. C'est la fonction la plus secrète de notre organisation. Rares sont ceux dans l'ordre même à savoir qu'elle existe, et ceux qui en connaissent la raison d'être sont encore moins nombreux. Et ils nieront, jusqu'à leur dernier souffle, mon existence aussi bien que ma tâche. Car les initiés savent bien qu'il est impossible de faire autrement. »

Hendrik repoussa son verre vide loin de lui. Était-il en pleine défonce ? « Je ne comprends pas un mot. »

— Oh, je crois que si, répliqua l'inconnu, qui portait un costume sombre démodé et une écharpe de soie bleue sous laquelle on devinait un col d'ecclésiastique. Il s'agit de l'armure d'or, laquelle se trouve présentement entre les mains d'une certaine Laureen Turner. Une personne à qui vous avez rendu visite pas plus tard qu'hier. »

C'était ça ; un mauvais trip. Ou alors le monde s'était mis à tourner à l'envers. Hendrik secoua la tête et regarda autour de lui sans comprendre comment tout pouvait avoir l'air aussi normal. Des tables de couleur foncée. Des gens en train de boire ou manger tout en consultant leur smartphone. Des serveurs derrière le bar en train de préparer des cafés tout en papotant. Des menus, des distributeurs de serviettes en papier, des annonces incompréhensibles qui tombaient des haut-parleurs.

« Comment savez-vous cela ? demanda Hendrik. »

— Il entre dans mes attributions d'être au courant de beaucoup de choses, répondit l'homme avec nonchalance. Fort heureusement, j'ai toujours accès à certaines sources qui m'ont permis de déduire les informations concernant votre vol.

— Des sources ? Quelles sources ? »

L'homme se pencha vers lui et chuchota : « Savez-vous quel est le meilleur service secret du monde ? »

— Non.

— Celui du Vatican.

— Oh. » Hendrik frissonna. Était-il vraiment tenu d'écouter cela ? Pourquoi ne pas se lever et s'en aller ? Ou encore appeler à sa rescousse un des agents de sécurité qui patrouillaient sans relâche, si cet aliéné décidait de le suivre ?

Oui, pourquoi n'en faisait-il rien ?

Il dut admettre qu'il en était incapable. L'envie de savoir, de comprendre ce qui lui arrivait, était plus forte que tout.

« C'est bon, fit-il enfin. Je récapitule : je vous ai appelé, c'est vrai.

Ou plutôt j'ai appelé le numéro figurant sur la page Internet de l'ordre, et je me suis enquis de certaines choses qui ne sont pas connues du commun des mortels. Ensuite, vous avez suivi ma trace pour... Oui, pour quelle raison ? »

Le soi-disant gardien des clés secoua pensivement sa grande tête. « Oh, cela ne s'est pas passé ainsi. Il y a longtemps que je vous ai repéré, c'est bien ainsi qu'on dit de nos jours ? Pour être précis, il y a treize ans, quand vous avez soufflé certain livre à une femme appelée Laureen Turner à Zurich. Un livre qui raconte l'histoire de l'armure d'or. »

Hendrik déglutit avec difficulté. « Vous êtes au courant de ça aussi ?

— C'est ce qui a attiré mon attention sur vous. Si vous me voyez ici en ce moment, c'est que c'était une occasion discrète d'entrer en contact avec vous pour vous mettre en garde.

— Contre quoi ?

— C'est une longue histoire qui vous demandera un peu de patience. Je pense qu'il serait judicieux que vous lisiez ce petit livre d'abord. Ne craignez rien, vous en aurez le temps avant le départ de votre prochain vol. » Il tira de sa poche un livret relié de carton foncé. Un emblème avec une simple croix ornait la couverture.

« Mais c'est... commença Hendrik.

— Non, dit le gardien des clés. Ce n'est pas le livre que vous connaissez, mais il fait partie de la même série. » Il posa la main dessus avant de poursuivre. « Je veux d'abord vous donner quelques explications à son propos. Vers la fin du ^{xix}^e siècle, un de mes prédécesseurs a transcrit l'histoire secrète de notre ordre sous une forme nouvelle. Il a cédé, ce faisant, à un certain penchant pour l'écriture, même si le cercle de ses lecteurs était des plus restreints. Chaque tome a été imprimé à vingt exemplaires, un pour chaque bailliage...

— Un bailliage ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est ainsi que l'on nommait les maisons de l'ordre Teutonique.

— Je vois.

— La raison pour laquelle il a fait éditer plusieurs petits livrets plutôt qu'un seul ouvrage plus conséquent est simple : chacun pouvait recevoir ainsi la partie du récit qui le concernait. J'ignore si cette initiative a porté ses fruits car, au moment de ma prise de fonction, aucun des livres n'était plus disponible. Le 6 septembre 1938, le régime national-socialiste a ordonné par décret la dissolution de l'ordre Teutonique et a confisqué une grande partie de nos biens dans la foulée. Les livres ont atterri entre des mains illicites, ils ont été perdus ou ont été relégués dans des caves ou des greniers jusqu'à la fin de la guerre. Un jour, les exemplaires restants se sont retrouvés sur le

marché et les collectionneurs se les sont arrachés. J'ajoute que je suis moi-même très actif sur ce marché. »

Hendrik réfléchit un instant à ce qu'il venait d'apprendre et finit par conclure que le gardien des clés n'était peut-être pas aussi omniscient qu'il le croyait. « Saviez-vous que le volume qui a fini par me passer dans les mains avait dû appartenir à la physicienne Lise Meitner ? »

Les sourcils broussailleux se relevèrent. « Vraiment ? Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ? »

Hendrik lui résuma ce qu'il avait découvert à partir de la notice manuscrite figurant dans le livre. Il préféra passer sous silence le rôle d'Adalbert.

« C'est bien possible, fit le géant. Ce nom de Meitner évoque en moi de lointains souvenirs. Les livres ont été imprimés à Vienne en 1880 ; Lise Meitner n'est-elle pas née dans cette ville ?

— Si. »

L'homme hochait gravement la tête. « Il serait intéressant de vérifier si l'imprimeur retenu par mon prédécesseur n'était pas de la famille de cette scientifique. En effet, son livre était un exemplaire surnuméraire, comme le dévoile la mention 21/20 sur la page de garde. Il arrive parfois que les imprimeurs fassent un tirage supérieur à ce qui leur est commandé dans l'éventualité d'une rupture de stock. De toute évidence, ce livre a été relié comme les autres et il a ensuite suivi sa propre voie. » Le visage du gardien des clés s'assombrit. « Je ne serais pas étonné si cette histoire d'or du diable avait déclenché une chaîne de réflexion qui a mené à l'invention la plus destructrice jamais réalisée par l'homme. » Il tendit le livret à Hendrik. « Quoi qu'il en soit, ne perdons plus de temps. Lisez ! »

En recevant l'ouvrage, Hendrik ressentit une intense impression de déjà-vu. Il se vit transporté chez le bouquiniste de Zurich tandis que la pluie battait au-dehors. La même reliure en lin, la même rigidité du carton, le même emblème sur la jaquette...

Seul le titre était différent.

L'ÂME PERDUE

Il est difficile aujourd'hui de mesurer la crainte des populations face aux bouleversements de ce début des années 1300. Le mot d'ordre était modernité : la musique fut baptisée *ars nova*, maître Eckhart prêchait la *devotio moderna* et, en dépit des excommunications de 1277, le nombre des philosophes cultivant et répandant des idées « nouvelles » mais blasphématoires ne cessait d'augmenter. Les temps qui s'annonçaient n'auguraient rien de bon et, si le siècle écoulé avait été celui d'un mieux-être général pour l'Occident chrétien, tout était sur le point de changer. L'argent ne valait plus rien et personne n'en avait de toute façon. Les princes entreprirent de piller les marchands, en acculant certains à la faillite, privant du même coup de nombreuses personnes de travail et les plongeant dans la misère. Les possédants cessèrent de partager et se barricadèrent contre les pauvres, les biens communaux se réduisirent partout et, en Germanie centrale, on abandonna des villages entiers et leurs terres car les sols s'étaient épuisés. Par endroits, il fallut se décider à abattre les bêtes puisque rien ne poussait plus en quantité suffisante pour nourrir les habitants.

De nombreuses églises dont on avait commencé la construction restèrent inachevées car la matière première vint à manquer aux compagnons bâtisseurs de cathédrales. Certains l'interprétèrent comme un signe que la chrétienté était mal en point. Nul ne savait comment on en était arrivé là. Seul le pape en avait l'explication, mais il ne s'en ouvrit qu'à quelques familiers. « Tout a commencé avec l'apparition dans le monde de cette prétendue pierre philosophale », déclara Boniface VIII à son assistant, un certain évêque Johann originaire de Bavière, à qui il avait confié la tâche de la retrouver. « Nous avons affaire à une manœuvre du Malin et, tant que nous n'aurons pas mis la main sur cette pierre, il n'y aura nul rétablissement à espérer. »

Au même moment, la très sainte Église chrétienne se voyait attaquée de tous côtés par les puissances séculières, notamment par le roi Philippe IV de France, surnommé le Bel. Ayant décidé de soumettre l'Église à l'impôt en son royaume afin de financer ses guerres, il en était arrivé à penser que le pape n'avait pas à se

prononcer sur les affaires temporelles. Une rupture impardonnable avec les Écritures, pour qui le pape détenait tous les pouvoirs sur les couronnes et les peuples du monde.

Trois ans plus tard, le roi de France alla jusqu'à faire enlever le pape, qui séjournait à Agnani dans son palais d'été, par une troupe de mercenaires, pour le contraindre à abdiquer. Devant le refus de Boniface, ils le laissèrent sans boire ni manger pendant trois jours, jusqu'à ce que les habitants de la ville viennent le libérer et mettent ses geôliers en fuite. Malheureusement, le pape revint à Rome très affaibli et il mourut quelques semaines plus tard.

Son successeur, Benoît XI, trouva lui aussi la mort quelques mois après son élection et, au bout d'une sédisvacance de deux ans, il fut remplacé par le Français Bertrand de Got. Celui-ci, inféodé à la couronne de France, se fit appeler Clément V et déplaça le Saint-Siège en Avignon. Le monde chrétien s'en inquiéta d'autant plus que la ville éternelle et les reliques des martyrs et des apôtres s'en trouvèrent orphelins. Quant au pape d'Avignon, il ne tarda pas à élever des membres de sa famille à la dignité d'évêque, à monnayer des charges spirituelles, et sa cruauté en fit bientôt la caricature grimaçante du berger des âmes du Christ.

Sa mort n'apporta pas d'amélioration ; trois années de pluies diluviennes et de mauvaises récoltes s'abattirent sur le monde, si bien que la famine sévit de 1315 à 1318 et que beaucoup perdirent la vie.

La pierre philosophale restait introuvable, alors même que les chevaliers de l'ordre Teutonique suivaient chaque piste, chaque rumeur, ainsi que le pape Boniface le leur avait commandé en secret. L'évêque Johann, toujours à la tête de l'enquête, était resté à Rome, obéissant à l'ordre de Boniface de ne jamais dévoiler à aucun roi, de France ou d'ailleurs, l'existence de la pierre pour empêcher qu'il fût saisi par la cupidité et tentât de se l'approprier pour en user à ses fins. Clément V resta donc dans l'ignorance puisque l'évêque Johann allait aussi peu en Avignon que le pape se rendait à Rome.

En l'an 1327, au moment de la fonte des neiges, un homme vint à confesse à Kowal, la ville natale du futur roi de Pologne Casimir le Grand, en Couïavie-Poméranie. Sous le sceau du secret, il avoua avoir aidé, quelques années plus tôt, à dissimuler la mort d'une jeune fille et l'avoir enterrée sans qu'elle eût reçu les sacrements chrétiens.

« Où et quand les faits ont-ils eu lieu, mon fils ? » demanda le père Seweryn, très ébranlé par cet aveu malgré son âge et les nombreuses turpitudes qu'il avait recueillies pendant son ministère.

« Je sais seulement que c'était quelque part en Poméranie orientale, chuchota l'homme. Nous étions en fuite, allant de village en village dans la crainte perpétuelle d'être reconnus... Il doit y avoir

quatre ans. La jeune fille s'appelait Vanda. Elle avait peut-être quinze ou seize ans. »

Le père Seweryn ferma les yeux, prit une profonde inspiration et implora la Sainte Vierge de lui venir en aide. « Décris ce qui est arrivé aussi précisément que possible, ordonna-t-il. Et ce qui t'a poussé à agir comme tu l'as fait. »

Il entendit s'accélérer la respiration du pénitent de l'autre côté de la grille. « Elle était au service de mon maître. Pour être précis, il l'avait achetée à ses parents quand elle n'était encore qu'une enfant. Elle voyageait avec nous, s'occupait de faire la cuisine et les tâches ménagères, jusqu'au jour où mon maître en a fait... son jouet.

— Tu veux dire son amante ?

— Non, non, rien de tel. Il n'éprouvait pas d'amour à son égard, il voulait seulement se servir d'elle, ainsi qu'il me l'a dit d'ailleurs. »

Dans le silence qui s'ouvrit comme un gouffre, le père Seweryn demanda doucement : « Et ensuite ?

— Elle est tombée enceinte. »

Le prêtre hocha la tête, oppressé. C'était prévisible. « Continue, mon fils.

— C'était... affreux. Ce qui grandissait en elle n'était pas un enfant mais une abomination qui la déformait, la gonflait et la dévorait de l'intérieur. La grossesse durait déjà depuis treize mois, mais elle n'accouchait toujours pas, continuait de grossir démesurément... et, un jour, elle est morte. Elle n'était plus qu'une masse de chair informe et putride. Mon maître m'a ordonné d'enlever le corps de sa vue et j'ai obéi malgré mon dégoût. »

Le prêtre frissonna ; il n'avait jamais rien entendu de tel. L'idée lui vint que c'était peut-être l'œuvre du diable lui-même.

« Qu'est-ce qui t'a poussé à venir te confesser après tout ce temps ? » ne put-il s'empêcher de demander.

Un long silence se fit avant que l'homme ne reprenne la parole. « C'est que mon maître a pris une nouvelle compagne. Seulement, cette fois, je suis amoureux d'elle. »

Quand le pénitent sortit du confessionnal, le père Seweryn se hâta d'en faire autant, mais il était vieux et cela prit un peu de temps, si bien qu'il ne vit que le portail de l'église se refermer ; l'homme était déjà parti. Inquiet de ce qu'il venait d'entendre, il s'adressa à une assistante paroissiale qui s'appêtait à nettoyer l'autel de la Sainte Vierge dans la nef latérale. « L'homme qui vient de sortir... tu sais qui c'était ? »

La femme, Grazyna, était une vraie cancanière, mais elle mettait un point d'honneur à le dissimuler. « Je n'en sais pas bien long à son sujet, seulement qu'il s'appelle Janek et qu'il vient de temps en temps

à la messe le dimanche avec sa femme.

— Sa femme ? » répéta le prêtre, surpris, mais le secret de la confession lui interdisait de révéler ce qu'il savait.

« Oh oui, continua Grazyna. Et c'est une vraie beauté. Elle a de longs cheveux d'un roux flamboyant ! Elle les cache sous une coiffe, mais on les remarque quand même. Certains prétendent que c'est une sorcière.

— Une sorcière, vraiment ! fit le prêtre, qui connaissait la vérité et que la commère finissait par agacer. Quelles bêtises les gens ne racontent-ils pas !

— C'est ce que j'ai dit aussi, parce qu'une sorcière ne se risquerait pas à entrer dans une église, n'est-ce pas ? » se hâta de préciser Grazyna, même si c'était faux. Elle était de ceux que la belle rousse inquiétait. « Ils sont arrivés dans le pays l'année dernière et se sont installés dans l'ancienne forge de Pietrek. Il paraît qu'ils lui en ont donné un bon prix en pièces d'or. Un vieil homme vit avec eux, mais nul ne sait si c'est son père ou celui de son mari. De toute façon, on ne le voit pratiquement jamais.

— Merci, Grazyna », dit le prêtre en pensant à l'homme qui avait évoqué son maître, se demandant ce qu'il avait voulu dire. Un vieillard ne pouvait être maître de forge, même si, à vrai dire, nul ne s'était rendu compte que celle-ci avait repris du service.

Si Grazyna avait dit vrai – ce dont le père Seweryn ne doutait pas –, la vente de son bien n'avait pas porté chance à Pietrek car, après s'être plaint de maux de tête tout l'été, il était mort peu avant la fête de la moisson.

L'homme revint se confesser quelques semaines plus tard. Il avoua avoir commis plusieurs fois le péché de chair ; depuis lors, des pensées impures le torturaient. Il confessa aussi une jalousie dévorante allant jusqu'à l'envie de meurtre en voyant son amante soumise à la volonté de son maître.

« Parles-tu de cette femme qui t'accompagne parfois le dimanche à la messe et que tu présentes comme ton épouse ? » demanda le père Seweryn.

La réponse vint, hésitante. « Nous le faisons sur l'ordre de notre maître. Nous ne voulons pas attirer l'attention et, le meilleur moyen de passer inaperçu, c'est d'adopter les coutumes du pays. »

Le prêtre, qui, entre-temps, avait vu le couple à plusieurs reprises à l'église, laissa échapper un soupir. Si l'homme disait vrai, alors le subterfuge était voué à l'échec : une femme telle que celle-là ne pouvait qu'attirer les regards dès qu'elle mettait le pied dehors.

Mais le père Seweryn, bien que tenu par son vœu de chasteté, ne comprenait que trop bien les affres du jeune pénitent. Il était lui-

même tombé amoureux dans sa jeunesse, mais l'élue de son cœur l'avait repoussé pour en épouser un autre, et il avait alors décidé de consacrer sa vie à Dieu. Son expérience lui fit supposer que c'était justement l'ordre de jouer aux yeux du monde l'époux d'une femme aussi désirable qui avait éveillé en l'homme les sentiments qui le mettaient à présent au supplice.

« Mon fils, reprit le prêtre avec inquiétude, je sens que bien d'autres péchés pèsent encore sur ton âme. Ne veux-tu pas ouvrir ton cœur et me les confesser ? »

Un long silence accueillit cette proposition. « C'est difficile, murmura l'homme enfin. Je ne saurais pas par où commencer.

— Eh bien, peut-être en me disant de quelle sorte de maître il s'agit. »

Nouvelle hésitation. « Vous êtes tenu au secret de la confession, n'est-ce pas ?

— Je le suis. Ce qu'un prêtre entend en confession, il ne peut le répéter à quiconque sous peine d'excommunication et de damnation éternelle. Tout ce que tu me diras restera entre toi, moi et Dieu seuls.

— Bien », fit l'homme d'une voix soulagée. Il inspira profondément avant de se lancer. « Mon maître, à qui j'ai juré fidélité et obéissance, est un maître de l'alchimie et il possède la pierre philosophale. »

C'est ainsi que le père Seweryn entra dans le secret.

Le jeune Janek, car tel était bien son nom, s'était attaché à un homme de plus de soixante-dix ans, selon ses propres dires, mais qui était loin de les paraître. En vérité, cet homme appelé Mengedder était si vigoureux et si peu touché par l'âge que Janek doutait parfois qu'il lui eût dit la vérité.

Ce maître sillonnait le pays en sa compagnie depuis des années, se cachant de ceux qui voulaient lui voler la pierre, tout en s'évertuant à en percer les secrets. Fabriquer de l'or avec des métaux communs, loin d'être la quintessence de l'art alchimique, n'en constituait que le commencement. C'était une illusion destinée à détourner du vrai mystère de la pierre ceux que la cupidité seule animait, un mystère réservé aux rares élus qui s'en montraient dignes.

Mais leurs voyages étaient pénibles, ils n'avançaient que lentement, obligés qu'ils étaient de se déplacer avec deux charrettes, dont l'une réservée à la seule caisse contenant la pierre, d'un poids phénoménal. De même, l'installation des appareils nécessaires au travail d'alchimie, en particulier un four aux dimensions colossales, demandait chaque fois de grands efforts. Bien sûr, ils avaient assez d'or, le contraire eût été un comble puisqu'ils le fabriquaient eux-mêmes, mais l'approvisionnement en matières premières, qui incombait à Janek, le plaçait souvent devant des problèmes insolubles.

Janek précisa que leurs poursuivants étaient les chevaliers de l'ordre Teutonique, l'un des leurs ayant perdu la vie à cause de la pierre. Bien que seul responsable de son sort, l'ordre les pourchassait depuis lors sans relâche, mû par une soif de vengeance féroce. Quel que soit le lieu perdu où Mengedder s'était réfugié au cours des années passées, les soldats de l'ordre n'avaient jamais tardé à retrouver sa trace, soumettant au passage la région à leur férule, en la passant au crible dans l'espoir de le capturer.

« Mais mon maître a toujours réussi à leur échapper en usant d'une magie qu'il tient de la pierre, ajouta Janek. C'est comme si nous devenions transparents aux yeux de nos poursuivants. »

Le prêtre frissonna et se signa en entendant ces paroles. Elles prouvaient assez qu'on avait bien affaire au Malin.

Il continua pourtant d'interroger Janek, lui demandant quels étaient ses péchés. Le pénitent hésita avant d'avouer que son maître l'avait déçu. Malgré le pacte qu'ils avaient conclu, il ne lui avait toujours rien appris de valeur et se contentait de lui confier les basses besognes. « Il ne m'a même pas montré comment faire de l'or, lâcha-t-il avec amertume. Et je n'ai pas le droit de toucher à ses livres d'alchimie alors que je sais lire.

— Pourquoi rester auprès de lui, alors ?

— Parce que je ne saurais où aller, confia le jeune homme avec un grand soupir. Quand nous sommes partis vers l'est, j'ai pensé que mon maître irait proposer ses services au roi de Pologne, de l'or contre sa protection, mais fabriquer le précieux métal ne l'intéresse plus. Tout ce qui le pousse encore, c'est la recherche de la perfection.

— Comment ça, la perfection ? demanda le prêtre.

— Il a appris que la pierre elle-même était parfaite et qu'elle pouvait donc ouvrir la voie vers la perfection. » Janek poussa un nouveau soupir. « Depuis, il poursuit le moment parfait qui ne finit jamais. Pour cela, il se sert de la jeune fille qui nous accompagne. Elle s'appelle Ludka et elle doit rester à sa disposition dans le laboratoire même. Il me chasse alors, mais je retourne les épier, le cœur brûlant de haine. Mon maître lui fait avaler divers élixirs avant de la monter ; lui-même absorbe une substance magique obtenue à l'aide de la pierre, qui décuple sa virilité. Ainsi, il la possède tout l'après-midi et la nuit qui suit, sans interruption. J'entends leurs gémissements de plaisir, quoique Ludka se mette parfois à pleurer et à demander grâce. Ce matin, j'ai dû la porter jusqu'à sa couche : elle était épuisée et elle m'a supplié, une fois de plus, de la sauver de ces fornications insensées. Mais je ne sais pas comment !

— Tu aimes cette fille, dis-tu ? demanda le prêtre.

— Oui.

— Alors prenez la fuite ensemble. Je peux vous marier, si tel est

vosre désir, et vous donner une recommandation pour mon frère, qui a un négoce à Reval, en Estonie, pour qu'il vous trouve un travail. Il ne faut pas rester un jour de plus auprès de cet homme si vous tenez au salut de votre âme. Car, si ce que tu dis est vrai, ton maître a pactisé avec des puissances sataniques. »

Le jeune homme resta longuement silencieux. « Vous feriez cela ? demanda-t-il enfin d'une voix timide.

— Bien sûr.

— Mais... je suis un pécheur, un homme mauvais. Ludka est une pécheresse, elle aussi.

— S'il n'avait pas voulu sauver les pécheurs, le fils de Dieu n'aurait pas eu besoin de s'incarner sur Terre, répliqua le prêtre. Pourtant, il est venu, il a vécu avec les plus pauvres d'entre les pauvres, il s'est assis à la table d'usuriers et de pécheurs et il s'est sacrifié lui-même pour nous laver de nos péchés. Je m'efforce seulement de suivre son exemple autant que mes faibles forces le permettent.

— En ce cas, je ferai ce que vous avez dit.

— Viens ce soir à la nuit tombée, dit le prêtre, et frappe à la porte de la sacristie. Je t'attendrai. »

Le jour déclina, la nuit tomba, mais nul ne vint se présenter. Le père Seweryn attendit trois soirs de suite en vain.

Le dimanche suivant, il avisa le couple. À présent qu'il connaissait leur histoire, la jeune femme lui parut en effet épuisée, abattue et, sans le soutien de son compagnon, elle n'aurait pas tenu debout. Ils se hâtèrent de quitter les lieux à la fin de l'office, si bien que le prêtre n'eut pas le loisir de leur parler.

Deux semaines s'écoulèrent avant que Janek ne revienne se confesser. Il expliqua qu'il n'avait pas réussi à convaincre Ludka de s'enfuir. Ce n'était pas au maître qu'elle avait succombé mais à la pierre. « J'ai tenté de lui faire changer d'avis, mais elle refuse de partir sans la pierre et sans connaître le secret de la fabrication de l'or.

— Sauve-toi seul, alors, l'adjura le religieux.

— C'est impossible, répondit le jeune homme. Je ne peux pas vivre sans elle.

— En ce cas, vous êtes perdus tous les deux, s'exclama le père Seweryn.

— Nous le sommes de toute façon », répliqua Janek.

Ce fut la dernière rencontre entre le prêtre et le serviteur de l'alchimiste. Il ne revit plus le couple ni à l'église ni dans les rues de Kowal.

Cependant, le père Seweryn était en proie à un lourd cas de conscience car il se trouvait que le nom de Mengedder ne lui était pas

inconnu. Il avait reçu, depuis un certain temps déjà, une lettre de Rome enjoignant à tous les prêtres de signaler les informations qu'ils détiendraient concernant un homme de ce nom, lequel, accusé de nombreux forfaits séculiers aussi bien que spirituels, représentait un grave danger pour le salut de l'humanité.

Son devoir lui commandait donc de rapporter les faits sans attendre, si seulement il n'avait pas été lié par le secret de la confession. Ce sacrement, il ne pouvait y porter atteinte sans risquer l'excommunication et la damnation éternelle.

Malgré son âge avancé, le prêtre prit donc l'habitude d'arpenter les rues de Kowal, et ses pas le menaient invariablement à l'ancienne forge, tandis qu'il réfléchissait vainement au moyen de s'acquitter de ses deux devoirs contradictoires. Il ne manqua pas de remarquer que les volets de la bâtisse étaient fermés et verrouillés, mais qu'une épaisse fumée noire s'échappait jour et nuit de la grande cheminée, si lourde qu'elle retombait aussitôt au lieu de se dissiper dans la brise.

Un soir qu'il remontait la ruelle où se trouvait la forge, un bref éclair de lumière tomba de l'interstice d'un volet. Cette lumière était si mauvaise, si froide que le bon père eut l'impression qu'elle l'atteignait au cœur. Il comprit alors la profondeur du gouffre qui s'était ouvert là, sous ses yeux, au milieu de sa paroisse, et que des activités véritablement maléfiques s'y déroulaient.

Au regard de cette prise de conscience, le secret de la confession ne lui parut soudain plus peser bien lourd ; le salut de son âme était-il si cher payer pour la chance, même infime, d'abolir ce terrible péril ?

Rentré chez lui, il prit un rouleau de parchemin et rédigea un rapport à l'attention de l'évêque Johann, celui-là même à qui le pape Boniface avait confié la tâche de retrouver Mengedder. Il demanda ensuite à un jeune commis du voisinage d'apporter le pli au couvent le plus proche, lequel se chargerait de l'acheminer jusqu'à Rome.

Il s'était dit qu'en réponse à sa missive quelques chevaliers viendraient arrêter Mengedder, et il garda l'œil ouvert pour les intercepter et leur demander d'épargner les jeunes gens. Il attendit en vain. Les incursions précédentes de l'ordre Teutonique dans le royaume avaient si bien fâché le roi de Pologne qu'une troupe de chevaliers à la croix aurait été accueillie les armes à la main. Le grand maître décida donc qu'il n'avait d'autre choix que de conquérir la Couïavie tout entière. Autrement dit, il déclara la guerre à la Pologne.

En apprenant que l'ordre Teutonique avançait droit sur Kowal, attaquant et pillant tout sur son passage, il regretta d'avoir écrit. Il se demanda craintivement s'il avait bien agi alors que tant d'innocents perdaient la vie en affrontant les chevaliers, dont le seul but était de retrouver la pierre et celui qui la détenait. Nul autre que lui ne le savait et il n'aurait pu le confier à quiconque ; l'affaire était bien trop

complexe.

Il décida de surveiller la forge plus étroitement encore, et c'est ainsi qu'il vit un jour le portail s'ouvrir à la volée et deux charrettes tirées chacune par deux chevaux prendre la fuite. La première se dirigea vers l'est : la seconde, conduite par un homme de haute taille, vers l'ouest, droit sur lui-même.

Le père Seweryn, désormais indifférent à son sort, se campa sur la route de l'attelage, convaincu d'avoir devant lui le fameux maître Mengedder que la sainte Église catholique recherchait de toutes ses forces. Il avait pris soin de se munir d'un flacon d'eau bénite et, quand les chevaux se ruèrent à sa rencontre, aiguillonnés par les cris et les coups de fouet du cocher, il se mit à réciter des prières d'exorcisme tout en vidant le flacon en pluie tout autour de lui. Les chevaux le renversèrent sans ralentir et par deux fois les roues de la charrette lui passèrent sur le corps.

Les habitants de la ville en émoi le ramenèrent chez lui agonisant. Il resta pourtant en vie assez longtemps pour voir les chevaliers de l'ordre prendre Kowal dans le seul but de lui parler. Ils lui témoignèrent tous les égards, s'agenouillèrent devant sa couche et le remercièrent pour son sacrifice. Ils lui firent aussi raconter dans les moindres détails ce qui s'était produit, et l'un d'eux nota fidèlement tout ce qu'il eut à dire.

À la fin, un grand chevalier devant qui tous s'écartaient avec déférence entra dans la chambre du prêtre. Ce n'était autre que Werner von Orseln, grand maître de l'ordre Teutonique. Il était venu en personne annoncer au père Seweryn que, grâce à son intervention, on avait pu se saisir de Mengedder et de la pierre. En apprenant les faits, il avait acquis la conviction, comme ses hommes, que c'était grâce à l'eau bénite que Mengedder n'avait pas pu leur échapper par magie, et il ploya le genou et la tête devant celui qui avait permis ce miracle. « Vous avez réussi là où nos épées ont échoué, dit-il.

— C'est possible, répondit le père Seweryn, l'âme en tourment, mais le prix était élevé. »

Il ferma les yeux et rendit son dernier souffle.

Les chevaliers emmenèrent Mengedder et la pierre philosophale à Marienbourg pour les y enfermer, heureux de clore enfin ce chapitre de leur quête. Seuls les deux assistants de Mengedder, Janek et Ludka, s'étaient échappés, porteurs de tous les écrits alchimistiques de leur maître, à l'exception d'un seul. L'ordre ne désarma point et suivit leur piste pendant des années et des décennies jusqu'en Livonie et en Estonie, sans jamais les saisir. L'objet premier de sa mission étant atteint, la puissance de l'ordre se mit à décliner. Les dernières traces de la présence des fuyards le long de la Baltique se perdirent avec la nouvelle que leurs descendants, devenus à leur tour de grands

alchimistes, séjournaient à Gotland. L'ordre attaqua et conquît l'île suédoise, mais les alchimistes s'étaient déjà enfuis. Quelques années plus tard, l'ordre fut défait par une coalition armée à la bataille de Tannenberg et l'État monastique des chevaliers Teutoniques fut démantelé. Il fallut céder la forteresse de Marienbourg, le grand maître transféra son siège à Mergentheim en Franconie. C'est aussi là que prit fin la quête des carnets de Mengedder.

Hendrik ferma le livre et en palpa la couverture. Il était en meilleur état que celui qu'il avait dérobé à Zurich. La reliure en lin était plus rugueuse, moins usée, et les pages moins jaunies.

« Bien. » Il le tendit à l'homme aux gros sourcils neigeux. « Intéressant. Que voulez-vous que j'en fasse ? »

— La femme prénommée Ludka était enceinte quand elle a pris la fuite, répondit le gardien des clés en faisant disparaître le livre dans son épais manteau noir. À ce que nous savons, Janek n'était pas le père. Quatre mois plus tard, elle a donné naissance à une fille, qui a grandi, a eu une fille à son tour et ainsi de suite jusqu'à nos jours... Une longue lignée de femmes. »

Hendrik fronça les sourcils. « Êtes-vous en train d'insinuer que Laureen Turner est une descendante de Mengedder ? »

— Je n'insinue rien, je le sais. Mon ordre n'a peut-être pas réussi à mettre la main sur Janek et Ludka, mais il n'a jamais perdu leur trace non plus. Ni celle des écrits dérobés à l'alchimiste. »

Hendrik, pensant à la crinière flamboyante de Laureen, à son érotisme torride et à l'histoire qu'il venait de lire, sentit un frisson lui dévaler l'échine.

« C'est bien possible, mais en quoi cela me concerne-t-il ? »

Le gardien des clés croisa les doigts. « Ma raison d'être, dit-il, est de m'assurer que la pierre philosophale restera hors d'atteinte à tout jamais. Jusqu'à maintenant, il suffisait que nul n'en connaisse ni l'existence ni le lieu où elle repose. Personne, ni moi ni mes prédécesseurs, n'a jamais imaginé qu'il pouvait en rester des particules dans l'armure d'or du malheureux chevalier.

— Je vois.

— Réfléchissez au timing de cette affaire. L'armure a disparu pendant sept cents ans, sept siècles au cours desquels on aurait pu la retrouver à tout moment car, d'après ce que j'ai lu, la tombe n'était guère profonde. Mais, l'eût-on découverte plus tôt, il eût été techniquement impossible d'en extraire les particules de la pierre philosophale. Êtes-vous conscient de ce que cela signifie ?

— Je le devrais ?

— Si vous êtes capable de voir au-delà des apparences, oui. Car alors vous vous demanderiez si la réapparition de l'armure, justement maintenant, est réellement le fruit du hasard.

— Et on nagerait en pleine théorie du complot !

— Vous vous trompez. Si on admet que le mal existe vraiment – tout comme le noyau atomique ou la radioactivité, même si on ne peut les percevoir directement –, cette question devient parfaitement logique. »

Hendrik toussota. « Êtes-vous en train de parler... du diable ?

— Également appelé Lucifer, le Porteur de Lumière. L'ange déchu. La lumière devenue ténèbres. Nous parlons du Malin, oui. » Le gardien des clés décroisa les doigts et joignit les mains comme pour une prière. « Vous vous demandez pourquoi je suis ici. C'est simple : je voulais vous avertir de cesser vos recherches de la pierre philosophale. Elle a fait venir le mal en ce monde et a porté malheur à tous ceux qui l'ont approchée. »

Là, on allait trop loin. Hendrik détourna le regard de son interlocuteur, le laissant courir sur les voyageurs en train de manger, de discuter, de patienter à la caisse pour payer leurs achats...

« Écoutez, monsieur Luiz, murmura-t-il enfin. La religion et moi, ça fait deux. La dernière fois que j'ai mis les pieds dans une église, c'était il y a douze ans pour l'enterrement de ma mère. Et ce n'était qu'une formalité pour moi.

— Voulez-vous dire que vous ne croyez pas au mal ?

— Les hommes commettent de mauvaises actions. Certains. Parfois. Mais ils ont toujours des raisons qui les poussent à agir comme ils le font. Des raisons qu'on ne comprend pas toujours, qui sont peut-être mauvaises, irréflechies ou...

— Oui, oui, je vois où vous voulez en venir, l'interrompt le gardien des clés. Vous êtes de ceux qui croient que la nature humaine est perfectible si on s'y prend correctement, n'est-ce pas ?

— Jusqu'à un certain point, oui, pourquoi pas ? »

Le géant aux sourcils blancs fit pivoter son siège de manière à faire face à Hendrik. « Savez-vous ce que le fascisme, le communisme et le New Age ont en commun ?

— Hum, fit Hendrik, surpris. Ils auraient donc un point commun ?

— De toutes les idéologies qui se sont développées en marge de notre monde industrialisé, rationalisé, organisé à outrance, et de sa culture de masse, ce sont les plus populaires. Elles se fondent sur une même idée, une même utopie, et enseignent que la nature humaine peut se parfaire, que c'est le seul chemin vers l'éradication du mal : en étant aimables, bienveillants les uns avec les autres, en permettant à tous d'accéder au bien-être et aux bienfaits de systèmes de sécurité plus justes, en donnant à chacun le droit à l'estime de soi. Elles veulent nous faire croire que les ténèbres que nous voyons en ce monde et ressentons en nos cœurs ne sont qu'une illusion, un mirage qui disparaîtra si on s'y prend comme il faut. Il suffit de bien s'éduquer, de faire preuve d'empathie et de disposer de moyens

financiers suffisants. Elles veulent nous faire croire que le mal n'existe pas. Et ça, ajouta-t-il en brandissant l'index, c'est un leurre. Un leurre dangereux. Un leurre comme le Malin en a l'apanage. »

Hendrik se demanda pourquoi il ne tirait pas tout de suite sa révérence. Il lui suffisait de se lever et de s'éloigner. Certes, l'homme représentait un ordre fondé par les croisés en des temps immémoriaux, et on pouvait comprendre qu'il professe et croie à ce genre de propos, mais lui-même avait-il pour autant besoin de les écouter ? Sûrement pas. Il pouvait prendre congé poliment et chercher le terminal d'où partait son vol pour Francfort.

Mais il n'en fit rien. « Je ne sais toujours pas pourquoi vous me racontez tout cela, fit-il remarquer.

— Vous allez bientôt comprendre, répondit le gardien des clés. Permettez-moi auparavant de vous poser une question : à votre avis, qui sont les alchimistes d'aujourd'hui ? »

Hendrik haussa les épaules. « Aucune idée.

— Des excentriques comme votre châtelain, qui collectionnent de vieux manuscrits et tentent de déchiffrer des recettes du Moyen Âge ? Non, ce ne sont là que des rêveurs, des romantiques, pas des alchimistes. Les alchimistes ne sont pas, n'ont jamais été des rêveurs. Ils ont toujours été ceux qui cherchaient à atteindre la perfection.

— Et alors ? fit Hendrik, à qui ces mots évoquèrent Laureen.

— Pourquoi chercher la perfection si ce n'est parce qu'on refuse le monde tel qu'il est ? »

Hendrik fronça les sourcils. « Vous croyez ? »

Le gardien des clés se pencha vers lui et enchaîna sur le ton de la confiance. « C'est un point important, laissez-moi vous expliquer pourquoi. Pensez à votre épouse. Quand vous l'avez rencontrée et que vous en êtes tombé amoureux, vous l'avez prise telle qu'elle était. Qu'elle soit comme elle était fut justement la raison pour laquelle vous en êtes tombé amoureux. » Il eut un geste de la main comme pour prévenir toute interruption. « Naturellement, au bout d'un moment, vous avez constaté que l'image que vous aviez d'elle était idéalisée. C'est dans l'ordre des choses. On dit bien que l'amour commence quand on surmonte l'état amoureux des débuts. Aujourd'hui, vous la connaissez mieux, mais, si vous l'aimez, c'est toujours parce qu'elle est comme elle est. Vous êtes d'accord ? »

Hendrik inclina la tête. Il n'avait aucune intention de débattre de son mariage avec cet homme. « Disons que, jusque-là, je vous suis.

— Je n'en demande pas plus. Imaginez à présent un homme qui déclarerait à une femme : Je veux t'épouser mais, avant, je vais t'envoyer chez un chirurgien esthétique qui te rendra parfaite. Je ne veux pas de toi autrement. Croyez-vous que la femme se sentira aimée ?

— Sans doute pas.

— Diriez-vous que l'homme aime véritablement cette femme ?

— Non.

— Eh bien ! voilà exactement la position des alchimistes vis-à-vis de ce monde. Ils veulent l'envoyer chez le chirurgien esthétique avant de l'accepter. Ils ne chérissent pas le monde, l'existence, la vie humaine, qu'ils rejettent tant qu'ils ne les auront pas pliés à leur volonté. Ils estiment qu'ils ne pourront les aimer qu'à ce prix. » Le gardien des clés arqua les sourcils. « Mais c'est une erreur car la capacité à aimer est une question de personnalité, de maturité, qui n'a rien à voir avec les caractéristiques de l'objet aimé. »

Hendrik leva les mains en un geste de reddition. « C'est peut-être vrai, je n'y ai jamais vraiment réfléchi. D'ailleurs, cela n'a sûrement plus beaucoup d'importance de nos jours. Une poignée d'alchimistes qui bricolent dans leurs laboratoires...

— Détrompez-vous, monsieur Busske. Les alchimistes sont plus nombreux et beaucoup plus puissants que vous ne croyez.

— Nous ne devons pas lire les mêmes journaux.

— Je pense au contraire que nous lisons les mêmes, mais je les lis autrement. » Le gardien des clés vrilla son regard dans le sien. « Il existe, surtout aux États-Unis, un mouvement baptisé transhumanisme. Ce n'est pas le plus large du monde, loin de là, mais c'est incontestablement le plus influent. Vous en avez entendu parler ?

— Bien sûr. Ils veulent transférer leur mémoire sur ordinateur, ce genre de projets.

— Il ne s'agit là que des positions les plus extrêmes. Les transhumanistes rêvent d'améliorer l'homme en intervenant sur son code génétique, de créer une espèce nouvelle, à la santé parfaite, à l'intelligence supérieure, au fonctionnement optimal. Ils rêvent de construire des ordinateurs dont les intelligences artificielles se développeraient de leur propre chef pour devenir si géniales qu'elles résoudraient tous nos problèmes à notre place. Ils rêvent de renforcer l'homme par des implants technologiques et d'en faire des cyborgs à même de vivre sans atmosphère dans l'espace ou sur des planètes inhospitalières. Ils rêvent d'une humanité capable de plier un jour l'univers à sa volonté, d'allumer ou d'éteindre des soleils à son gré, de déplacer des planètes ou de les transformer. Les transhumanistes, comme leur nom l'indique, rêvent de créer le surhomme. La perfection est leur credo et ils pensent l'atteindre par la science et la technique. » Le gardien des clés étendit ses larges mains en un geste de prédicateur. « Les transhumanistes sont les alchimistes de notre époque. La filiation est évidente tant dans leur idéologie que dans leur influence sur le développement du monde.

— C'est une théorie audacieuse, convint Hendrik. Mais ça reste une

théorie.

— Regardez le monde et voyez comme il s'est transformé au cours des deux dernières décennies : Internet, la téléphonie mobile, la mise en réseau globale de la planète... Nous avons vécu un saut quantique technologique aussi important, pour certains, que l'invention de l'écriture. Derrière tout cela, on trouve des gens qui sympathisent avec le transhumanisme quand ils n'y sont pas ouvertement affiliés. L'étude sur le génome et le développement du génie génétique sont aussi soutenues par de nombreux transhumanistes. Essayez de dépasser l'actualité et de voir l'image dans son ensemble. La science n'est plus poussée aujourd'hui, comme il y a quarante ans, par le désir de savoir, de mieux comprendre le monde, mais par celui de le changer et de le parfaire. C'est la soif de connaissance, si l'on fait abstraction de ceux que la politique gouvernait, qui nous a poussés à aller sur la Lune, à envoyer l'homme tel qu'il est sur notre satellite et à le faire revenir. Quel rôle joue encore la conquête spatiale de nos jours ? Elle n'est plus qu'une caricature de ce qu'elle était et nous ne poursuivons plus aujourd'hui que le but de modifier l'homme et le monde. La chirurgie esthétique n'a jamais eu autant de succès, les jeunes filles peuvent intenter un procès à leurs parents quand ils refusent de leur offrir une nouvelle poitrine, les enfants au comportement différent sont gérés à coups de médicaments. Optimiser ses performances, compter chaque jour ses pas, noter et piloter sa consommation quotidienne d'eau, de calories, de vitamines, tout cela est devenu une manie généralisée. Au fur et à mesure du changement climatique, de plus en plus de voix s'élèvent pour demander, là aussi, l'intervention de la technologie. Le terme inventé pour cette discipline est la géo-ingénierie. Tout doit être piloté, planifié, soumis à la volonté humaine ; en un mot, tout doit être parfait.

— J'ai du mal à reconnaître une machination démoniaque dans le fait de pouvoir réserver et payer un billet de train à partir de mon téléphone.

— Je ne dis pas que tout ce qui ressort de ce mouvement est mauvais, ne vous méprenez pas. Les alchimistes ont eux aussi fait œuvre utile parfois.

— Comme Friedrich Böttiger, qui a inventé la porcelaine en voulant fabriquer de l'or.

— Par exemple. Mais cela ne change rien à l'ambition sous-jacente. L'homme qui envoie sa promise chez le chirurgien esthétique avant le mariage la rend peut-être plus belle. Mais le fait est qu'il ne l'aime pas.

— Vous a-t-on déjà dit que vous étiez technophobe ?

— Je m'entretiens rarement avec des gens que cette idée pourrait effleurer, mais, puisque vous le faites, dites-moi si pointer du doigt les

domaines où la technique nuit vraiment à l'homme est si technophobe que cela. Quand elle est là pour le gouverner, le réduire en esclavage, le priver de sa volonté, restreindre son habitat et détourner ses impulsions naturelles par des succédanés. Vous saviez qu'au Japon, par exemple, une proportion sans cesse croissante de jeunes hommes préfère la pornographie au sexe avec une personne réelle ? Toute une industrie est apparue pour leur fournir des moyens, des assistances techniques, et bientôt, sans doute, des robots sexuels.

— Et Laureen Turner... ?

— Elle fait partie des transhumanistes, oui. Elle se tient dans l'ombre, mais elle est très proche des dirigeants du mouvement. » Le gardien des clés adressa un regard inquisiteur à Hendrik. « Il y a deux ans, Laureen Turner a acheté une entreprise californienne du nom de Bio-Eternal, laquelle a pour objet d'étudier si le vieillissement peut être freiné ou inversé par le génie génétique. Pourquoi cet investissement ? Sûrement pas par amour de la science, mais parce qu'elle espère s'appliquer les résultats à elle-même. »

Hendrik l'ignorait, mais cela lui parut plausible. Tout comme il n'avait aucune peine à croire qu'elle voulait la pierre philosophale pour l'assister dans ses projets.

Et quand bien même ? Pourquoi pas ? Que pouvait-on reprocher à l'idée de l'immortalité et d'un monde davantage soumis à la volonté de l'homme ?

« J'ai une question, dit-il en toussotant. Si je comprends bien, c'est vous qui détenez la pierre philosophale ; enfin, votre ordre, n'est-ce pas ? »

L'homme inclina son crâne chauve à la peau ridée. « La pierre est en lieu sûr. Toujours. Même au moment où nous parlons.

— Et c'est vous qui gardez la clé de la cachette ? »

Un sourire fugitif joua sur les lèvres du gardien des clés. « L'intitulé de ma fonction est trompeur. La pierre est bien enfermée dans une cachette inviolable, mais nul n'en a la clé.

— Comment cela ?

— Parce qu'elle est verrouillée de l'intérieur.

— De l'intérieur ? Oh. » L'esprit de Hendrik lui fournit aussitôt un scénario où un lointain prédécesseur du gardien s'était enfermé en un lieu secret avec la pierre, sacrifiant sa vie dans l'assurance de mettre ainsi le monde à l'abri. « Vous n'hésitez pas à recourir aux grands moyens !

— L'enjeu est d'importance, monsieur Busske.

— Qu'attendez-vous de moi au juste ?

— Que vous m'aidiez à récupérer l'armure d'or. »

Hendrik ne put s'empêcher de rire. « L'armure d'or ? Vous pouvez faire une croix dessus. À entendre Laureen, elle n'existe plus. Elle a été

fondue et un laboratoire entier de scientifiques est à pied d'œuvre pour séparer la substance de la pierre de l'or. »

La mine du vieillard s'assombrit. « C'est ce que je craignais. » Ses épaules s'affaissèrent. « Que faire alors ? Ma mission exige d'éliminer la pierre du monde, jusqu'à son dernier atome, mais je ne sais plus comment m'y prendre. »

Hendrik consulta sa montre. Il était temps de partir. « Eh bien ! je n'en sais rien non plus.

— Vous n'avez aucune idée du désastre qui guetterait la Terre si la plus infime particule de la pierre tombait entre de mauvaises mains.

— C'est vrai, dit Hendrik en se levant. Je n'en ai aucune idée.

— Promettez-moi au moins de m'appeler si vous apprenez quelque chose, dit le vieil homme en lui tendant une carte de visite. Je vous en prie. »

Hendrik empocha la carte sans la regarder. « J'y réfléchirai. »

Ce fut un vol sans histoires ; Hendrik grignota des cacahuètes insipides dans un avion à moitié vide.

À sa déception d'avoir entrepris le voyage pour rien, d'avoir échoué, d'être arrivé trop tard, comme toujours, se mêlait de la colère contre ce vieillard qui lui avait imposé ses élucubrations théologiques à un moment où il se sentait vulnérable et avait besoin de réfléchir. En fin de compte, ce Korbinian Luiz – quel nom, aussi ! – s'imaginait ni plus ni moins avoir des droits sur lui. Il était sous surveillance depuis des années, tout ça parce qu'il avait eu la mauvaise idée, un jour, de faucher une saleté de bouquin ! Un geste qui regardait peut-être le bouquiniste de Zurich, mais en aucun cas ce gardien des clés sans clés.

L'avion se posa à Francfort. L'agitation et les bousculades dans les couloirs et les salles d'attente donnèrent à Hendrik l'impression d'assister à une gigantesque pièce de théâtre. Arrivé au parking, il monta dans sa Jaguar et prit le chemin de retour. Les arbres, les prés, les villages lui parurent soudain artificiels, comme en plastique. Il fut plus d'une fois tenté de s'arrêter pour y passer la main, prêt à découvrir qu'il s'était laissé abuser toutes ces années.

À son arrivée, Miriam vint l'accueillir à la porte et l'étreignit en murmurant son nom.

Ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il la dévisagea, inquiet. « Qu'y a-t-il ?

— Je vais te montrer. »

Il la suivit dans la cuisine, où elle posa un exemplaire ouvert du *Spiegel* sur la table. « C'est sorti aujourd'hui, dit-elle. Je crains qu'on ait des problèmes. »

Hendrik lut le titre d'un article intitulé « Le charlatan », signé par Ingo Holst. Il se reconnut sur la photo d'illustration. Le charlatan,

c'était lui, Hendrik Busske.

L'article le démolissait avec méthode, remontant à la lumière chacun de ses vils petits secrets. Le journaliste racontait l'arrivée de la police au château, le matin de son rendez-vous avec Hendrik pour une interview, ses efforts pour apprendre ce qui s'était produit et comment il avait épié une conversation où Hendrik expliquait au commandant que le château ne lui appartenait pas. Holst avait alors mené son enquête et appris qu'en effet les Busske vivaient en location dans la maison du jardinier.

La maison du jardinier ; exprimé ainsi, cela ne payait pas de mine.

Le reporter avait même mis la main sur un courtier qui lui avait révélé le fiasco des investissements personnels de M. Busske. Hendrik ne le connaissait pas personnellement, mais le récit de ses échecs, les échecs du célèbre gourou financier, avait semblait-il copieusement alimenté les ragots dans le milieu boursier.

S'y ajoutaient des photos de son bureau. Comment Holst s'y était-il pris ? Ce sale fouineur avait dû s'introduire dans la maison pendant la perquisition policière. Hendrik se souvint subitement que, le lendemain, il avait trouvé déverrouillée la porte donnant sur le jardin. L'image la plus dévastatrice était celle de sa roue de loterie et des blocs de texte qui lui servaient autrefois à rédiger ses bulletins boursiers. Hendrik se laissa tomber sur une chaise et repoussa le magazine.

« Tu as raison, dit-il d'une voix lasse. Il est bien possible que nous allions au-devant de problèmes. »

C'était l'euphémisme du siècle. Dans les jours qui suivirent la parution de l'article, c'est toute la vie de Hendrik qui s'écroula un pan après l'autre.

Les gens inscrits aux prochains séminaires annulèrent en masse, certains sans un mot d'explication, d'autres par des lettres d'insultes. Les destinataires de son bulletin boursier résilièrent en masse leur abonnement et quelques-uns le menacèrent même de poursuites en dommages et intérêts. Au bout d'une semaine, il ne lui en restait plus que dix pour cent, probablement ceux qui n'avaient pas encore eu vent de l'article. Les hôtels réservés pour les séminaires dénoncèrent leur contrat, expliquant qu'ils se refusaient à ternir la réputation de leur établissement.

Les journaux publièrent des caricatures de lui, l'animateur d'une émission télévisée le brocarda à l'antenne. Hendrik se retrouva même avec son propre hashtag sur Twitter, #gourougate.

Sa banque demanda le remboursement d'un crédit professionnel en cours. Et il dut avouer à Miriam que ses derniers investissements en actions, qu'il avait crus si sûrs, étaient tombés à l'eau et qu'il n'avait

plus guère de liquidités. L'insolvabilité n'était plus loin. En d'autres termes, il était en faillite.

Le commandant ne se manifesta plus. Le résultat des recherches du journaliste lui avait sans doute prouvé que Hendrik ne pouvait pas être de mèche avec les cambrioleurs morts.

Le seul à ne pas le laisser tomber fut Karl Windauer, qui l'appela pour lui rappeler qu'une crise était toujours une chance – « Vos propres mots, monsieur Busske, je ne les ai pas oubliés ! » – et lui proposer un emploi dans son entreprise s'il avait besoin de se remettre en selle.

Hendrik, toujours hébété de ce qui lui arrivait, répondit machinalement : « Je ne sais rien faire d'autre. » Windauer le rassura aussitôt. « Vous savez parler. Vous savez motiver les gens. Vous savez faire passer des informations. C'est un talent dont on a besoin un peu partout et ceux qui l'ont ne sont pas si nombreux.

— Merci », répondit Hendrik par politesse plus que par conviction.

Puisque le prochain séminaire de Vienne n'aurait pas lieu, il fallait appeler Angela pour la prévenir qu'il ne viendrait pas. Il attendit d'être seul chez lui pour composer son numéro. Pia était à l'école, où l'on se moquait d'elle à cause de son père, Miriam était partie faire des courses au village voisin, non plus chez le traiteur mais chez Aldi. Cela n'avait pas l'air de la gêner, mais pour lui c'était encore un symbole de sa déchéance.

Angela était chez elle. « Je voulais t'appeler moi aussi pour te dire de ne plus venir, répondit-elle quand Hendrik lui eut expliqué toute l'affaire.

— Quoi ? » lâcha-t-il.

Elle éclata de ce rire tonitruant, si vulgaire, qui l'avait toujours à la fois fasciné et rebuté chez elle. « Mais non, pas à cause de ça. Je suis sincèrement désolée de ce qui t'arrive, tu ne l'as pas mérité. Mais il se trouve que je suis enceinte.

— Enceinte ?

— Oui, et je vais bientôt me marier. »

Autrement dit, leur aventure se terminait elle aussi après plus de dix ans de... Fidélité n'était peut-être pas le terme adéquat. Mais tout de même, dix ans ! Le destin avait parfois un sens de l'humour assez particulier.

« Alors ça ! articula Hendrik, stupéfait. Qui est l'heureux élu ?

— Il est un peu plus âgé que toi et... Ah, mais tu le connais ! s'exclama-t-elle. C'est Ludwig ! Il venait à tous les concerts et il m'avait mise en contact avec ce producteur, tu te souviens ? C'est bizarre, parce que je le connaissais depuis longtemps, mais l'étincelle n'a jailli que tardivement. »

Hendrik se souvenait d'un type maigre, timide, aux cheveux fins et

aux rouflaquettes épaisses. Antiquaire, collectionneur de disques et très certainement un meilleur partenaire pour Angela en ce qui concernait son amour du jazz. « J'ai cru que tu allais me dire que l'enfant était de moi, avoua-t-il avec un soulagement qu'il trouva lui-même inconvenant.

— Ah, eh bien... » Elle hésita longuement. « Je crois qu'il faut que je t'avoue quelque chose.

— Vraiment ?

— J'ai, en effet, cherché à tomber enceinte de toi. Pendant des années.

— Quoi ?

— Depuis le jour où tu avais retrouvé ce petit mot de ta fille dans ta poche, tu te souviens ?

— Oui.

— Je ne t'en ai rien dit, parce que je n'aurais pas voulu d'argent au cas où j'aurais réussi. Je voulais seulement... un enfant. Je venais d'avoir trente ans et mon horloge biologique s'était mise en marche. »

Hendrik sentit monter une bouffée d'indignation. « Tu ne manques pas d'air !

— Oui je sais. Mais je me suis dit que je n'étais pas quelqu'un de bien, de toute façon, et que ça n'y changerait pas grand-chose. » Elle prit une voix langoureuse, celle que Hendrik trouvait si irrésistible, même en cet instant. « Je me suis vraiment donné du mal, tu sais. On l'a même fait plusieurs fois en pleine période de fécondité... et puis rien. Alors qu'avec Ludwig il a suffi d'une fois.

— Et maintenant il t'épouse !

— Oui, mais pas à cause de mon état. Il m'aime. Il dit qu'il m'aime depuis le premier jour. Il m'aime en tant que chanteuse et en tant que femme. »

Hendrik soupira, résigné. « Qu'il en soit ainsi ! Je te souhaite d'être heureuse et puis... merci pour les moments passés avec moi. Pour tout.

— Oh, Hendrik, répondit-elle, émue, ne t'inquiète pas, tout rentrera dans l'ordre chez toi, tu verras. Tu as ta famille, c'est le plus important. Ta femme, ta fille, d'où qu'elle vienne...

— Hein ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Pardon, ça m'a échappé. C'est une question que je me pose, c'est tout.

— Quelle question ? De quoi parles-tu ?

— Je me suis toujours demandé si tu n'étais pas stérile. Tu as eu tant d'aventures, il n'y a jamais eu de pépin ?

— Non. Mais j'utilise toujours un préservatif. » Il aurait peut-être mieux fait de ne pas lui parler de ses autres conquêtes. C'était arrivé tout seul, elle écoutait si bien, surtout après l'amour. « La plupart du

temps. Enfin, souvent. »

Même ça, c'était faux, s'il était honnête. Il faisait confiance aux femmes modernes pour garder elles-mêmes le contrôle de leur fécondité.

« Peu importe, conclut Angela. Il paraît que dix pour cent des enfants qui naissent sont le fruit d'adultères. Et puis ça n'a aucune importance de nos jours. » La sonnerie d'un minuteur retentit à l'arrière-plan. « Il faut que je raccroche pour m'occuper de mon gâteau, d'accord ? Je croise les doigts pour toi et... je te promets que je ne t'enverrai pas d'invitation à mon mariage. Même si ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

— Merci », répondit Hendrik, et il écouta longuement le silence sur la ligne après qu'elle eut raccroché.

Voilà bien un coup du sort auquel il ne s'attendait pas. Il était fini. Au bout du rouleau. Et il n'avait aucune idée pour s'en sortir.

Il leva la tête en entendant un crissement de pneus sur le gravier de l'allée. Ce n'était pas le bruit discret de la Golf de Miriam mais celui d'un véhicule plus grand, plus lourd.

Avec un peu de chance, ce serait la Mercedes de Westenhoff. Hendrik se leva d'un bond, enfila son veston et courut vers le château en coupant à travers la pelouse. Il n'avait pas vu le maître des lieux depuis son retour de New York et la cuisinière avait, comme toujours, affirmé ne pas savoir où il était.

Au début, cela ne l'avait pas gêné de ne pas avoir à se présenter devant lui et à admettre son échec, mais entre-temps l'impatience l'avait saisi. Puisque tout s'écroulait autour de lui, autant débayer ce problème-là aussi vite que possible.

Il intercepta le vieil homme alors qu'il s'apprêtait à refermer la porte d'entrée derrière lui. « Monsieur Westenhoff, appela-t-il, hors d'haleine, il faut que je vous voie.

— Oui ? » fit celui-ci d'une voix absente. Puis la mémoire lui revint. « C'est vrai, vous étiez aux États-Unis, n'est-ce pas ?

— Justement, je voudrais vous en parler. »

Le châtelain posa sur lui un regard évaluateur, comme s'il se doutait déjà de ce que Hendrik aurait à lui annoncer. « Venez. »

Ils prirent place au bout de la longue table dans la grande salle, sur les mêmes chaises qu'à leur première rencontre, et Hendrik déballa son histoire : il avait perdu le livre évoquant l'armure d'or des années plus tôt au profit d'une certaine Laureen Turner (il passa les détails sous silence) ; il avait réussi à la retrouver en Amérique, mais il était arrivé trop tard et l'armure avait sans doute été fondue ; Laureen avait décidé d'étudier par elle-même les propriétés des particules de la pierre.

Il lui demanda ensuite s'il avait pris connaissance de l'article du *Spiegel* et, quand Westenhoff lui eut avoué son ignorance, il l'en informa par le menu, sans omettre les conséquences désastreuses sur sa vie tout entière.

« J'étais assis ici même, dit-il en frappant la table du plat de la main, le commandant à votre place, au moment où il a bien fallu que je lui avoue notre petit arrangement. Je me souviens avoir entendu des pas s'éloigner en hâte aussitôt après. C'était sûrement le journaliste qui nous avait épiés. » Hendrik s'adossa à sa chaise. « Nous allons trouver un appartement et déménager. Pas uniquement pour des raisons financières, mais aussi parce que je suis incapable de continuer après cette mise à nu. Vous comprenez ? Je suis fini, un point c'est tout. »

La réaction du châtelain fut bien différente de ce que Hendrik attendait et craignait. Après l'avoir écouté avec attention, il aurait dû se montrer déçu, atterré, voire furieux, mais au lieu de cela il lui sourit. C'était discret mais sans équivoque : un léger sourire un peu songeur.

« Voulez-vous que je vous dise, monsieur Busske ? fit-il enfin. Je crois que c'est un signe. »

Hendrik crut avoir mal entendu. « Un signe ? Le signe de quoi ?

— Vous souvenez-vous de la maxime de Flamel ? Il disait que, pour accomplir le grand œuvre, il est nécessaire de rompre tous les ponts avec le passé. Et que ceux qui n'y parviennent pas sont voués à l'échec.

— Bien sûr, mentit Hendrik, qui ignorait à quoi le châtelain faisait allusion.

— On dirait bien que, dans votre cas, le destin s'en est chargé pour vous. C'est significatif. »

Hendrik fit la grimace. « Quelle chance pour moi !

— Et quand le grand œuvre sera accompli, tous ces désagréments n'auront plus aucune importance. Ce n'est pas la fin, monsieur Busske. C'est le début. »

Hendrik ne comprenait pas où le châtelain voulait en venir, mais ses paroles étaient si confiantes qu'il en conçut une forme de consolation et ne put s'empêcher de demander : « Vous croyez vraiment ? »

Westenhoff se leva. « Patientez un moment ! » le pria-t-il. Puis il quitta la grande salle.

Hendrik attendit, curieux de ce que Westenhoff préparait, même si, au fond, cela lui était égal. Le vieil homme n'était pas magicien et seul un tour de magie aurait pu le sortir de l'impasse dans laquelle il s'était fourvoyé.

L'attente se prolongea. Hendrik se leva, tendit l'oreille et fit quelques pas vers la porte de la grande salle. Que fabriquait donc Westenhoff ? Le château était plongé dans le silence.

Bien, il prendrait son mal en patience. Il n'avait plus rien d'autre à faire de toute façon. Seuls des mails d'insultes et des appels désagréables l'attendaient au bureau.

Il retourna s'asseoir et laissa errer son regard. L'armure dressée dans le coin, près de la cheminée, était ternie par les salissures. Sur les photos, ces antiquités brillaient toujours de mille feux, mais, naturellement, il fallait quelqu'un pour les polir. Westenhoff ne s'en occupait pas, non plus la cuisinière.

Hendrik posa la main sur la table et eut soudain l'impression de la voir pour la première fois. Elle était ancienne, couverte de taches et de griffures. Tout ici était vieux et inspirait le respect. La table, les chaises, les grandes et sombres peintures à l'huile. Avait-il vraiment désiré posséder tout cela ? Avait-il vraiment eu envie de devenir le propriétaire d'un château vieux de plusieurs siècles ? Incroyable.

Non, ce qu'il voulait avant tout, c'était imposer le respect, impressionner le monde. À cette fin, une vieille bâtisse telle que celle-ci était idéale. Aurait été idéale, s'il ne s'était pas rendu complice de la duperie.

Il enfouit son visage entre ses mains et se massa le front. Il était las, si las. Il aurait pu s'étendre sur le dallage froid et s'endormir aussitôt. Il était prêt à tout abandonner. La vie était une énigme insoluble.

Un bruit de pas se rapprocha. Westenhoff poussa la porte, l'air agité de celui qui voyait enfin le vœu d'une vie sur le point de s'exaucer. « Suivez-moi, monsieur Busske. L'heure est venue de vous initier au plus grand mystère du château Burlingen. »

La formulation ne manquait pas de ridicule, mais Hendrik était trop fatigué pour en rire ou s'enquérir de son sens. « Allons-y », se contenta-t-il de dire en se levant pour emboîter le pas à son hôte.

Ils empruntèrent l'escalier en colimaçon qui descendait au sous-sol, comme pour se rendre au laboratoire d'alchimie de Westenhoff. En bas, au lieu de s'engager dans le couloir comme d'habitude, le châtelain tira une vieille clé massive de sa poche et déverrouilla une lourde porte latérale que Hendrik n'avait encore jamais remarquée.

Elle ouvrait sur une grande cave voûtée qui sentait le renfermé. Dans la clarté chiche provenant d'étroits puits de lumière, on distinguait de longues rangées d'étagères en bois remplies de bocaux de conserve. Une porte basse menait à la cave suivante, où les attendait le même spectacle. Seules les conserves étaient remplacées par des boîtes en bois. La pièce suivante était une cave à vin contenant des centaines de bouteilles couvertes de poussière.

Elle donnait sur une pièce vide, qui servait peut-être de buanderie. Hendrik aperçut de grands évier en pierre, des robinets et des canalisations qui, sans atteindre l'âge du château, étaient certainement plus vieux que lui-même. Tout était noir de crasse, comme s'il y avait cinquante ans que l'eau n'y avait plus coulé. Des roues en bois cassées s'entassaient dans un coin, auprès de quelques pelles et de sacs en toile de jute au contenu indéfinissable. Dans une caisse en bois sans couvercle on avait rangé des bouteilles de bière vides, munies d'une fermeture mécanique à l'ancienne, aussi poussiéreuses que le reste.

Westenhoff, qui tournait le dos à Hendrik, se livra à une manipulation dans un angle de la pièce. Un instant plus tard, on entendit le grincement d'un mécanisme invisible, puis un pan du mur s'escamota en faisant entendre un raclement sourd.

« Fabuleux ! s'exclama Hendrik. Comme au cinéma !

— Je peux vous assurer que, ce qui vous attend, vous ne l'avez encore vu dans aucun film. Suivez-moi. »

La porte secrète donnait sur une pièce étroite et sans lumière, vide à l'exception d'un levier que Westenhoff actionna quand Hendrik l'eut rejoint. Le pan de mur se referma en cahotant.

Ils restèrent brièvement dans une obscurité complète, puis un passage s'ouvrit à l'autre bout de la pièce, éclairé par une ampoule électrique. Westenhoff lui désigna un paillason. « Essayez-vous les pieds, je vous prie. On se salit les semelles en venant jusqu'ici. »

Hendrik s'exécuta, amusé par cette intrusion de normalité dans une situation aussi extraordinaire, et il franchit le seuil. Il s'immobilisa, stupéfait. « Un appartement secret ! C'est donc là que vous vous cachez quand la police fouillait le château.

— Bien entendu. »

Ils se tenaient dans la cuisine. Hendrik y avisa trois portes menant probablement à une chambre, un salon et une salle de bains. L'aménagement éveilla des souvenirs oubliés de l'appartement de ses grands-parents du temps où ils vivaient encore. Les meubles dataient manifestement d'avant-guerre. Les équipements ménagers étaient un peu plus modernes, mais la plupart avaient l'air de remonter aux années 1950. Comment Westenhoff se débrouillait-il pour l'alimentation électrique ? La gazinière n'avait besoin que d'une bonbonne, mais le reste ? Si l'on coupait tous les appareils électriques du château mais que le compteur continuait de tourner, cela le trahissait à coup sûr...

« Venez, dit Westenhoff en tamisant la lumière de la cuisine avant d'ouvrir la porte à caissons en bois sombre sur sa gauche. J'aimerais vous présenter à quelqu'un. »

La pièce était plongée dans une obscurité de mauvais augure. Hendrik sentit les poils se dresser sur ses bras. D'où venait cette

réaction instinctive ? Il avait traversé les sous-sols du château plongés dans le noir sans rien ressentir de tel. Était-ce à cause de l'odeur douceâtre qui flottait ? Le froid qui régnait ? Les sons indéfinissables qui l'accueillirent ? Il perçut une sorte de froissement, un grattement léger, une respiration rauque. Quelqu'un... ou quelque chose vivait ici.

La seule lumière provenait d'une fenêtre étroite qui courait à l'horizontale juste sous le plafond. À travers la vitre, on apercevait de l'herbe qui tremblait sous la brise, le feuillage d'un buisson qui dissimulait à demi l'ouverture et qui bougeait comme si on les épiait. Quand les yeux de Hendrik se furent accoutumés, il distingua les contours d'un lit massif. Quelqu'un y était allongé.

Westenhoff brancha la lampe de chevet, dont la lumière jaune fut comme absorbée par la pénombre environnante. Elle éclairait juste assez pour découvrir, sous l'empilement des couvertures, la présence d'un squelette humain... ou plutôt d'un vieillard atrocement maigre, osseux et ridé. Le manque d'éclairage faisait penser qu'il était noir, mais on reconnaissait à son front qu'il était en réalité d'une pâleur cadavérique. La noirceur apparente venait de l'ombre tracée par les plis innombrables de sa peau. Hendrik se sentit soudain glacé. Il avait vu des photos de prisonniers à demi morts de faim dans les camps, mais, comparés à cet homme-là, ils étaient l'image vivante de la santé.

« Permettez-moi de vous présenter John Scoro », murmura Westenhoff.

Il rêvait. Ce ne pouvait être qu'un rêve. Hendrik cligna des yeux, soudain désorienté.

John Scoro ? Le John Scoro du livre ? Son cerveau s'était bloqué, refusant de traiter l'information, d'en tirer les inévitables conséquences.

Pourtant, il ne se réveilla pas. Un rêve lucide, peut-être ? Les contours du lit ne s'évanouirent pas, non plus que l'odeur écœurante. Un bras à peine plus épais qu'un manche à balai tomba sans force de sous les couvertures et une main aussi décharnée qu'une branche d'épineux lui fit signe d'approcher.

« Ne soyez pas si étonné, murmurèrent les lèvres parcheminées du vieillard. Celui qui a travaillé avec la pierre véritable en reste marqué. Je ne meurs pas mais, sans la pierre, sans le travail avec elle, je ne cesse de vieillir. »

Son souffle léger était chargé de l'odeur du lait tourné. Hendrik avait la bouche sèche. « Si vous êtes vraiment John Scoro, alors vous devez avoir...

— J'ai cessé de compter quand j'ai eu cinq cents ans, murmura Scoro. C'était bien avant la Révolution française.

— Mais comment... ? Toutes ces années... ? »

La main eut un petit geste anémique. « Max va vous expliquer. »

Westenhoff s'éclaircit la gorge. « Il a acheté ce château voilà plusieurs siècles, mais comme il n'avait plus la pierre philosophale en sa possession, il a commencé à vieillir. Quand il est devenu trop faible, il a embauché des assistants. Moi par exemple. » Hendrik se tourna vers l'homme à l'éternelle veste en tweed et le dévisagea comme s'il le voyait pour la première fois et Westenhoff balaya l'espace d'un mouvement de la main. « Il dort le plus clair de son temps et il vit de quelques cuillerées de lait sucré par jour. Ce n'est pas un travail bien fatigant. Je le nourris et je le tiens au courant de ce qui se passe dans le monde. Je change les draps de temps en temps, je le lave... c'est à peu près tout. »

Oh, mon Dieu, Pia ! pensa Hendrik. Il se souvint brusquement de l'histoire que sa fille racontait quand elle était petite : celle d'un gros insecte noir couché dans un lit dans une chambre du château, que Westenhoff nourrissait. *Elle l'a donc vu !* Miriam et lui avaient pris cela pour le fruit de son imagination galopante, mais la fillette avait dû trouver le soupirail derrière le buisson et épier le châtelain.

Curieusement, ce souvenir lui fit paraître la scène présente plus réelle, plus vraie. C'était bien John Scoro, allongé dans ce lit, dans cette cave, depuis des siècles peut-être.

Hendrik se passa une main tremblante sur le visage. « C'est incroyable, balbutia-t-il. Comment... Comment est-ce arrivé ? »

— Comme pour vous, répondit Westenhoff. Mon prédécesseur – mon père adoptif – m'a choisi, m'a fait entrer dans son cercle et, un jour, il m'a initié. J'en ai fait autant. Vous auriez dû être mon successeur si l'armure n'avait pas été découverte. Car cela a changé la donne. C'est ce que nous attendions, ce qu'il attendait depuis tout ce temps. Et la tombe du chevalier avec l'or du diable a enfin été retrouvée. »

Hendrik baissa les yeux sur la momie vivante et fut pris de dégoût à l'idée de devoir le nourrir et le laver. « Et si j'avais refusé ? »

Westenhoff secoua la tête, un sourire angélique sur les lèvres. « Vous ne l'auriez pas fait. Personne n'a jamais refusé. Je connaissais votre intérêt pour l'alchimie, je savais que l'esprit alchimique brûlait en vous et, lui, il y a tant à apprendre de lui. »

Tu ne savais rien du tout, se dit Hendrik. Tout ce que tu fais, c'est me rappeler que je ne suis qu'un charlatan.

Scoro lui fit signe d'approcher. « Max m'a parlé de cette Américaine. Si elle détient vraiment des fragments, même infimes, de la pierre, alors je peux lui révéler le secret de l'immortalité. Dites-lui cela. Qu'elle vienne ici. Avec la pierre. Et avec ses vieux livres. »

— Ses livres ? s'étonna Hendrik. Elle en a beaucoup.

— Elle saura lesquels. »

Hendrik sentit la révolte gronder en lui. « Pourquoi ferais-je cela ? Qu'est-ce que j'y gagnerais ? »

— Que voulez-vous y gagner ?

— J'ai peut-être envie de devenir immortel, moi aussi. »

Le regard de la momie le transperça comme une lance de glace. « Vous le voulez peut-être ou vous le voulez tout court ? »

C'était un test, Hendrik ne s'y trompa pas. Seul celui qui ferait preuve de la plus ferme détermination le réussirait.

« Tout dépend, dit-il. Devenir comme vous n'a rien de tentant. »

— Avec la pierre, cela n'arrive pas. Celui qui possède la pierre et son secret reste jeune à jamais. »

La jeunesse éternelle... La perspective semblait trop belle pour être vraie. Tout un kaléidoscope de possibilités s'ouvrit soudain devant Hendrik. En ne mourant pas, on pouvait placer de l'argent, le faire fructifier et l'encaisser, intérêts compris, au bout de deux ou trois siècles. Ce qui écartait à jamais le spectre de la pauvreté.

Sans compter que dans cent ans nul ne se souviendrait plus de Hendrik Busske le charlatan.

« Cette immortalité, dit-il d'une voix raffermie, c'est ce que je veux pour moi.

— Ah, souffla Scoró. C'est bien. »

Il lui fit signe d'approcher encore et de s'asseoir par terre. Hendrik s'exécuta et sentit la main décharnée saisir la sienne avec une force insoupçonnée. Le contact le dégoûta tout en l'emplissant d'un ravissement surnaturel et il eut l'impression qu'une force indicible s'insinuait dans son âme, à la fois séduisante, inhumaine et étourdissante.

« Vous pouvez nous rejoindre dans la perfection si c'est votre désir, souffla l'alchimiste. Mais il vous faudra d'abord couper vos derniers liens avec ce monde. En êtes-vous capable ? »

Hendrik sentit une chape de plomb s'abattre sur lui à ces mots. « Quels liens ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Séparez-vous de votre famille. Renvoyez-la. » La bouche parcheminée de Scoró s'étira en une grimace. « C'est le seul moyen d'y parvenir. »

Après l'entrevue, Westenhoff le ramena à la surface. En sortant des caves voûtées et en remontant l'escalier en colimaçon, Hendrik inspira profondément et eut l'impression d'exhaler de l'air empoisonné.

Il était encore sous le choc d'avoir accepté l'inacceptable, d'avoir donné si vite sa parole, sans hésiter ou presque. Vu la situation, il se disait qu'il n'avait guère eu le choix. Il avait ressenti de la peur devant le vieillard, une peur viscérale. Et il était sûr qu'au moindre mot de résistance de sa part un dard empoisonné aurait surgi de la serre décharnée pour se planter dans sa chair.

C'était une crainte ridicule, comme toute cette histoire était ridicule. Il espérait que Miriam était rentrée avec Pia. L'école ne finissait-elle pas une heure plus tôt aujourd'hui ? Ils n'auraient qu'à faire quelques valises avec le nécessaire pour les jours suivants, monter dans la voiture et partir sans se retourner. Sans espoir de retour. Ils pourraient toujours envoyer quelqu'un plus tard pour récupérer leurs affaires. Des déménageurs, des costauds. Peut-être même un service de sécurité, voire un avocat. Mais ni sa famille ni lui ne remettraient les pieds au château.

La remontée à l'air libre s'était faite sans un mot, mais, alors qu'ils traversaient le vaste hall pour gagner la porte arrière, Westenhoff prit soudain la parole. « Quand j'étais jeune, tout au début – je n'avais pas encore été initié –, j'avais une compagne de longue date. À l'époque, on disait une fiancée quand c'était du sérieux. J'ai eu beaucoup de mal à me détacher d'elle. Mais je me suis dit que tout bonheur en ce monde n'était que passager. À la fin, la mort vient toujours qui efface tout, qui rend tout inutile. Et puisque tout doit finir un jour, peu

importe que cela arrive plus tôt, n'est-ce pas ? » Il s'arrêta et posa la main sur l'épaule de Hendrik. « Cela vous aidera peut-être. »

Hendrik se raidit sous ce contact. « Oui, répondit-il. Ne vous inquiétez pas. »

Il franchit le seuil et se dirigea vers sa maison.

Il sentait dans sa bouche la souillure des mots qu'il venait de prononcer, ressentait encore la pression de la main de Scoro sur la sienne : *En êtes-vous capable ? Je le suis*. Il ne se pardonnait pas cette réponse. Il avait commis un péché, avait trahi la magie de la parole donnée, il s'était sali. La bile lui remonta aux lèvres et il cracha sur le gazon.

La journée était claire. Dans le ciel pâle sans nuages, le soleil brillait d'un éclat froid. Aussi froid que l'air qui lui piquait la peau partout où elle n'était pas protégée. La maison de jardinier lui parut soudain bien loin.

Ses pensées changeaient de forme à chaque pas. La panique s'évapora à la lumière du soleil, l'effroi des ténèbres reflua. Un homme qui vivait depuis plus de sept cents ans ! Dans le fond, quelle sensation ! La preuve que l'immortalité n'était pas une chimère. Si seulement il y avait moyen de le convaincre de se laisser examiner dans un laboratoire médical, de passer au scanner, de faire analyser son sang...

Restait-il seulement du sang dans ce corps décharné ? Son métabolisme obéissait peut-être à d'autres lois depuis longtemps. La science moderne ne pouvait pas tout ; d'ailleurs, trouverait-elle quelque chose ? L'homme était le plus grand alchimiste de tous les temps. Qu'il soit encore en vie prouvait bien que l'alchimie se posait des questions qui dépassaient l'entendement de l'homme moderne.

Et quel exploit de garder ainsi le secret !

Après tout, il n'était pas si répugnant, ce vieux. La surprise et l'effroi, bien compréhensibles devant l'inconnu, lui avaient obscurci le jugement. Tout ce qui manquait, c'était un bon système de ventilation pour amener de l'air frais dans le souterrain. Westenhoff aurait pu s'en charger depuis longtemps ; après tout, Scoro lui avait confié sa fortune.

John Scoro. Si sage, si extraordinaire et pourtant si faible. Quelle folie que cet homme qui attendait sa délivrance depuis le Moyen Âge ! Hendrik combattit l'impulsion soudaine qui lui commandait de retourner auprès de lui et de toucher sa peau tannée comme le cuir pour s'assurer qu'il n'avait rien inventé. L'envie était si forte en lui de faire la nique aux bornes de la vie humaine. De rejeter en un rire moqueur tout ce qu'on lui avait inculqué depuis son plus jeune âge. *On ne rajeunit pas. Un linceul n'a pas de poches. Contre la mort point de remède. Les voies du Seigneur sont impénétrables. La vie dure soixante-dix*

ans, quatre-vingts avec de la chance.

L'immortalité ! La jeunesse éternelle ! Quelle tentation ! Cet avenir possible l'emplissait d'un désir brûlant. Pourquoi pas, après tout ? En dépit des apparences, il ne se trouvait pas là fortuitement. Certes, tout avait commencé quand il avait mis la main sur un livre qui ne lui était pas destiné. D'un strict point de vue mathématique, la probabilité que cela se produise était infime... pourtant c'était arrivé. Et pas à n'importe qui, à lui.

Le hasard n'avait rien à y voir. C'était le destin.

Il aperçut la voiture de Miriam. Que lui dire ? Comment s'y prendre pour tenir la promesse effroyable qu'il avait faite ?

Il continua d'avancer, remuant en silence la mâchoire, les lèvres, la langue. Il avait un goût de poussière dans la bouche, comme s'il avait croqué un insecte.

La porte d'entrée était ouverte. Il vit l'armoire à chaussures, en désordre comme toujours. Des vestes, des manteaux, des imperméables suspendus aux patères du mur. Le cartable de Pia jeté sans soin dans un coin.

Un pack d'eau pétillante. Un chariot de courses. Et un sac Aldi.

Le chien vint à sa rencontre et fit abruptement demi-tour en gémissant, la queue entre les pattes.

Des bruits de cuisine parvinrent à Hendrik, des casseroles qui s'entrechoquaient, de l'eau qui coulait. Un parfum de sauce tomate vint lui chatouiller les narines.

Et le sac Aldi. Bon Dieu, pourquoi l'avait-elle acheté ? Ils n'avaient pas assez de sacs, de cabas, de chariots ? Et fallait-il prendre un sac de ce magasin de... de pauvres ?

Une colère noire le saisit, irrépressible.

« Pia ! cria Miriam dans la cuisine. Quand vas-tu te décider à finir de rentrer tes affaires ?

— Oui, tout de suite ! répondit la voix de sa fille du salon.

— C'est quand, tout de suite ?

— Oh, maman, ça va ! »

Une rage folle qui balayait tout sur son passage.

Hendrik enjamba des bottes en caoutchouc renversées, écrasa des sandales et se rua dans l'escalier, le sang battant à ses oreilles. Il lui semblait que ses artères charriaient des glaçons, que ses entrailles, son cœur, son âme s'étaient mués en un désert glacé.

Il se rinça longuement la bouche dans la salle de bains, sans se débarrasser de ce goût qui l'écœurait. Il se regarda dans le miroir, perdit le fil de ses pensées. Il pouvait voir s'exaucer son vœu le plus cher, mais le prix était élevé. Il ne devait pas l'oublier.

« Hendrik ? » Encore elle. « Tu es là ? »

Il ne répondit pas. Quittant la salle de bains, il se réfugia dans la

petite pièce adjacente, son ancien bureau, où il gardait ses dossiers.

« Pia ! Bon sang ! Je ne vais quand même pas tout faire seule ! »

Hendrik tira de l'étagère le gros classeur dont la tranche s'ornait d'une croix rouge dessinée par Pia quand elle avait cinq ans. Une éternité. Il le posa sur la petite table, l'ouvrit et feuilleta les documents, s'arrêtant ici et là pour comparer, réfléchir. Il vit petit à petit ses doutes se confirmer. Il détacha trois feuillets, laissa le classeur où il était et redescendit l'escalier.

Miriam était en train de ranger elle-même le reste des courses. « Ah ! Te voilà, fit-elle, le sac Aldi et un panier à la main. Tu étais chez Westenhoff ? »

— Oui, répondit Hendrik en la suivant dans la cuisine.

— Au menu aujourd'hui, spaghettis à la sauce tomate et salade verte », déclara Miriam. Hendrik aperçut une brique de sauce industrielle sur la table de travail. « Ça ne coûte pas cher et c'est le plat préféré de Pia.

— Miriam, j'ai une question à te poser, dit Hendrik.

— Quoi donc ? fit-elle en continuant de ranger les boîtes de conserve dans le placard.

— Tu es du groupe sanguin A, dit-il en posant la première feuille sur la table.

— Pardon ?

— Je suis du groupe sanguin A, poursuivit-il en posant la deuxième feuille près de la première. Mais Pia est du groupe AB. » Il la dévisagea, le cœur froid. « Si elle était notre fille à tous les deux, elle serait du groupe A elle aussi. »

Miriam se figea, incrédule, horrifiée, les yeux écarquillés. Elle laissa retomber sa main qui tenait encore une boîte de soupe.

« Qu'est-ce que tu dis ? souffla-t-elle.

— Le groupe sanguin est héréditaire. Le père de Pia ne peut être que du groupe B ou AB. »

Miriam ferma un instant les paupières et prit une profonde inspiration. « Tu oses venir me raconter ça ? siffla-t-elle enfin. Toi, tu oses venir me faire des reproches ? Toi qui as passé ton temps à me tromper ? Mais je rêve ! Qu'est-ce qui te prend ? »

Il se trouva pris de court par la contre-attaque. « Ce n'est pas la même chose », répliqua-t-il faiblement. Comment l'avait-elle su ? N'était-il pas Hendrik Busske l'illusionniste ?

« Eh bien ! je serais curieuse d'entendre la différence, cracha-t-elle.

— Pour commencer, je n'ai pas passé mon temps à te tromper...

— Tu l'as fait assez souvent. Ne nie pas, je le sais. »

Ainsi dressée devant lui, elle lui parut soudain comme une étrangère. La rage le reprit. « Pourquoi n'as-tu rien dit si ça te gênait ?

— Peut-être parce que je me suis dit que tu en avais besoin, lâcha-

t-elle, luttant contre les larmes. Je n'étais peut-être pas assez bien pour toi, pas assez sexy, qu'est-ce que j'en sais ? Et je me suis tue. »

La fureur bouillonnait dans ses veines, rouge comme la lave. « Pour qui tu te prends ? Pour ma mère ? La mère qui trouve les revues porno de son fils et qui les laisse sous le lit en se disant : Ma foi, c'est la puberté, il en a besoin ?

— Mais tu m'as trompée.

— Oui !

— Voilà. Et moi aussi je t'ai trompé une fois. Les mêmes droits pour tout le monde ! » Elle déglutit en posant le regard sur les résultats d'analyse. « Je ne savais pas que Pia... Je ne le savais vraiment pas. »

Hendrik eut l'impression de se changer en statue de marbre.

« Qui est-ce ? » demanda-t-il.

Miriam releva la tête. La colère se lisait à présent sur ses traits. « Oublie ça. Je ne te le dirai pas.

— J'ai quand même le droit de savoir de qui est l'enfant que j'ai...

— Toi ? Tu n'as élevé personne, tu entends ? C'est moi, moi seule, qui l'ai élevée, cria-t-elle, incapable de retenir ses larmes plus longtemps. Et si tu veux le savoir, c'était plus près du viol que de l'adultère. En tout cas, rien qui m'aurait donné envie de recommencer.

— Je veux savoir qui est le père, répéta Hendrik, glacial.

— Tu ne le sauras pas. J'ai tout fait pour l'effacer de ma mémoire.

— Faire un enfant dans le dos de quelqu'un, c'est... »

Elle faillit lui bondir à la gorge. « Arrête ! Tais-toi, à la fin ! Tu n'as aucun droit de me faire des reproches. D'accord, j'ai commis une erreur. Mais je crois que ma véritable erreur a été de me montrer trop indulgente avec toi. »

Hendrik se contenta de la regarder, laissant ses paroles glisser sur lui sans l'atteindre. Du coin de l'œil, il vit la porte de la cuisine s'entrouvrir, la figure effarée de Pia faire une brève apparition et disparaître aussitôt.

« J'ai toujours cru que je devais te soutenir, même quand c'était douloureux, y compris sur ce chapitre, reprit-elle avec fièvre, comme s'il lui fallait expulser tout ce qui s'était accumulé en elle depuis tant d'années. Je l'ai vraiment cru, même si je n'ai jamais compris ce que tu cherchais chez ces autres femmes. Que te manquait-il chez nous ? Nous avons toujours fait tout ce que tu as voulu, je t'ai suivi dans tous tes projets... C'était peut-être une erreur. Sûrement, même. Mais qu'aurais-je pu faire ?

— Arrête, dit Hendrik.

— Non, je n'arrête pas, je viens tout juste de commencer. Toi et ta quête éternelle. Ta quête du grand succès, de la vraie vie. Ces aventures en faisaient partie, à tous les coups. Qu'est-ce qu'elles

t'apportaient, ces femmes ? Le vrai déclic ? L'orgasme ultime ? Tu veux que je te dise ? J'ai souvent voulu refuser tout rapport sexuel avec toi. Te mettre devant le choix : les autres ou moi.

— Pourquoi n'en avoir rien fait ? »

Elle battit des paupières, les yeux baignés de larmes. « Parce que tu n'étais vraiment avec moi que pendant le sexe. Le reste du temps, tes pensées étaient ailleurs. Au lit, tu cesses de réfléchir et ce sont les seuls moments où tu es vraiment là. Alors je me suis dit que si je fermais les yeux sur les cheveux blonds, bruns ou roux sur tes vêtements, si je n'épiais pas tes coups de téléphone secrets, tout irait bien...

— Arrête, la coupa durement Hendrik. C'est fini. Prends ta gosse et dégage. »

Elle s'interrompit et parut se tasser, une douleur infinie dans les yeux. « Hendrik... ? Que se passe-t-il ? Je ne te reconnais pas, tu es si... différent.

— Je ne le répéterai pas, déclara-t-il froidement. Prends ta fille et va-t'en.

— Tu es complètement fou, balbutia-t-elle. C'est ça, tu as perdu l'esprit, espèce d'ingrat, de...

— Je te donne une heure. » Hendrik s'approcha de la gazinière et coupa tous les brûleurs. « Ne perds pas de temps. »

Miriam ferma les yeux, inspira profondément, les rouvrit, se secoua. « Bien, lâcha-t-elle, dégrisée, en poussant le sac Aldi du pied. Parfait, si c'est ce que tu veux... tu l'auras. »

Elle alla ouvrir la porte menant au salon et la claqua derrière elle à en faire trembler la vitre. « Pia, allez, on fait nos valises, l'entendit crier Hendrik. On s'en va.

— Quoi ? Mais où ?

— Chez mamie et papi.

— Pour la nuit ? Mais j'ai école demain...

— On s'en occupera plus tard. Bouge-toi tout de suite. »

Hendrik décrocha les ciseaux de cuisine de leur crochet, vida le sac Aldi et entreprit de découper cette saloperie en fines lanières. Il œuvrait lentement, méthodiquement, écoutant les bruits dans la maison : les portes qui claquaient, les tiroirs qui grinçaient, les pas furieux, les pleurs de l'enfant, les aboiements du chien, les ordres énergiques de Miriam.

Il ne leur fallut pas une heure, pas même la moitié. Quand il entendit sa femme charger les sacs dans la Golf, il réunit les lanières, les roula en boule et les jeta à la poubelle. L'odeur des ordures ménagères lui sauta au visage, aussi écoeurante que la totale imperfection de ce monde. Les éraflures de la table. Les irrégularités dans les vitres des fenêtres. Les souffrances, la colère, les malentendus,

les restrictions que les autres infligeaient.

Il sortit. L'enfant qui n'était pas de lui avait déjà pris place à l'arrière, en larmes, le chien à côté d'elle. Miriam, qui venait de déposer un sac sur le siège passager, fit le tour de la voiture et s'arrêta en l'apercevant sur le pas de la porte.

« Tu veux que je te dise ? siffla-t-elle. Je n'aurais jamais cru que tu étais un pareil trou du cul. »

Hendrik ne répondit pas. En lui, tout était calme et froid. Surtout calme. Merveilleusement calme.

« Tu auras des nouvelles de mon avocat, monsieur Busske.

— Tu n'as pas d'avocat.

— Ça va changer, tu peux me croire. » Elle prit place derrière le volant, fit brutalement marche arrière en braquant, puis elle passa la première et démarra en faisant gicler le gravier. Elle passa devant lui sans un regard. Seule l'enfant garda les yeux sur lui jusqu'à ce que la voiture sorte de la propriété.

C'était fini.

Hendrik inspira, profondément soulagé. Ses derniers liens avec ce monde étaient coupés. Il se sentait comme un Zeppelin dont on relâche les cordes qui le tenaient au sol, enfin libre de monter haut dans le ciel.

Il ferma la porte et se retrancha dans son bureau pour appeler Laureen. Elle était peut-être milliardaire, mais, lui, il avait l'immortalité à lui offrir, ce qui le plaçait à sa hauteur. Il n'était plus un demandeur, un objet de plaisir, il était un partenaire.

Enfin, la vraie vie était à portée de main. Il avait bien fait de jeter tout le lest par-dessus bord.

Laureen fut là en moins de vingt-quatre heures. Elle appela tôt le matin pour l'avertir qu'elle venait d'atterrir.

« Bien », fit Hendrik. La maison était silencieuse. Après un sommeil profond, dépourvu de rêves, il se sentait l'esprit plus clair que jamais.

Il prévint Westenhoff de l'arrivée de la visiteuse puis attendit. Deux heures plus tard, il vit une grosse BMW rouge foncé remonter l'allée de gravier. Trois hommes en descendirent, des gardes du corps à n'en pas douter, qui balayèrent les lieux d'un regard menaçant. L'un d'eux hocha la tête. Alors seulement, Laureen descendit à son tour.

Hendrik vint à sa rencontre, l'enlaça et l'embrassa. Prise au dépourvu, elle le laissa faire. Il n'avait rien prémédité, le geste lui vint spontanément et il en retira une réelle satisfaction.

Ils étaient désormais sur un pied d'égalité, voilà qui était établi.

La poitrine de Laureen se souleva, trahissant son émoi. Elle repoussa une mèche que le soleil illuminait de mille feux. « Tu as éveillé ma curiosité au téléphone. J'espère que ce que tu veux me montrer sera à la hauteur de tes promesses.

— Aucun doute là-dessus, répondit-il. Tu as la pierre ?

— Oui. » Elle désigna le coffre de la voiture. « Dans un conteneur sécurisé. Elle ne mesure pas plus que ça, ajouta-t-elle en collant son pouce contre l'ongle de son petit doigt, mais elle irradie plus fort que l'enfer. »

Westenhoff sortit du château. Un coup de vent le décoiffa et il s'efforça de remettre de l'ordre dans sa chevelure tout en s'approchant d'eux.

Un drôle de vieux bonhomme, se dit Hendrik en réprimant un sourire.

« Miss Turner. » Westenhoff salua la visiteuse d'un baisemain guindé. « Bienvenue au château Burlingen. »

Laureen lui adressa un hochement de tête aussi hautain qu'indulgent et répondit en allemand. « Enchantée. Vous devez être monsieur Westenhoff.

— C'est bien cela. » Il désigna les gardes du corps restés près de la voiture. « J'ai bien peur que vos collaborateurs ne puissent vous accompagner. Nul autre que vous ne peut voir ce que nous allons vous montrer.

— *Oh, really ?* » Elle battit des cils avec coquetterie. « Il faut pourtant que quelqu'un porte le conteneur. L'intérieur est garni de

plomb et il pèse très lourd.

— Je m'en chargerai avec l'aide de monsieur Busske.

— *Allright*. Bien sûr, vous le rapporteriez ici si jamais votre proposition ne m'intéressait pas... »

Un petit rire échappa à Westenhoff. « J'en doute fort. »

Quand Laureen chercha son regard, Hendrik ajouta : « Moi aussi.

— Parfait, dit-elle en haussant les épaules. *Then let's go*. »

Le capot de la voiture s'ouvrit sur un coffre blanc semblable à une petite glacière. Le couvercle était fermé par une serrure à combinaison. Hendrik se demanda brièvement comment Laureen avait fait pour passer la douane avant de se rappeler que voyager en jet privé entraînait certains avantages.

Le coffre était accompagné de caisses en plastique bleu pourvues d'un simple couvercle. « Ce sont les livres et les manuscrits demandés, précisa Laureen.

— D'abord la pierre, décida Westenhoff. C'est le plus important. »

Hendrik entreprit de sortir le coffre de la voiture. Le plastique blanc d'apparence fragile rendait plus surprenant encore le poids de l'objet. L'ayant soulevé, il ne put faire autrement que de le poser sur le gravier pour reprendre son souffle.

Pendant ce temps, Laureen donnait ses instructions aux gardes du corps. Elle parlait vite à mi-voix, si bien qu'il était impossible de surprendre ce qu'elle disait. Au bout d'un moment, ils comparèrent leurs montres et le chef, un homme à la carrure impressionnante, hocha la tête d'un air morne. Il ne faisait aucun doute qu'ils viendraient chercher Laureen en cas de besoin et qu'ils n'hésiteraient pas à user de leur force pour la ramener.

« C'est bon, dit-elle en se tournant vers ses hôtes. Je suis prête. »

Ils empoignèrent la caisse, l'un à droite, l'autre à gauche, et rejoignirent tant bien que mal le château. Laureen, qui avait choisi de marcher du côté de Westenhoff, observa la demeure avec curiosité. « Ma grand-mère, en Angleterre, vivait aussi dans un château, déclara-t-elle en parcourant des yeux les lambris de bois et les sombres peintures à l'huile qui décoraient le vestibule. J'ai vu des photos d'elle, jeune fille. Le décor ressemblait à celui-ci.

— Oui, ahana Westenhoff. C'est la vieille Europe.

— La vieille Europe, répéta Laureen, songeuse. *Exactly*. »

Elle resta silencieuse le temps du trajet vers les caves, mais Hendrik eut l'impression que sa présence s'intensifiait à chaque marche qu'elle descendait. Comme si elle flairait ce qui l'attendait, du moins son importance.

La clé antique. Les caves voûtées. La porte secrète. Le sas, presque trop petit pour eux trois. La promiscuité qu'entraînait l'étroitesse du local enflamma le désir de Hendrik.

Enfin, ils s'arrêtèrent devant le lit de John Scoró.

« *Oh my... !* lâcha Laureen, une main devant la bouche, en comprenant soudain. *I can't believe it. No. No, no. This is awful. This is not...* » Elle pivota, furieuse, et apostropha Hendrik et Westenhoff. « Ce n'est pas le genre d'immortalité que je recherche. *Surely not ! Forget it ! I won't...* »

Au même instant, la main décharnée de Scoró jaillit des couvertures et saisit le poignet de la jeune femme. Hendrik sursauta, prêt à la voir se dégager avec dégoût, mais elle n'en fit rien. Au contraire, elle s'interrompit, comme envoûtée. Obéissant à la faible traction de la main, elle s'accroupit devant la couche.

« Je n'ai pas connu votre aïeule, murmura Scoró, seulement votre ancêtre Janek. C'était l'assistant de Mengedder. Je le reconnais en vous. »

Laureen fixa la momie vivante, comme hébétée. « Janek ?

— Pardon de ne pas m'exprimer dans votre langue, souffla Scoró. Je suis anglo-saxon, mais je crois que vous ne comprendriez pas l'ancien idiome. Ces derniers siècles, je n'ai parlé que l'allemand. »

Elle parut ne pas l'entendre. « Janek est mon ancêtre ? fit-elle. J'ai toujours cru que Mengedder...

— Non, insista Scoró d'une voix métallique. Janek. Le nez... les sourcils... les oreilles... c'est évident. Réjouissez-vous, Mengedder ne vous aurait légué nulle beauté. »

Elle se palpa le visage comme pour se convaincre elle-même. « Je l'ignorais.

— Vous ignorez beaucoup de choses. Si j'avais pu garder la pierre, je serais toujours jeune. C'est vous qui la détenez à présent, en tout cas une partie. Mais cela ne vous apportera rien, il vous manque le savoir. »

Laureen le regardait, les yeux écarquillés. « C'est vous... C'est vraiment vous...

— Oui, dit Scoró. Et j'ai attendu très longtemps ce moment. »

Le spectacle du vieil homme réduit à l'état de squelette et de la jeune femme vibrante de vie et d'énergie offrait un contraste saisissant. Plongés dans leur échange, ils semblaient avoir oublié la présence de Hendrik et de Westenhoff.

« Quel est le prix pour partager votre savoir avec moi ? » demanda Laureen.

Scoró lui lâcha le bras et esquissa de la main un geste de mépris. « Mais rien du tout. L'immortalité, la jeunesse éternelle, tout cela n'est rien comparé au grand œuvre. Ce qui importe, c'est de trouver la voie de la perfection. Rien de ce que vous pourriez me donner n'aurait d'intérêt une fois que j'aurais atteint la perfection.

— Atteindre la perfection... ? » Ses yeux se mirent à luire. « Oui, j'aimerais vous accompagner.

— Avez-vous apporté le reste de la pierre récupéré dans l'armure ?

— Oui. » Elle désigna le conteneur. « Là-dedans.

— Combien de matière y a-t-il ?

— Un cinquantième d'once... soit environ un demi-gramme.

— Faites-moi voir. »

Elle sursauta et recula. « C'est extrêmement radioactif. Cela nous tuerait tous.

— Pas moi », déclara Scoró. Il agita sa main crochue. « Soulevez le couvercle d'un millimètre en tournant le coffre vers le mur. Il faut que je voie la lumière de la pierre. »

Laureen réfléchit puis hocha la tête et empoigna le conteneur. Hendrik l'aida à le pousser contre le mur, face au lit de Scoró. Elle se pencha et fit jouer la serrure à combinaison.

« *Allright*, dit-elle d'une voix étranglée. Retenez votre respiration. »

Avec des précautions infinies, elle souleva le couvercle. Une clarté éblouissante, d'une violence inouïe, vint frapper le mur, forçant Hendrik à fermer les yeux. La lumière, loin d'éclater en silence, s'accompagna d'un vrombissement sourd entrecoupé de sifflements. Quand Laureen referma le couvercle au bout d'une seconde ou deux, il y eut comme une résistance.

« Oui, souffla Scoró. C'est bien elle. La pierre philosophale. Mais vous n'en avez qu'un demi-gramme...

— Ce n'est pas assez ? »

Scoró bougea sa tête chauve et ratatinée, incapable de la soulever de l'oreiller. « Comment vous y êtes-vous prise pour récupérer les fragments prisonniers de l'or ? Il en reste peut-être encore.

— Je ne crois pas, répondit Laureen. Je savais que les particules de pierre pèseraient lourd. Nous avons donc dissous l'or par oxydation dans une solution aqueuse cyanurée, puis nous avons passé la masse visqueuse obtenue à l'ultracentrifugeuse. Le dépôt a ensuite été filtré à l'aide d'une nanogrille réglée à la taille moléculaire du dicyanoaurate de potassium. Il n'y avait plus de radioactivité mesurable dans le liquide évacué. En d'autres termes, nous avons réussi à extraire la totalité des fragments de pierre. »

Hendrik, étonné par ce jargon scientifique, se demanda si Scoró comprenait réellement ce qu'elle lui disait. Lui-même n'aurait pu le prétendre.

Mais la momie vivante écouta attentivement et hocha faiblement la tête quand l'Américaine eut achevé son explication. « Vous avez sans doute raison. Il faudra donc utiliser parcimonieusement le peu que nous avons. »

Hendrik sentit une tension fiévreuse s'emparer de lui. Il était

abasourdi et quelque peu inquiet de voir Laureen et l'alchimiste d'un autre temps s'entendre à ce point. À présent qu'il les avait réunis, à quoi leur servirait-il ?

À rien.

Scoro avait ce qu'il voulait, Laureen aussi. Ils n'avaient plus besoin que l'un de l'autre. Seuls les services du fidèle Westenhoff seraient encore de quelque utilité. Hendrik Busske était devenu superflu.

« Commençons », fit Scoro. Il tendit le bras vers Westenhoff et agita vaguement les doigts. « Il nous faut encore deux choses. D'une part un appareil dont j'ai confié la fabrication à Max. Il ne devrait pas être loin d'en avoir fini, mais vous pourriez peut-être l'aider. »

Westenhoff fit apparaître une feuille couverte de traits tremblotants. À les voir, on n'imaginait que trop bien le vieil homme puiser dans ses faibles forces pour les tracer. Il s'agissait de l'esquisse d'une machine munie de force tubes et pistons, qui évoquait une sorte de croisement entre une pipe à eau et un aspirateur.

« Voilà l'appareil en question, déclara Westenhoff. Les pièces en verre sont prêtes à être montées. Seules ces hélices en argent restent à fabriquer, tout comme ce support, ces raccordements et...

— Ce ne sera pas un problème, l'interrompt Laureen. Quoi d'autre ?

— Mes notes, dit Scoro. Je vous avais demandé de les apporter. »

Laureen hésita. « De quoi parlez-vous ?

— Des notes alchimiques rapportées de mon premier voyage en Orient. Les chevaliers de l'ordre Teutonique les avaient baptisées *Codex Scoro*. Mengedder m'a volé ce livret en espérant résoudre sans moi l'énigme de la pierre, mais il n'a abouti nulle part. Tout ce qu'il a appris, c'est comment fabriquer de l'or, ça s'est arrêté là.

— Rien d'autre ? fit Laureen, interdite.

— Vos ancêtres ont emporté les livres de Mengedder avec eux quand ils se sont enfuis, poursuivit l'alchimiste. L'ordre Teutonique les a vainement cherchés pendant plus d'un siècle. Quand ce jeune homme (un geste en direction de Hendrik) nous a parlé de votre bibliothèque, j'ai aussitôt supposé que vous étiez la descendante de Janek et de la dernière compagne de Mengedder. J'espère que la collection est toujours complète.

— À quoi ressemble ce *Codex Scoro* ? demanda Laureen.

— Un in-folio en parchemin épais avec une couverture en cuir de veau de couleur sombre. Deux tiers des pages environ sont remplies. »

Laureen fronça les sourcils. « *Well...* je ne suis pas sûre...

— Ma dernière entrée concernait l'or pour l'armure commandée par Bruno von Hirschberg. » Scoro agita les doigts avec impatience. « Vérifiez. Le codex est certainement en votre possession. Comment

auriez-vous eu connaissance de l'existence de l'armure autrement ? »

Elle secoua la tête. « Je collectionne les manuscrits et les livres rares sur l'alchimie. C'est là que j'en ai appris l'existence. »

Scoro tourna vers elle un regard où s'insinuait le doute. « Mais vous dites que les écrits de Mengedder sont à vous.

— C'est vrai. Je les ai hérités de ma mère. Mais je ne me souviens d'aucun livre correspondant à votre description. »

Le bras de Scoro retomba mollement. Un désespoir soudain se lut dans ses yeux. « Ce n'est pas bon », dit-il.

Laureen se releva et lissa sa robe. « *Don't worry*. J'ai apporté tous les livres comme Hendrik me l'a demandé. Je vais les faire chercher.

— Mengedder a peut-être rempli les pages que j'avais laissées vierges, murmura Scoro. Cherchez un in-folio avec le dessin approximatif d'une carte d'Angleterre sur la première page. C'est le périphe que j'avais prévu alors. »

Il était au moins bon à cela, se dit Hendrik. Par trois fois, il remonta avec Westenhoff pour aller chercher les caisses de livres. Laureen avait demandé par téléphone aux gardes du corps de les leur remettre.

Westenhoff apporta une lampe supplémentaire dans la chambre de Scoro, une vieille lampe à pince avec une ampoule de vingt-cinq watts car les yeux de l'alchimiste n'en supportaient pas davantage. Ce fut suffisant pour voir les précieux in-folio, manuscrits, in-octavo et in-quarto que Laureen présenta à Scoro en les déballant délicatement de leur film protecteur.

Lequel les refusait l'un après l'autre. « C'était un in-folio, insista-t-il.

— Je n'en ai pas beaucoup, dit Laureen, et aucun d'eux n'est relié de cuir. J'ai seulement des couvertures en bois tendues d'étoffe. »

Scoro ferma les yeux. « *Seuene deuelis* ! lâcha-t-il. J'avais tant espéré... »

Ils restèrent sans mot dire un long moment, immobiles, comme si, d'un accord tacite, ils avaient décidé de passer le reste de leur vie à l'état de nature morte. Un calme profond s'étendit dans la pièce souterraine.

« Il a donc été perdu, murmura Scoro, mais, dans le silence, ses mots claquèrent comme un cri. Je ne vois pas d'autre explication. Si les chevaliers de l'ordre Teutonique avaient mis la main sur le codex... s'ils avaient eu la pierre et le codex... sans parler de Mengedder, ils n'auraient jamais perdu leur royaume. Ils seraient restés la puissance mondiale qu'ils étaient alors.

— Pourquoi avez-vous besoin du livre ? » demanda Hendrik, à qui la question paraissait évidente quand personne ne la posait.

Scoro tourna péniblement la tête vers lui. « Au cours de mon premier voyage, j'ai recopié dans chaque document qu'il m'a été donné de lire les passages qui me paraissaient les mieux à même de m'aider à découvrir le secret de la transformation. Il s'y trouve la recette d'un élixir essentiel pour la réussite de notre projet actuel. Hélas, j'étais trop jeune et inexpérimenté, à l'époque, pour reconnaître la portée de ce texte et je n'ai pas davantage compris à quoi servait cet élixir. Ce n'est qu'à mon deuxième voyage, celui qui m'a mené auprès des vrais adeptes en Égypte, que j'ai pris conscience que la pierre philosophale était bien plus qu'un moyen de fabriquer de l'or. Et j'ai appris la clé qui permet de se servir du texte évoqué.

— Ce texte, vous ne vous en souvenez pas ?

— Je sais seulement qu'il était très long et compliqué, et qu'il contenait beaucoup d'indications de mesures à respecter à la lettre pour avoir une chance de réussir le mélange, répondit Scoro, dont la voix chevrotait de plus en plus. Avec une si petite quantité de la pierre, nous n'aurons droit qu'à un essai. »

Laureen secoua la tête, dépitée. « *Shoot !* Ça ne doit pourtant pas être si compliqué de se souvenir d'une foutue recette ! »

Westenhoff intervint en toussotant. « *Madam...* il y a plus de sept cents ans !

— Quand bien même, insista Laureen. Je... »

Scoro bougea un doigt. Un geste à peine perceptible qui obtint néanmoins de les faire taire. « C'est bien plus qu'une recette, chuchota-t-il avec difficulté. Le texte était de la main d'Hermès Trismégiste lui-même, le plus grand des alchimistes de tous les temps. Il était plein de références et d'allusions, si bien que chaque mot avait son importance. » Un chuintement s'échappa de la poitrine du grabataire. « J'ai fait chercher des siècles durant d'autres parchemins d'Hermès Trismégiste dans l'espoir de retrouver ce texte ailleurs. J'ai dépensé une fortune en vain, hélas.

— Cet élixir est vraiment si important que cela ? demanda Laureen.

— Il est déterminant. » Scoro serra le poing et le laissa faiblement retomber sur le lit. « Les choses sont ce qu'elles sont. Sans le codex, il faudra procéder autrement. Nous ferons ce que j'avais prévu depuis le début si jamais l'armure était retrouvée et entrain en ma possession ; avant que vous n'arriviez dans le jeu en éveillant des espoirs qu'il me faut de nouveau enterrer. »

L'Américaine dévisagea le squelette d'un air sceptique. « *What does that mean ?*

— Nous mettons nous-mêmes au jour les connaissances manquantes, comme les alchimistes l'ont toujours fait. Avec l'avantage de disposer de la technologie moderne et d'un fragment de la pierre.

— Combien de temps faudra-t-il ?

— Nul ne peut le prédire. Des années, des décennies peut-être. »

Laureen effleura son visage. « Autrement dit, je serai vieille ou bien morte quand nous réussirons. »

Scoro garda longuement le silence, la respiration saccadée. « Comme je le disais, souffla-t-il enfin, nul ne peut le prédire. »

Elle secoua la tête, déterminée. « No. Nous trouverons un autre moyen. Vous avez recopié le texte à la main, ce qui veut dire qu'il doit vous en rester le souvenir. Faisons venir un hypnotiseur pour qu'il le fasse remonter à la surface ! Faisons venir le meilleur spécialiste du monde ! »

L'alchimiste fit entendre un petit bruit à mi-chemin entre le rire et la toux. « Vous croyez qu'un hypnotiseur réussirait à prendre le contrôle d'un esprit tel que le mien ? C'est hors de question.

— *Let's try it.* Peu importe ce que nous croyons. Essayons et nous serons fixés.

— Vous ne savez pas de quoi nous parlons. Hermès Trismégiste était le plus grand philosophe d'Égypte, le plus grand prêtre, le plus grand roi du pays sur le Nil, un personnage si illustre que des générations entières l'ont pris pour un dieu par la suite. Les historiens modernes ne croient plus à son existence et le tiennent pour une légende, une sorte de croisement entre le dieu grec Hermès et le dieu égyptien Thot. Alors que c'est exactement l'inverse. Ces représentations divines sont nées du souvenir qu'on avait de lui, du premier alchimiste. Voilà pourquoi Thot est le dieu de la transformation, voilà pourquoi Hermès est représenté avec des ailes aux chevilles : parce que Trismégiste a trouvé la voie vers la perfection. Et parce qu'il n'est jamais mort.

— Je ne veux pas mourir, moi non plus, s'écria Laureen. Je ne veux pas vieillir, je ne veux pas devenir laide et malade, et je ne veux pas mourir ! »

L'idée surgit dans l'esprit de Hendrik, aussi nette et lumineuse qu'un éclair dans un ciel d'orage. « Je crois pouvoir me procurer le codex », déclara-t-il d'une voix ferme qui l'étonna lui-même.

Scoro darda sur lui son regard d'outre-tombe. « Comment ? croassa-t-il.

— Le livre n'est pas perdu. Je sais où il se trouve et je crois pouvoir mettre la main dessus. »

Il était loin de ressentir l'assurance qu'il affichait, mais il n'en aurait convenu pour rien au monde.

« Où est-il donc ? » haleta Scoro.

Hendrik secoua la tête. « C'est sans importance. Mais il me faudra quelques jours. Trois ou quatre peut-être. »

Laureen le dévisagea avec – enfin ! – de l'admiration dans les yeux.

« Tu sais vraiment où est le codex ?

— Oui.

— Va le chercher, alors ! » Elle criait presque.

Hendrik sourit. Après tout, on avait besoin de lui. Parfait. « J'ai une demande à formuler d'abord, ou plutôt une condition à poser, appelez ça comme vous voudrez. Je veux que mon frère soit présent. » L'idée lui était venue en entendant Laureen et Scoro parler de l'extraction des fragments de pierre de l'or de l'armure. « Il est physicien atomiste au CERN. Il pourra nous aider.

— Un frère, fit Scoro d'une voix méprisante. Vous tenez à lui ?

— Non, répondit Hendrik sans hésiter. Nous avons des vies séparées depuis toujours. Seulement, comme je le disais, il est physicien. Un alchimiste moderne en quelque sorte.

— Pourquoi pas ? dit Laureen. L'essentiel, c'est que tu mettes la main sur le codex. »

Scoro fit signe à Hendrik d'approcher et de se pencher à sa hauteur. Quand il fut accroupi près du lit, l'alchimiste le saisit par le bras et l'attira vers lui pour mieux le dévisager.

« Vous voulez toujours venir dans la perfection, vous n'avez pas changé d'avis ?

— Oui, je le veux.

— Et votre frère ?

— Seule la science l'intéresse. »

Le danger était qu'Adalbert tente de s'emparer de la pierre pour l'analyser au CERN, mais Hendrik jugea plus prudent de n'en rien dire. Si ce problème se posait, il serait toujours temps de le résoudre. Pour l'heure, le plus important était de ne pas rester seul contre trois. Westenhoff, Scoro et Laureen s'entendaient un peu trop bien à son goût et il voulait à tout prix empêcher qu'on se débarrasse de lui en cours de route.

Parce que la pierre ne serait pas suffisante pour tout le monde, par exemple.

« C'est bon, dit Scoro. Allez chercher le codex et votre frère pourra nous rejoindre. »

Restait à obtenir Adalbert au téléphone. Il n'était pas chez lui et nul ne décrochait à son poste à l'Institut. Hendrik coupa la communication puis refit le numéro en ajoutant 1 au dernier chiffre. Personne. Numéro suivant : pas d'abonné. Hendrik, fort d'une sérénité qu'il n'avait encore jamais ressentie, refusa d'abandonner.

À la neuvième tentative, une femme à la voix rauque décrocha. Elle parlait bien l'anglais et connaissait Adalbert. « Je viens de le voir dans le bureau d'un collègue, déclara-t-elle. Ils avaient l'air en pleine discussion technique. Je n'irais les interrompre que si c'était vraiment

important. Est-ce le cas ?

— C'est une question de vie ou de mort, répondit Hendrik.

— C'est bon, soupira-t-elle. Patientez un instant. »

Il réussit ainsi le tour de force de joindre son frère au bureau pour la première fois de sa vie. Lequel lui fit bien sentir le peu de plaisir que lui procurait cette interruption. « J'étais en train de travailler à une relation possible entre les particules supersymétriques et la matière noire, grogna-t-il. J'espère que tu as une bonne raison pour me déranger.

— J'ai la pierre philosophale, répondit Hendrik. Ou plutôt un fragment d'un demi-gramme. Ici, au château.

— Quoi ? » Hendrik eut l'impression d'entendre le battement de paupières d'Adalbert. « Tu es sérieux ? La pierre ?

— Le fragment se trouve dans un conteneur sécurisé en plomb et il irradie comme l'enfer. Si tu veux le voir, laisse tout tomber et viens me retrouver. Le plus vite possible. Aujourd'hui même.

— Mais je... » Adalbert prit une profonde inspiration. « D'accord. Tu as intérêt à dire vrai. Je ne te le pardonnerais jamais, autrement.

— Ce que tu ne me pardonnerais pas, c'est de ne pas t'avoir appelé. » Hendrik se pencha vers son ordinateur pour l'allumer. Il en aurait besoin dans quelques instants. « Encore une chose, ajouta-t-il. Je dois m'absenter quelques jours et je ne serai pas là à ton arrivée. Présente-toi au château ; Westenhoff est averti, il s'occupera de toi.

— Tu t'en vas ? Pour quoi faire ?

— Je te raconterai plus tard, c'est une longue histoire. Tu trouveras ton chemin jusqu'ici ?

— J'ai ton adresse. J'imagine qu'un chauffeur de taxi saura qu'en faire.

— Quand tu seras là, rends-toi d'abord dans la maison de jardinier, derrière la demeure. Tu ne peux pas la manquer. Je laisserai la porte de la terrasse ouverte et un mobile sur la table. Prends-le avant d'aller au château pour que je puisse te joindre en chemin.

— Si tu veux...

— Un dernier point. Apprête-toi à rencontrer des types un peu bizarres et ne te laisse pas dérouter. Et, surtout, ne prends aucune initiative avant mon retour, d'accord ? »

Adalbert émit un grognement récalcitrant. « Quel genre de types ?

— Je te laisse la surprise. Viens, observe la situation, feins de jouer le jeu et attends-moi.

— Jouer le jeu ? Mais lequel ?

— À ton avis ? L'alchimie, bien sûr ! Fais semblant de croire tout ce qu'on te dira. » Hendrik s'éclaircit brièvement la gorge. « Je dois raccrocher. Tu viendras ? »

Adalbert soupira. « Je vais sans doute m'en mordre les doigts mais,

oui, je vais venir. »

Hendrik se concentra un moment avant le prochain appel, conscient, en composant le numéro, qu'il était en train de jouer son va-tout.

Deux jours plus tard, ses préparatifs étaient terminés. Adossé à un magasin de chaussures, le téléphone à l'oreille, Hendrik gardait la circulation modérée et l'immeuble opposé dans son champ de vision.

Seuls lui parvenaient une suite de sons difficilement identifiables, entrecoupés de soupirs agacés. « C'est bon, dit Adalbert au bout d'un moment. Nous pouvons parler, je suis seul.

— Où es-tu ?

— Dans le cellier. Il y a de quoi tenir un siège d'un an, tu le savais ? En tout cas, c'est là qu'on a la meilleure réception.

— Et les autres ?

— À l'atelier, en train de bricoler leur drôle de machine. À ce propos, ta machine à café a besoin d'être détartrée.

— C'est possible. » Rien n'aurait pu le laisser plus indifférent. « Et Scoro ?

— La momie ? Il dort », répondit son frère d'une voix où perçait le scepticisme. Toute l'affaire lui paraissait hautement suspecte. Il était arrivé au château la veille et semblait s'accommoder tant bien que mal de la situation, mais, dès leur première conversation téléphonique, il avait claironné qu'il tenait le tout pour une supercherie. Un homme de plus de sept cents ans, il ne fallait pas charrier tout de même ! Cela dit, il n'avait aucune explication à l'état physique de Scoro.

« Est-ce que tu as pu mesurer la radioactivité de la pierre ?

— Ce matin, grogna Adalbert. Soit mon appareil est détraqué, soit le compteur Geiger a souffert pendant la manœuvre, mais l'aiguille n'a fait qu'un aller-retour et s'est arrêtée.

— Je t'avais bien dit que le fragment irradiait comme l'enfer lui-même. » Hendrik observait l'immeuble ancien aux fenêtres à barreaux bleues, dont les pilastres se détachaient sur la façade grise. On apercevait au centre du bâtiment trois hautes fenêtres gothiques, partie de l'église construite au sein du bâtiment. « Je vais te faire une confidence que je te demande de garder pour toi dans un premier temps. Si je ne suis pas de retour au plus tard après-demain, tu pourrais t'en ouvrir aux autres. D'accord ?

— Tu es vraiment obligé d'en faire tout un mystère ? soupira Adalbert. C'est bon, je t'écoute. »

Hendrik observait le portail en bois couleur d'acajou verni et son ballet intense d'allées et venues. Depuis une demi-heure qu'il était en faction, il avait surtout vu des hommes entrer ou sortir de l'immeuble,

dont beaucoup arboraient un col romain.

« Je suis à Vienne, déclara Hendrik en baissant la voix. Plus précisément dans la Singerstraße devant le numéro 7. Le siège de l'ordre Teutonique.

— Ah.

— J'y ai rendez-vous dans cinq minutes avec un homme du nom de Korbinian Luiz. Tu t'en souviendras ?

— Korbinian Luiz, c'est noté. Pour quelle raison le rencontres-tu ?

— Il vaut mieux que tu n'en saches rien », répondit Hendrik.

Il rempocha son mobile, empoigna l'attaché-case qu'il avait posé à ses pieds et traversa la rue. À l'angle du bâtiment qui occupait tout le bloc se trouvait une librairie. Il poussa la lourde porte en bois. Un jeune homme maigre officiait à la caisse, la mine austère. Sa dégainée n'évoquait en rien un chevalier.

« Busske, se présenta Hendrik. J'ai rendez-vous avec monsieur Luiz.

— Oui, fit le jeune ascète. Un instant, s'il vous plaît. »

Il saisit son téléphone et annonça le visiteur. Un deuxième homme fit son apparition, habillé en noir et blanc comme son collègue, aussi jeune mais bien plus gras que lui.

« Monsieur Busske, si vous voulez bien me suivre ? »

Leurs pas résonnaient dans les corridors déserts. Au passage, Hendrik jeta un coup d'œil à la cour intérieure, encadrée de façades massives percées de nombreuses fenêtres disposées avec une régularité qui le fit penser à un film sur les monastères asiatiques qu'il avait vu un jour.

Un escalier de pierre aux marches patinées menait au sous-sol, où les couloirs étaient aussi vides et blancs qu'au rez-de-chaussée. Seuls les plafonds étaient plus bas. Hendrik s'efforça de mémoriser le chemin emprunté.

Ils s'arrêtèrent enfin devant une porte pourvue, sur le côté, d'une petite plaque en marbre sur laquelle figuraient les lettres : Schl.B.

Le jeune homme frappa, attendit la réponse, ouvrit et passa la tête par l'entrebâillement. « Il est là.

— Merci. Faites-le entrer. »

Le jeune homme se recula et fit signe à Hendrik. « On va vous recevoir. »

Dans son bureau, son cabinet ou quel que soit le nom qu'on voulait bien donner à son réduit, le gardien des clés paraissait encore plus grand que dans le souvenir de Hendrik. Et voilà qu'il se levait ! Sa tête frôlait si bien le plafond qu'on pouvait craindre qu'il se cogne à tout instant.

Il serra la main du visiteur. « J'ai été très heureux d'avoir de vos

nouvelles, dit-il d'une voix chaleureuse. Merci d'être venu. Asseyez-vous, je vous prie. » Il désigna la chaise devant son antique secrétaire. « Vous disiez au téléphone que vous seriez peut-être en mesure de me fournir l'armure, ai-je bien compris ?

— Ce qu'il en reste. » Hendrik prit place et posa l'attaché-case près de lui. « Les fragments de pierre qu'elle contenait, en tout cas.

— Merveilleux ! » Le gardien des clés se rassit. « Dites-m'en davantage. Mais, auparavant, pardonnez-moi, je suis un hôte lamentable. Je manque de pratique, les visiteurs sont si rares. Aimerez-vous boire quelque chose ? Je peux faire venir du café. »

Hendrik secoua la tête. « Non merci, ce n'est pas nécessaire. Je... » Il croisa les mains et les serra entre ses cuisses. « J'ai une demande à formuler avant d'aller plus loin quant à l'armure.

— Je vous écoute.

— J'aimerais clarifier quelques doutes. »

Les sourcils blancs du gardien des clés se soulevèrent. « Des doutes ? Concernant... ?

— Ce que vous m'avez raconté.

— Je vous écoute.

— J'ai pris conscience, dit Hendrik en relâchant ses épaules, que tout ce que je savais de cette histoire venait de quelques livres rédigés au ^{xix}^e siècle, lesquels ne sont que des copies des originaux. On m'a dit qu'ils puisaient à la source de documents authentiques et c'est peut-être vrai. Je n'en ai pas la certitude. Cela pourrait tout aussi bien n'être qu'un recueil de légendes autour d'une armure d'or fabriquée dans un tout autre but. » Hendrik reprit haleine. « Voici ma question : n'existe-t-il rien d'autre pour prouver irréfutablement la véracité de ces textes ? »

Le gardien des clés acquiesça d'un air grave. « Est-ce la condition que vous mettez à me procurer ce que je vous demande ?

— Oui.

— Je vois. » Le géant soupira. « Je ne sais pas si cela suffira à lever vos doutes, mais je peux vous montrer les documents originaux en ma possession.

— Je vous en saurai gré.

— En ce cas, suivez-moi. »

L'homme se leva et précéda Hendrik dans un passage voûté dont la longueur laissait imaginer les dimensions impressionnantes des fondations de la maison de l'ordre Teutonique, et qui menait à la pièce voisine. Des étagères chargées de livres anciens montaient jusqu'au plafond de part et d'autre d'un sombre autel, flanqué d'un prie-Dieu et surmonté d'une statue de la Sainte Vierge, qui jouxtait un coffre-fort monumental.

« Ceux-ci, vous les connaissez, dit le gardien des clés en posant la

main sur une pile de livrets à la couverture noire, rangés dans un rayonnage à hauteur d'homme. Ce sont les écrits que l'un de mes prédécesseurs a rédigés et fait imprimer il y a cent trente ans. Du moins ce que nous avons pu en retrouver après la Seconde Guerre mondiale. Le septième et dernier tome, par exemple, reste manquant. À croire qu'aucun exemplaire n'a survécu. »

Hendrik hocha la tête. « Et le livre que vous m'avez donné à lire ?

— Le tome six. » Il désigna le coffre-fort. « Les documents originaux que j'ai pour tâche de conserver sont à l'intérieur. Le coffre est climatisé et un accumulateur permet de garder l'humidité de l'air à un niveau optimal pendant soixante-douze heures en cas de coupure d'électricité. Ça nous a coûté une fortune. En dehors de moi, seul le grand maître connaît la combinaison. »

Il se plaça de manière à ce que son large dos empêche de voir ce qu'il faisait de ses mains, puis il fit un pas de côté. Quand la lourde porte s'ouvrit, une bouffée d'air sec fleurant la vanille, la poussière et le cuir s'en échappa.

L'intérieur du coffre était subdivisé en une douzaine de niches contenant chacune un petit paquet blanc. Le gardien des clés enfila une paire de gants en tissu léger et en saisit un.

« Ce sont les documents qui ont servi à mon prédécesseur pour la rédaction de ses textes. Il y a là des rapports et autres ouvrages des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, mais il n'en a entrepris l'étude et le classement que vers 1870. Classement qui est resté inchangé depuis. »

Il transporta le paquet jusqu'à son bureau, où il le déposa aussi doucement qu'un nouveau-né, et déplia l'étoffe blanche qui en protégeait le contenu. Hendrik vit apparaître une sorte de gros dossier à la couverture en bois fin.

« Les originaux existent encore mais pas les livres ? demanda-t-il.

— Les originaux ont toujours été conservés ici, au siège du grand maître, expliqua le gardien des clés en ôtant délicatement le couvercle en bois. On a réussi à les mettre en sécurité avant l'annexion de l'Autriche. Les livres, en revanche, étaient dispersés entre les différents bailliages et nous n'avons pas pu les protéger des sbires d'Hitler. »

Il étudia le feuillet du dessus.

« C'est le bon paquet. Tout est en rapport avec le sixième tome que vous avez lu à Paris, à l'aéroport. » Il dévisagea longuement le visiteur. « Ce qui m'amène à vous poser une question...

— Laquelle ? »

Le gardien des clés désigna un parchemin replié plusieurs fois, à l'aspect aussi friable que du blanc d'œuf séché. Il était couvert d'une écriture serrée, décolorée jusqu'à la limite de la lisibilité. « Voici la lettre envoyée à Rome par le père Seweryn en 1327. Comprenez-vous le latin ?

— Non, avoua Hendrik. Je n'en ai jamais fait.

— Hum. » Le gardien des clés souleva la lettre et étudia le document suivant. « Que faire alors ? »

Hendrik tendit le bras en direction du coffre. « J'ai vu dans l'une des niches une sorte de... Comment appelle-t-on cela ? D'in-folio ? Je parle du grand livre avec une reliure en cuir.

— C'est vrai, répondit le gardien des clés, c'est bien un in-folio. Mais je crains que vous ne puissiez rien en faire non plus.

— Se pourrait-il qu'il s'agisse des notes de John Scoro ? Le livre évoqué dans le premier tome ?

— Oui, admit le géant à contrecœur. Le *Codex Scoro*. L'écriture y est étonnamment bien conservée, mais l'ouvrage en soi est difficile à lire ; ce n'est qu'un ensemble d'élucubrations alchimiques sans queue ni tête.

— J'aimerais tout de même le voir, puisque je suis là, insista Hendrik. Le toucher, au moins.

— J'ai bien peur de ne pouvoir exaucer ce souhait. Mais regardez ceci, c'est peut-être... »

Il n'alla pas plus loin. D'un geste vif, aussi fluide que s'il s'y était entraîné pendant des années, Hendrik souleva le lourd crucifix en chêne du secrétaire et l'assena de toutes ses forces sur le crâne du vieux gardien des clés.

Lequel s'affaissa sans un bruit. Penché sur les documents antiques, il plia subitement les genoux et tomba le buste en avant sur le bureau avant de glisser sur le côté. Il entraîna dans sa chute un parchemin qui voleta comme un linceul trop petit et vint se coller sur la plaie ensanglantée à l'arrière de sa tête.

Hendrik remit le crucifix en place, pris d'une soudaine griserie qui se mua en une satisfaction profonde telle qu'on peut en ressentir en accomplissant un exploit. Son cœur battait la chamade. Il avait l'impression que chaque fibre de son être criait : Oui ! Oui ! Oui !

Il envisagea d'effacer ses empreintes digitales puis se dit que cela ne servirait à rien puisque son nom figurait dans le registre des visiteurs. Et puis son visage était assez connu. Tout le monde saurait qu'il était venu.

Sans s'en inquiéter davantage, il retourna au coffre-fort et en retira le paquet convoité. Une phrase du récit concernant le prêtre polonais lui était restée en mémoire : ils s'étaient échappés, porteurs de tous les écrits alchimistiques de Mengedder, à l'exception d'un seul.

À l'exception d'un seul, ces mots étaient déterminants. Si Laureen possédait tous les textes sauf le *Codex Scoro*, cela signifiait que l'ordre Teutonique n'avait pas seulement mis la main sur Mengedder et la pierre, mais aussi sur ce livre. Le *medicus* le considérait certainement comme son bien le plus précieux et ne s'en était pas séparé au moment

de sa fuite.

Scoro s'était trompé. L'ordre possédait la pierre *et* le codex. Il n'en avait pas fait usage car c'eût été en contradiction totale avec ce qu'il considérait comme sa plus haute mission.

Hendrik écarta les pans de l'étoffe et découvrit une reliure en cuir épais fendillé par endroits. Un livre imposant, mesurant environ le double d'un bloc de papier à lettres standard, qui pesait son poids.

Voilà pourquoi il avait pris la précaution de se munir d'un attaché-case de la taille adéquate. Il remballa l'in-folio dans son étoffe de protection et le déposa délicatement dans sa valise. Il ne lui restait plus, à présent, qu'à sortir discrètement de la maison de l'ordre Teutonique.

La jeune femme au volant de la Ford Ka rose bonbon portait ses cheveux blonds coupés au carré et elle avait un mignon petit nez retroussé. Lequel devenait plus mignon encore comme maintenant, quand elle relevait la tête d'un air étonné.

« Je crois connaître la raison de ce bouchon ! disait-elle. Ils ont remis des contrôles aux frontières. »

Le passager se pencha. « Je n'en suis pas si sûr. » Ils faisaient route sur l'E56 et il leur restait au moins dix kilomètres jusqu'à la frontière.

Mais elle avait raison. La police avait bloqué les deux voies, arrêtant certains véhicules pour les contrôler, faisant signe à d'autres de passer. Plusieurs voitures étaient arrêtées sur le bord de la route, portières et coffre ouverts, tandis que les agents vérifiaient papiers et cargaisons sous le regard perplexe des passagers.

« Ils ne contrôlent que les grosses voitures, fit observer l'homme. Ici une Mercedes, là une Jaguar... »

— Ils doivent avoir des informations précises, suggéra la jeune femme au nez en trompette.

— Sans doute, oui », répondit son compagnon. Ils attendirent en silence d'arriver à hauteur du point de contrôle. Le policier ne jeta qu'un bref coup d'œil à leur voiture avant de leur faire signe de circuler.

C'est bon, se dit Hendrik en se décontractant sur le siège passager de la voiture rose.

Il avait appelé Angela en lui promettant que ce serait la dernière fois et l'avait convaincue de louer une voiture sous son propre nom, pour un aller simple. Il l'avait remboursée en liquide en récupérant la clé et les papiers chez elle, lors de retrouvailles embarrassées entre deux portes. Il lui avait laissé croire que le véhicule lui était nécessaire pour une affaire qu'il voulait traiter incognito, ce qui n'était d'ailleurs pas entièrement faux. Même s'il ne s'agissait pas de frauder le fisc comme elle l'avait sans doute supposé.

Incognito : sa notoriété, même relative, était le plus grand problème pour son plan, mais il avait quitté la maison de l'ordre Teutonique sans encombre. Il avait tranquillement fermé la porte derrière lui puis était remonté à l'accueil, où il avait aimablement pris congé. Nul n'avait cherché à le retenir.

Un peu de temps s'était sans doute écoulé avant qu'on ne découvre le pot aux roses. On avait dû appeler les secours et la police. Naturellement, les forces de l'ordre autrichiennes savaient qui était Hendrik Busske et qu'il conduisait une Jaguar. Les journaux s'en étaient assez fait l'écho. Dans la version *online* du fameux article d'Ingo Holst figurait même une photo de sa voiture, la plaque d'immatriculation bien lisible.

La Jaguar était aujourd'hui garée dans l'angle le plus obscur du parking longue durée de l'aéroport de Vienne. Des mois pouvaient passer avant qu'elle n'attire l'attention. Encore un lien avec ce monde que Hendrik abandonnait derrière lui.

Restait sa propre personne. Entre son arrivée dans la capitale autrichienne et son entrée dans la maison de l'ordre, pas moins de cinq personnes l'avaient reconnu et accosté. Étonnamment, quatre d'entre elles lui avaient demandé des conseils boursiers. Ce qui pouvait être problématique pour une cavale.

Depuis qu'il avait quitté Vienne, il s'était donc affublé d'une perruque blonde appartenant à Miriam et de lunettes non correctrices à grosse monture achetées en chemin. La transformation était bluffante : il avait du mal à se reconnaître lui-même dans le petit miroir de courtoisie de la voiture de location.

Sur un coup de tête, il s'était arrêté pour prendre une auto-stoppeuse qui allait à Munich, se disant qu'un couple dans un véhicule quelconque correspondrait encore moins aux critères de recherche de la police. La jeune fille, naïve et chaleureuse, se déclara enchantée par la voiture : c'était son modèle de rêve, si mignon et adorable ! Elle s'achèterait la même dès qu'elle en aurait les moyens. Hendrik lui demanda alors si elle avait son permis et, suite à sa réponse affirmative, lui proposa de prendre le volant.

Elle conduisait depuis ce moment. Le trajet aurait pu être reposant si elle n'avait pas passé son temps à lui raconter sa vie d'étudiante aux Beaux-Arts de Vienne : les vieux maîtres, les nouvelles tendances, les galeristes rapaces, les professeurs inaccessibles, les camarades jaloux, la lutte quotidienne pour s'en sortir avec le peu d'argent dont elle disposait. Son petit ami l'attendait à Munich ; enfin, pas vraiment son petit ami, plutôt quelqu'un rencontré depuis peu ; on verrait bien si ça évoluait dans le bon sens. En tout cas, elle irait vivre chez sa cousine.

Il avait l'impression qu'elle l'encourageait à la séduire, lui donnant même l'impression d'être déçu qu'il n'ait encore rien tenté. Hendrik

ressentit un faible écho de ses anciennes habitudes mais ne trouva pas l'énergie de dire ou faire ce qu'elle attendait de lui. Elle était jolie et vive, c'était indéniable, mais Laureen avait éveillé en lui une soif ardente qui oblitérait tous les autres charmes.

Laureen, avec qui il entrerait dans un monde de perfection. Incapable d'imaginer sa vie au-delà de ce stade, ses pensées se mirent à tourner en rond. Qu'allait-il advenir de lui ? Peut-être était-il seulement devenu fou. Tout était possible. Mais il avait la certitude d'aller au-devant d'une aventure à nulle autre pareille.

Encore fallait-il que le gardien des clés ait dit vrai et que l'ouvrage dans sa valise soit bien le *Codex Scoro*. Hendrik n'y avait jeté qu'un bref coup d'œil au début et n'avait pas osé l'examiner de plus près depuis qu'il avait pris la fuite, tant le livre lui avait paru fragile. De toute façon, il n'aurait pas été en mesure d'en déterminer l'authenticité.

Peu avant Munich, il reprit le volant. Il déposa la jeune femme à une station de métro, ne put éviter son baiser d'adieu et poursuivit sa route jusqu'à la gare centrale, où il laissa la voiture au parking du loueur et jeta l'enveloppe contenant la clé et les papiers dans une boîte aux lettres sécurisée. Il prit ensuite un billet pour Francfort, qu'il paya en liquide. Le train était bondé et nul ne fit attention à lui. Il avait pour tout bagage un petit sac à dos et l'attaché-case qu'il ne quittait pas des yeux. Il avait volontairement laissé une valise dans sa chambre d'hôtel de Vienne, réservée pour cette nuit encore, dans l'espoir de brouiller davantage les cartes.

À Francfort, son voyage se poursuivit en métro et car. Il était déjà tard et son car fut le dernier à partir. Il descendit à Burlingen au moment où le clocher sonnait la demie d'onze heures.

Il appela Adalbert et demanda si des policiers s'étaient présentés au château.

« Il y a une heure, grogna son frère, contrarié de ne pas comprendre ce qui se passait. Ils voulaient savoir où tu te trouvais.

— Qu'avez-vous répondu ?

— La vérité. Qu'on n'en avait aucune idée.

— Ont-ils placé l'entrée sous surveillance, à ton avis ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— C'est bon. Je vais passer par-derrière pour plus de sécurité. »

Le mur qui ceignait la propriété n'était pas aussi fermé qu'il en donnait l'impression. Au fond du parc, dissimulé aux regards par une rangée d'arbres et de buissons, se trouvait un portail en fer forgé, que Hendrik escalada péniblement. Il avait l'air ancestral et abandonné, mais il était équipé de senseurs qui déclencheraient l'alarme au

château.

C'est donc sans surprise que Hendrik vit Westenhoff l'attendre à l'arrière du bâtiment. Il avait le visage blême de celui qui manquait de sommeil et ses cheveux étaient collés par la sueur. Une trace de brûlure déparait son veston.

« Alors ? fit-il sans un mot de salutation. Avez-vous le codex ? »

Hendrik leva l'attaché-case. « Ici. Si c'est bien lui. »

Ils descendirent. Le sous-sol dégageait des effluves inhabituels, produits chimiques, soufre et ammoniac, mêlés à l'odeur plus douceâtre du bois en copeaux et de soudures au cuivre.

« Nous venons de terminer l'appareil », déclara Westenhoff sur l'escalier.

Hendrik hocha la tête. « À quoi servira-t-il ? »

Le châtelain haussa les épaules.

Les autres attendaient dans l'appartement secret : Adalbert en chemise tachée, les manches retroussées, des traînées noires sur la figure ; Laureen, aussi impeccable et parfaite que toujours. Pleins d'espoir, ils se tournèrent vers Hendrik, qui leva l'attaché-case en un mouvement de triomphe. Le regard de la jeune femme étincela.

Westenhoff débarrassa la table de la cuisine des vestiges du dîner. Hendrik y déposa l'attaché-case, tourna les molettes de la serrure à combinaison et souleva le couvercle. Un geste banal que n'accompagnèrent ni chœur d'anges ni hurlements diaboliques, un geste sans rien de spectaculaire qui ne donna la chair de poule à personne. On vit simplement apparaître un objet rectangulaire enveloppé d'un linge blanc.

Un geste de la vie courante, en somme, celle qui ne comblait jamais les attentes qu'elle éveillait.

« L'ordre Teutonique, souffla Westenhoff. C'était bien lui, finalement.

— Je viens de les mettre au courant, précisa Adalbert.

— C'était bien l'ordre, dit Hendrik. Je m'étonne que vous n'en ayez pas eu l'idée vous-même.

— Vous avez bien entendu Scoró, fit Westenhoff en inclinant la tête. D'après lui, si l'ordre avait eu la pierre et le codex, il n'aurait jamais perdu son empire d'Orient. Il serait resté à jamais plus puissant que tous ses ennemis. »

Hendrik songea aux livres de l'ordre qu'il avait lus et dont Westenhoff ne savait rien. « Ce n'était pas le but de leur quête, je suppose. Ils se sont contentés de mettre les deux objets sous clé.

— Ce n'était pas si simple, le contredit le châtelain, pensif.

— Expliquez-vous. »

Westenhoff secoua la tête. « Plus tard. Allons d'abord montrer l'infolio à Scoró. »

Hendrik souleva délicatement le livre tandis que Westenhoff ouvrait la porte de la chambre de l'alchimiste plongée dans le noir.

« Vous êtes de retour ? » demanda celui-ci d'une voix fragile comme le cristal. Il paraissait épuisé, comme si l'agitation des derniers jours avait usé ses dernières forces.

Il ne va tout de même pas mourir, songea Hendrik, subitement inquiet. *Pas si près du but !*

« Oui, répondit-il. Je suis revenu.

— Avec mon livre ?

— Je l'espère, oui. »

Un faible bruissement se fit entendre, du mouvement dans la pénombre, le galbe de bras émaciés. « Montrez-le-moi. Max, allume la lumière, s'il te plaît. »

Westenhoff se pencha et alluma la lampe à pince. Hendrik découvrit alors que l'appareil, terminé pendant son absence, avait été dressé au pied du lit de Scoró. Il distingua un entrelacs de cornues de verre de tailles diverses, suspendues à un support en bois de forme cylindrique et remplies d'un liquide transparent qui n'était sans doute pas de l'eau. Quelques-uns des récipients de verre contenaient des hélices métalliques, d'autres des éléments cubiques de couleur grise, dont la surface grenue évoquait la pierre de lave. Le tout mesurait un mètre de haut et ressemblait davantage à une œuvre d'art abstrait qu'à un appareillage technique. Il rappelait à Hendrik une clepsydre moderne croisée dans l'un des hôtels où il tenait ses séminaires : l'heure se lisait au nombre de cornues remplies d'eau.

Les mains de Scoró s'animèrent soudain d'une vie propre et se tendirent avidement vers le livre. Westenhoff lui vint en aide, glissa un nouvel oreiller sous sa tête pour la redresser et remonta le vieillard dans son lit en position semi-assise.

Hendrik posa le livre devant lui puis recula d'un pas. Il vit la momie vivante tendre ses bras décharnés, au bout desquels les mains, semblables à des serres de rapace, n'avaient plus rien d'humain.

« Enfin, murmura le vieil alchimiste, tremblant de tout son corps. Il y a si longtemps... »

Au prix d'un réel effort, il tourna la couverture, dont le cuir grinça sans se rompre. Il tourna ensuite la première page et se mit à lire le vieux texte remarquablement préservé, le souffle court.

« C'est vraiment l'ordre qui l'avait ? » murmura-t-il au bout de quelques pages. Hendrik, perdu dans la contemplation de celui qui lui rappelait davantage un lézard desséché qu'un être humain, prit un moment avant de s'arracher à sa fascination. « Oui, en effet. Il était conservé dans un coffre-fort de l'ordre Teutonique. »

Scoró émit un son chevrotant qui pouvait aussi bien être un rire que l'expression de son mépris. « Les imbéciles ! C'est ce qu'ils ont

toujours été, des imbéciles armés d'épées. »

Il poursuivit sa lecture, soufflant et ahanant, faisant une pause de loin en loin, manifestement à la recherche d'un passage précis. « L'aigle sage, ah oui, ah oui, marmonna-t-il en tournant la page aussi malaisément que si le parchemin pesait une tonne. *Lefias... Astral... Leo Rubens...* transformé par le mercure... *Aurum physikum...* en matière première... l'eau métallique spirituelle... *Max !* » Il avait expulsé le dernier mot comme un cri.

« Oui ? Quoi donc ? » Westenhoff se hâta au chevet du vieillard, à la fois servile et obséquieux. En présence de John Scoro, le flegmatique et aristocratique châtelain disparaissait au profit de ce serviteur empressé.

« Je me suis trompé, expliqua Scoro. C'est le cinabre qui doit coaguler, non le soufre. Et *ascendendo* fugitivement, pas définitivement. Tu vas devoir refaire la solution.

— Bien sûr. Je m'en charge tout de suite. » Westenhoff s'empara d'un seau et vida le liquide d'une partie de l'appareil. Tandis que celui-ci s'écoulait en gargouillant, il demanda : « Le soufre, en quelle proportion ? Trois centièmes aussi ?

— Oui, trois centièmes. Prends du caraba pur, dilué sept fois. Pour ça au moins, ma mémoire n'a pas failli. » Le squelette poussa un soupir qui évoquait une fuite d'air dans un accordéon brisé. « Voilà qui aurait pu mal finir. »

Il tourna péniblement la tête, cherchant le regard de Hendrik. « C'est bien que vous ayez pu vous procurer mon livre. »

Hendrik hocha la tête, submergé par un soulagement aussi intense que soudain à voir ses mérites enfin reconnus. Ce que Scoro venait d'exprimer ressemblait fort à de la gratitude.

Il espérait qu'après cela on ne le rejetterait plus comme un inutile. Le grand œuvre s'accomplirait peut-être, en fin de compte, et sa vie n'aurait pas été vaine. Voilà bien le plus exaltant : si le grand œuvre réussissait, toutes les fautes de sa vie passée seraient effacées, ses errements ne lui pèseraient plus.

S'il s'accomplissait... Pour l'heure, il ne pouvait qu'espérer. Espérer et trembler.

Le liquide avait fini de s'écouler, le seau était presque plein. « Je vais au laboratoire, déclara Westenhoff en le soulevant délicatement.

— Je viens avec vous », décida Laureen.

Ils s'éloignèrent d'un pas lent. Scoro se laissa retomber contre l'oreiller et ferma les yeux. Sa bouche édentée s'ouvrit, lui donnant plus que jamais l'air d'une momie de musée.

Adalbert tira Hendrik par la manche et lui fit signe de le suivre jusque dans le coin le plus reculé de la cuisine. « C'est le moment ou jamais, non ? chuchota-t-il.

— Le moment de quoi ?

— De faire main basse sur la pierre, bien sûr ! »

Hendrik dévisagea son frère en prenant soin de dissimuler son effarement. Le faire venir au château avait donc été une erreur. Adalbert et ses angoisses ! Que faire ? Il ne fallait surtout pas interrompre ce qui venait de si bien commencer.

« Comment comptes-tu t'y prendre ? » demanda-t-il pour temporiser, tandis qu'il cherchait désespérément une issue à ce dilemme.

Adalbert secoua la tête ainsi qu'il le faisait chaque fois qu'il se trouvait confronté à la lenteur d'esprit de ses contemporains. « C'est simple, on s'empare de la caisse et on s'arrache.

— Et après ?

— On monte dans la voiture et on file à Genève. J'ai fait mettre un des petits laboratoires de rayonnement à ma disposition, on peut y aller quand on veut.

— La voiture ? Tu en as une ?

— Non, mais, toi, oui ! »

Hendrik fit un signe de dénégation. « J'ai laissé la Jaguar à Vienne et Miriam est partie avec la Golf. Mais, toi, comment as-tu fait pour venir ?

— En taxi. Et ça m'a coûté plus cher que le vol, grogna Adalbert en dansant d'un pied sur l'autre avec impatience. Si on discute encore longtemps, il sera trop tard.

— Oublie ton projet, lui dit Hendrik. Trois gardes du corps surveillent l'entrée du château, prêts à intervenir au moindre problème. Si nous volons la pierre à Laureen, elle n'aura même pas besoin de remonter pour les lancer à nos troussees. Un simple appel avec son mobile et ils sauteront dans leur série 7 pour nous prendre en chasse. Ce sont des professionnels ; on n'aurait aucune chance contre eux. »

Adalbert grimaça. « Je vois. L'affaire est délicate. » Il réfléchit un instant. « Alors il ne nous reste qu'à jouer le jeu en attendant une meilleure occasion. Ils vont bien finir par se rendre compte que toute leur histoire n'est qu'une vaste fumisterie. La femme se laissera peut-être convaincre. Elle pourrait devenir célèbre comme mécène de la science, les milliardaires aiment bien ce rôle en général...

— Oui, fit Hendrik, heureux de voir la crise temporairement résolue. Ça m'a l'air d'une bonne solution. »

En lui-même, il se demanda comment se débarrasser de son frère avant qu'il ne gâche tout. Oui, tout. Il frémit en réalisant que c'était au sens propre une question de vie ou de mort.

Westenhoff et Laureen revinrent peu après du laboratoire

d'alchimie, chacun porteur d'une bouteille remplie d'un liquide transparent que traversait un léger scintillement couleur d'or. Ils le versèrent dans l'appareil à l'aide d'un entonnoir, nettoyèrent l'embout, fermèrent les valves et polirent les parois de verre pour en effacer toute trace.

« Il y a un problème, déclara alors Laureen.

— Lequel ? » demanda Westenhoff.

Elle pointa du doigt l'élément inférieur de la structure, un chaudron ovale d'un gris mat où aboutissaient différents tubes métalliques ou transparents. Il était fermé d'un couvercle à cliquets. « Il a dit qu'il faudrait y déposer la pierre quand tout serait prêt, mais comment faire ? Nous n'avons pas de protection contre les rayonnements. Il nous faudrait un blindage de plomb, des bras robotisés pilotables à distance...

— On a ce dispositif au CERN », l'interrompit Adalbert.

Du fond de la pièce s'éleva alors un croassement qui ressemblait à un rire. Scoro s'était réveillé, si tant est qu'il dormait.

« Ce n'est pas un problème. Je m'en chargerai », dit-il

Laureen se tourna vers lui, horrifiée. « Vous ? Mais comment ?

— Approchez le matériel près de mon lit. L'appareil, le coffret... Déverrouillez seulement le couvercle puis sortez pendant quelques minutes.

— Vous n'allez tout de même pas opérer le transfert à mains nues !

— Bien sûr que si.

— *That's crazy !* protesta l'Américaine. Le rayonnement est tel qu'il tuerait quiconque en quelques secondes ! »

Scoro agita faiblement la main. « Vous oubliez que la pierre m'a marqué. À moi, elle ne fera rien ; à vous, oui. C'est pourquoi je vous demande de sortir.

— *Mister* Scoro, insista Laureen, cette pierre est un élément superlourd hautement radioactif, mais vous en parlez comme si elle était vivante.

— Elle n'est ni l'un ni l'autre, répliqua le vieil alchimiste en toussant comme si sa dernière heure était venue. Admettez, je vous prie, que vos connaissances sur la pierre philosophale sont parcellaires et faites-moi confiance. Le secret de l'immortalité est à ce prix. »

Laureen haussa les épaules en un mouvement de reddition. « D'accord, si vous voulez. Nous le ferons à votre manière.

— Remontez au château et attendez que j'actionne la sonnette d'appel. Cela devrait suffire à vous protéger. »

Ils entamèrent les derniers préparatifs. Hendrik se saisit du codex, le referma délicatement et le porta à la cuisine pour le ranger dans sa valise. Westenhoff fit glisser Scoro jusqu'au bord du lit de manière à lui permettre d'atteindre le plancher avec la main. Pour cela, il fallut

le tourner sur le ventre, ce qui paraissait assez inconfortable pour lui. Laureen et Adalbert poussèrent l'appareil à sa portée et ouvrirent le couvercle latéral par lequel il fallait glisser la pierre dans le chaudron. Un geste suffirait pour le rabattre et le verrouiller.

Ils placèrent le coffret de sécurité juste à côté. Laureen déverrouilla la serrure à combinaison de manière à ce qu'il n'y ait plus qu'à soulever le couvercle. Elle se redressa et recula de quelques pas, inquiète du danger imminent.

« Le couvercle est lourd, fit-elle remarquer. Réussirez-vous à le...

— Allez-vous-en, à la fin ! » gronda Scoró d'une voix étouffée.

Ils obtempérèrent sans plus discuter. Une fois sortis du sas, ils traversèrent les caves voûtées, remontèrent l'escalier en colimaçon et patientèrent dans le grand vestibule faiblement éclairé par la lumière de secours. Dans cette pénombre, les portraits accrochés aux murs donnaient l'inquiétante impression de s'animer. Levant les yeux vers eux, Hendrik se demanda pour la première fois s'ils représentaient les prédécesseurs de Max Westenhoff. Au fil des siècles, Scoró avait dû connaître son lot de serviteurs.

« Nous n'aurions pas dû accepter, déclara Laureen au bout d'un moment. *Foolish* ! Et s'il n'y arrive pas ? S'il parvient seulement à ouvrir le couvercle du coffret sécurisé mais sans réussir à attraper la pierre ? Elle va tout irradier et personne ne pourra plus redescendre. »

Adalbert lança un regard entendu à Hendrik, signifiant sans doute qu'au CERN rien de tel n'aurait pu se produire.

« Je crois que vous vous inquiétez inutilement, répondit calmement Westenhoff. Il sait ce qu'il fait. »

La sonnette d'appel tinta comme pour corroborer ses propos.

« C'est Scoró, fit le châtelain. Nous pouvons redescendre. »

De retour dans l'appartement secret, ils s'arrêtèrent, stupéfaits, sur le seuil de la chambre de l'alchimiste. Anciennement plongée dans le noir, la pièce était transfigurée. L'appareil – quelle que soit sa fonction – était en marche. Des liquides gargouillaient, bouillonnaient et s'écoulaient dans ses tubes. Une lumière irréaliste emplissait les cornues de verre, projetant des réflexions étourdissantes sur les murs et le plafond.

« Max ! » râla Scoró, dont la tête avait basculé en avant, trop lourde pour qu'il se redresse tout seul.

Westenhoff s'élança aussitôt pour le rallonger correctement dans son lit. Laureen, quant à elle, rabattit d'un geste vif le couvercle du conteneur de plomb, dont l'intérieur était doute contaminé.

« Non ! protesta faiblement Scoró. Pas ça !

— Ah oui, c'est vrai. » Le châtelain se hâta d'ouvrir un tiroir dans l'un des placards et d'en sortir un tuyau transparent et du matériel d'injection. Revenu auprès du grabataire, il s'assit près du lit, lui saisit

un bras décharné et, d'une main assurée, y posa une canule sous les regards étonnés de ses compagnons.

Nul sang ne perla sur la peau, ou bien en quantité si infime qu'il resta invisible. Sans hésiter, Westenhoff ajusta le fin tuyau sur l'extrémité de l'aiguille. Il le raccorda ensuite à l'une des valves de l'appareil.

« Que faites-vous ? demanda Laureen, inquiète.

— Vite, ordonna Scoro. Avant que l'énergie ne soit consommée. »

Westenhoff adressa un regard d'excuse à l'Américaine. « Il vous expliquera tout à l'heure », dit-il en ouvrant lentement la valve. Le liquide, astucieusement mis en contact avec la pierre au sein de l'appareil, s'écoula en un scintillement doré par le tuyau.

Adalbert se détourna et chuchota à l'oreille de Hendrik : « Ils sont complètement tarés. »

Scoro restait allongé, paupières closes, tandis que le liquide scintillant s'écoulait en lui. Son souffle s'échappait de sa gorge en un râle. Hendrik le fixait, craignant qu'il se liquéfie à tout instant sous l'effet de la dose colossale de radiations qu'il s'infligeait.

Il fut soudain pris d'un soupçon horrible.

Comment se sentait-on après avoir vécu huit cents ans ? Comment se sentait-on après avoir passé le plus clair de ce temps grabataire, privé de forces, dépendant de l'aide d'autrui ?

Comment se sentait-on à vivre cette vie-là sans pouvoir mourir jamais ?

Ne les avait-on pas, ses compagnons et lui, seulement rendus témoins et complices d'une forme particulièrement complexe d'euthanasie ? Cet immortel n'en avait-il pas assez de son existence et ne voyait-il pas dans cette procédure sa seule chance d'y échapper ?

La respiration de Scoro s'apaisa. La fin était-elle proche ? Hendrik se passa la main sur le visage, luttant contre l'abîme de déception qui s'ouvrait en lui. Tout n'avait-il été que mensonge ? La perfection elle-même n'était-elle en fin de compte qu'un leurre ?

« L'élixir que nous avons créé, chuchota soudain Scoro d'une voix raffermie, s'appelle le sang d'Horus. J'en ai entendu parler lors de mon premier voyage en Orient et j'ai réussi à en copier quelques textes et recettes. Cependant, comme c'est la coutume depuis les origines de l'alchimie, ces textes étaient cryptés et, malgré tous mes efforts, je n'ai pas réussi à les interpréter. Pendant mon second voyage, celui où je suis enfin entré en contact avec de vrais adeptes, on m'en a donné la clé, mais il était trop tard, puisque entre-temps j'avais perdu la pierre. »

Il ouvrit les yeux. Un cri de surprise collectif accueillit ce léger mouvement car ses pupilles brillaient à présent d'un éclat d'or.

« Le sang du dieu du soleil, reprit Scoro, passe pour un miracle

capable de soigner n'importe quelle maladie. » Il leva la tête sans aide, pour la première fois depuis que Hendrik le connaissait, et les dévisagea l'un après l'autre de ses yeux scintillants. « N'importe quelle maladie, y compris la mienne. »

Il fallut encore une bonne heure, soixante minutes pendant lesquelles ils virent s'accomplir sous leurs yeux la plus extraordinaire des transformations.

Peu à peu, l'éclat d'or gagna le corps entier de l'alchimiste, l'enveloppant tout en éclairant l'incroyable processus. Ils virent sa peau se repulper, le squelette se rhabiller de chair, les tendons et les muscles se reconstituer, et la peau ratatinée se lisser. À chaque minute qui passait, Scoró regagnait en force, il rajeunissait à vue d'œil.

La métamorphose s'opérait dans un silence oppressant, seulement interrompu par les gargouillements de la machine. Scoró, qui gardait les yeux fermés, gémissait et s'étirait de loin en loin. Conscient d'assister à un miracle, nul n'osait parler. Tous avaient des milliers de questions, mais chacun était conscient que le moment de les poser n'était pas encore venu.

Peu à peu, même les questions disparurent.

Enfin, comme l'aube succède à la nuit, le scintillement d'or disparut aussi bien du corps de Scoró que de l'appareil. La pièce souterraine redevint une chambre normale, chichement éclairée par une unique ampoule de vingt-cinq watts.

Mais la chambre d'un homme robuste qui rejetait à présent les couvertures et qui, sans se soucier de sa nudité, sortait posément du lit où il venait de passer une éternité. Entièrement chauve, il passait à première vue pour un quadragénaire. Il émanait de sa personne une force d'attraction à laquelle nul ne pouvait rester insensible.

« Je vous prie de m'excuser un moment », dit cet homme en sortant de la chambre. Peu après, la douche se mit en marche dans la salle de bains.

Hendrik découvrit avec stupeur que le liquide qui remplissait l'appareil était devenu aussi noir que de l'encre.

« *Unbelievable !* chuchota Lauren. *Did this really happen ? I can't believe it.*

— S'il a vraiment passé les cinq derniers siècles sans forces dans ce lit, marmonna Adalbert en plissant le front, comment sait-il faire fonctionner une douche ? Comment sait-il où la douche se trouve ? »

Westenhoff haussa légèrement les épaules. « Il a toujours insisté pour être tenu au courant de ce qui se passait dans le monde. La dernière rénovation de cet appartement remonte aux années 1970. Elle a été entreprise par mon père adoptif, mais toutes les décisions ont été prises avec l'accord de Scoró, qui s'est toujours intéressé de

près à toutes les innovations technologiques. Il les considère comme une sorte de prolongement de l'alchimie.

— *Unbelievable* », répéta Laureen.

La douche se tut et la porte de la cabine s'ouvrit et se referma. Il s'ensuivit un long silence, puis Scoro les rejoignit, vêtu d'un pantalon gris, d'une chemise noire et de mules marron.

« Eh bien ! lança l'alchimiste en ajustant sa ceinture, il est temps de prendre la route.

— La route ? Pour aller où ? » s'étonna Adalbert.

Scoro darda sur lui un regard perçant. « À Marienbourg, bien sûr. J'ai besoin de la vraie pierre de sagesse. »

Les médecins de l'hôpital hésitaient à le laisser partir alors même que les radios ne montraient rien de ce qu'ils craignaient. « Vous avez eu une sacrée veine, déclara le responsable du service.

— Et j'ai aussi la tête dure », répondit le gardien des clés.

Ils finirent par céder, lui firent signer toutes sortes de décharges, puis il monta dans un taxi et se fit déposer à son bureau, où, bien plus qu'à son domicile, il se sentait chez lui.

Il constata, soulagé, que tout y était en ordre. Le frère qui l'avait découvert inconscient ne s'était pas contenté d'alerter les secours, il avait aussi eu le réflexe de remettre les documents inestimables dans le coffre et d'en refermer la porte avant l'arrivée de la police.

Le décor n'avait pas changé, seul le crucifix manquait sur son bureau, emporté comme pièce à conviction à cause des empreintes dessus.

C'était pourtant inutile. Il savait qui avait commis le forfait ainsi qu'il l'avait dit à l'enquêteur. Ce qu'il ignorait, c'en était la raison.

Même s'il s'en doutait. Et ce qu'il supposait le mettait au désespoir.

Serait-il celui qui manquerait à la mission de son ordre, qui vivait sans aucun doute les heures les plus critiques de son histoire, plus dangereuses encore que son interdiction en 1938 ? Pendant près d'un demi-millénaire, nul ne s'était intéressé au *Codex Scoro* ; son existence était tombée dans l'oubli, tout comme le lieu où la pierre était cachée. Et maintenant ceci ! D'abord l'armure en or resurgissait, ensuite on volait le livre...

En toute logique, il fallait en conclure que quelqu'un, quelque part, était en possession des deux objets.

Pour couronner le tout, il avait lui-même encouragé ce qui s'était produit. Il avait invité le criminel, lui avait fait confiance, et il avait cherché à s'en faire un allié. Une grave erreur, ainsi qu'il l'avait appris à ses dépens. Certes, on disait qu'il fallait aimer ses ennemis, mais il n'était écrit nulle part qu'on devait leur ouvrir son coffre aux trésors.

Le gardien des clés prit place à son bureau, posa ses larges mains sur l'antique plateau et se mit à réfléchir. Ce qui venait d'arriver le forçait à s'attendre à tout, y compris au pire.

Autrement dit, il était devenu nécessaire d'agir. Peut-être lui restait-il tout de même une chance de réparer son erreur.

Il pressa un bouton de son interphone, un de ceux qu'il n'avait touchés que rarement dans sa vie.

« Dominik, il me faut un véhicule, dit-il. En urgence.

— Ah oui ? répondit une voix étonnée. Pas de problème. J'ai justement une Peugeot disponible et...

— Pas une des nôtres. Faites le tour des sociétés de location. Il me faut une Porsche ou quelque chose d'équivalent. La voiture la plus rapide que vous puissiez trouver.

— Je comprends. » Il ne comprenait pas, comment aurait-il pu ? Mais cela n'avait aucune importance. Il savait, et cela seul comptait, que son rôle était de répondre aux exigences de son interlocuteur, aussi farfelus et incompréhensibles soient-elles.

« Merci. »

Le gardien des clés relâcha la touche, se leva et s'approcha du coffre-fort dans la pièce voisine. Il l'ouvrit, s'agenouilla et glissa la main jusqu'à la plaque métallique qui fermait le fond du compartiment inférieur. Maintenu en place par quatre puissants aimants, elle se défaisait d'une solide traction et abritait deux objets que l'homme tira à lui.

L'un était un pistolet. L'autre une grosse boîte de balles.

Une douleur perçante lui vrilla le crâne quand il se redressa, l'obligeant à faire une pause et à inspirer profondément en attendant que les points noirs qui dansaient devant ses yeux se dissipent. *Quand tu es pressé, agis lentement*, disait toujours son père.

Il finit par se relever, ressentant pour la première fois de sa vie tout le poids de son âge. Il rangea l'arme dans sa poche droite, les munitions dans la gauche de son manteau et referma soigneusement le coffre-fort.

Une heure plus tard, il monta dans une Porsche 911 immaculée, recula le siège au maximum pour s'asseoir confortablement et tapa sa destination dans l'ordinateur de bord : Malbork, Pologne.

900 km, annonça l'écran. *Durée du trajet : 9 heures 32 minutes.*

Le gardien des clés hocha la tête, démarra et se mit en route. Direction : Marienbourg. S'il arrivait à temps, il réussirait peut-être à empêcher que la pierre philosophale ne soit libérée de sa cachette.

Quand Hendrik se réveilla, ils roulaient toujours sur l'autoroute, mais les panneaux bleus portaient à présent les noms de villes inconnues. Des rangées interminables de frêles sapins bordaient la voie de part et d'autre.

L'antique six-cylindres de l'antique Mercedes tournait rond, berçant les passagers de son ronronnement puissant. Laureen dormait, la tête sur l'épaule de Hendrik. Ce qu'il sentait contre son bras devait être sa poitrine, ce qui ne lui déplaisait nullement, malgré la mèche blond-roux rebelle qui s'obstinait à venir lui chatouiller la joue.

Il y avait eu, en cours de route, un changement de conducteur qui

lui avait échappé. C'était Adalbert qui pilotait à présent, tout en tenant à mi-voix un cours magistral de physique atomique à l'intention de Scoro. Westenhoff dormait comme une souche à l'arrière, avec eux, la tête basculée contre le dossier sans appui-tête. De sa bouche grande ouverte, qui lui donnait l'air d'un demeuré, s'échappaient des bruits à mi-chemin entre le gargouillement et le ronflement.

Fiable et régulière, la Mercedes roulait vers son but.

Quelle scène absurde, se dit Hendrik en refermant les paupières.

Leur départ en pleine nuit lui avait paru trop précipité. À peine avait-il retrouvé forme humaine que Scoro s'était mis à les harceler : il ignorait combien de temps durerait l'effet de la transfusion, il n'y avait pas un instant à perdre, ils n'avaient que cette seule chance d'accomplir le grand œuvre.

En comprenant que Scoro avait l'intention de se rendre illico en Pologne, Laureen avait protesté avec énergie. On lui avait arraché le fragment de pierre avec la promesse de la rendre immortelle et elle exigea d'obtenir la recette avant d'envisager aucun voyage.

Scoro l'avait saisie par le bras et l'avait tancée vertement. « Vous ne comprenez pas, l'immortalité n'est pas de ce monde. Les montagnes sont-elles éternelles ? Non, les millénaires finissent par les réduire en poussière. Les étoiles sont-elles éternelles ? Non, elles aussi s'éteignent un jour, tout comme la matière elle-même ! Le seul chemin est celui de la perfection, où rien de tout cela n'a plus d'incidence. Hors le grand œuvre, point de salut. Décidez-vous ! »

Laureen, furieuse, l'avait toisé et avait craché sa réponse. « Bien sûr que je vais venir.

— Il vous faudra tout abandonner. Y êtes-vous prête ?

— *No problem.*

— Vous êtes arrivée en compagnie de trois hommes, m'a dit Max. Où se trouvent-ils à présent ?

— Je leur ai demandé d'aller m'attendre à l'hôtel du village voisin.

— Renvoyez-les, avait exigé Scoro. Licenciez-les. Licenciez tous ceux qui travaillent pour vous. Rompez tous les ponts. Ici et maintenant. »

Tandis que Laureen se retirait pour téléphoner, arrachant des gens au sommeil pour leur donner des instructions d'une voix catégorique, Scoro regarda Max Westenhoff dans les yeux en lui tapotant l'épaule. « Tu es prêt, naturellement. Tu l'as toujours été. » Il se tourna ensuite vers Hendrik et lui adressa un hochement de tête, comme un professeur exceptionnellement satisfait d'un élève difficile.

En revanche, son regard ne fit qu'effleurer Adalbert, comme si la disponibilité de celui-ci n'avait aucune importance à ses yeux.

À y réfléchir, Hendrik trouva cela étrange.

Scoro avait ensuite demandé à Westenhoff de démonter le chaudron métallique sans jeter son contenu, car il entendait l'emporter. Il voyagerait dans le coffre de la voiture, à l'abri d'un conteneur capitonné, à côté d'une valise pleine d'essences, de teintures et d'ustensiles, panoplie parfaite de l'alchimiste en déplacement.

L'aube pointait déjà à l'est quand ils franchirent le portail du château. Voilà donc une automobile, marmonna Scoro en découvrant la Mercedes. En effet, il n'y avait pas de chevaux ! Il regarda Westenhoff charger le coffre, prit volontiers place à l'avant et se fit expliquer le principe de la ceinture de sécurité.

Ils s'étaient mis en route sans plus tarder et avaient rejoint l'autoroute A7 vers Fulda, Göttingen et ainsi de suite. Ils avaient contourné Berlin par le sud puis passé Francfort-sur-l'Oder, mais Hendrik, qui s'était assoupi, n'en avait rien vu. Ils s'étaient arrêtés à une station-service au milieu de nulle part et avaient battu la semelle quelque temps dans le froid, réveillés par le bol d'air brutal et le vrombissement de l'autoroute toute proche, sans se départir tout à fait de leur engourdissement. Ils n'avaient aucune idée de l'heure. Midi peut-être ? Ou pas encore...

Scoro, lui, était bien éveillé. Droit comme un I, il observait l'environnement avec curiosité. Tout était neuf pour lui, mais il ne donnait pourtant aucune impression de naïveté. Il évoquait davantage un sorcier de magie noire catapulté en ce monde, qui cherchait à reconnaître la version moderne des règles de l'enchantement des licornes et de la poudre de perlimpinpin.

Il se posta près d'Adalbert pendant qu'il faisait le plein. Hendrik vit alors l'alchimiste plonger les doigts dans le réservoir, les retirer luisants d'essence, les renifler et même les goûter du bout de la langue. « Étonnant ! » l'entendit-il commenter.

Westenhoff se chargea du paiement et en profita pour rapporter des sandwiches et des boissons.

« La Pologne n'est pas encore passée à l'euro, n'est-ce pas ? demanda Laureen.

— Non, mais ils le prennent quand même, répondit Westenhoff.

— Il y a un distributeur là-bas, fit remarquer Adalbert en pointant le doigt. On pourrait retirer des zlotys. »

Westenhoff grimaça. « Je ne préfère pas. Ça laisse des traces. »

Scoro abandonna son poste d'observation sur le bord du parking et les rejoignit. Le coca n'était pas à son goût, mais il parut apprécier son sandwich.

« J'ai réfléchi, dit-il en s'adressant à Adalbert. À propos de ce que vous disiez sur ce... noyau atomique.

— Oui ? fit Adalbert sans s'arrêter de mastiquer.

— Vous avez dit qu'il était faux de s'imaginer qu'il se composait de

particules plus petites – protons, neutrons et le reste. Qu'il ne se désagrègeait en ces particules qu'à l'instant où on le pulvérisait. »

Adalbert hochla la tête et se hâta d'avalier sa bouchée. « C'est bien cela. Je pourrais vous en faire une démonstration pratique si nous étions dans mon laboratoire de Genève. »

Scoro refusa de mordre à l'hameçon. « Dans le fond, votre approche n'est pas si différente de la nôtre. Nous avons tenté d'obtenir ce résultat par le biais d'une évaporation et d'une distillation au centième, vous le faites dans un accélérateur de particules. Mais le principe reste le même : briser la matière pour la réagencer autrement. »

Hendrik vit son frère froncer les sourcils. « On peut le voir ainsi, oui, admit-il après une brève hésitation.

— Remarquable », conclut Scoro, satisfait.

À l'exception de l'alchimiste, tous les voyageurs repassèrent par les toilettes avant de reprendre la route. En revenant vers la voiture, Hendrik profita d'un moment seul avec son frère pour lui demander s'il espérait attirer Scoro au CERN.

Adalbert le toisa de son habituel regard de grand frère. « Essaie de réfléchir en scientifique, pour une fois. Nous avons d'un côté un minéral radioactif doté de propriétés qui ne devraient pas exister, de l'autre un homme âgé de huit cents ans. À eux deux, ils peuvent apporter des réponses à des questions que nous ne nous sommes pas encore posées.

— Comment comptes-tu t'y prendre ? Tu vas essayer de le convertir de l'alchimie à la physique atomique ? »

Adalbert secoua la tête comme à contrecœur. « Sa vision du monde est ancrée dans le Moyen Âge, mais il n'est pas stupide. Et il a dû lire un peu toutes ces années dans son lit. En tout cas, les travaux de Newton ne lui sont pas inconnus et il a au moins entendu parler de Curie et de Planck. À mon avis, il ne lui manque plus grand-chose pour se laisser convaincre. Il a l'intention de se livrer à je ne sais quel rituel farfelu quand nous arriverons, pour conjurer les éléments ou je ne sais quoi d'autre. Je crois qu'en constatant que ça ne marche pas comme il se l'imagine il se montrera plus ouvert à d'autres suggestions.

— Si ça ne marche pas. Le dernier rituel n'a pas si mal fonctionné, à mon avis. Et pourtant il était rien moins qu'excentrique. »

Son frère laissa échapper un ricanement. « Nous verrons bien. Et si tous ses trucs fonctionnent, il sera toujours temps d'envisager nous-mêmes une conversion, tu ne crois pas ? »

Ils arrivèrent enfin. Hendrik fut surpris par les dimensions de la forteresse de Mariembourg, colossale même selon des critères

modernes. En temps normal, les bâtiments historiques paraissent toujours plus petits dans la réalité que sur les photos. Mais, quand ils franchirent le pont de la Nogat et découvrirent l'ensemble pour la première fois – une véritable montagne de briques rouge brun –, ils en eurent le souffle coupé. De l'autre côté du pont, ils virent des vestiges de murs anciens au milieu d'un lotissement moderne, ce qui laissait supposer une superficie encore plus vaste autrefois.

La ville s'étendait autour d'eux, banale, sous le soleil resplendissant d'un jour d'été comme un autre. Ils dépassèrent des stations service, des supermarchés, des magasins de meubles et des parkings, des immeubles récents, quelques bâtiments anciens d'allure vétuste et une profusion d'arbres au feuillage fourni qui masquaient la forteresse jusqu'au dernier moment.

« Waouh ! s'écria Adalbert. Ce n'est pas du petit ouvrage. Ce sont vraiment les chevaliers de l'ordre Teutonique qui ont tout construit ?

— Oui, mais une part importante a été endommagée pendant la guerre, répondit Westenhoff. Ensuite, la Pologne a restauré l'ensemble en se basant sur des gravures anciennes. »

Les travaux étaient encore en cours par endroits. Près de l'entrée, un périmètre était fermé par une palissade de chantier. Ils aperçurent au passage des engins de terrassement et un échafaudage adossé à une section du mur d'enceinte extérieur. Il n'y avait nulle trace des ouvriers. Un homme seul était occupé à nettoyer des outils.

« Pendant la guerre ? insista Adalbert. Pourquoi cela ?

— Les nazis avaient investi le site dans le but de le transformer en bastion de l'ordre SS. Question d'héritage culturel germanique. Ils ont tout mis sens dessus dessous, comme s'ils avaient su que la pierre philosophale y était dissimulée.

— Mais ils n'avaient aucune chance de la trouver, ajouta Scorio.

— Nous, oui ? » demanda Hendrik.

L'alchimiste inclina la tête. « Quand on sait exactement où elle repose et qu'on est capable d'y accéder, on a de meilleures chances de réussir, non ? »

La forteresse était un complexe gigantesque de tours, d'enceintes, de toits, de passages voûtés et de chemins de ronde, avec en son cœur le clocher d'une église. Chacun de ces composants étant bâti dans le même matériau, l'assemblage apparaissait comme un tout monumental. Devant l'entrée principale, au milieu de pelouses taillées avec soin, le parking pavé, bordé de boutiques de souvenirs, était plein. Des cars s'y alignaient et plusieurs dizaines de touristes japonais étaient en train de se regrouper autour d'un guide qui brandissait un parapluie bleu. Ignorant un panneau d'interdiction d'accès, Adalbert s'engagea sur une voie en terre battue qui menait, à quelque distance de là, à un deuxième espace simplement recouvert de gravier. Il s'y

trouvait déjà quelques voitures ainsi que divers collecteurs métalliques de déchets qui évoquaient une plate-forme de recyclage. Le ciel au-dessus d'eux était strié de fils électriques.

Ils ouvrirent les portières. Hendrik ne put s'empêcher de relever toute l'absurdité de la scène. Quatre hommes en sueur et une femme descendaient de voiture à l'heure du goûter après avoir parcouru plus de mille kilomètres, avec leurs seuls vêtements pour tout bagage.

« Ne risquons-nous pas d'avoir des problèmes ? demanda Hendrik à Scoro tandis que leur petit groupe se dirigeait vers l'entrée d'un pas raide. Il y a tout de même beaucoup de touristes.

— Au contraire, répondit l'alchimiste. C'est le meilleur moyen de reconnaître les lieux en toute discrétion.

— Reconnaître les lieux ? »

L'homme au crâne chauve lui adressa un demi-sourire. « Je ne suis jamais venu, moi non plus. »

L'entrée principale était le théâtre d'allées et venues intenses. Westenhoff se dévoua pour prendre la file d'attente et acheter les billets d'entrée. Hendrik le vit tendre un billet de cinquante euros, contre lequel il reçut cinq tickets.

Ils franchirent le portail. Des panneaux offraient un résumé en images des travaux de rénovation des dernières décennies. De toute évidence, la forteresse de Marienbourg était devenue un chantier permanent.

La vaste cour intérieure était rythmée par une succession d'espaces verts. D'antiques fûts de canons étaient exposés sur des supports en bois, sans plus rien de menaçant. Sur la tour la plus haute flottait le drapeau polonais. Les touristes étaient partout : des hommes en short et sandales, des femmes avec des chapeaux de paille, des enfants qui se pourchassaient en brandissant des épées en plastique ou qui s'ennuyaient, tenus à la main par leurs parents.

Hendrik s'arrêta malgré lui. Vue de l'intérieur, l'architecture était encore plus impressionnante avec l'étendue de ses toits, ses longues rangées de fenêtres étroites, ses murailles monumentales qui écrasaient les hommes de leur poids. Pourtant, il lui fut difficile d'imaginer les chevaliers de l'ordre en train de s'y entraîner en armure, de combattre leurs ennemis, de converser, de manger et de trinquer ensemble. La rénovation ayant transformé ce monument de guerre en musée ou en parc à thème historique, il n'évoquait plus guère une relique des temps passés.

Au moins n'y avait-il pas de baraques à frites ni de stands de glaces bariolés ; ils avaient été relégués hors de l'enceinte.

Hendrik se hâta de rattraper les autres, qui ne lâchaient pas Scoro d'une semelle. L'alchimiste avançait lentement, calculant chaque pas,

regardant autour de lui avec attention comme pour absorber ce qu'il découvrirait. Hendrik l'observa pendant quelque temps puis détourna les yeux en frissonnant.

Les statues de quelques grands maîtres se dressaient d'un côté de la cour. Leurs visages parurent tout à fait réalistes à Hendrik, mais un panonceau expliquait que les sculptures, relativement récentes, dataient du ^{xix}^e siècle.

Encore le ^{xix}^e siècle, releva-t-il.

Un groupe parlant allemand croisa leur route, des seniors en voyage d'étude qui enregistraient les commentaires de leur guide avec leur smartphone. « ... l'aile nord, construite en 1280 avec la chapelle et la salle du chapitre, disposait déjà d'un chauffage par le sol... » Ce fut tout ce que Hendrik entendit. Il vit l'auditoire opiner du chef, dûment impressionné. Du chauffage par le sol ! Au ^{xiii}^e siècle ! Voilà qui ne manquait pas d'étonner.

« Elle n'est pas ici, murmura Scoró. Il nous faut aller au château lui-même. »

Il reprit la tête du groupe, armé d'une détermination farouche. Ils prirent une passerelle en bois et franchirent une herse pour se retrouver au cœur de la forteresse, que la cour qu'ils venaient de quitter ceignait comme un cocon protecteur. À en croire les panneaux et les schémas qui les attendaient là, la défense de la place forte était autrefois assurée par des dispositifs encore plus redoutables.

Le portail d'entrée était surmonté d'un relief montrant un chevalier barbu à dos de cheval, l'épée sur l'épaule, prêt au combat. La cour à l'arrière était plus étroite, les bâtiments qui la flanquaient encore plus massifs. Au milieu de cette cour trônait un ancien puits surmonté d'un toit en bois bizarre. Dix-huit mètres de profondeur, disait le panonceau.

Hendrik tenta de s'imaginer où on aurait pu dissimuler une pierre hautement radioactive, de la taille d'un poing. Une réponse venait à l'esprit : partout. Même en tenant compte de la nécessité de la confiner dans un coffre tapissé de plomb. Un tel coffre aurait pu se glisser n'importe où dans l'enceinte.

Une autre réponse s'imposait aussi : nulle part. Car au fil des siècles la forteresse avait été plusieurs fois détruite puis reconstruite, pas seulement à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Et elle avait connu sa part d'extensions, de transformations et autres travaux de rénovation. Quel serait l'endroit dont on garantirait qu'il traverserait les siècles inviolé, en toutes circonstances ? En restant de surcroît invisible à quiconque le rechercherait ?

Hendrik ne savait pas où il aurait lui-même dissimulé la pierre s'il en avait reçu la mission, encore moins au vu des photos, à l'entrée, qui montraient les destructions massives subies par les lieux : murailles

éventrées, tours effondrées, charpentes incendiées, bâtiments en ruine.

Quelque part dans les profondeurs, peut-être. Cela dit, si cette réponse lui venait au bout d'une minute de réflexion, d'autres avaient dû la trouver avant lui. Les nazis, par exemple, qui auraient eu aussi bien le temps que les moyens de fouiller tous les recoins de la partie souterraine de la forteresse.

Pourtant, disait Scoro, ils n'avaient jamais eu la moindre chance de trouver la pierre. Le mystère était complet.

L'alchimiste, debout au milieu de la cour, pivota plusieurs fois sur lui-même, scrutant les murs. « Il faut monter », déclara-t-il enfin.

Ils gravirent un escalier qui menait à l'étage et suivirent une galerie assez longue pour ceindre la cour tout entière. Avant d'en avoir fait le tour, Scoro bifurqua sur une passerelle d'une soixantaine de mètres, posée sur des piliers de soutènement, qui menait à une tour dressée près du fleuve.

De cette position dominante, on avait un panorama sur les environs. Scoro observa le courant paisible du cours d'eau en contrebas et ses berges peu escarpées, bordées d'une épaisse végétation de roseaux et de hautes herbes.

Un peu plus loin, au pied de la forteresse, une barge s'amarrait, le pont encombré de parasols et de bancs. C'était un de ces bateaux qui remontaient et descendaient la Nogat chargés de touristes. Sur la rive opposée, une embarcation similaire était à l'ancre. Tandis que les passagers descendaient sans se presser, l'équipage entamait les travaux de nettoyage. Apparemment, ils venaient de terminer le dernier voyage de la journée.

« Je pense que nous sommes dans la bonne tour, marmonna Scoro en regardant par d'autres fenêtres d'où l'on apercevait le château. La tour des latrines, n'est-ce pas ? demanda-t-il en se tournant vers Westenhoff, qui tenait une brochure d'information.

— Oui, c'est bien cela. »

Hendrik arqua les sourcils. « La tour des latrines ? »

Westenhoff désigna l'inhabituelle structure en bois au milieu de la grande salle. « Les toilettes à la turque. Une installation hygiénique à la pointe du progrès en son temps. »

Hendrik imagine le scénario. Quand un chevalier se réveillait la nuit, pressé par un besoin naturel, il devait donc monter jusqu'ici pour se soulager ? Où donc tombaient ses déjections ? Dans un trou creusé vingt mètres en dessous ou directement dans l'eau du fleuve ?

Et, surtout, quel rapport y avait-il avec la cachette de la pierre de la sagesse ? Hendrik n'était plus aussi sûr d'avoir envie de l'apprendre, surtout si les chevaliers de l'ordre Teutonique avaient fini par se dire : « Enterrons la pierre à l'endroit le moins ragoûtant de la forteresse et, ensuite, conchions-la ! »

Non, c'était impossible. Hendrik n'avait pas d'expérience personnelle de ce genre de toilettes, mais un des participants à ses séminaires, un enthousiaste du camping, avait raconté un jour que, contrairement à ce qu'on pouvait croire, ces lieux étaient souvent retournés. Soit pour mieux mélanger les excréments avec la terre, soit parce que quelqu'un y avait laissé tomber un objet qu'il convenait de retrouver.

« L'angle ouest, alors, dit Scoro, reprenant son monologue en se frottant le menton. Bien. On redescend dans la cour. »

Il tourna les talons et refit le chemin en sens inverse au pas de gymnastique. Un couple d'Américains corpulents qui venait à sa rencontre se pressa contre le mur pour le laisser passer. L'homme l'apostropha en demandant s'il y avait du danger là-haut.

« No, le rassura Hendrik, qui suivait l'alchimiste de près avec les autres. *We're just in a hurry.* »

Une fois redescendu, Scoro se dirigea droit vers l'angle ouest de la cour, directement sous la position où commençait à l'étage le couloir menant à la tour des latrines. Entre voûtes et piliers, il trouva deux escaliers qui s'enfonçaient vers les profondeurs. Au bout de la première volée de marches, on apercevait des herse en bois qui fermaient le chemin. Ils descendirent tout de même. Westenhoff, qui s'était muni d'une lampe torche, éclaira l'obscurité au-delà de la grille. De part et d'autre du point d'entrée, on distinguait des caves vides au sol en granit massif.

Un regard suffit à Scoro, qui fut le premier à remonter dans la cour. Il entreprit alors de tâter les piliers sur la gauche et sur la droite des deux descentes de caves, allant et venant plusieurs fois, à la recherche de quelque chose.

« Étonnant, fit-il enfin en reculant de quelques pas. On ne voit vraiment rien. »

Hendrik capta le regard triomphant d'Adalbert. Serait-ce la fin de l'aventure ? S'achèverait-elle ainsi, par un voyage absurde, un homme stupéfiant qui tombait fou et une légende dont l'origine s'était perdue depuis des siècles ? Il n'y avait rien ici ! Et encore moins dans les piliers. Pour la plupart, les blocs qui les composaient paraissaient récents. Ceux qui avaient servi à l'époque du grand maître Werner von Orseln avaient dû être remplacés depuis longtemps.

« J'ai vu ce que je voulais voir, déclara Scoro. Retournons à la voiture et commençons les préparatifs.

— Quels préparatifs ? » s'écria Hendrik, en proie à une déception aussi intense que soudaine. Scoro le dévisagea avec attention, puis son regard se porta tour à tour sur les autres membres du groupe.

« Tout d'abord, je vais vous révéler l'emplacement de la pierre, dit-il. Ensuite, nous irons la chercher. »

La forteresse se vidait lentement de ses visiteurs. Les cars de touristes étaient déjà partis et, quand ils franchirent la grille d'entrée, le parking était vide.

« Voulez-vous que j'aille chercher la voiture ? proposa Westenhoff.

— Non, dit Scoro. Notre parking est idéal pour nos besoins. »

Ils s'engagèrent en silence sur la petite route en terre battue, s'effaçant pour laisser passer une voiture qui venait en sens inverse. Les enfants assis à l'arrière les suivirent longuement du regard, comme s'ils pressentaient que des événements extraordinaires étaient sur le point de se produire.

Tout en marchant, Scoro donna quelques directives sibyllines à Westenhoff. En arrivant à la voiture, celui-ci ouvrit aussitôt le coffre pour en retirer des tubes métalliques, qu'il vissa pour en faire un trépied.

« À quel endroit ? » demanda-t-il, l'ustensile à la main.

Scoro prit un air agacé. « Peu importe. Par là, comme tu voudras », fit-il en désignant un point, à trois pas de distance, où le gravier du parking venait mourir contre la bordure d'herbes folles mêlées de détritus.

Obéissant, Westenhoff y posa le trépied, puis il plaça un bleuet alimenté au butane en dessous. Après avoir allumé le feu, il alla chercher le panier abritant le chaudron métallique et posa ce dernier sur le trépied. En l'absence de l'appareil dont il faisait initialement partie, le chaudron évoquait un œuf de guingois, couturé de raccords de soudure. Au bout d'un moment, Westenhoff retira les bouchons de liège qui obturaient les nourrices. On entendit le gargouillement du liquide restant de la transformation de Scoro. Une odeur inconnue, mordante, se répandit.

« C'est le tour du sang de quelle divinité, à présent ? » demanda Adalbert d'une voix ironique.

Scoro ignora la provocation. « Il n'y en a plus besoin, expliqua-t-il. Nous nous contenterons d'entrer dans la *rubedo*, le dernier échelon avant la perfection. » Il se tourna vers son assistant. « Max, la lettre !

— Tout de suite. » Westenhoff retourna au coffre de la voiture, en sortit une chemise en cuir fatiguée et la tendit à l'alchimiste, qui la fit suivre à Laureen. « Lisez cela pendant que nous travaillons. Vous comprendrez mieux ensuite ce qu'il restera à faire.

— La première pochette transparente contient le document original, ajouta Westenhoff, mais il est rédigé en latin et l'écriture est assez illisible. La traduction se trouve à la suite. Nous la devons au prédécesseur de mon père adoptif. »

LA LETTRE

Nous, Friedrich et sa famille, assurons sur l'honneur le bienveillant et sage seigneur, notre mécène inconnu, de notre concours fidèle et loyal. Nous avons dûment pris connaissance de votre désir de vous informer eu égard aux événements et aux rumeurs concernant l'ordre Teutonique qui circulent actuellement par le pays. Voici ce que nous pouvons vous en dire en toute sincérité.

Nous vous remercions de vous être ému de la situation de ma sœur et de sa famille et d'être intervenu en leur faveur. J'avoue sans ambages que je n'y aurais point réussi, malgré la devise de notre ordre qui nous commande d'« aider, défendre, guérir ». En tant qu'homme d'épée, je peux dire, en toute humilité, que j'ai souvent fait mes preuves sur le champ de bataille. Mais nulle épée n'est en mesure de se défendre de lourdes dettes, pas plus que la modeste fortune d'un chevalier de l'ordre ne peut en aider les victimes, ni guérir des sols infertiles pour empêcher les mauvaises récoltes à venir.

Le prix que vous demandez en récompense de vos bontés est fort modeste. Et, bien que vous m'ayez fait savoir par votre truchement que le contenu de mes rapports n'avait guère d'importance pour peu qu'il fût véridique, je crains pourtant de vous décevoir.

Je ne peux que vous révéler ce dont je fus témoin à Marienbourg, sans connaissance aucune des causes cachées. J'espère donc que le simple rapport d'un homme simple saura vous satisfaire, ainsi que vous me le fîtes comprendre par votre émissaire, et je m'emploierai avec zèle à vous faire savoir ce que je sais en espérant ainsi vous rendre service.

Il me faut néanmoins vous avertir que vous trouverez certains des faits relatés peu crédibles, voire proprement miraculeux. Je vous certifie pourtant sur l'honneur que je ne décris ci-après que ce que j'ai moi-même vécu et que je signale comme tel ce qui m'a été rapporté. Pour le reste, je n'ai rien ajouté ni retranché.

Voici ce dont je fus témoin. En l'an 1327, je chevauchais au côté du grand maître de notre ordre, Werner von Orseln, pendant la campagne de Couïavie. Je ne puis vous dire les raisons de cette guerre, un simple chevalier n'est pas informé de ce genre de choses ;

nous ne sommes tenus que d'obéir à nos supérieurs en faisant confiance à Dieu et de suivre les ordres qu'on nous donne. Mes ordres en l'occurrence étaient de protéger la vie du grand maître, fût-ce au prix de la mienne, et j'étais bien décidé à m'acquitter au mieux de cette tâche.

Dieu a bien voulu nous épargner les batailles durant notre voyage. À ce que j'ai appris, la Couïavie ne nous a d'ailleurs opposé que peu de résistance. Pour nous, la campagne se déroula sans heurts, jusqu'à ce que le grand maître reçoive un jour une missive qui lui fit décider de gagner toutes affaires cessantes la ville de Kowal en Pologne. À notre arrivée, il se rendit aussitôt au prieuré où le prêtre de cette paroisse était à l'agonie. J'ignore la nature de sa relation avec notre grand maître et je ne sais pas davantage ce qu'ils se sont dit.

Après cela, le grand maître nous a ordonné de l'accompagner à une ancienne forge. Il y est entré avec quelques-uns de ses hommes de confiance et ils ont passé un certain temps à l'intérieur tandis que je montais la garde, quand bien même nul danger ne menaçait. Lorsque le grand maître reparut, il avait l'air déçu et je l'entendis dire : « Ils ont tout emporté. Faites route vers l'est et demandez à ceux que vous rencontrerez la direction prise ensuite par les deux fugitifs. »

De qui il était question et ce qu'ils avaient emporté, je ne puis vous le dire. Je ne sais pas davantage pourquoi c'était si important pour le grand maître.

Il ordonna qu'on chevauchât vers Marienbourg. Il advint que, sur le chemin du retour, un transport de prisonnier se joignit à notre convoi. Le captif semblait avoir grande valeur pour notre maître car il affecta à sa garde tous les chevaliers dont il pouvait se passer et il nous commanda d'ouvrir l'œil afin que nul ne le libère et qu'il ne puisse s'échapper. « En le capturant, nous apprit-il tandis que nous nous tenions réunis autour de lui, nous nous sommes acquittés d'un devoir considérable qui fut autrefois confié à notre ordre par le pape Boniface lui-même. Sachez que cet homme a pactisé avec le diable ; le coffre et le livre qu'il transportait sont eux-mêmes l'œuvre du Malin. J'interdis à quiconque, sous peine de mort, d'en toucher ou d'en approcher un seul. »

Ce discours nous fit grande peur car nous connaissions le grand maître pour son sérieux et sa piété, mais aussi pour sa bravoure. Cependant, ces objets l'emplissaient de frayeur et nous le ressentions bien.

Le prisonnier était un homme corpulent, de haute taille, dont l'âge était difficile à deviner car il paraissait tour à tour jeune ou vieux. J'appris au bout d'un moment qu'il se nommait Mengedder et qu'il avait été *medicus* en Franconie avant de se tourner vers la magie noire. Il n'était pas permis de lui parler, le grand maître l'avait défendu.

Quant au captif, il l'avait menacé de lui faire arracher la langue s'il tentait de communiquer avec l'un de nous.

Avec l'aide de Dieu, nous revînmes à Marienbourg sans autres péripéties. Une fois de retour, le grand maître fit enfermer le prisonnier dans les oubliettes les plus profondes du haut château et en confia la garde au frère Johann von Endorf, qu'une fièvre l'année précédente avait laissé sourd et qui ne risquait pas d'être séduit par des discours trompeurs. Il demanda ensuite qu'on lui apporte un linge blanc trempé dans l'eau bénite. Il y enveloppa le livre de Mengedder et l'emporta pour le garder personnellement. Quant au coffre, qui pesait un poids extraordinaire – il était plus lourd que s'il avait été rempli d'or massif, ce qui nous surprit tous –, il fut lui aussi placé en un endroit sûr, mais je ne fais pas partie de ceux qui furent mis dans le secret.

Après cela, la vie reprit son cours normal et nous oubliâmes bientôt le prisonnier car les batailles à la frontière polonaise se poursuivirent et il fallut surélever les murailles de Marienbourg et approfondir les fossés qui ceignaient la forteresse. Les années passèrent entre combats et voyages que je ne relaterai pas ici, et je ne pensais plus à l'étrange prisonnier que quand je croisais Johann von Endorf, toujours affecté à sa garde puisqu'il ne pouvait plus combattre. C'était un frère à la mine toujours sombre, que le contact avec le suppôt de Satan n'améliorait guère, à mon humble avis.

Sachez, seigneur, que, pour une raison que j'ignore, Johann von Endorf semblait voir en moi quelqu'un à qui se confier car, chaque fois qu'il me trouvait seul assis à une table, il venait me rejoindre et m'expliquait qu'il attendait avec impatience le jour où le grand maître ferait exécuter le prisonnier pour qu'il puisse enfin se consacrer à d'autres tâches. Il s'exprimait à mi-voix, comme le font parfois les sourds qui ne s'entendent pas parler, et, au fil du temps, son élocution était devenue de plus en plus incompréhensible, si bien que nos frères s'étaient mis à l'éviter de leur mieux, ce qui l'emplissait d'amertume. Je me rendis compte un jour qu'il avait complètement cessé de parler et qu'il se faisait comprendre à l'aide d'une petite tablette de cire qu'il emportait partout. Je n'eus pas la présence d'esprit de lui demander où et auprès de qui il avait appris à lire et à écrire. La suite des événements démontra pourtant combien il eût été souhaitable que je le fisse.

Un jour de l'an 1330, aux alentours de la Saint-Michel, Johann von Endorf vint s'asseoir près de moi, posa sa tablette de cire devant lui et y inscrivit : *Le prisonnier peut faire de l'or, le savais-tu ?*

Fatigué d'une longue chevauchée, j'étais en train de me reposer en savourant un pichet de bière et ne souhaitais rien d'autre que de rester en paix. Je me contentai de secouer la tête. Bien sûr, j'avais entendu

parler d'alchimistes qui prétendaient fabriquer de l'or à partir de métaux communs, mais je ne croyais pas à ces histoires.

C'est ainsi, insista Johann. Son coffre contient la pierre de sagesse véritable, qui lui permet de transformer le mercure en or.

Cette affirmation, comme la précédente, ne m'arracha qu'un haussement d'épaules.

Pourquoi le grand maître n'en profite-t-il pas ? poursuivait Johann. *Nous pourrions alors acheter la Pologne au roi Ladislas. Lequel on surnommait le Nain en raison de sa petite taille.*

Je lui empruntai sa tablette et y inscrivis : *Ce serait l'or du diable.*

Johann émit un son qui aurait pu passer pour une protestation et répondit : *Mengedder dit que ce n'est pas vrai.*

Je compris alors que nul autre que le dangereux prisonnier avait appris à mon frère d'ordre à lire et à écrire au cours des mois et des années écoulés.

Nous pourrions lui apporter le coffre et le surveiller pendant qu'il fabriquerait l'or, écrivit encore Johann. *Au premier geste suspect nous le tuerions.*

La proposition me fâcha autant que le naturel avec lequel il me la soumit. Je lui arrachai la tablette des mains et effaçai les derniers mots avant de me lever et de l'abandonner là. Si j'avais su ce qu'il adviendrait par la suite, j'aurais aussitôt averti le grand maître que son projet de faire garder le prisonnier par une âme échappant à toute influence avait échoué. En l'occurrence, ma loyauté allait d'abord à mon frère d'ordre et mon jugement fut que, chargé d'une peu réjouissante mission, il avait cédé à une tentation et qu'il ne recommencerait pas. Il me sembla que le mieux était d'oublier l'incident.

J'eus à le regretter quelques semaines plus tard et je ne dois qu'à la mansuétude de Notre-Seigneur de ne pas avoir été perdu. Un dimanche après vêpres, l'agitation saisit la forteresse, des cris s'élevèrent et la rumeur se répandit bientôt que Johann von Endorf avait poignardé le grand maître. Je ne le crus pas tout d'abord, mais c'était la vérité. Des témoins de la scène m'ont rapporté que le grand maître avait haussé le ton devant le portail de l'église conventuelle après que Johann lui eut glissé quelques mots, qu'une dispute s'était ensuivie et que le frère avait fini par brandir un poignard et par commettre l'irréparable.

Je n'appris la teneur de cette fatale conversation que plus tard, quand tous ceux qui avaient escorté le prisonnier de Kowal à Marienbourg furent convoqués.

En usant de la même méthode qu'avec moi, Johann von Endorf avait réussi à s'adjoindre d'autres complices pour s'approprier le coffre qui reposait dans une cachette derrière l'autel de la chapelle privée du

grand maître. Ensemble, ils l'avaient porté jusqu'à la cellule avec les autres objets exigés par l'alchimiste pour faire de l'or. Johann avait alors laissé ses acolytes auprès du prisonnier afin qu'ils le surveillent tandis que lui-même allait inviter le grand maître à assister à la représentation. Il espérait que la perspective d'un trésor inépuisable le ferait changer d'avis.

Le plus étrange fut cependant ce qui arriva ensuite. Quand l'effroi à l'annonce du lâche forfait de notre frère se fut dissipé et que nous courûmes priver le diabolique alchimiste de son coffre, nous eûmes la surprise non pas de voir que le prisonnier s'était enfui, mais que la cellule de Mengedder ainsi que l'escalier permettant d'y accéder avaient disparu, comme s'ils n'avaient jamais été construits. L'escalier en question était l'un des trois, situés dans l'angle de la cour intérieure le plus proche de la tour des latrines, qui desservaient les sous-sols ; il n'en restait à présent plus que deux, qui menaient à deux pièces de stockage des caves de niveau supérieur. En revanche, le niveau inférieur, où se trouvait la cellule du prisonnier, s'était évaporé.

Nul n'avait d'explication à ce renversant phénomène. Je l'ai vu de mes yeux et je peux en attester, même si j'ai encore du mal à y croire. Finalement, le grand commandeur, Otto von Bonsdorf, remplaçant du grand maître, ordonna de renforcer la garde, nous commanda de garder le silence sur ce qui s'était produit et fit creuser, en grand secret, des puits dans les caves pour tenter de retrouver l'étage disparu. Mais tous ces efforts restèrent vains.

Sachez, seigneur, que voir ainsi s'évanouir un pan d'un bâtiment nous avait tant bouleversés que nous n'étions pas loin de mettre le feu à la forteresse tout entière, qui avait été le théâtre d'agissements maléfiques, pour en finir une fois pour toutes avec cette diablerie. Mais, la veille de la Saint-Simon de l'année suivante, Luther von Braunschweig fut élu nouveau grand maître. Il jugea que ce que nous avions vu n'était pas l'œuvre du diable mais celle de Dieu, que le Tout-Puissant avait enlevé l'alchimiste et sa pierre maudite de ce monde pour l'envoyer en un lieu d'où il ne pourrait plus nuire à sa création. Le grand maître nous rappela que la mission de l'ordre Teutonique était de trouver la prétendue pierre philosophale et de la mettre à l'abri jusqu'à la fin des temps, et il nous dit qu'avec l'aide de Dieu cette mission avait été accomplie. Il édicta ensuite une règle selon laquelle l'ordre devrait en toutes circonstances nier l'existence de la pierre et taire sa relation avec celle-ci, puis il créa une nouvelle fonction secrète qui aurait à charge de protéger la vérité sur toute l'affaire en s'assurant qu'elle ne se répandrait pas tout en l'empêchant de tomber dans l'oubli. Les futurs dirigeants de l'ordre auraient à en prendre connaissance puis à ne jamais en parler.

En rédigeant ce rapport à votre intention, je romps délibérément ce

vœu de silence, puisse Dieu me pardonner ma faiblesse. J'ai dûment pesé le pour et le contre, et ma faute me paraît moindre que celle que je commettrais envers vous si je continuais de me taire. Mon manquement à la règle ne serait d'aucune utilité à quiconque car, pour autant que nous sachions, la pierre en question se trouve toujours dans la cellule de l'alchimiste, disparue de ce monde de si inexplicable manière. Sans doute l'homme, privé de boire et de manger, y a-t-il vite trouvé la mort, si bien que la pierre est réellement inaccessible, aujourd'hui et à jamais, même en ayant connaissance de sa cachette.

Il me reste à vous faire savoir que nous avons détruit la lettre que vous nous fîtes parvenir. Faites-en autant de cette missive.

Ainsi s'achève mon rapport fidèle et authentique. Fait le vendredi suivant la Saint-Martin de l'an de grâce 1345 à Königsberg, anciennement Tilténikin.

Friedrich von L.

Laureen laissa retomber le dossier.

« Voilà qui n'est pas banal, fut le verdict d'Adalbert. Je suis curieux d'entendre l'explication de ce phénomène.

— Je ne vois vraiment pas, admit l'Américaine. Comment une partie d'un édifice peut-elle disparaître sans que l'ensemble ne s'écroule ? »

Hendrik resta muet. Il laissa courir son regard jusqu'aux deux hommes penchés sur le chaudron en bordure du parking provisoire. En réalité, seul Scoró se penchait tandis que Westenhoff, agenouillé, versait une poudre dans le récipient métallique en suivant les directives de l'alchimiste.

Ils semblaient se moquer éperdument de ce qui les entourait et ne se préoccupaient pas davantage de savoir si on les observait. C'était pourtant le cas : une femme se tenait postée à la fenêtre d'une des maisons voisines. Se voyant découverte par Hendrik, elle referma vivement ses rideaux.

Westenhoff était en train de faire couler dans un verre un peu de la mixture brunâtre et visqueuse qu'il préparait.

« Encore », fit Scoró, et son assistant reversa le contenu du verre dans le chaudron.

En tout cas, l'heure de vérité était venue, se dit Hendrik. La veille, à la même heure, John Scoró n'était encore qu'un squelette trop faible pour soulever la tête et ce breuvage l'avait inexplicablement ramené à la vie. Apparemment, l'alchimiste préparait un nouveau tour de passe-passe, et Hendrik se demandait comment une deuxième dose lui permettrait de trouver la pierre philosophale disparue. Une fois de plus, il faudrait s'en remettre aveuglément au savoir-faire de Scoró.

Celui-ci, voyant que ses compagnons en avaient fini de leur lecture, vint les rejoindre.

« Eh bien ? fit-il en arquant ses fins sourcils d'un air moqueur. Quelles conclusions avez-vous tirées ?

— Qu'il y avait des fabulistes de talent au Moyen Âge, répondit Adalbert sur le même ton. Quel dommage qu'ils aient gâché leur vie en se consacrant à la chevalerie.

— À qui la lettre s'adressait-elle ? demanda Laureen. À vous ? »

Scoró acquiesça. « C'était à une époque où j'étais encore capable d'agir par moi-même, mais je devais me montrer prudent et discret car je n'avais aucune envie que l'ordre Teutonique découvre que j'étais

encore en vie.

— Mais ce que cet homme vous a écrit n'a aucun sens ! Il est impossible qu'une partie d'un édifice disparaisse ainsi !

— C'est le raisonnement spontané. Voilà pourquoi j'étais convaincu que l'homme disait vrai, là-dessus comme sur le reste. S'il avait voulu mentir, il aurait concocté une histoire plus crédible.

— Mais... »

Scoro interrompit la jeune femme d'un geste vif de la main. « La cellule n'a pas bougé de place et sans doute la clé se trouve-t-elle toujours dans la serrure. Si on ne la voit plus, c'est que Mengedder a réussi à transférer sa geôle sur un autre plan d'existence. À l'aide de la pierre, bien entendu. »

Adalbert fronça les sourcils. « Un autre plan d'existence ? Qu'entendez-vous par là ?

— Nous n'avons généralement conscience que d'un seul plan d'existence, celui où nous séjournons nous-mêmes. Le monde ordinaire, pourrait-on dire. Mais il en existe un nombre infini au même endroit, dans le même temps, seulement séparés les uns des autres par leur niveau d'énergie ou, pour l'exprimer autrement, leur degré de perfection. » Scoro agita la main avec mépris. « Pensez aux légendes sur les fantômes. Ce ne sont que des rencontres avec d'autres plans d'existence. En certains lieux, à certaines époques, les frontières entre les plans peuvent devenir poreuses.

— Ce qui voudrait dire, conclut Adalbert, toujours sceptique, que Mengedder a pris depuis longtemps la poudre d'escampette avec la pierre, non ?

— Non. Cela lui aurait été impossible. En quittant notre plan d'existence, il a transformé sa cellule en une prison parfaite.

— Pourquoi aurait-il fait cela ? »

Le regard de Scoro se fit vague. « Disons que je le devine. Nous verrons bientôt si j'ai raison. » Il se détourna et désigna le chaudron. « Assez bavardé. L'élixir devrait être prêt. Max, les verres ! »

Westenhoff sortit cinq verres du sac de voyage et entreprit de les remplir. Le liquide dans le chaudron, qui avait pris une belle teinte rouge rubis, semblait rayonner de l'intérieur.

« Je vais vous prier de m'écouter avec attention, reprit Scoro. Il est essentiel que nous absorbions tous l'élixir au même instant et d'un même trait. Nous allons donc nous placer en cercle et je compterai à rebours à partir de cinq ; à un, chacun placera le verre contre sa bouche et à zéro il faudra le vider d'un coup, sans hésiter. Vous avez compris ?

— Cercle, compte à rebours depuis cinq, verre vide à zéro, récapitula Adalbert.

— Ce n'est pas si difficile à retenir, ajouta Laureen.

— Quel est l'effet de l'élixir ? » demanda Hendrik, étonné que personne ne s'en inquiète.

Scoro prit le premier verre et le tendit à l'Américaine. « Cet élixir, comme je l'ai laissé entendre plus tôt, nous transportera dans la *rubedo*, l'avant-dernier plan avant la perfection, mais seulement pour quelque temps. Dix à douze heures, je pense.

— Et ensuite ? demanda Laureen.

— Après cela, poursuivit Scoro en tendant le deuxième verre à Adalbert, l'énergie du fragment de pierre arrivera à son terme. Autrement dit, quoi que nous voulions réussir, il faut nous y mettre maintenant ou échouer. »

Il remit le verre suivant à Hendrik, garda l'avant-dernier pour lui-même et leur fit signe d'approcher. Westenhoff remplit son propre verre, éteignit le brûleur et se hâta de rejoindre le cercle.

Scoro était toujours aussi peu soucieux de ce qui se passait dans les environs immédiats. Un homme qui marchait vers sa voiture leur jeta des regards de curiosité, mais il prit place au volant sans un mot et s'éloigna tranquillement. Après tout, il n'était pas interdit de trinquer sur un parking.

Hendrik huma son verre, mais l'élixir ne dégageait aucune odeur. Vu de près, le breuvage ressemblait à de l'eau teintée.

Finalement, c'était peut-être Adalbert qui avait raison et tout ce rituel n'était qu'une vaste fumisterie.

L'heure de vérité.

« Au grand œuvre, prononça Scoro en levant son verre. Qu'enfin il soit parachevé.

— Au grand œuvre », répétèrent Westenhoff et Laureen en chœur. Adalbert ne desserra pas les lèvres et le toast de Hendrik arriva avec un temps de retard, comme un écho. Il déglutit, soudain mal à l'aise. Il ne manquait pas de détermination, sûrement pas. Pas après avoir rompu tous les ponts comme il l'avait fait.

« Cinq », dit Scoro.

Ce n'était que la présence d'Adalbert qui le perturbait. Quelle mouche l'avait piqué de le faire venir ? Foutue sentimentalité !

« Quatre. »

Il était temps de se concentrer.

« Trois. »

Si seulement la procédure avait revêtu un peu plus de solennité !

« Deux. »

Peu importait. Il n'y avait plus qu'une chose à faire à présent : fermer les yeux et respirer un bon coup.

« Un. »

Porter le verre aux lèvres. Ne surtout pas rater l'instant fatidique.

« Zéro. »

Ils étaient cinq, mais ils avalèrent l'élixir d'un unique et même mouvement. Parfaitement synchrones, comme s'ils s'étaient longuement entraînés.

Heureusement que Scoro les avait avertis de vider le verre d'un trait car il eût été impossible d'ingurgiter plus d'une gorgée de ce breuvage. Non pas à cause de son goût, puisqu'il n'en avait pas, mais à cause de son effet. Ce fut comme d'avaloir du kérosène, un verre de combustible à puissance énergétique, aussitôt transformé en gaz qui explosa en eux.

Hendrik ferma involontairement les yeux, il ne put s'en empêcher. À dire vrai, ils se fermèrent d'eux-mêmes. Il eut l'impression de vaciller, de haletter peut-être, en réaction à l'extraordinaire énergie qui se libéra en lui et vint heurter chacune de ses cellules. Il la ressentit jusque dans la pointe de ses doigts, sous les ongles de ses orteils, il prit conscience de chaque poil sur sa peau, de chacun de ses organes. Sa respiration vrombissait tel un ouragan, les battements de son cœur retentissaient comme autant de coups de tonnerre. Le sol tangua, le ciel tournoya, l'air lui-même parut se transformer en feu ou plutôt en une énergie incandescente qui libéra en lui une excitation puissante, addictive, et le secoua de tremblements incoercibles. Le feu se propagea au plus profond de son être, enflammant jusqu'à son âme. Il sombra dans une extase qui le comblait et qu'il aurait voulu prolonger à jamais.

Pourtant, cet état inestimable ne dura pas. Sans pour autant s'arrêter.

Le sol cessa de trembler, le ciel de vibrer, l'air de brûler. Hendrik ne vacillait plus, mais il se sentit transformé, chargé d'une puissance presque trop grande pour un seul homme. Il sut qu'il serait bientôt capable de rouvrir les yeux. Tout était vrai, Scoro connaissait réellement le chemin de la perfection et lui, lui Hendrik Busske, l'accompagnerait sur ce chemin. Il avait réussi, il touchait au but, il entrerait dans la perfection avec Laureen, une femme aussi merveilleuse que ce qui se produisait en cet instant et qui surpassait même ses rêves les plus fous. Il se sentait transformé, oui, déjà. Il ne restait qu'un échelon avant son but ultime, oui. Oui.

Le verre dans sa main était froid, léger. Il baissa le bras et le laissa tomber sans un bruit. Raffermissant son équilibre, il ouvrit enfin les yeux.

Qu'était cela ?

Le monde n'avait pas disparu, mais il était... changé.

Les gens n'étaient plus là. Le monde, lui, était devenu pâle, gris, transparent, comme sous un brouillard transformant les bâtiments, les arbres, les chemins en lignes irréelles et floues. Les coulisses de la

réalité.

Seuls ses compagnons avaient gardé leur consistance. Scoro. Laureen. Adalbert. Westenhoff. Ils paraissaient luire sur l'arrière-plan de ce monde gris, fade et dépourvu de formes. Ils jetaient autour d'eux les mêmes regards stupéfaits que lui.

« *That's... crazy*, chuchota Laureen.

— Mais que... ? » haleta Adalbert.

Scoro garda le silence, le regard tourné vers l'intérieur. Westenhoff ne disait rien lui non plus, fixant l'espace devant lui de ses yeux écarquillés, la main pressant le verre vide contre sa poitrine, la bouche ouverte, happant l'air comme un poisson sorti de l'eau.

Hendrik entendait sa respiration heurtée, rien d'autre. La disparition des gens s'accompagnait de celle de leurs bruits. Mais pas seulement. Le chant des oiseaux, le bruissement des arbres, le claquement des drapeaux dans le vent, tout s'était éteint. Hormis les sons qu'ils produisaient eux-mêmes, rien ne troublait le silence profond de ce monde transformé.

« Que se passe-t-il ? demanda Adalbert, abasourdi.

— Nous nous sommes élevés au-dessus du monde tel que nous le connaissions, répondit Scoro d'une voix grave. Nous nous trouvons à un niveau d'énergie supérieur à celui de la matière ordinaire, dont nous ne percevons plus que l'ombre. Il ne nous manque plus que la pierre philosophale pour nous détacher enfin de ce plan d'existence.

— Ah ! » s'écria Westenhoff en avançant d'un pas et en s'arrêtant aussitôt en vacillant. Le verre lui échappa et se brisa sans bruit sur le sol gris et flou. « Ah... ! »

Scoro se tourna vers lui, irrité. « Max, à quoi joues-tu ? »

Westenhoff se redressa péniblement, le visage couvert de sueur. « Je..., haleta-t-il. Je... »

Ses yeux roulèrent dans ses orbites et il s'effondra comme une marionnette dont on aurait soudain tranché les fils.

Laureen se porta aussitôt à son secours. Elle s'accroupit près de lui, souleva ses paupières, tâta son pouls et secoua la tête d'un air inquiet avant de déboutonner son veston puis sa chemise. Elle colla l'oreille à sa poitrine puis entreprit de lui administrer un massage cardiaque énergétique tout en comptant à voix basse.

Hendrik, qui sortait lentement de son hébétude, ne put que la regarder, fasciné par l'assurance et la précision de ses gestes. Elle avait vraiment bénéficié de la plus complète des éducations, ainsi qu'elle l'avait dit.

Au bout de quelques minutes d'efforts, elle abandonna. « *He's dead* », déclara-t-elle.

Scoro arqua les sourcils. « C'est dommage, mais c'est ainsi, dit-il

d'un air qui ne trahissait nul émoi. Portons-le dans la voiture. »

Hendrik réagit à l'injonction. Sans réfléchir, il tendit la main vers la poignée de la portière, si floue qu'elle ne se reconnaissait que difficilement. Prenant conscience de ce qu'il faisait, il s'attendit à refermer les doigts sur le néant, mais il rencontra une résistance. Il parvint à ouvrir la porte semi-transparente et, avec l'aide d'Adalbert, allongea le corps de Westenhoff sur la banquette arrière.

« Bien, allons-nous-en ! » fit Scoro quand ils eurent fini.

Hendrik resta planté devant la portière ouverte. « Est-ce qu'on le voit ? Je veux dire... dans le monde normal. »

L'alchimiste le dévisagea d'un air chagrin. « Non. Sans doute pas. Dans quelque temps, quand le corps commencera à perdre sa charge énergétique, peut-être. » Il secoua la tête. « Nul ne le sait. »

Devant l'impatience manifeste de ses compagnons, Hendrik ferma enfin la portière. « C'est bon, dit-il. Allons-y. »

Les autres n'avaient pas tort. Aussi regrettable que fût la mort, si près du but, de celui que Hendrik tenait encore il y avait peu pour un châtelain véritable, on ne gagnerait rien à se laisser freiner par ce triste événement. Surtout que le temps dont ils disposaient pour parvenir à leurs fins était compté lui aussi et qu'ils en ignoraient le crédit exact.

Mais l'extase ressentie plus tôt... Tandis qu'ils avançaient à quatre sur le chemin gris menant à la forteresse grise, Hendrik chercha en lui l'écho du désir surhumain qui s'était emparé de lui au moment du passage et qui le baignait encore à l'instant où Westenhoff s'était effondré...

L'extase avait disparu, s'était évanouie, évaporée.

Comme si son ancienne vie cherchait à le reprendre, elle qui ne lui accordait rien, jamais, ni victoire sans larmes ni succès sans déception, ni triomphe sans amertume.

Il était plus que temps qu'il atteigne la perfection et tourne la page.

Ils avançaient en silence d'un pas vif, Scoro à leur tête. En approchant du portail principal, Hendrik vit se déplacer des ombres, silhouettes humaines mal définies qui émergeaient brièvement du brouillard gris avant d'y replonger. Traces fugaces des visiteurs qui entraient ou sortaient du site par son seul point d'accès.

Ils continuèrent sans dévier leur cours ni échanger un mot. Hendrik eut l'impression de traverser un banc de brume, rien de plus.

Dans la première cour de la forteresse, les pelouses ne formaient plus que des plans gris sur un sol plus gris. Les fûts des canons, les bancs publics, les buissons et les arbres étaient réduits à de simples lignes imprécises et incolores. Seules les statues de bronze des anciens grands maîtres restaient à peu près reconnaissables, et Hendrik remarqua que Scoro prit la peine de les contourner sur le chemin vers

le haut château.

Le pont-levis n'était plus, seul subsistait un chemin fantôme qui supporta pourtant leur poids. La sculpture en relief au-dessus du portail restait indistincte comme on pouvait s'y attendre. Dans la cour intérieure, une ombre carrée matérialisait la présence du puits.

Et dans l'angle ouest, vers la tour des latrines, ils trouvèrent non pas deux mais bien trois escaliers qui descendaient vers les profondeurs.

Laureen se mit à compter les arcs de voûte et les fenêtres vaguement discernables sur la façade en surplomb.

« Oubliez tout cela, dit Scorò en constatant son manège. Ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder. Dans le plan de l'imperfection, nous sommes incapables d'appréhender la réalité telle qu'elle est. L'astuce mise en œuvre par Mengedder repose justement sur cette incapacité.

— Il y avait autant d'arcs tout à l'heure, fit remarquer Laureen, stupéfaite. Il y en avait six et leur nombre n'a pas changé. Comment est-ce possible ?

— Il y en avait six, comme il y a toujours eu trois escaliers.

— Pourtant, la première fois, on n'en voyait que deux. Et celui-là était ici, ajouta-t-elle en indiquant d'abord l'escalier de gauche puis celui du milieu.

— Telle était l'illusion, répondit Scorò en s'approchant de l'escalier en question. Ne perdez plus votre temps. Venez. »

Il descendit les marches aux contours flous, tout le groupe à sa suite. La sensation était étrange, comme de marcher sur une surface à la fois mousseuse et souple.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Adalbert. On dirait les restes moisis d'une quelconque substance. » Hendrik entendit le dégoût dans sa voix.

« C'est possible, dit Scorò. Sûrement des feuilles mortes et de la poussière accumulées au fil des siècles. Personne n'est jamais venu passer le balai ; je suppose donc qu'une bonne couche d'humus a pu se former.

— C'est écœurant », gémit Adalbert.

Au bout du long escalier les attendait un couloir rectiligne qui s'arrêtait abruptement.

« Une porte, déclara Scorò après avoir tâté l'obstacle. Probablement celle de la cellule.

— Et si la clé était restée dans la serrure à l'intérieur ? » fit Hendrik en se remémorant l'histoire du gardien des clés. Il se demandait ce que le vieil homme savait réellement de toute l'affaire.

« Ce n'est pas impossible, répondit l'alchimiste. Mais, comme nous nous trouvons à un niveau énergétique supérieur, cela ne nous

arrêtera pas. » Il recula d'un pas puis se jeta d'une force impatiente contre la surface floue qui représentait la porte.

On entendit un craquement, guère plus sonore que celui d'une branche d'arbre qui se rompt sous les pas d'un promeneur en forêt, et le battant s'ouvrit.

Ils furent accueillis par une douce clarté jaune, comme si le soleil qui manquait à ce monde s'était réfugié là.

« Oh ! laissa échapper Laureen, surprise.

— Parfait, fit Scorco d'une voix satisfaite.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda Hendrik.

— Parce que, dans ce plan d'existence, seule la pierre philosopale est en mesure de produire de la lumière », répondit l'alchimiste en franchissant le seuil.

Pour une cellule de prisonnier, la pièce était d'une taille étonnante. Plutôt qu'une geôle, elle évoquait une grande halle au plafond bas.

« La voilà, s'exclama Scorco. La pierre ! »

Une masse à peine plus grosse que le poing, dont émanait une luminosité jaune pâle, reposait sur une sorte de piédestal au milieu d'une couronne de blocs sombres, aux angles aigus, qui paraissait en restreindre et maîtriser le rayonnement. Sept larges rayons plus intenses s'échappaient du dispositif, tombant chacun sur un bloc noir massif qui le réfléchissait et le renvoyait dans une autre direction, loin à l'arrière de la salle.

Ils suivirent les rayons qui coupaient la brume ondoyante de la cellule comme des courants d'or liquide et se réunissaient enfin en un point.

En ce point gisait quelque chose. Ou plutôt quelqu'un. Un corps humain vétuste, sec et ridé comme une momie, à la peau noircie, aux membres grignotés par la décomposition, et pourtant vivant. Allongé sur une table de pierre, la tête baignant dans le faisceau d'or scintillant, il bougeait imperceptiblement mais sans interruption, tremblant et frissonnant toutes les quelques secondes en poussant des gémissements qui semblaient de plaisir.

Le spectacle était aussi écœurant que fascinant. Hendrik s'approcha, comme hypnotisé. Plus il observait les convulsions de ce corps en décomposition, dont le visage ne présentait plus que des trous et de vagues excroissances charnues, plus l'impression s'ancrait en lui que la chose qui se tordait ainsi sous ses yeux vivait un orgasme qui durait depuis des siècles.

« Qu'est-ce que c'est ? souffla-t-il.

— Je vous présente Mengedder », répondit Scorco.

Il était sept heures moins le quart quand le gardien des clés atteignit la forteresse de Marienbourg. Il se dirigea vers une place de parking libre, éteignit le moteur, ouvrit la portière et entreprit une fois de plus de déplier sa grande carcasse des sièges profonds et bas de la Porsche.

Après le long trajet, chaque muscle de son corps criait de douleur. Il n'avait interrompu sa course folle que pour deux brèves pauses afin de satisfaire un besoin naturel. Dans sa panique, il avait fait fi de toutes les limitations de vitesse et avait été flashé au moins deux fois. Ce qui lui donnerait l'occasion, à son retour, de vérifier la qualité de la collaboration policière des pays européens.

Il fit pivoter sa tête dans une vaine tentative de détendre sa nuque raidie et cessa aussitôt en l'entendant crisser affreusement. Il regarda autour de lui. Tout était paisible. Un bel après-midi d'été qui touchait à sa fin.

Et maintenant ? Son regard balaya les immatriculations des voitures voisines, cherchant une plaque allemande. Il sentait dans la poche de sa veste le poids du pistolet qu'il se reprochait à présent d'avoir emporté. Que pourrait-il bien en faire ?

En bordure du parking, il aperçut une femme en train de ranger des présentoirs de cartes postales à l'intérieur de son magasin. Il traversa l'espace d'un pas vif et l'attendait devant sa porte quand elle ressortit.

« *Dobry wieczór* », dit-il en s'efforçant de dissimuler l'impatience dans sa voix. *Bonsoir*.

Elle le scruta, méfiante, de la tête aux pieds. « *Chcesz ?* » Vous désirez ?

Le gardien des clés lui tendit une photo de Hendrik, une coupure de presse récente qu'il avait pris soin d'emporter.

« Auriez-vous vu cet homme ? » demanda-t-il en lui remettant le cliché.

Elle n'y jeta pas même un coup d'œil. « Vous êtes de la police ? »

— Non, répondit le gardien des clés en ôtant son écharpe de soie pour laisser voir son col de prêtre. Il s'agit de... disons d'une âme troublée.

— *Oj !* » fit la femme en sursautant. Elle se pencha aussitôt sur la photo et l'examina longuement.

Le respect du clergé était bien plus vivace en Pologne que partout ailleurs.

« C'est possible, dit-elle enfin. J'ai vu quelqu'un qui lui ressemblait cet après-midi. Il est entré dans la forteresse en compagnie d'une femme et de trois autres hommes. La femme avait les cheveux roux. » Elle accompagna sa description d'un geste de la main imitant une crinière.

Le gardien des clés reconnut Laureen Turner. Il ignorait qui pouvaient être les hommes en leur compagnie, mais la seule idée que la milliardaire américaine, détentrice de l'armure d'or, et Hendrik Busske, qui lui avait dérobé le manuscrit de l'alchimiste, avaient fait cause commune et qu'ils se trouvaient ensemble sur le site où la pierre philosophale était dissimulée le fit frémir.

« À quelle heure était-ce ? » demanda-t-il.

D'un geste machinal, elle balaya sa frange d'un blond terne. « Vers les quatre heures ou quatre heures et demie peut-être. Ils sont entrés dans la forteresse et en sont ressortis il y a à peu près une heure. » Elle désigna le chemin à l'extrémité du parking, qui s'éloignait du château et dont un panneau d'interdiction barrait l'accès. « Ils sont partis par derrière. Je ne les ai pas vus revenir. »

Le gardien des clés inspira profondément. « Merci, dit-il. Merci beaucoup. »

Il rangea la photo et garda la main dans la poche, ses doigts serrant la crosse du pistolet. Il adressa un dernier signe de tête à la femme puis se mit en route à grands pas. Il aurait bien aimé savoir ce qu'il allait faire, s'être fixé un plan, une stratégie, mais seule sa crainte l'aiguillonnait. La peur de faillir à la mission que son ordre lui avait confiée imprégnait toutes les fibres de son être. La peur mais aussi l'espoir qu'une puissance supérieure lui prêterait main-forte si le besoin s'en faisait sentir.

Hendrik lutta contre son envie de vomir en voyant grouiller de gros asticots blancs sur le moignon du bras de ce corps dévasté étendu devant lui.

« Si nous n'étions pas sur cet autre plan d'existence, demanda-t-il d'une voix altérée, est-ce qu'il sentirait mauvais ?

— L'odeur serait insoutenable, répondit Scoro.

— Mais comment... ? Que lui est-il arrivé ? »

Le corps sur la table en pierre était grand, massif, sa peau noire et ratatinée, presque carbonisée. Mengedder. Il était nu ou tout comme, non parce qu'il s'était allongé là dans cet état, mais parce que ses vêtements s'étaient désintégrés au fil des siècles. Ses perpétuels mouvements involontaires avaient peut-être fini par en venir à bout, ou alors c'était le temps qui avait fait son œuvre.

Son seul membre encore intact était justement son pénis. Gros et ferme, il se dressait, indécent, et, quand il n'était pas en train de

trembler et de vibrer, il évoquait une branche robuste née d'un arbre putréfié.

« Mengedder s'est servi de la pierre pour obtenir ce qu'on nomme le point d'extase, expliqua Scoró, la mine lugubre. Tout comme je m'y attendais de sa part.

— En d'autres termes, ce que nous avons sous les yeux, c'est un type qui accumule orgasme sur orgasme depuis sept cents ans », fit Adalbert, atterré.

Scoró balaya l'espace d'un petit geste de la main. « On ne peut pas lui reprocher de s'être fourvoyé dans cette impasse. Il n'a rien eu, ni maître ni initiation, seulement mon livre avec des notes destinées à moi seul et qui ont dû lui paraître incompréhensibles. La dernière fois que je lui ai parlé, le mystère de l'énergie sexuelle le fascinait déjà plus que de raison, je m'en suis bien rendu compte. J'ai tenté de l'en détourner, mais j'ai sans doute fait une erreur en lui expliquant que réaliser le grand œuvre signifiait entrer dans la pure extase de l'existence réelle. Mes paroles n'ont fait qu'apporter de l'eau à son moulin. »

Hendrik regardait son frère, qui n'arrivait pas à détourner les yeux du torse agité de frémissements. « Sept cents ans ? répéta Adalbert. Sans manger ni boire ?

— Si on s'y prend bien, l'énergie de la pierre peut se substituer entièrement à l'énergie vitale d'un organisme humain, précisa Scoró en haussant les épaules. Ce qui n'est manifestement pas le cas ici. Rien d'étonnant, il s'est reposé sur des notes dont le sens ultime reste incompréhensible, même à moi.

— Il existe donc un lien entre l'énergie sexuelle et l'énergie de la pierre ? demanda Laureen.

— Bien sûr. Ce phénomène porte de nombreux noms. Les uns l'appellent le qi, les autres prana, ailleurs on dit pneuma, mais la réalité que ces termes désignent reste la même : l'énergie de la vie elle-même. » Il regarda un instant le corps qui tressautait puis secoua la tête avec commisération. « Il a cherché l'extase et il a cru la trouver ainsi.

— Pour un début, ce n'est pas mal, tout de même, non ? » fit Adalbert.

Scoró lâcha un ricanement méprisant. « L'extase – l'extase véritable – est bien au-delà de ce bricolage d'amateur que nous avons sous les yeux. Et elle n'a rien à voir non plus avec ce qu'il est convenu d'appeler le bonheur éternel. »

Posant les mains sur la table où le corps ruiné de Mengedder se tordait dans les affres d'un plaisir sans fin, il le poussa énergiquement d'un bon mètre, si bien que sa tête sortit entièrement du faisceau d'or lumineux.

Les tressautements cessèrent aussitôt. Un bruit semblable à un long soupir de soulagement s'échappa de la béance de la bouche.

Puis le corps tomba en poussière.

Le chemin aboutissait à un parking en terre battue au-dessus duquel couraient des lignes à haute tension. Le gardien des clés fit le tour des voitures garées là et il en trouva une munie d'une plaque allemande et d'une immatriculation qu'il connaissait par ses dossiers : la Mercedes blanche d'un certain Max Westenhoff, le propriétaire du château où Hendrik Busske vivait depuis dix ans.

Le gardien des clés arqua les sourcils, surpris, se demandant ce qu'il était venu faire là.

À l'époque de l'installation de la famille Busske au château, il avait pris ses renseignements sur le propriétaire des lieux. Le détective engagé pour la circonstance lui avait appris que Westenhoff était célibataire, très riche et qu'il dépensait des fortunes en ouvrages d'alchimie anciens et nouveaux. On pouvait en déduire que l'alchimie était son hobby et qu'il était entré en contact avec Busske pour cette raison précise. Quant à faire passer le château pour la propriété de Hendrik, il s'agissait de toute évidence d'une astuce de marketing. Le détective n'avait pas trouvé ce qu'il devait payer en retour, mais la manœuvre s'était avérée profitable à ses séminaires. Westenhoff entretenait également des contacts avec un certain nombre de charlatans et d'excentriques de par le monde. Rien n'avait jamais laissé soupçonner que l'homme était à prendre au sérieux.

Le gardien des clés observait la Mercedes sans bouger. Busske l'avait peut-être empruntée puisque son propre véhicule était recherché par la police.

L'explication semblait valable.

Il fit le tour de la voiture. À l'arrière, en bordure du parking, il découvrit un bleuet de camping sous un trépied supportant un récipient métallique de forme grotesque. Quelques éclats de verre étaient éparpillés à proximité.

Étrange.

Il remarqua alors qu'un vieil homme aux épais cheveux gris était allongé sur le siège arrière, les paupières closes. Le gardien des clés s'approcha et frappa à la fenêtre.

Aucune réaction.

Il recommença plus fort. « Hello ? » fit-il.

Rien.

Il observa l'homme à travers le carreau et reconnut son visage : Max Westenhoff, aucun doute n'était permis.

Il n'avait pas l'air de respirer.

À tout hasard, le gardien des clés actionna la poignée. La portière,

non verrouillée, s'ouvrit. « Hello, répéta-t-il. Monsieur Westenhoff ? » Il se pencha et le secoua à l'épaule.

Il s'arrêta en voyant la tête rouler de côté d'un mouvement sans force.

Il effleura le front de l'homme. Froid. Il chercha le pouls au poignet. Rien. Il se redressa lentement et regarda autour de lui, perplexe. Que signifiait tout cela ?

Il referma la portière, conscient d'y abandonner ses empreintes, ce qui pourrait bien lui causer des problèmes. Mais, pour l'heure, cela n'avait pas d'importance.

Deux minutes plus tard, il s'arrêta devant la caisse de l'entrée principale. La femme derrière la vitre était en train de compter sa recette et de trier l'argent par devises. Un billet de cinquante euros se trouvait sur le dessus de la pile.

« Le site reste ouvert jusqu'à vingt heures, dit-elle avec un coup d'œil à la pendule, mais les expositions ferment à dix-neuf heures. L'entrée n'est donc plus payante.

— Merci », répondit le gardien des clés. Il passa le portail, la main dans la poche, refermée sur la crosse de son pistolet. Il ne se trouvait plus aussi ridicule d'être venu armé. Bien au contraire.

Hendrik fixait le tas de cendres sans réussir à en détourner le regard. Comme sous l'effet d'une brise que nul ne ressentait, de légers flocons noirs s'envolaient de la table et allaient se perdre dans le néant gris qui les entourait.

Le dernier soupir émis par la carcasse délabrée résonnait en boucle dans son cerveau. Avait-il réellement exprimé un soulagement infini ou Hendrik se racontait-il des histoires ? Il ne put s'empêcher de frissonner.

« À présent, nous avons ce que nous voulions pour entamer le dernier, l'authentique voyage, déclara Scoró. Je repose donc la question : y êtes-vous prêts ?

— Oui, répondit Hendrik sans réfléchir.

— Oui », fit Laureen au même instant.

Oui. Oui, quitter enfin ce monde où des abominations telles que le sort de Mengedder étaient possibles.

Adalbert garda le silence. Hendrik s'en étonna, mais Scoró parut ne pas y prendre garde. « Bien, fit l'alchimiste en souriant. Il ne nous reste qu'à trouver un récipient pour transporter la pierre.

— La transporter ? s'étonna Laureen. Pourquoi ?

— Nous ne pourrions rien faire ici, répondit Scoró. Nous devons nous détacher davantage encore de ce monde. Et la pierre pèse assez lourd. »

En furetant, ils tombèrent bientôt sur un caisson à l'aspect

étonnant. L'extérieur présentait les mêmes contours flous que le reste, mais l'intérieur, bien que de couleur grise aussi, était net et bien visible.

« Du plomb, lâcha Scoró. J'ai fait fabriquer ce coffret en l'an 1293 pour transporter la pierre. En raison du contact avec elle, le métal chargé d'énergie peut se matérialiser dans ce monde-ci. »

Le couvercle avait disparu mais, d'après l'alchimiste, cela n'avait pas d'importance. « Rien ne nous sépare plus de la perfection et nous n'en aurons pas besoin sur le chemin qui nous y mènera. »

Le caisson pesait son poids, comme ils s'en aperçurent en le déplaçant jusqu'au piédestal où la pierre philosophale émettait son rayonnement d'un jaune mat. Scoró balaya d'un geste les blocs qui avaient permis à Mengedder d'organiser son point d'extase, puis, ensemble, ils poussèrent la pierre jusqu'au bord du plateau et la firent basculer dans le coffre. Elle s'y abattit dans un fracas assourdissant.

Hendrik se demanda comment ils s'y prendraient pour déplacer le tout. Le coffre était pourvu de quatre anneaux, vaguement reconnaissables, mais ils ne pourraient en aucun cas servir de poignées. Avant qu'il ait pu formuler une question à ce propos, Laureen arriva avec un long bâton. « Il y en a un autre là-bas », dit-elle en le glissant dans les deux anneaux d'un côté du coffre.

Hendrik alla chercher le deuxième et le mit en place du côté opposé. Scoró et Laureen empoignèrent l'avant, les frères Busske l'arrière, et à eux quatre ils parvinrent à soulever la lourde charge.

« Allons-nous-en, dit Scoró. Le grand œuvre nous attend. »

Hendrik observa discrètement son frère, qui braquait un regard avide sur la lueur diffuse émise par la pierre.

Rien d'étonnant. Il n'attendait qu'une occasion pour se l'approprier. Scoró était trop sûr de lui en affirmant que rien ne le séparait plus du but. S'il restait encore un écueil sur le chemin de la perfection, c'était bien Adalbert et son rêve de prix Nobel.

Mais que faire ? Avertir l'alchimiste ? Et comment ?

Un affrontement entre frères serait peut-être inévitable avant l'accomplissement final. Après tout, se dit Hendrik, ils s'opposaient l'un à l'autre depuis toujours ; un tel affrontement aurait dû avoir lieu depuis longtemps.

Il lui fallait seulement s'y préparer.

Ils sortirent de la cellule, remontèrent le couloir jusqu'à l'escalier et gravirent péniblement les marches jusqu'à la cour intérieure.

Celle-ci était peuplée d'ombres mouvantes. Pendant un bref instant qui le remplit d'effroi, Hendrik crut reconnaître la silhouette du gardien des clés, puis l'impression passa, les formes se refondirent dans le gris uniforme de ce monde, si bien que Hendrik se mit à douter de ce qu'il avait vu. Un fantôme, peut-être. Ou alors sa

mauvaise conscience lui jouait des tours.

Il lança un regard à ses compagnons, qui ne s'étaient aperçus de rien et qui se concentraient en silence sur leur fardeau.

Hendrik toussota. « Personne ne peut nous voir, n'est-ce pas ?

— En effet », le rassura Scoro.

Ils laissèrent le haut château derrière eux puis traversèrent la cour intermédiaire, elle aussi théâtre d'ombres animées. Involontairement, Hendrik scruta la grisaille, mais rien ne vint plus perturber son regard.

Il avait dû se tromper.

Ils approchaient de la sortie, qui évoquait une large gueule sombre hémisphérique ouverte dans le bloc gris de la muraille. Où voulait aller Scoro ? Et quelles étaient les intentions d'Adalbert ?

Sans doute son frère était-il en train de réfléchir au moyen de transporter la pierre tout seul ; sans réponse à cette question, se l'approprier n'avait aucun sens.

Qu'allait-il bien pouvoir inventer ? Hendrik laissa courir son regard sur les voûtes fantomatiques des fenêtres et les toits de brume devant eux, mais nulle idée ne lui vint à l'esprit, ce qui ne voulait rien dire car, en matière d'agilité intellectuelle, il savait depuis toujours qu'il n'arriverait jamais à la cheville de son aîné.

L'entrée principale arriva en vue, peuplée elle aussi d'un tourbillon de fantômes qui surgissaient puis s'évanouissaient aussi vite. Aucune silhouette familière, cette fois.

« Au fleuve », dit Scoro en indiquant le chemin vers la gauche.

Ils avancèrent dans cette direction avec leur fardeau lumineux et longèrent le monumental mur d'enceinte qui dressait son ombre au-dessus de leurs têtes et semblait perdre en substance à chaque pas. Le chemin décrivait un arc jusqu'à un pont qui permettait de traverser la Nogat.

D'où connaissait-il le nom du fleuve ? Hendrik essaya de se rappeler où il l'avait entendu. Peut-être l'avait-il lu sur un panneau ou bien dans une brochure lors de leur premier passage. Il n'en savait rien. Il ne se souvenait que de ce nom : Nogat.

Ils s'engagèrent sur le pont. Le cours d'eau leur apparaissait comme une surface lisse et sombre, animée d'un imperceptible ondolement, comme si on avait tendu une bâche de plastique noir d'une rive à l'autre. Pas un bruit, ni clapotis ni gargouillis, rien.

« Nous prendrons un bateau, déclara Scoro en désignant une des formes allongées alignées le long de la berge. Celui-là.

— Un bateau ? » ne put s'empêcher de répéter Hendrik.

Scoro tendit la main vers la droite. « Nous allons descendre le fleuve. Quand nous serons en mer, détachés et loin de tout, nous passerons le pont mythique qui nous fera entrer dans le vrai monde. »

Sous sa direction, ils montèrent à bord par une passerelle puis déposèrent le coffre au beau milieu du bateau, à l'endroit choisi par l'alchimiste. Il largua les amarres et le repoussa du quai. Quand l'embarcation se mit à dériver, il se tourna vers ses compagnons et demanda qui s'y connaissait en navigation.

Forcément, se dit Hendrik, comment un homme qui avait passé les derniers siècles au lit aurait-il pu s'y entendre en navigation moderne ?

Adalbert leva les mains en un geste d'impuissance. Allaient-ils échouer à cause de cela ? C'était impossible. Ils avaient la pierre, c'était l'essentiel. Ils trouveraient autre chose...

Laureen haussa les épaules. « *No problem*. J'ai appris avec mon père quand j'avais sept ans. »

Elle se dirigea vers la timonerie à la poupe, ouvrit la porte étroite et se pencha pour entrer. Peu après, le vrombissement puissant et régulier du moteur s'éleva des profondeurs.

« Bravo ! » lança Scoró.

Le bruit perdit en intensité, avalé par la brume grise omniprésente, mais le bateau se mit en mouvement. Laureen empoigna la barre avec un naturel remarquable et ils glissèrent en silence vers le milieu du fleuve.

Ce fut vraiment comme s'ils abandonnaient leurs derniers liens avec le vieux monde. Hendrik se retourna vers la forteresse de Marienbourg, dont la silhouette se fondait dans le gris de l'arrière-plan. Le pont qu'ils avaient emprunté était déjà invisible.

Ils naviguèrent ainsi, dans le coton, à travers un monde de plus en plus irréel, vers une mer riche de promesses. Le petit groupe gardait le silence. Scoró s'était placé à la proue comme s'il voulait absolument atteindre la mer le premier. Adalbert et Hendrik se trouvaient au milieu, Laureen à la poupe.

Hendrik tenta vainement de se remémorer une carte de l'Europe pour se faire une idée de leur destination, mais il ignorait dans quelle mer se jetait ce fleuve. La Baltique, peut-être. Gdansk se trouvait quelque part au nord ou au nord-ouest, et n'y avait-il pas aussi une baie de Gdansk ? Il n'en savait rien.

Il n'avait pas envie de se renseigner auprès de ses compagnons. Dans le fond, se disait-il, cela n'avait plus guère d'importance. Le monde dont ils étaient issus se dissolvait déjà sous leurs yeux, perdait ses formes, ses traits, se fondait en un gris de plus en plus brumeux. Arbres et arbustes dont les silhouettes restaient identifiables au début avaient disparu de la berge.

Quant au ciel, il était incolore. On n'y apercevait ni soleil, ni lune, ni étoiles. La nuit était tombée dans le monde qu'ils étaient en train d'abandonner, mais, dans leur état intermédiaire, ils n'en voyaient

rien, le gris qui les enveloppait était immuable.

Le silence entre eux s'installa plus profondément. Pourquoi pas ? Il n'y avait plus rien à dire. Ils étaient en transit, ils allaient accomplir l'impensable, le grand œuvre. Leur mutisme était la seule marque de respect possible devant la prouesse qui les attendait.

Peu à peu, Hendrik perdit toute notion du temps. Depuis combien de temps étaient-ils partis ? Des heures ? Des minutes ? Des jours ? Des semaines ? Il aurait été incapable de le dire.

Parfois, le fleuve changeait de direction. Ils suivaient ses méandres, toujours au milieu du courant, toujours seuls. Que pouvaient bien voir les gens qui peuplaient le monde ordinaire ? Un bateau vide à la dérive ou rien du tout ?

Hendrik essaya d'y réfléchir. Se rendant compte que la réponse ne l'intéressait guère, il renonça.

Ils avançaient pourtant, même si c'était un mouvement immobile. Debout sur le pont, ils attendaient sans impatience ni hâte. À présent que les dés étaient jetés, toute tension les avait quittés. Qu'ils patientent une heure ou un millier n'avait plus d'importance.

« C'est étrange, murmura Hendrik un peu plus tard, sans réfléchir ni se demander s'il faisait bien de rompre le silence. Autour de nous tout est incolore, seule la pierre émet un rayonnement jaune. »

Ses paroles tombèrent dans le gris ambiant comme des gravillons à la surface parfaitement lisse d'un lac et déclenchèrent des vaguelettes qui s'écartèrent paresseusement.

Au bout d'un moment, Scoró se retourna. « Ce n'est que le début. Dans la perfection, il n'en restera plus rien. Plus de couleurs, plus de goûts, ni bien ni mal, plus de différences car tout, absolument tout sera parfait. »

Ces paroles s'évaporèrent elles aussi, avalées par le néant gris, sans susciter davantage qu'un hochement de tête chez Hendrik. Il vit qu'Adalbert acquiesçait lui aussi. Machinalement, Hendrik enfonça la main dans la poche de sa veste.

Ses doigts palpèrent un bout de papier.

Il le ressortit et lut ces quelques lignes :

Cher papa,

Je suis si triste que tu n'aimes plus maman. J'aimerais tant que tout redevienne aussi beau et bon qu'avant, mais, si c'est impossible, je voudrais au moins que tu ne m'oublies pas.

Ta Pia.

Hendrik fixa le papier sans en croire ses yeux. D'où sortait-il ?

Il relut et sentit sa bouche s'assécher, son cœur se serrer. C'était l'écriture de Pia, cela ne faisait aucun doute. Combien de fois avait-il déjà retrouvé ses petits billets dans ses poches, toujours au moment le plus inattendu ? C'était de la sorcellerie, de la magie noire. Elle avait dû écrire ce mot quand ils s'étaient disputés, Miriam et lui... peu avant leur départ... puis elle l'avait glissé dans la poche de sa veste accrochée dans l'entrée...

Mais comment se pouvait-il que le bout de papier n'apparaisse qu'ici et maintenant ? Il avait pourtant bien dû mettre les mains dans ses poches avant cet instant, non ?

Sans doute pas autant qu'il se l'imaginait.

Il froissa le papier et releva la tête pour observer les alentours. Que faisait-il là ? Où était-il ? Était-ce la réalité ou était-il prisonnier d'un rêve absurde ?

Il tenta de reconnaître des formes sur la berge : il n'y avait rien, plus rien que l'ombre grise, de sombres contours, un brouillard qui n'en était pas un mais un monde en train de se dissoudre. Un monde qu'il était en train d'abandonner.

Pia. Justement maintenant.

Il déglutit péniblement. Penser à elle rendait la situation tellement plus difficile. Il revoyait son visage, ses traits affirmés, son regard éveillé. Il se rappelait comment elle venait le voir pour qu'il lui explique les lettres de l'alphabet, impatiente d'apprendre à lire avant même d'aller à l'école. Jamais il n'oublierait ses histoires sur les petites personnes à fourrure qui peuplaient le jardin ni sur le gros insecte que Westenhoff nourrissait à la cuillère. Elle en avait vu davantage que quiconque.

Et la fête foraine ! Son insistance à suivre toujours le même trajet, à enchaîner les attractions dans le même ordre pour finir chaque fois par la grande roue. Il avait dû la tenir fermement, la première fois. Son rire surpris et ravi, quand le monde s'était mis à rapetisser sous leurs yeux, résonnait encore à ses oreilles.

Il se rappelait son visage qui s'illuminait quand elle faisait une nouvelle découverte qui la fascinait ; le sérieux avec lequel elle tournait la roue de la fortune qui servait à rédiger le bulletin boursier de son père, trop heureuse de pouvoir l'aider dans son travail ; les histoires qu'il lui lisait pendant sa rougeole pour lui faire oublier sa

faiblesse et sa fièvre ; sa petite main dans la sienne quand elle apprenait à marcher ; le regard d'admiration et de confiance qu'elle levait sur lui, son père.

Il se rappelait la première fois qu'il l'avait tenue dans ses bras, minuscule, toute fripée. Elle n'avait pas pleuré, se contentant de le dévisager de ses grands yeux noirs.

Bon sang !

Hendrik cligna des paupières et essuya le grain de poussière qui venait de lui mettre la larme à l'œil. Une poussière, c'était tout. Il ressortit le papier de sa poche. Comment le petit mot pouvait-il lui paraître si authentique, si réel, si vrai ? Avec son écriture trop appliquée, celle de quand elle voulait un résultat particulièrement beau et qui produisait justement l'inverse.

Dieu du ciel, il avait l'impression d'entendre la voix de sa fille prononcer les mots qu'elle avait écrits. Mais elle avait craint de les lui dire, elle s'était cachée dans la maison pendant la dispute sans oser prendre la parole...

D'où venait donc cette poussière qui lui piquait les yeux ?

Hendrik prit une profonde inspiration et rempocha le billet. Ce n'étaient que des souvenirs. Qu'ils se manifestent en ce moment lui était douloureux, mais il valait peut-être mieux. Une fois encore, il lui faudrait lâcher prise. Dans le monde parfait, il n'y aurait plus de souffrance.

Son regard se posa sur la pierre et la clarté jaune qui baignait le coffre. Il se souvint de la première fois qu'il en avait lu l'histoire, à Zurich, inconscient de ce qui l'attendait. Le Grandevue au Lac. Le vieux livre volé chez le bouquiniste...

Cela n'avait été que la première de ses nombreuses transgressions. Le gardien des clés lui vint à l'esprit, assommé par ses soins avec un crucifix en fer forgé, sa longue silhouette allongée, inanimée.

Il ne savait même pas si l'homme était toujours vivant. Jusqu'à cet instant, il ne se l'était pas encore demandé ! Seul le codex comptait à ses yeux. Le dérober avait fait de lui un joueur à part entière dans cette aventure insensée. C'était grâce à lui qu'il se trouvait là, sur le pont de ce bateau, avec la pierre philosophale, en route vers la perfection absolue.

Quel homme était-il donc devenu ?

Il se répéta que ce n'étaient que des souvenirs, s'efforçant de calmer sa respiration sans plus savoir ce qu'il respirait, agité d'une sorte de trépidation intérieure. Des souvenirs, rien d'autre. Une vie imparfaite, mensongère, ratée dans un monde tout aussi imparfait, mensonger et raté. Il n'y avait pas d'autre manière de la considérer.

Le silence régnait toujours entre les voyageurs dans ce monde intermédiaire, mais dans l'esprit de Hendrik la révolte grondait. La

sensation d'intemporalité infinie avait disparu, remplacée par une impatience fiévreuse. Combien de temps faudrait-il encore attendre, nom de Dieu ? Pourquoi ne pas traverser aussi vite que possible, ici et maintenant ? À quoi bon toutes ces simagrées ?

Hendrik observa tour à tour ses compagnons. Adalbert, immobile, était comme statufié. Scoro restait de dos sans bouger lui non plus. Et, quand il se tourna vers Laureen, il la vit, les deux mains sur la barre, les yeux fixés droit devant elle, sans le voir.

Il était seul avec ses trop nombreux souvenirs. Pourquoi le mettaient-ils ainsi au supplice ? Quelle importance pour lui à présent ? Les dés étaient jetés, il était déjà en train de quitter un monde pour l'autre !

La lenteur de leur progression à travers cette caricature de monde lui devenait insupportable, sa froide sérénité abominable. Le silence était tel qu'il s'entendait respirer, qu'on devait d'ailleurs l'entendre des kilomètres à la ronde. Il ressentait les battements de son cœur jusque dans la plante de ses pieds, comme un tambourinement incessant sur le pont du bateau, une vibration sans fin.

Il frissonna. Le silence qui pesait sur ses tympanes ne pouvait rien contre sa voix intérieure, qui criait à présent sans discontinuer. Jamais il n'aurait pu hurler aussi fort en réalité, ses cordes vocales se seraient rompues bien avant.

Calme. Calme. Ce n'était sûrement qu'un passage à vide. Cela passerait. Il n'avait aucune raison de hurler de peur. Il n'existait aucun motif de crainte. Il avait vu une momie revenir à la vie, un homme de huit cents ans, par le pouvoir d'une pierre légendaire, le plus grand trésor de tous les temps. Un trésor que les esprits les plus audacieux de l'humanité avaient cherché en vain. Lui, il l'avait trouvé ! Il s'était débrouillé pour être là quand on l'avait libéré de son inimaginable cachette. La pierre philosophale, qui avait accompli tant de miracles, en avait encore beaucoup à accomplir.

Des miracles qui n'étaient peut-être pas faits pour la chair et le sang humains, chuchota sa désagréable petite voix intérieure. Des miracles dont le prix serait peut-être trop élevé.

Son âme. Une clairvoyance subite lui fit reconnaître la peur qu'il ressentait : celle de perdre son âme.

Il en fut stupéfait, ne se connaissant pas la fibre religieuse. Les églises avaient toujours été pour lui des sites touristiques, pas des lieux de recueillement, et il ne lui était pas davantage venu à l'idée de s'y marier.

Pourtant, sa peur était bien celle-là. Une peur archaïque, sauvage.

Quand il leva les yeux, il distingua au loin, dans la direction du monde parfait, l'ombre d'un pont sur le fleuve. Un pont qui ressemblait à une dernière chance.

« Laissez-moi descendre », dit-il.

Nul ne réagit. Ses mots furent avalés par le silence environnant. Il répéta donc, plus fort : « Arrêtez. Je veux descendre. »

La silhouette maigre de Scoro s'anima. L'alchimiste se tourna lentement vers lui, comme à regret. « Que dites-vous ?

— Je n'irai pas avec vous, déclara Hendrik d'une voix ferme. Laissez-moi descendre. Cela devrait être possible près du pont, là-bas. »

Scoro le scruta intensément sans en croire ses oreilles.

« Descendre ? Maintenant ?

— Oui, répondit Hendrik. Je vous en prie. »

L'alchimiste secoua la tête. « Je vous ai demandé si vous étiez prêt à m'accompagner et vous avez dit oui, gronda-t-il avec irritation. J'ai posé la question plusieurs fois et vous avez répondu plusieurs fois par l'affirmative.

— Je sais, reconnut Hendrik, les doigts refermés sur la boulette de papier dans sa poche. Mais j'ai changé d'avis.

— Vous me décevez.

— J'en suis désolé.

— J'ai du mal à vous croire.

— Je... » Hendrik s'interrompt, soudain conscient qu'il ne devait d'explication à personne. « Il n'y a rien de plus à dire. Laissez-moi descendre, c'est tout.

— Hendrik ! lança Laureen derrière lui. *Don't be a fool !* Nous vaincrons la mort, nous vivrons pour toujours dans la perfection ! »

Il se tourna vers elle et lut l'incrédulité sur son visage. Vacilla dans sa résolution. Oui, peut-être était-il vraiment fou de vouloir descendre maintenant.

« Écoutez-la, dit Scoro. Prenez conscience de ce que vous vous apprêtez à faire. Après des millénaires d'existence humaine, des millénaires d'efforts humains, une nouvelle chance s'offre à l'homme d'atteindre la perfection du monde réel et vous voudriez passer votre tour ? »

Hendrik chercha le regard de son frère. Lui au moins le soutiendrait. Il viendrait avec lui. Adalbert ne voulait que la pierre, un morceau de la pierre à emporter dans son laboratoire, rien de plus.

« Adalbert, plaida-t-il, que vas-tu faire ? » Le moment n'aurait pas pu être mieux choisi, il fallait en convenir, à deux contre une femme et un vieillard !

Mais son frère se contenta de le regarder pensivement, sans faire mine de bouger. « Connais-tu la nouvelle de Kafka intitulée *Un artiste de la faim* ? lança-t-il.

— Quoi ?

— C'est l'histoire d'un artiste de la faim comme on en montrait autrefois dans les foires. On admire sa capacité à refuser toute nourriture, mais il poursuit son jeûne même quand nul ne le regarde plus. À la fin, alors qu'il gît, maigre, décharné, dans la paille et que les journaliers doivent le porter, il leur révèle qu'il ne s'est abstenu de manger que parce qu'il n'avait jamais trouvé le mets qui lui plairait. Sinon, il se serait empiffré comme tout le monde. »

Hendrik dévisagea son frère sans comprendre.

« J'ai lu cette fable au lycée, en première ou en terminale, mais j'y ai souvent repensé par la suite, poursuivit Adalbert. Elle résume bien ma vie. J'ai longtemps cru que c'était parce que je n'avais pas rencontré de femme. Ou pas la bonne. En réalité... » Il s'interrompt pour évaluer Hendrik du regard. « J'ai toujours pensé que Miriam était la femme parfaite. Dès le premier jour où je l'ai vue à l'université. Et puis tu es venu et tu me l'as volée.

— Hein ? fit Hendrik, qui n'en revenait pas.

— C'est bien ce qui s'est passé, non ? Tu es venu me rendre visite, dans ton super costume de banquier, elle a posé les yeux sur toi et tout était foutu. Toutes mes manœuvres d'approche à la poubelle !

— Mais... Tu n'en as jamais rien dit ! » Hendrik se racla la gorge. « Je n'étais pas au courant. » Il ne mentait pas.

« Je sais. Il y a tant de choses que tu ignorais. À quoi bon te les dire ? Tu aimais goûter tous les plats et toutes les femmes aussi.

— Veux-tu me dire que c'est ma faute si tu... ? » Hendrik secoua la tête, cherchant à se défaire du sentiment de jouer le mauvais rôle dans ce théâtre de l'absurde. « Et puis c'est bien Miriam qui a pris la décision, non ? »

Adalbert eut un sourire rêveur. « Tu ne comprends pas. Je ne te reproche rien. Quand je dis que je tenais Miriam pour la femme parfaite, je dis seulement que j'espérais une vie parfaite si je la partageais avec elle. Mais en fin de compte coucher avec elle fut une expérience si décevante que j'ai reconnu qu'il n'existait rien, absolument rien, pour rendre ma vie parfaite. » Il tendit la main vers la proue. « Jusqu'à aujourd'hui. Je ne viendrai pas avec toi, Hendrik. Oublié le CERN, oublié le modèle standard de la physique des particules, oublié le prix Nobel. Si tu descends, tu descendras sans moi. »

La stupeur figea Hendrik tandis qu'un frisson le parcourait. La gorge soudain sèche, il dut déglutir par deux fois avant de pouvoir émettre un son.

« Tu as couché avec Miriam ?

— Oui.

— Avec ma femme ? »

Adalbert haussa les épaules. « Si tu insistes pour le voir ainsi...

— Quand ? »

Son frère inspira bruyamment. « Tu étais parti pour un de tes séminaires. Le week-end suivant l'enterrement de notre mère. »

Potsdam. La deuxième conférence de sa carrière. Il lui revint qu'après ce week-end-là Miriam s'était montrée irritable et l'avait prié de ne plus jamais inviter Adalbert chez eux. Peu après, elle lui avait annoncé qu'elle était enceinte.

« Alors c'est toi, le père de Pia », déclara Hendrik sobrement.

Adalbert écarquilla les yeux. « Qu'est-ce que tu racontes ? »

Tout était clair à présent et Hendrik s'expliquait mieux les traits marquants de sa fille. Voilà pourquoi elle avait hérité malgré tout du nez des Busske. Voilà d'où venaient les comportements compulsifs qu'elle manifestait ponctuellement. Voilà d'où lui venait sa remarquable intelligence.

Quant à la durée de la grossesse, un bref calcul mental acheva de le convaincre.

« Pia est du groupe sanguin AB, déclara-t-il. Miriam et moi sommes du groupe A, si bien que la petite ne peut pas être de moi.

— Moi, je suis du groupe AB, reconnut Adalbert.

— Miriam a parlé de viol... »

À ces mots, Adalbert perdit son flegme habituel. « Eh bien ! on n'a jamais dit de moi que j'étais un romantique. Nous avons bu une bouteille de vin rouge, je lui ai avoué ce que je ressentais pour elle et ensuite... » Il haussa les épaules. « Il n'est pas impossible que je me sois montré un peu trop entreprenant.

— On croit rêver ! s'emporta Hendrik. Apprendre ça fortuitement, dans les circonstances présentes ! Et, surtout, sortir que coucher avec Miriam était décevant, c'est d'une goujaterie... Non, vraiment, les mots me manquent !

— Hendrik, intervint Laureen, oublie tout cela, c'est du passé. Pense plutôt à ce qui nous attend. »

Il la dévisagea et s'aperçut tout à coup qu'elle portait au poignet le même bracelet à plaquette ALCOR qu'Adalbert.

Les paroles du gardien des clés lui revinrent à l'esprit : les transhumanistes sont les alchimistes d'aujourd'hui.

Il se détourna. « Faites-moi descendre ou je saute à l'eau », laissa-t-il tomber sans s'adresser à personne en particulier.

Il n'eut pas à recourir à une telle extrémité. Abandonnant toute tentative de le convaincre, Laureen rapprocha le bateau de la rive et accosta sous le pont. Scoro lui-même saisit une rame pour amortir le choc et éviter d'endommager le bastingage. « Partez, pauvre fou », lança-t-il quand l'écart se fut suffisamment réduit.

Hendrik sauta sans hésiter et se reçut sur une surface dure. Il ne

voyait pas ce dont il s'agissait. Du béton, supposa-t-il.

« Combien de temps me faudra-t-il avant de revenir dans le monde normal ? » demanda-t-il.

Scoro, qui poussait déjà sur la rame pour éloigner le bateau de la pile du pont, secoua la tête. « Nul ne le sait, répondit-il d'une voix rogue. Personne avant nous n'a jamais tenté l'aventure.

— Ah, fit Hendrik. Bien. Alors... bon vent. »

Pour toute réponse, l'alchimiste arqua les sourcils d'un air méprisant. Adalbert le considérait avec indifférence et, quand le bateau reprit sa navigation, Laureen lui adressa un regard apitoyé.

En tâtonnant, Hendrik découvrit un escalier, qu'il gravit jusqu'à une route. Le pont étroit était supporté par deux piles en acier dont il devinait à peine la forme. Arrivé au milieu du tablier, il s'arrêta pour regarder le bateau s'éloigner.

Le paysage était plat et il put le suivre longtemps des yeux. Sur les rives, il distinguait la forme vague de quelques maisons, rien d'autre.

Hendrik resta pourtant où il était, les mains en appui sur le parapet, les yeux fixant le vide sans but. Qu'aurait-il pu faire de toute façon ? Il ne ressentait plus qu'un épuisement infini. Peut-être attendait-il tout simplement qu'un dénouement se produise ; l'aventure ne pouvait pas se terminer ainsi.

Il resta donc et attendit. Il fut repris par la même sensation d'intemporalité que plus tôt, l'impression qu'il serait capable de s'enraciner là pour l'éternité, sentant lentement sa chair se changer en marbre.

Soudain, enfin, dans le lointain, là où devait se trouver la mer, il vit la grisaille s'illuminer d'une clarté atroce, d'une lumière qui oblitérait tout autour d'elle, plus intense que dix soleils. C'est ainsi qu'il s'était toujours imaginé une explosion atomique. On aurait dit qu'une porte s'était ouverte vers le ciel ou vers l'enfer, à moins que ce ne fût vers un autre monde plus riche, plus parfait.

L'instant s'éternisa. Ce qu'il voyait n'était pas un éclair mais une colonne de lumière ascendante, une infection lumineuse qui gagna le ciel tout entier et le fit resplendir d'une clarté surnaturelle. C'était une lumière absolue, impitoyable, dans l'éclat de laquelle nulle erreur ne pouvait être pardonnée, nulle faute absoute. Elle se maintint longtemps, assez en tout cas pour qu'on finisse par imaginer un lent véhicule passer d'un plan d'existence à l'autre.

Enfin, la lumière reflua et s'éteignit. Elle avait été si intense qu'il eut l'impression d'être plongé dans les ténèbres, perdu à jamais.

Hendrik se demanda s'il venait d'échapper de justesse à un triste sort ou bien s'il avait raté l'aubaine la plus inouïe qui se soit jamais présentée à un homme.

Quand enfin, presque insensiblement, le monde reprit ses couleurs,

il était toujours figé dans la même position. Les bruits revinrent, ainsi que les odeurs. Le fleuve se remit à couler sous le pont, pris entre deux rives plates plantées d'herbes folles et de roseaux. Maisons, arbres et buissons se détachèrent de plus en plus nettement sur un ciel où divaguaient des nuages. Derrière lui, un camion traversa le pont en pétaradant si fort qu'il sursauta et pivota d'un bond.

Le monde était de retour.

Hendrik baissa les yeux sur ses mains et se retourna une dernière fois vers la mer. Là où il s'était agrippé au parapet, ses doigts avaient laissé de profondes empreintes dans l'acier.

Le monde avait-il toujours été aussi coloré, aussi détaillé, aussi séduisant ? Hendrik semblait avoir oublié comment marcher et regarder autour de lui en même temps. Il s'arrêtait à chaque pas pour se réorienter et assimiler le flot incessant de sensations qui l'assaillait.

Une voiture s'arrêta devant une maison en bois foncé aux fenêtres blanches. Hendrik observa avec ravissement l'homme qui en descendit, gravit les marches en hâte et disparut à l'intérieur. L'auto était verte, mais la peinture métallisée brillait d'un éclat d'or dans les rayons du soleil.

Au-dessus de lui, la cime d'un grand arbre bruissait dans le vent léger et produisait un chuchotement continu mais changeant, comme si la ramure cherchait à lui confier un secret. Les oiseaux, comprenant le message, venaient se réfugier à l'abri du feuillage.

Il aperçut un arrêt de bus en béton, les murs couverts d'affiches qu'il ne pouvait pas lire, sans aucun horaire visible ni personne en train d'attendre. Hendrik s'arrêta, s'abîmant dans l'observation des herbes folles sur le bord de la route, composition de verts et de bruns qui lui parut un chef-d'œuvre d'harmonie intérieure.

Au bout d'un moment, il reprit son chemin, suivant la route pas à pas, sans se presser ; il n'était attendu nulle part, il avait le temps, tout le temps du monde. Plus de but à atteindre, plus de projets, plus d'obligations à remplir. Hors du temps, il était en paix.

Il s'étonna de voir le soleil monter dans le ciel. Une camionnette à la carrosserie piquée de rouille s'arrêta à sa hauteur. La conductrice, âgée, coiffée d'un fichu, lui posa une question qu'il ne comprit pas. Il lui sourit, fasciné par la beauté de son visage, où s'inscrivait sa vie tout entière, et lui répondit qu'il n'y avait pas à s'inquiéter, que tout allait bien. Elle finit par renoncer et reprit sa route.

Un peu plus tard, ce fut une voiture avec trois jeunes gens, deux hommes et une femme, qui fit halte près de lui. Ils parlaient anglais et lui demandèrent s'il voulait qu'ils le déposent à Gdansk.

« Gdansk, répéta Hendrik, songeur. Oui, ce serait bien. »

Ils l'emmenèrent donc et l'interrogèrent, curieux d'apprendre ce qu'il faisait tout seul sur une route de campagne au fin fond de la Pologne.

« J'étais sur un bateau, répondit-il. Mais je suis descendu.

— Quel bateau ? » demanda la jeune femme.

Hendrik la dévisagea, perplexe, incapable d'expliquer

l'inexplicable. « Je ne sais pas, un bateau normal. Qui voguait vers la mer. »

Les trois jeunes gens échangèrent des regards lourds de sens, décidant sans se concerter qu'il devait être un peu toqué. Le conducteur déclara que, d'après la radio, un bateau de tourisme avait été volé dans la nuit à Malbork, et tous les trois éclatèrent de rire. Hendrik ne comprit pas leur hilarité.

Plus tard, il se retrouva dans une chambre d'hôtel à Gdansk, une chambre d'hôtel pourvue d'un téléphone de couleur beige. Un mode d'emploi plastifié, rédigé en polonais et en anglais, était glissé sous le poste.

Hendrik s'assit devant et le fixa longuement.

Le voyage jusqu'à Gdansk n'avait pas été long, une heure à peine. Les jeunes gens l'avaient déposé dans le centre-ville après qu'il leur eut assuré à plusieurs reprises que tout irait bien, qu'il se débrouillerait sans leur aide. Ils ne l'avaient probablement pas cru tout à fait, mais il avait bel et bien trouvé un hôtel et même obtenu une chambre dans l'instant. S'étant présenté sans bagages, il avait payé d'avance et sa carte de crédit avait fonctionné.

À présent, il fixait le téléphone.

Pour établir une liaison vers l'étranger, lui apprit le mode d'emploi, il devait composer trois fois le zéro : le premier afin d'accéder au réseau, les deux derniers pour obtenir l'international, suivis de l'indicatif du pays désiré.

Hendrik se renversa contre le confortable dossier de son fauteuil tendu d'un tissu marron à rayures bleues. La police le recherchait-elle déjà en Pologne ? La fiche de renseignements qu'il avait remplie à la réception était-elle déjà en cours de traitement ?

Le téléphone.

L'indicatif de l'Allemagne était le 49.

Il avait les mains moites.

Le calme qui le baignait ce matin encore sur la route de campagne lui faisait maintenant défaut. Il regrettait cet état si agréable, mais il avait une dernière tâche à accomplir et mieux valait le faire avant qu'on ne vienne le chercher.

Le téléphone. Il se pencha et décrocha le combiné. Composa les trois zéros, le 49 pour l'Allemagne puis le numéro des parents de Miriam.

La sonnerie retentit, étrangement proche. Une fois, deux fois, puis trois.

On décrocha à la cinquième.

« Chez Wegmann, fit la voix de Miriam.

— S'il te plaît, ne raccroche pas, dit-il. C'est moi, Hendrik. Je... Ne

raccroche pas, s'il te plaît. Je comprendrais que tu le fasses, complètement, mais je t'en prie, j'ai quelque chose à te dire. Je dois essayer de t'expliquer, même si je suis sûr de ne pas y arriver. Voilà, je pense que tu as le droit de savoir et c'est pourquoi... En tout cas, ne raccroche pas, pas tout de suite. »

Le cœur battant, il écouta le silence, un silence qui s'éternisa atrocement avant qu'enfin elle ne murmure : « C'est bon. Je t'écoute. »

Par où commencer ? Il n'en avait aucune idée.

« Je suis à Gdansk, à l'hôtel... » Il s'interrompit, incapable de se rappeler le nom de l'établissement. Il consulta brièvement le mode d'emploi, qui était muet sur le sujet. « Peu importe. Je... Miriam, j'ai commis des actes terribles. J'ai assommé un homme pour le voler, je l'ai peut-être tué. Je pense que la police est à mes trousses. Mais ce n'est pas tout. En réalité... Je ne sais pas comment t'expliquer... »

Il s'interrompit une nouvelle fois. Non, c'était inutile de vouloir lui raconter toute l'histoire. Il fallait aller à l'essentiel.

« Quoi qu'il en soit, de toutes les mauvaises actions commises, celle que je regrette le plus est ce que je t'ai fait subir. Mon comportement toutes ces années et surtout ce que je t'ai dit à la fin. C'était tellement déplacé, tellement impardonnable... Tu avais parfaitement le droit de me reprocher mes aventures et raison de me dire que je n'avais pas de leçons à te donner. Je ne sais pas ce qui m'a pris, je... Comment dire ? »

Il se trouvait lamentable, d'une banalité à pleurer. Il ne parviendrait jamais à exprimer ce qu'il voulait tant lui faire comprendre. Il se trouvait devant une porte qu'il avait lui-même verrouillée, des ponts qu'il avait lui-même coupés, une terre qu'il avait lui-même brûlée.

Mais elle l'écoutait toujours.

« Ah, et je sais aussi pourquoi tu m'avais demandé de ne plus jamais inviter Adalbert », lâcha-t-il, convaincu qu'elle allait lui raccrocher au nez après cette nouvelle indécatesse, même s'il ne voyait aucun autre moyen d'aborder ce sujet. « Il me l'a dit. Et sa manière d'en parler... Disons que cela n'a pas dû être une rencontre dont on peut se permettre d'être jaloux. »

Elle garda le silence.

« Je me suis conduit comme le dernier des imbéciles. Que Pia soit ou non ma fille biologique ne méritait pas un pareil drame de ma part. Je veux dire... » Il dut s'arrêter, la bouche sèche, pour déglutir. « Elle est mon enfant ! Elle l'a toujours été. Elle... Tu sais, elle m'a glissé un mot dans la poche, comme elle le faisait toujours. Pendant que nous nous disputions dans la cuisine. Je l'ai trouvé hier ou cette nuit, je ne sais plus. Cela m'a ouvert les yeux et je me suis rendu compte que j'étais devenu fou. Oui, fou ! C'est incroyable, les extrémités

auxquelles on peut s'entraîner soi-même. Et c'est ce que j'ai fait. Je me suis entraîné au bord de la démence. Pour un peu, j'aurais... »

Il se tut. C'était impossible à expliquer. Il fallait s'y prendre autrement.

« Tu as dit un jour, souvent même, que j'étais constamment en recherche, que je n'étais jamais satisfait. À une époque, c'était même une plaisanterie entre nous. Et c'était vrai. J'ai toujours cherché autre chose sans vraiment savoir quoi. Et surtout, ajouta-t-il d'une voix soudain tremblante, je n'ai jamais su voir que j'avais déjà ce dont j'avais besoin. »

Il fallait respirer. Ne surtout pas l'embarrasser. Ne pas tout gâcher alors qu'elle s'était déjà montrée si patiente.

« Miriam, je me rends compte que tu m'as toujours aimé, vraiment aimé, profondément. Tu as toujours été de mon côté, à chaque instant, tu m'as toujours épaulé quelles que soient les circonstances, quelles que soient tes craintes, même quand je t'ai blessée... » Il reprit son souffle après cette tirade. « Et mes aventures avec ces femmes... Je suis le dernier des cons. J'avais tout ce dont je pouvais rêver avec toi. C'était... je ne sais pas, une tentative de me valoriser à mes yeux, la recherche du frisson de l'interdit. Je croyais sincèrement que tu n'étais pas au courant et que cela n'enlevait rien à notre relation. Toutes ces salades que les hommes servent aux femmes depuis la nuit des temps. »

Il fixa le néant, le froid anonymat de sa chambre, et eut l'impression d'entendre l'écho de ses propres paroles. Il s'était si bien rapproché du point névralgique qu'il n'y avait plus d'échappatoire.

« Je vois très clairement à présent que tu m'as toujours aimé tandis que je t'ai toujours tenue à distance. Comme si notre mariage, notre vie commune, n'était pour moi qu'un arrangement provisoire en attendant mieux. Tu as dû en souffrir. Pourtant tu as continué, tu n'as pas lâché. Je ne sais pas où tu as trouvé la force, mais je ne le méritais pas. »

Le moment était venu. Les souvenirs enfin réveillés le submergeaient comme un raz-de-marée. La splendeur de cette douce soirée d'été où ils avaient dîné sur la terrasse avec sa vue magnifique sur le parc, et lui qui ne pensait qu'à devenir plus célèbre, plus riche, plus important.

« Quand je me penche sur ma vie passée, je vois un homme qui a perdu son temps à chercher toujours mieux, toujours plus grand, toujours plus impressionnant. Ce que j'atteignais n'était jamais suffisant. Autrement dit, je n'ai jamais aimé ma vie. J'ai toujours cru qu'il me fallait atteindre des sommets pour qu'elle ait de la valeur et j'en ai oublié de la vivre. J'avais l'esprit ailleurs, jamais là où je me trouvais physiquement. Là où tu te trouvais, avec notre fille. À force

de vouloir réussir à tout prix, j'ai tout raté. »

Sa main lui faisait mal à serrer ainsi le combiné. Il relâcha un peu la pression.

« Bien sûr, j'aurais pu m'en rendre compte plus tôt, admit-il, soudain épuisé. Mais je ne l'ai fait que maintenant alors qu'il est trop tard. Je voulais au moins te le dire. »

Ses paroles tombèrent dans un silence qui lui parut durer une éternité. Était-elle toujours en ligne ?

Sans doute voulait-elle lui laisser l'initiative de conclure l'appel dans la dignité.

Le cœur de Hendrik se serra à l'idée qu'ils se parlaient sans doute pour la dernière fois. « Miriam, je veux seulement te dire que j'ai conscience de t'avoir maltraitée. Et je t'en demande pardon. »

Si seulement il pouvait la toucher de ses mots ! Si seulement il était capable de lui faire comprendre combien elle avait toujours compté pour lui et que c'était cela, la vérité, pas les horreurs qu'il lui avait envoyées à la tête au moment de leur séparation.

« Peut-être... Pas tout de suite, bien sûr, mais peut-être un jour... Je veux dire que, si tu voulais quand même me donner une deuxième chance, alors, alors... C'est beaucoup demander, je sais, mais... Enfin, juste au cas où... »

Il ne pouvait plus continuer, les mots se dérobaient à lui, le souffle lui manquait. Et il l'entendit pleurer.

Elle pleura longtemps, en silence. Puis elle dit : « Oh, Hendrik, oui, bien sûr. Viens. Viens aussi vite que tu peux. »

Et ils pleurèrent ensemble.

Le gardien des clés avait passé la nuit dans sa voiture. Le matin venu, quand il déplaça péniblement sa carcasse sur le parking, il dut constater que ce n'était pas une bonne idée tant il avait l'impression qu'on l'avait roué de coups.

Pourtant, nul n'était venu l'importuner de toute la nuit. Il était sorti de la voiture à plusieurs reprises pour satisfaire un besoin naturel et avait même vu patrouiller des vigiles en veste épaisse, mais on l'avait laissé tranquille.

Le jour était levé depuis un moment. Il avait donc dû se rendormir et avait manqué le lever du soleil. Transi, il s'étira de son mieux, se traitant de vieux fou, puis il s'éclipsa d'un pas raide vers les buissons pour se soulager.

La Mercedes blanche n'avait pas bougé, constata-t-il en vérifiant à son retour. Rien n'avait changé autour de lui.

Et pourtant... il ressentait une différence.

Il étudia le ciel, huma l'air frais du matin, tenta de s'expliquer cette impression tenace qu'un événement important s'était produit. Comme

si le monde avait été allégé d'un poids qui l'écrasait. Oui, c'était cela. Le vieil homme se sentait étrangement léger, presque euphorique, et cette légèreté semblait rayonner tout autour de lui. Il n'avait plus rien ressenti de tel depuis son enfance.

Pris d'une inspiration subite, il plongea la main sous le col de sa chemise et fit apparaître le pendentif en plomb, insigne de sa fonction. Il le déverrouilla et ouvrit le couvercle.

Il ne fut guère surpris de constater que le crucifix d'Elna von Hirschberg, le bijou fabriqué avec l'or du diable, s'était transformé en une masse informe, visqueuse, vaguement dorée. Il la considéra sans bouger et se rendit compte au bout d'un moment qu'il était en train de sourire. Il referma le pendentif et le rangea à sa place habituelle.

Il était temps de rentrer à la maison.

Cependant, il ne pouvait pas laisser la Mercedes ainsi. Il s'approcha d'un car de touristes japonais qui venait de se garer et laissait descendre ses passagers, et demanda à une jeune fille qui parlait anglais de lui prêter son mobile. Il appela la police et l'informa anonymement de la présence d'un mort sur la banquette arrière de la voiture.

Sur la route qui menait de Marienbourg à la ville, il croisa deux véhicules bleu et blanc portant le mot *Policja* sur leurs flancs. Parfait.

Quelques heures plus tard, Hendrik prit place dans la salle d'attente de l'aéroport Lech-Walesa de Gdansk. Il avait en poche une carte d'accès à bord pour une place côté hublot au rang 17 du vol Lufthansa à destination de Francfort-sur-le-Main. Son regard se posa sur une femme qui garnissait un présentoir à journaux.

Elle lui rappela quelqu'un, mais il n'aurait su dire qui.

Peu importait. Son avion décollait une heure plus tard. Il renversa la tête et cligna des yeux pour mieux distinguer la structure de verre et d'acier qui formait la couverture de l'aérogare. Beaucoup de verre. Qui nécessitait beaucoup de stores pour empêcher la salle d'embarquement de se transformer en serre.

Les sièges n'étaient pas très confortables. Hendrik se leva pour se mettre en quête d'un téléphone. L'heure était venue.

Il trouva un téléphone public qui acceptait les cartes de crédit et composa le dernier numéro qu'il avait appelé de l'hôtel, juste avant de partir pour l'aéroport.

« Cabinet Ernst Schneider et associés, fit la voix familière de l'assistante.

— Busske. Je rappelle comme convenu, dit Hendrik.

— Oui, répondit-elle, enjouée. Maître Schneider vous attendait. »

L'instant d'après, il eut son avocat en ligne. « Monsieur Busske, j'ai pris mes renseignements et j'ai même pu parler au fonctionnaire en

charge. Vous faites bien l'objet d'un avis de recherche pour coups et blessures, vol avec agression et tentative de meurtre.

— Tentative de meurtre ? répéta Hendrik. Est-ce que cela veut dire... ?

— Oui, répondit l'avocat. L'homme s'en est sorti sans grands dommages, hormis une blessure ouverte à la tête.

— C'est bien, me voilà rassuré, fit Hendrik, soulagé.

— Votre décision de vous rendre à la justice a été accueillie avec bienveillance. Bien sûr, grâce à l'informatique, on savait déjà à quelle heure vous poseriez à Francfort et on vous aurait attendu de toute façon. Les autorités se sont mises d'accord pour vous laisser tranquille en Pologne et pour que la police ne vous prenne en charge qu'en Allemagne. Si vous montez effectivement dans cet avion, s'entend.

— C'est bien mon intention. Je suis d'ailleurs déjà dans la salle d'embarquement.

— Parfait. Je vous attendrai à l'aéroport de Francfort afin d'être présent lors de votre premier interrogatoire.

— Merci, dit Hendrik. Et ensuite ? On va m'extrader en Autriche, je suppose ?

— Au bout du compte, oui. Mandat d'arrêt européen. Il n'y a rien à faire. » Il toussota. « Nous verrons bien. Il se trouve que j'ai un excellent confrère à vous recommander à Vienne. Il pourrait vous représenter.

— Entendu, fit Hendrik. Merci encore.

— Quoi qu'il arrive, poursuivit l'avocat, il faut vous attendre à une peine de prison. Selon la procureure générale autrichienne, votre acte démontre que vous auriez été prêt à tuer cet homme et elle n'a pas l'intention de vous faire de cadeau. »

Hendrik ferma un instant les yeux et inspira profondément.

« Oui. Je ne peux malheureusement pas la contredire. Elle a raison, je serais allé jusqu'à tuer. Quel que soit le verdict, je m'en accommoderai. »

Il éprouvait un besoin inconnu de lui, celui d'expier ses fautes et la souffrance infligée à autrui, celui de se racheter pour avoir le droit de retourner dans la communauté des hommes.

Les tribunaux, les lois, la prison lui rendraient la tâche plus facile. Tout y était clair et les choses prendraient leur cours. Ailleurs, ce serait plus difficile. Avec Miriam et Pia, en particulier. Il avait tant à se faire pardonner qu'il désespérait d'y parvenir jamais.

« Il reste encore un point, dit l'avocat. Le livre ancien que vous avez volé, on aimerait le récupérer. Pour sa grande valeur symbolique et historique. J'espère que ce sera possible.

— Oui, répondit Hendrik. Il se trouve au château, en parfait état. »

Scoro n'avait pas tenu à emporter son codex qui contenait surtout des erreurs à l'en croire. « J'ai une dernière question, maître Schneider. Croyez-vous qu'il me sera possible de parler à ma famille avant... avant mon arrestation ? »

L'avocat inspira bruyamment. « Je ne peux rien promettre. Tout dépend si nous réussissons à convaincre le juge que vous êtes prêt à coopérer et qu'il n'existe pas de risque de fuite. On pourrait alors obtenir une liberté provisoire sous caution.

— Ce serait l'idéal », dit Hendrik avec gratitude.

Après avoir raccroché, il se rendit aux toilettes. Tandis qu'il se lavait les mains, il se souvint subitement à qui la femme aperçue plus tôt lui avait fait penser : à la voyante de la fête foraine !

Au bout de tant d'années, il se souvenait encore de sa prédiction. *Un secret vous sépare, votre frère et vous. Un deuxième secret vous réunira. Il vous enchaînera indissolublement l'un à l'autre jusqu'à ce que la question ait trouvé sa réponse. L'un de vous répondra à la question par la vie. L'autre par la mort.*

C'était bien vu, finalement.

Il s'observa dans le miroir. La lumière impitoyable du tube fluorescent accentuait chaque ride de son visage. Il avait vieilli.

Un jour, il mourrait, c'était inévitable. Mais, en attendant, il avait de l'amour à donner et à recevoir. Il voyait clairement à présent que l'univers était fait exactement pour cela et pour rien d'autre.

Et il était certain d'avoir choisi la vie.

FIN

REMERCIEMENTS

Je remercie tout particulièrement :

Mme Dagmar Klenovsky, qui a organisé, en septembre 1997, une lecture de salon pour me permettre de lire, devant un public attentif d'une douzaine de personnes, le texte qui compose aujourd'hui les premier et troisième chapitres de ce roman. Cela m'a permis de déterminer les points faibles de l'histoire ainsi que son potentiel.

Le professeur Jonghwa Chang de l'institut de recherche atomique de Daejeon, en Corée du Sud, qui m'a expliqué très précisément, en août 2001, comment fabriquer de l'or.

Mme le Dr Barbara Ellermeier pour son aide dans mes recherches historiques.

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Des milliards de tapis de cheveux
(prix Bob Morane 2000, Grand Prix de l'imaginaire 2001)

Station solaire

Jésus vidéo

Kwest

Le dernier de son espèce

En panne sèche (prix Bob Morane 2010)

Maître de la matière

L'affaire Jésus

Aquamarine

*Black*Out*

*Hide*Out*

*Time*Out*

LE PROJET MARS
Au loin, une lueur
Les tours bleues
Les grottes de verre
Des ombres dans la pierre
Les sentinelles endormies

Couverture : leraf
Suivi éditorial : Gilles Ganache

TEUFELS GOLD

© 2016 by Andreas Eschbach und Bastei Lübbe AG, Köln

© Librairie L'Atalante, 2018, pour la traduction française

ISBN 978-2-84172-836-7

Librairie L'Atalante

15 , rue des Vieilles-Douves, et 4, rue Vauban, 44000 Nantes

Sur la toile

Retrouvez tous les ouvrages de L'Atalante sur notre site
www.l-atalante.com

Suivez notre actualité sur les réseaux sociaux
<http://www.l-atalante.fr/blog/>
<https://www.facebook.com/EditionsLAtalante>
<https://twitter.com/Latalante>
<https://instagram.com/edlatalante>
<https://www.pinterest.com/edlatalante>